SOUVENIRS D'ENFANCE

LE BROYEUR DE LIN.

I.

Tréguier, ma ville natale, est un ancien monastère fondé dans les dernières années du ve siècle par saint Tudwal ou Tual, un des chefs religieux de ces grandes émigrations qui portèrent dans la péninsule armoricaine le nom, la race et les institutions religieuses de l'île de Bretagne. Une forte couleur monacale était le trait dominant de ce christianisme britannique. Il n'y avait pas d'évêques, au moins parmi les émigrés. Leur premier soin, après leur arrivée sur le sol de la péninsule hospitalière, dont la côte septentrionale devait être alors très peu peuplée, fut d'établir de grands couvens dont l'abbé exerçait sur les populations environnantes la cure pastorale. Un cercle sacré d'une ou deux lieues, qu'on appelait le *minihi*, entourait le monastère et jouissait des plus précieuses immunités.

Les monastères, en langue bretonne, s'appelaient *pabu*, du nom des moines (*papæ*). Le monastère de Tréguier s'appelait ainsi *Pabu-Tual*. Il fut le centre religieux de toute la partie de la péninsule qui s'avance vers le nord. Les monastères analogues de Saint-Paul de Léon, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Saint-Samson, près de Dol, jouaient sur toute la côte un rôle du même genre. Ils avaient, si on peut s'exprimer ainsi, leur diocèse; on ignorait complétement dans ces contrées séparées du reste de la chrétienté le pouvoir de Rome et les institutions religieuses qui régnaient dans le monde latin, en particulier dans les villes gallo-romaines de Rennes et de Nantes, situées tout près de là.

Quand Noménoé, au IXe siècle, organisa pour la première fois

d'une manière un peu régulière cette société d'émigrés à demi-sauvages, et créa le duché de Bretagne en réunissant au pays qui parlait breton la *marche de Bretagne*, établie par les carlovingiens pour contenir les pillards de l'ouest, il sentit le besoin d'étendre à son duché l'organisation religieuse du reste du monde. Il voulut que la côte du nord eût des évêques, comme les pays de Rennes, de Nantes et de Vannes. Pour cela, il érigea en évêchés les grands monastères de Saint-Paul de Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Dol. Il eût bien voulu aussi avoir un archevêque et former ainsi une province ecclésiastique à part. On employa toutes les pieuses fraudes pour prouver que saint Samson avait été métropolitain; mais les cadres de l'église universelle étaient déjà trop arrêtés pour qu'une telle intrusion pût réussir, et les nouveaux évêchés furent obligés de s'agréger à la province gallo-romaine la plus voisine, celle de Tours.

Le sens de ces origines obscures se perdit avec le temps. De ce nom de *Pabu-Tual*, *Papa-Tual*, retrouvé, dit-on, sur d'anciens vitraux, on conclut que saint Tudwal avait été pape. On trouva la chose toute simple. Saint Tudwal fit le voyage de Rome; c'était un ecclésiastique si exemplaire que naturellement les cardinaux, ayant fait sa connaissance, le choisirent pour le siége vacant. De pareilles choses arrivent tous les jours... Les personnes pieuses de Tréguier étaient très fières du pontificat de leur saint patron. Les ecclésiastiques modérés avouaient cependant qu'il était difficile de reconnaître dans les listes papales le pontife qui avant son élection s'était appelé Tudwal.

Il se forma naturellement une petite ville autour de l'évêché; mais la ville laïque, n'ayant pas d'autre raison d'être que l'église, ne se développa guère. Le port resta insignifiant; il ne se constitua pas de bourgeoisie aisée. Une admirable cathédrale s'éleva vers la fin du XIIIe siècle; les couvens pullulèrent à partir du XVIIe. Des rues entières étaient formées des longs et hauts murs de ces demeures cloîtrées. L'évêché, belle construction du XVIIe siècle, et quelques hôtels de chanoines étaient les seules maisons civilement habitables. Au bas de la ville, à l'entrée de la grand'rue, flanquée de constructions en tourelles, se groupaient quelques auberges destinées aux gens de mer.

Ce n'est que peu de temps avant la révolution qu'une petite noblesse s'établit à côté de l'évêché; elle venait en grande partie des campagnes voisines. La Bretagne a eu deux noblesses bien distinctes. L'une a dû son titre au roi de France, et a montré au plus haut degré les défauts et les qualités ordinaires de la noblesse française; l'autre était d'origine celtique et vraiment bretonne. Cette

dernière comprenait, dès l'époque de l'invasion, les chefs de paroisse, les premiers du peuple, de même race que lui, possédant par héritage le droit de marcher à sa tête et de le représenter. Rien de plus respectable que ce noble de campagne quand il restait paysan, étranger à l'intrigue et au souci de s'enrichir; mais quand il venait à la ville, il perdait presque toutes ses qualités, et ne contribuait plus que médiocrement à l'éducation intellectuelle et morale du pays.

La révolution, pour ce nid de prêtres et de moines, fut en apparence un arrêt de mort. Le dernier évêque de Tréguier sortit un soir par une porte de derrière du bois qui avoisine l'évêché et se réfugia en Angleterre. Le concordat supprima l'évêché; la pauvre ville décapitée n'eut pas même un sous-préfet, on lui préféra Lannion et Guingamp, villes plus profanes, plus bourgeoises; mais de grandes constructions, aménagées de façon à ne pouvoir servir qu'à une seule chose, reconstituent presque toujours la chose pour laquelle elles ont été faites. Au moral, il est permis de dire ce qui n'est pas vrai au physique : quand les creux d'une coquille sont très profonds, ces creux ont le pouvoir de reformer l'animal qui s'y était moulé. Les immenses édifices monastiques de Tréguier se repeuplèrent; l'ancien séminaire servit à l'établissement d'un collége ecclésiastique très estimé dans toute la province. Tréguier, en peu d'années, redevint ce que l'avait fait saint Tudwal treize cents ans auparavant, une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère, où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité.

C'est dans ce milieu que se passa mon enfance, et j'y contractai un indestructible pli. Cette cathédrale, chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible, me faussa tout d'abord. Les longues heures que j'y passais ont été cause de ma complète incapacité pratique. Ce paradoxe architectural a fait de moi un homme chimérique, disciple de saint Tudwal, de saint Iltud et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application. Je contractai de bonne heure contre la bourgeoisie une antipathie instinctive, que ma raison depuis a réussi à combattre. Quand j'allais à Guingamp, ville plus laïque, et où j'avais des parens dans la classe moyenne, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante à qui je lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef

aiguë, le cloître et les tombes du xve siècle qui y sont couchées; je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme, avec leurs levrettes à leurs pieds et leurs grands flambeaux de pierre à la main.

Les environs de la ville présentaient le même caractère religieux et idéal. On y nageait en plein rêve, dans une atmosphère aussi mythologique au moins qu'à Bénarès ou à Jaguernat. L'église de Saint-Michel, d'où l'on apercevait la pleine mer, avait été détruite par la foudre, et il s'y passait encore des choses merveilleuses. Le jeudi saint, on y conduisait les enfans pour voir les cloches aller à Rome. On nous bandait les yeux, et alors il était beau de voir toutes les pièces du carillon, par ordre de grandeur, de la plus grosse à la plus petite, revêtues de la belle robe de dentelle brodée qu'elles portèrent le jour de leur baptême, traverser l'air pour aller, en bourdonnant gravement, se faire bénir par le pape. — Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, était la charmante vallée du Tromeur, arrosée par une ancienne divonne ou fontaine sacrée, que le christianisme sanctifia en y rattachant le culte de la Vierge. La chapelle brûla en 1828; elle ne tarda pas à être rebâtie, et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien dans cette circonstance la fidélité qui est le fonds du caractère breton. La statue neuve, toute blanche et or, trônant sur l'autel avec ses belles coiffes neuves, ne recevait presque pas de prières; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné : tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la Vierge neuve, on eût cru faire une infidélité à la vieille.

Saint Yves était l'objet d'un culte encore plus populaire. Le digne patron des avocats est né dans le *minihi* de Tréguier, et sa petite église y est entourée d'une grande vénération. Ce défenseur des pauvres, des veuves, des orphelins, est devenu dans le pays le grand justicier, le redresseur de torts. En l'adjurant avec certaines formules, dans sa mystérieuse chapelle de *Saint-Yves-de-la-Vérité*, contre un ennemi dont on est victime, en lui disant : « Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore, » on est sûr que l'ennemi mourra dans l'année. Tous les délaissés sont ses pupilles. A la mort de mon père, ma mère me conduisit à sa chapelle et le constitua mon tuteur. Je ne peux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de mes intérêts; mais je lui dois mieux que cela; il m'a donné contentement qui passe richesse et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce jour.

Le mois de mai, où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au *minihi*; les paroisses, précédées de

leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins; on faisait alors embrasser les croix en signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée; mais, s'il y avait dans la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni.

Un clergé sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre. Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toute parole d'eux me semblait un oracle; j'avais un tel respect pour mes maîtres que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent, avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillans et sagaces; je n'en ai pas connu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue; je sais ce que c'est que la foi, et, bien que plus tard j'aie reconnu qu'une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité. Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, sa lyre ne savait toujours dire qu'Eurydice, Eurydice.

La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me faisaient une impression profonde, qui a suffi à me rendre chaste durant toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel. *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces mots mystérieux : *tetigisse periisse,* dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois le texte était ce passage de Jérémie *mors ascendit per fenestras,* qui m'intriguait encore beaucoup plus. Cette mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillon que l'on

souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être? Le prédicateur disait ces mots le front plissé, le regard au ciel. Ce qui mettait le comble à mes préoccupations était un endroit de la vie de je ne sais quel saint personnage du XVIIe siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent? La femme blesse de loin, et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre. Pour sortir de ces embarras insolubles, je m'enfonçais dans l'étude avec rage, et je n'y pensais plus.

Dans la bouche de personnes en qui j'avais une confiance absolue, ces saintes inepties prenaient une autorité qui me saisissait jusqu'au fond de mon être. Maintenant, avec ma pauvre âme développée de cinquante ans, cette impression dure encore. La comparaison des armes à feu surtout me rendait extrêmement réservé. Il m'a fallu des années et presque les approches de la vieillesse pour voir que cela aussi est vanité, et que l'Ecclésiaste seul fut un sage quand il dit : « Va donc, mange ton pain en joie avec la femme que tu as une fois aimée. » Mes idées à cet égard survécurent à mes croyances religieuses, et c'est ce qui me préserva de la choquante inconvenance qu'il y aurait eue, si les gens du monde avaient pu prétendre que j'avais quitté l'état ecclésiastique par d'autres raisons que celles tirées de l'hébreu et de la philologie. L'éternel lieu commun : « où est la femme? » par lequel les laïques croient expliquer tous les cas de ce genre, est quelque chose de fade qui porte à sourire ceux qui connaissent les choses comme elles sont.

Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans aucun effort de réflexion, qu'après avoir traversé Gesenius et toute l'exégèse allemande. Il me fallut dix années de méditation et de travail forcené pour voir que mes maîtres n'étaient pas infaillibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été en entrant dans cette nouvelle voie de contrister ces maîtres vénérés; mais j'ai la certitude absolue que j'ai eu raison, et que la peine qu'ils éprouvèrent fut la conséquence de ce qu'il y avait de respectablement borné dans leur manière d'envisager l'univers.

II.

L'éducation que ces bons prêtres me donnaient était aussi peu littéraire que possible. Nous faisions beaucoup de vers latins; mais

on n'admettait pas que, depuis le poème de *la Religion* de Racine le fils, il y eût aucune poésie française. Le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement; l'existence de M. Hugo était inconnue. Faire des vers français passait pour un exercice des plus dangereux et eût entraîné l'exclusion. J'attribue en partie à cela mon inaptitude à laisser ma pensée se gouverner par la rime, inaptitude que j'ai depuis bien vivement regrettée, car souvent le mouvement et le rhythme me viennent en vers; mais une invincible association d'idées me fait écarter l'assonance, que l'on m'avait habitué à regarder comme un défaut, et pour laquelle mes maîtres m'inspiraient une sorte de crainte. Les études d'histoire et de sciences naturelles étaient également nulles. En revanche, on nous faisait pousser assez loin l'étude des mathématiques. J'y apportais une extrême passion; ces combinaisons abstraites me faisaient rêver jour et nuit. Notre professeur, l'excellent abbé Duchesne, nous donnait des soins particuliers, à moi et à mon émule et ami de cœur, Guyomar, singulièrement doué pour ces études. Nous revenions toujours ensemble du collége. Notre chemin le plus court était de prendre par la place, et nous étions trop consciencieux pour nous écarter d'un pas de l'itinéraire qui était rationnellement indiqué; mais quand nous avions eu en composition quelque curieux problème, nos discussions se prolongeaient bien au-delà de la classe, et alors nous revenions par l'hôpital-général, car il y avait de ce côté de grandes portes cochères, toujours fermées, sur lesquelles nous tracions nos figures et nos calculs avec de la craie; les traces s'en voient peut-être encore; ces portes en effet appartenaient à de grands couvens, où l'on ne change jamais rien.

L'hôpital-général, ainsi nommé parce que la maladie, la vieillesse et la misère s'y donnaient rendez-vous, était un bâtiment énorme, couvrant, comme toutes les vieilles constructions, beaucoup d'espace pour loger peu de monde. Devant la porte était un petit auvent où se réunissaient, quand il faisait beau, les convalescens et les bien portans. L'hospice en effet ne contenait pas seulement des malades, il comprenait aussi des pauvres, remis à la charité publique, et même des pensionnaires, qui, pour un capital insignifiant, y vivaient chétivement, mais sans souci. Toute cette compagnie venait à chaque rayon de soleil, à l'ombre de l'auvent, s'asseoir sur de vieilles chaises de paille. C'était l'endroit le plus vivant de la petite ville. En passant, Guyomar et moi, nous saluions et nous étions salués, car, quoique très jeunes, nous étions déjà censés clercs. Cela nous paraissait naturel; une seule chose excitait notre surprise. Bien que nous fussions trop inexpérimentés pour rien voir de ce qui suppose la connaissance de la vie, il y avait

parmi les pauvres de l'hôpital une personne devant laquelle nous ne passions jamais sans quelque étonnement.

C'était une vieille fille de quarante-cinq ans, coiffée d'une large capote d'une forme impossible à classer. D'ordinaire elle était à peu près immobile, l'air sombre, égaré, l'œil terne et fixe. Quand nous passions, cet œil mort s'animait. Elle nous suivait d'un regard étrange, tantôt doux et triste, tantôt dur et presque féroce. En nous retournant, nous lui trouvions l'air cruel et irrité. Nous nous regardions sans rien comprendre. Cela coupait court à nos conversations, et jetait un nuage sur notre gaîté. Elle ne nous faisait pas précisément peur; elle passait pour folle; or les fous n'étaient pas alors traités de la manière cruelle que nos habitudes administratives ont depuis inventée. Loin de les séquestrer, on les laissait vaguer tout le jour. Tréguier a d'ordinaire beaucoup de fous; comme toutes les races du rêve, qui s'usent à la poursuite de l'idéal, les Bretons de ces parages, quand ils ne sont pas maintenus par une volonté énergique, s'abandonnent trop facilement à un état intermédiaire entre l'ivresse et la folie, qui n'est souvent que l'erreur d'un cœur inassouvi. Ces fous inoffensifs, échelonnés à tous les degrés de l'aliénation mentale, étaient une sorte d'institution, une chose municipale. On disait « nos fous, » comme à Venise on disait *nostre carampane*. On les rencontrait partout; ils vous saluaient, vous accueillaient de quelque plaisanterie nauséabonde, qui tout de même faisait sourire. On les aimait, et ils rendaient des services. Je me souviendrai toujours du bon fou Brian, qui s'imaginait être prêtre, passait une partie du jour à l'église, imitant les cérémonies de la messe. La cathédrale était pleine toute l'après-midi d'un murmure nasillard; c'était la prière du bon fou, qui en valait bien une autre. On avait le bon goût et le bon sens de le laisser faire et de ne pas établir de frivoles distinctions entre les simples et les humbles qui viennent s'agenouiller devant Dieu.

La folle de l'hôpital-général, par sa mélancolie obstinée, n'avait pas cette popularité. Elle ne parlait à personne, personne ne songeait à elle, son histoire était évidemment oubliée. Elle ne nous dit jamais un seul mot; mais cet œil fauve et hagard nous frappait profondément, nous troublait. J'avais souvent pensé depuis à cette énigme sans arriver à me l'expliquer. J'en eus la clé il y a huit ans, quand ma mère, arrivée à quatre-vingt-cinq ans sans infirmités, fut atteinte d'une maladie cruelle qui la mina lentement.

Ma mère était tout à fait de ce vieux monde par ses sentimens et ses souvenirs. Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une foule de choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. Tout était peuple en elle, et son

esprit naturel donnait une vie surprenante aux longues histoires qu'elle racontait et qu'elle était presque seule à savoir. Ses souffrances ne portèrent aucune atteinte à son étonnante gaîté; elle plaisantait encore l'après-midi où elle mourut. Le soir, pour la distraire, je passais une heure avec elle dans sa chambre, sans autre lumière (elle aimait cette demi-obscurité) que la faible clarté du gaz de la rue. Sa vive imagination s'éveillait alors, et, comme il arrive d'ordinaire aux vieillards, c'étaient les souvenirs d'enfance qui lui revenaient le plus souvent à l'esprit. Elle revoyait Tréguier, Lannion, tels qu'ils furent avant la révolution; elle passait en revue toutes les maisons, désignant chacune par le nom de son propriétaire d'alors. J'entretenais par mes questions cette rêverie, qui lui plaisait et l'empêchait de songer à son mal.

Un jour la conversation tomba sur l'hôpital-général. Elle m'en fit toute l'histoire. « Je l'ai vu changer bien des fois, me dit-elle. Il n'y avait nulle honte à y être, car on y avait connu les personnes les plus respectées. Sous le premier empire, avant les indemnités, il servit d'asile aux vieilles demoiselles nobles les mieux élevées. On les voyait rangées à la porte sur de pauvres chaises. Jamais on ne surprit chez elles un murmure; cependant, quand elles apercevaient venir de loin les acquéreurs des biens de leur famille, personnes relativement grossières et bourgeoises, roulant équipage et étalant leur luxe, elles rentraient et allaient prier à la chapelle afin de ne pas les rencontrer. C'était moins pour s'éviter à elles-mêmes un regret sur des biens dont elles avaient fait le sacrifice à Dieu que par délicatesse, de peur que leur présence ne parût un reproche à ces parvenus. Plus tard, les rôles furent bien changés; mais l'hôpital continua de recevoir toutes sortes d'épaves. Là mourut le pauvre Pierre Renan, ton oncle, qui mena toujours une vie de vagabond et passait sa vie dans les cabarets à lire aux buveurs les livres qu'il prenait chez nous, et le bonhomme Système, que les prêtres n'aimaient pas, quoique ce fût un homme de bien, et Gode, la vieille sorcière, qui, le lendemain de ta naissance, alla consulter pour toi l'étang du Minihi, et Marguerite Calvez, qui fit un faux serment et fut frappée d'une maladie de consomption le jour où elle sut que l'on avait adjuré saint Yves-de-la-Vérité de la faire mourir dans l'année (1).

— Et cette folle, lui dis-je, qui était d'ordinaire sous l'auvent, et qui nous faisait peur à Guyomar et à moi?

Elle réfléchit un moment pour voir de qui je parlais, et, reprenant vivement : — Ah! celle-là, mon fils, c'était la fille du broyeur de lin.

(1) Je raconterai peut-être un jour ces histoires.

— Qu'est-ce que le broyeur de lin?

— Je ne t'ai jamais conté cette histoire. Vois-tu, mon fils, on ne comprendrait plus cela maintenant; c'est trop ancien. Depuis que je suis dans ce Paris, il y a des choses que je n'ose plus dire... Ces nobles de campagne étaient si respectés! J'ai toujours pensé que c'étaient les vrais nobles... Ah! si on racontait cela à ces Parisiens, ils riraient. Ils n'admettent que leur Paris; je les trouve bornés au fond... Non, on ne peut plus comprendre combien ces vieux nobles de campagne étaient respectés, quoiqu'ils fussent pauvres.

Elle s'arrêta quelque temps, puis reprit.

III.

« Te souviens-tu de la petite commune de Trédarzec, dont on voyait le clocher de la tourelle de notre maison? A moins d'un quart de lieue du village, composé alors presque uniquement de l'église, de la mairie et du presbytère, s'élevait le manoir de Kermelle. C'était un manoir comme tant d'autres, une ferme soignée, d'apparence ancienne, entourée d'un long et haut mur, de belle teinte grise. On entrait dans la cour par une grande porte cintrée, surmontée d'un abri d'ardoises, à côté de laquelle se trouvait une porte plus petite pour l'usage de tous les jours. Au fond de la cour était la maison, au toit aigu, au pignon tapissé de lierre. Un colombier, une tourelle, deux ou trois fenêtres bien bâties, presque comme des fenêtres d'église, indiquaient une demeure noble, un de ces vieux castels qui étaient habités avant la révolution par une classe de personnes dont il est maintenant impossible de se figurer le caractère et les mœurs.

« Ces nobles de campagne étaient des paysans comme les autres, mais chefs des autres. Anciennement il n'y en avait qu'un dans chaque paroisse : ils étaient les têtes de colonne de la population; personne ne leur contestait ce droit, et on leur rendait de grands honneurs (1). Mais déjà, vers le temps de la révolution, ils étaient devenus rares. Les paysans les tenaient pour les chefs laïques de la paroisse, comme le curé était le chef ecclésiastique. Celui de Trédarzec, dont je te parle, était un beau vieillard, grand et vigoureux comme un jeune homme, à la figure franche et loyale. Il portait les cheveux longs relevés par un peigne, et ne les laissait tomber que le dimanche quand il allait communier. Je le vois encore (il venait souvent chez nous à Tréguier), sérieux, grave, un peu triste,

(1) Quels beaux chefs de *landwehr* ces gens-là eussent faits! On ne remplacera pas cela.

car il était presque seul de son espèce : cette petite noblesse de race avait disparu en grande partie; les autres étaient venus se fixer à la ville depuis longtemps. Toute la contrée l'adorait. Il avait un banc à part à l'église; chaque dimanche on l'y voyait assis au premier rang des fidèles, avec son ancien costume et ses gants de cérémonie, qui lui montaient presque jusqu'au coude. Au moment de la communion, il prenait par le bas du chœur, dénouait ses cheveux, déposait ses gants sur une petite crédence préparée pour lui près du jubé, et traversait le chœur seul, droit, ferme, sans perdre une ligne de sa haute taille. Personne n'allait à la communion que quand il était de retour à sa place et qu'il avait achevé de remettre ses gantelets.

« Il était très pauvre; mais il le dissimulait par devoir d'état. Ces nobles de campagne avaient autrefois certains priviléges qui les aidaient à vivre un peu différemment des paysans; tout cela s'était perdu avec le temps. Kermelle était dans un grand embarras. Sa qualité de noble lui défendait de travailler aux champs; il se tenait renfermé chez lui tout le jour, et s'occupait à huis-clos à une besogne qui n'exigeait pas le plein air. Quand le lin a roui, on lui fait subir une sorte de décortication qui ne laisse subsister que la fibre textile. Ce fut le travail auquel le pauvre Kermelle crut pouvoir se livrer sans déroger. Personne ne le voyait, l'honneur professionnel était sauf; mais tout le monde le savait, et, comme alors chacun avait un sobriquet, il fut bientôt connu dans le pays sous le nom de *broyeur de lin*. Ce surnom, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, prit la place du nom véritable, et ce fut de la sorte qu'il fut universellement désigné.

« C'était comme un patriarche vivant. Tu rirais si je te disais avec quoi le broyeur de lin suppléait à l'insuffisante rémunération de son pauvre petit travail. On croyait que comme chef, il était dépositaire de la force de son sang, qu'il possédait éminemment les dons de sa race, et qu'il pouvait avec sa salive et ses attouchemens la relever quand elle était affaiblie. On était persuadé que, pour opérer des guérisons de cette sorte, il fallait un nombre énorme de quartiers de noblesse, et que lui seul les avait. Sa maison était entourée à certains jours de gens venus de vingt lieues à la ronde. Quand un enfant marchait tardivement, avait les jambes faibles, on le lui apportait. Il trempait son doigt dans sa salive, traçait des onctions sur les reins de l'enfant, que cela fortifiait. Il faisait tout cela gravement, sérieusement. Que veux-tu? On avait la foi alors; on était si simple et si bon. Lui, pour rien au monde n'aurait voulu être payé, et puis les gens qui venaient étaient trop pauvres pour s'acquitter en argent; on lui offrait en cadeau une douzaine d'œufs,

un morceau de lard, une poignée de lin, une motte de beurre, un lot de pommes de terre, quelques fruits. Il acceptait. Les nobles des villes se moquaient de lui, mais bien à tort : il connaissait le pays; il en était l'âme et l'incarnation.

« A l'époque de la révolution, il émigra à Jersey; on ne voit pas bien pourquoi; certainement on ne lui aurait fait aucun mal; mais les nobles de Tréguier lui dirent que le roi l'ordonnait, et il parût avec les autres. Il revint de bonne heure, trouva sa vieille maison, que personne n'avait voulu occuper, dans l'état où il l'avait laissée. A l'époque des indemnités, on essaya de lui persuader qu'il avait perdu quelque chose, et il y avait plus d'une bonne raison à alléguer. Les autres nobles étaient fâchés de le voir si pauvre, et auraient voulu le relever; cet esprit simple n'entra pas dans les raisonnemens qu'on lui fit. Quand on lui demanda de déclarer ce qu'il avait perdu : — Je n'avais rien, dit-il, je n'ai pu rien perdre. — On ne réussit pas à tirer de lui d'autre réponse, et il resta pauvre comme auparavant.

« Sa femme mourut, je crois, à Jersey. Il avait une fille qui était née vers l'époque de l'émigration. C'était une belle et forte fille (tu ne l'as vue que fanée); elle avait de la force de nature, un teint splendide, un sang pur et fort. Il eût fallu la marier jeune, mais c'était impossible. Ces faillis petits nobles de petite ville, qui ne sont bons à rien et qui ne valaient pas le quart du vieux noble de campagne, n'auraient pas voulu d'elle pour leur fils. Les principes empêchaient de la marier à un paysan. La pauvre fille restait ainsi suspendue comme une âme en peine : elle n'avait pas de place ici-bas; on eût dit le reste d'un monde disparu. Son père était le dernier de sa race, et elle semblait jetée à plaisir sur la terre pour n'y pas trouver un coin où se caser. Elle était douce et soumise. C'était un beau corps, presque sans âme. L'instinct chez elle était tout. C'eût été une mère excellente. A défaut du mariage, on eût dû la faire religieuse; la règle et les austérités l'eussent calmée; mais il est probable que le père n'était pas assez riche pour payer la dot, et sa condition ne permettait pas de la faire sœur converse. Pauvre fille; jetée dans le faux, elle était condamnée à y périr.

« Elle était née droite et bonne, n'eut jamais de doute sur ses devoirs; elle n'eut d'autre tort que d'avoir des veines et du sang. Aucun jeune homme du village n'aurait osé être indiscret avec elle, tant on respectait son père. Le sentiment de sa supériorité l'empêchait de se tourner vers les jeunes paysans : pour ceux-ci, elle était une demoiselle; ils ne pensaient pas à elle. La pauvre fille vivait ainsi dans une solitude absolue. Il n'y avait dans la maison qu'un jeune garçon de douze ou treize ans, neveu de Kermelle, que ce-

lui-ci avait recueilli, et auquel le vicaire, digne homme s'il en fut, apprenait ce qu'il savait, le latin.

« L'église restait la seule diversion de la pauvre enfant. Elle était pieuse par nature, quoique trop peu intelligente pour rien comprendre aux mystères de notre religion. Le vicaire, un bon prêtre, très attaché à ses devoirs, avait pour le broyeur de lin le respect qu'il devait; les heures que lui laissaient son bréviaire et les soins de son ministère, il les passait chez ce dernier. Il faisait l'éducation du jeune neveu; pour la fille, il avait ces manières réservées qu'ont nos ecclésiastiques bretons avec les « personnes du sexe », comme ils disent. Il la saluait, lui demandait de ses nouvelles, mais ne causait jamais avec elle, si ce n'est de choses insignifiantes. La malheureuse s'éprenait de lui de plus en plus. Le vicaire était la seule personne de son rang qu'elle vît, s'il est permis de parler de la sorte. Ce jeune prêtre était avec cela une personne très attrayante. A la pudeur exquise que respirait tout son extérieur se joignait un air triste, résigné, discret. On sentait qu'il avait un cœur et des sens, mais qu'un principe plus élevé les dominait, ou plutôt que le cœur et les sens se transformaient chez lui en quelque chose de supérieur. Tu sais le charme infini de quelques-uns de nos bons ecclésiastiques bretons. Les femmes sentent cela bien vivement. Cet invincible attachement à un vœu, qui est à sa manière un hommage à leur puissance, les enhardit, les attire, les flatte. Le prêtre devient pour elles un frère sûr, qui a dépouillé à cause d'elles son sexe et ses joies. De là un sentiment où se mêlent la confiance, la pitié, le regret, la reconnaissance. Mariez le prêtre, et vous détruirez un des élémens les plus nécessaires, une des nuances les plus délicates de notre société. La femme protestera, car il y a une chose à laquelle la femme tient encore plus qu'à être aimée, c'est qu'on attache de l'importance à l'amour. On ne flatte jamais plus la femme qu'en lui témoignant qu'on la craint. L'église, en imposant pour premier devoir à ses ministres la chasteté, caresse la vanité féminine en ce qu'elle a de plus intime.

« La pauvre fille se prit ainsi pour le vicaire d'un amour profond, qui occupa bientôt son être tout entier. La vertueuse et mystique race à laquelle elle appartenait ne connaît pas la frénésie qui renverse les obstacles, et qui n'estime rien avoir si elle n'a pas tout. Oh! elle se fût contentée de bien peu de chose. Qu'il admît seulement son existence, elle eût été heureuse. Elle ne lui demandait pas un regard, une pensée eût suffi. Le vicaire était naturellement son confesseur; il n'y avait pas d'autre prêtre dans la paroisse. Les habitudes de la confession catholique, si belles, mais si périlleuses, excitaient étrangement son imagination. Une fois

par semaine, le samedi, c'était une douceur inexprimable pour elle d'être une demi-heure seule avec lui, comme face à face avec Dieu, de le voir, de le sentir remplissant le rôle de Dieu, de respirer son haleine, de subir la douce humiliation de ses réprimandes, de lui dire ses pensées les plus intimes, ses scrupules, ses appréhensions. Il ne faut pas croire néanmoins qu'elle en abusât. Bien rarement une femme pieuse ose se servir de la confession pour une confidence d'amour. Elle y peut jouir beaucoup, elle risque de s'y abandonner à des sentimens qui ont leur danger; mais ce que de tels sentimens ont toujours d'un peu mystique est inconciliable avec l'horreur d'un sacrilége. En tout cas, notre pauvre fille était si timide que la parole eût expiré sur ses lèvres, et lui ne l'eût pas laissé achever. Sa passion était un feu silencieux, intime, dévorant. Avec cela, le voir tous les jours, plusieurs fois par jour, lui beau, jeune, toujours occupé de fonctions majestueuses, officiant avec dignité au milieu d'un peuple incliné, ministre, juge et directeur de sa propre âme! C'en était trop. La tête de la malheureuse enfant n'y tint pas, elle s'égarait. Des désordres de plus en plus graves se produisaient dans cette organisation forte et qui ne souffrait pas d'être déviée. Le vieux père attribuait à une certaine faiblesse d'esprit ce qui était le résultat des ravages intimes de rêves impossibles en un cœur que l'amour avait transverbéré.

« Comme un violent cours d'eau qui, rencontrant un obstacle infranchissable, renonce à son cours direct et se détourne, la pauvre fille, n'ayant aucun moyen de dire son amour à celui qu'elle aimait, se rabattait sur bien peu de chose : obtenir un instant son attention, ne pas être pour lui la première venue, être admise à lui rendre de petits services, pouvoir s'imaginer qu'elle lui était utile, cela lui suffisait. Mon Dieu, qui sait? pouvait-elle se dire, il était homme après tout; peut-être au fond se sentait-il touché et n'était-il retenu que par la discipline de son état... Tous ces efforts rencontrèrent une barre de fer, un mur de glace. Le vicaire ne sortit pas d'une froideur absolue. Elle était la fille de l'homme qu'il respectait le plus; mais elle était une femme. Oh! s'il l'avait évitée, s'il l'avait traitée durement, c'eût été pour elle un triomphe et la preuve qu'elle l'avait atteint au cœur; mais cette politesse toujours la même, cette résolution de ne pas voir les signes les plus évidens d'amour, étaient quelque chose de terrible. Il ne la reprenait pas, ne se cachait pas d'elle; il ne sortait pas du parti inébranlable qu'il avait pris de n'admettre son existence que comme une abstraction.

« Au bout de quelque temps, ce fut cruel. Repoussée, désespérée, la pauvre fille dépérissait, son œil s'égara, mais elle s'observait; au

fond personne ne voyait son secret, elle se rongeait intérieurement. « Quoi ! se disait-elle, je ne pourrai arrêter un moment son regard; il ne m'accordera pas que j'existe ; je ne serai, quoi que je fasse, pour lui qu'une ombre, qu'un fantôme, qu'une âme entre cent autres. Son amour, ce serait trop désirer; mais son attention, son regard?.. Être son égale, lui si savant, si près de Dieu, je n'y saurais prétendre ; être mère par lui, oh ! ce serait un sacrilége ; mais être à lui, être Marthe pour lui, la première de ses servantes, chargée des soins modestes dont je suis bien capable, et de la sorte avoir tout en commun avec lui, tout, c'est-à-dire le ménage, le linge, tout ce qui importe à l'humble femme qui n'a pas été initiée à de plus hautes pensées, oh ! ce serait le paradis. » Elle restait des heures immobile, assise en sa chaise, sur cette idée fixe. Elle le voyait, s'imaginait être avec lui, l'entourant de soins, gouvernant sa maison, baisant le bas de sa robe. Elle repoussait ces rêves insensés; mais après s'y être livrée des heures elle était pâle, à demi morte. Elle n'existait plus pour ceux qui l'entouraient. Son père aurait dû le voir; mais que pouvait le simple vieillard contre un mal dont son âme honnête ne pouvait même concevoir la pensée ?

« Cela se continua ainsi peut-être une année. Il est probable que le vicaire ne s'aperçut de rien, tant nos prêtres vivent à cet égard dans le convenu, dans une sorte de résolution de ne pas voir. Cette chasteté admirable ne faisait qu'exalter l'imagination de la pauvre enfant. L'amour chez elle devint culte, adoration pure, exaltation. Elle trouvait ainsi un repos relatif. Son imagination se portait vers des jeux inoffensifs ; elle voulait se dire qu'elle travaillait pour lui, qu'elle était occupée à faire quelque chose pour lui. Elle était arrivée à rêver éveillée, à exécuter comme une somnambule des actes dont elle n'avait qu'une demi-conscience. Nuit et jour, elle n'avait plus qu'une pensée ; elle se figurait vivant avec lui, le servant, le soignant, comptant son linge, s'occupant de ce qui était trop humble pour lui. Toutes ces chimères arrivèrent à prendre un corps et l'amenèrent à un acte étrange qui ne peut être expliqué que par l'état de folie où elle était décidément depuis quelque temps. »

Ce qui suit en effet serait incompréhensible, si l'on ne tenait compte de certains traits du caractère breton. Ce qu'il y a de plus particulier chez les peuples de race bretonne, c'est l'amour. L'amour est chez eux un sentiment tendre, profond, affectueux, bien plus qu'une passion. C'est une volupté intérieure qui use et tue. Rien ne ressemble moins au feu des peuples méridionaux. Le paradis qu'ils rêvent est frais, vert, sans ardeurs. Nulle race ne compte

plus de morts par amour; le suicide y est rare; ce qui domine, c'est la lente consomption. Le cas est fréquent chez les jeunes conscrits bretons. Incapables de se distraire par des amours vulgaires et vénales, ils succombent à une sorte de langueur indéfinissable. La nostalgie n'est que l'apparence; la vérité est que l'amour chez eux s'associe d'une manière indissoluble au village, au clocher, à l'*Angelus* du soir, au paysage favori. L'homme passionné du midi tue son rival, tue l'objet de sa passion. Le sentiment dont nous parlons ne tue que celui qui l'éprouve, et voilà pourquoi la race bretonne est une race facilement chaste; par son imagination vive et fine, elle se crée un monde aérien qui lui suffit. La vraie poésie d'un tel amour, c'est la chanson de printemps du Cantique des Cantiques, poème admirable, bien plus voluptueux que passionné. *Hiems transiit; imber abiit et recessit... Vox turturis audita est in terra nostra... Surge, amica mea, et veni.*

IV.

Ma mère continua ainsi :

« Tout n'est au fond qu'une grande illusion, et ce qui le prouve, c'est que, dans beaucoup de cas, rien n'est plus facile que de duper la nature par des singeries qu'elle ne sait pas distinguer de la réalité. Je n'oublierai jamais la fille de Marzin, le menuisier de la grande rue, qui, folle aussi par suppression de sentiment maternel, prenait une bûche, l'emmaillotait de chiffons, lui mettait un semblant de bonnet d'enfant, puis passait les jours à dorloter dans ses bras ce poupon fictif, à le bercer, à le serrer contre son sein, à le couvrir de baisers. Quand on le mettait le soir dans un berceau à côté d'elle, elle restait tranquille jusqu'au lendemain. Il y a des instincts pour qui l'apparence suffit et qu'on endort par des fictions. La pauvre Kermelle arriva ainsi à réaliser ses songes, à faire ce qu'elle rêvait. Ce qu'elle rêvait, c'était la vie en commun avec celui qu'elle aimait, et la vie qu'elle partageait en esprit, ce n'était pas naturellement la vie du prêtre, c'était la vie du ménage. La pauvre fille était faite pour l'union conjugale. Sa folie était une sorte de folie ménagère, un instinct de ménage contrarié. Elle imaginait son paradis réalisé, se voyait tenant la maison de celui qu'elle aimait, et, comme déjà elle ne séparait plus bien ses rêves de ce qui était vrai, elle fut amenée à une incroyable aberration. Que veux-tu? ces pauvres folles prouvent par leurs égaremens les saintes lois de la nature et leur inévitable fatalité.

« Ses journées se passaient à ourler du linge, à le marquer. Or, dans sa pensée, ce linge était destiné à la maison qu'elle imaginait,

à ce nid en commun où elle eût passé sa vie aux pieds de celui qu'elle adorait. L'hallucination allait si loin que ces draps, ces serviettes, elle les marquait aux initiales du vicaire; souvent même ces initiales et les siennes propres se mêlaient. Elle faisait bien ces petits travaux de femme. Son aiguille allait, allait sans cesse, et elle filait des heures délicieuses plongée dans son rêve, croyant qu'elle et lui ne faisaient qu'un. Elle trompait ainsi sa passion et y trouvait des momens de volupté qui la rassasiaient pour des journées.

« Les semaines s'écoulaient de la sorte à tracer point par point les lettres du nom qu'elle aimait, à les marier aux siennes, et ce rêve était pour elle une grande consolation. Sa main était toujours occupée pour lui, ces linges piqués par elle lui semblaient elle-même. Ils seraient près de lui, le toucheraient, serviraient à ses usages; ils seraient elle-même près de lui. Quelle joie qu'une telle pensée! Elle serait toujours privée de lui, c'est vrai; mais l'impossible est l'impossible; elle se serait approchée de lui autant que c'était permis. Durant un an, elle savoura ainsi en imagination son pauvre petit bonheur. Seule, les yeux fixés sur son ouvrage, elle était d'un autre monde, se croyait sa femme dans la faible mesure du possible. Les heures coulaient d'un mouvement lent comme son aiguille; sa pauvre imagination était soulagée. Et puis elle avait parfois quelque espérance; peut-être se laisserait-il toucher, peut-être une larme lui échapperait-elle en découvrant cette surprise, marque de tant d'amour. « Il verra comme je l'aime, il songera qu'il est doux d'être ensemble. » Elle se perdait ainsi durant des jours dans ses rêves, qui se terminaient d'ordinaire par des accès de complète prostration.

« Enfin le jour vint où le ménage fut complet. Qu'en faire? L'idée de le forcer à accepter un service d'elle, à être son obligé en quelque chose, s'empara d'elle absolument. Elle voulait, si j'ose le dire, voler sa reconnaissance, l'amener par violence à lui savoir gré de quelque chose. Voici ce qu'elle imagina. Cela n'avait pas le sens commun, c'était cousu de fil blanc; mais sa raison sommeillait, et depuis longtemps elle ne suivait plus que les feux follets de son imagination détraquée.

« On était à l'époque des fêtes de Noël. Après la messe de minuit, le vicaire avait coutume de recevoir au presbytère le maire et les notables pour leur donner une collation. Le presbytère touchait à l'église. Outre l'entrée principale sur la place du village, il avait deux issues : l'une donnant à l'intérieur de la sacristie et mettant ainsi l'église et la cure en communication; l'autre, au fond du jardin, débouchant sur les champs. Le manoir de Kermelle était à un

demi-quart de lieue de là. Pour éviter un détour au jeune garçon qui venait prendre les leçons du vicaire, on lui avait donné la clé de cette porte de derrière. La pauvre obsédée s'empara de cette clé pendant la messe de minuit et entra dans la cure. La servante du vicaire, pour pouvoir assister à la messe, avait mis le couvert d'avance. Notre folle enleva rapidement tout le linge et le cacha dans le manoir.

« Au sortir de la messe, le vol se révéla sur-le-champ. L'émoi fut extrême. On s'étonna tout d'abord que le linge seul eût disparu. Le vicaire ne voulut pas renvoyer ses hôtes sans collation. Au moment du plus vif embarras, la fille apparaît : « Ah! pour cette fois, vous accepterez nos services, monsieur le curé. Dans un quart d'heure, notre linge va être porté chez vous. » Le vieux Kermelle se joignit à elle, et le vicaire laissa faire, ne se doutant pas naturellement d'un pareil raffinement de supercherie chez une créature à laquelle on n'accordait que l'esprit le plus borné.

« Le lendemain on réfléchit à ce vol singulier. Il n'y avait nulle trace d'effraction. La principale porte du presbytère et celle au fond du jardin étaient intactes, fermées comme elles devaient l'être. Quant à l'idée que la clé confiée à Kermelle eût pu servir à l'exécution du vol, une pareille idée eût semblé folle; elle ne vint à personne. Restait la porte de la sacristie; il parut évident que le vol n'avait pu se faire que par là. Le sacristain avait été vu dans l'église tout le temps de l'office. La sacristine au contraire avait fait des absences; elle avait été à l'âtre du presbytère chercher des charbons pour les encensoirs; elle avait vaqué à deux ou trois autres petits soins; le soupçon se porta donc sur elle. C'était une excellente femme, sa culpabilité paraissait souverainement invraisemblable; mais que faire contre des coïncidences accablantes? On ne sortait pas de ce raisonnement : « le voleur est entré par la porte de la sacristie; or la sacristine seule a pu passer par cette porte, et il est prouvé qu'elle y a passé en réalité; elle-même l'avoue. » On cédait trop alors à l'idée qu'il était bon que tout crime fût suivi d'une arrestation. Cela donnait une haute idée de la sagacité extraordinaire de la justice, de la promptitude de son coup d'œil, de la sûreté avec laquelle elle saisissait la piste d'un crime. On emmena l'innocente femme à pied entre les gendarmes. L'effet de la gendarmerie, quand elle arrivait dans un village, avec ses armes luisantes et ses belles buffleteries, était immense. Tout le monde pleurait; la sacristine seule restait calme et disait à tous qu'elle était certaine que son innocence éclaterait.

« Effectivement, dès le lendemain ou le surlendemain, on reconnut l'impossibilité de la supposition qu'on avait faite. Le troisième jour,

les gens du village osaient à peine s'aborder, se communiquer leurs réflexions. Tous en effet avaient la même pensée et n'osaient se la dire. Cette pensée leur paraissait à la fois évidente et absurde, c'est que la clé du broyeur de lin avait seule pu servir au vol. Le vicaire évitait de sortir pour n'avoir pas à exprimer un doute qui l'obsédait. Jusque-là, il n'avait pas examiné le linge que l'on avait substitué au sien. Ses yeux tombèrent par hasard sur les marques; il s'étonna, réfléchit tristement, ne se rendit pas compte du mystère des deux lettres, tant les bizarres hallucinations d'une pauvre folle étaient impossibles à deviner.

« Il était plongé dans les plus sombres pensées, quand il vit entrer le broyeur de lin, droit en sa haute taille et plus pâle que la mort. Le vieillard resta debout, fondit en larmes. « C'est elle, dit-il, oh! la malheureuse, j'aurais dû la surveiller davantage, entrer mieux dans ses pensées; mais, toujours mélancolique, elle m'échappait. » Il révéla le mystère; un instant après, on rapportait au presbytère le linge qui avait été volé.

« La pauvre fille, vu son peu de sens, avait pu espérer que l'esclandre s'apaiserait et qu'elle jouirait doucement de son petit stratagème amoureux. L'arrestation de la sacristine et l'émotion qui en fut la suite gâtèrent toute son intrigue. Si le sens moral n'avait pas été chez elle aussi oblitéré qu'il l'était, elle n'eût pensé qu'à délivrer la sacristine; mais elle n'y songeait guère. Elle était plongée dans une sorte de stupeur, qui n'avait rien de commun avec le remords. Ce qui l'abattait, c'était l'avortement évident de sa tentative sur l'esprit du vicaire. Toute autre âme que celle d'un prêtre eût été touchée de la révélation d'un si violent amour. Celle du vicaire n'éprouva rien. Il s'interdit de penser à cet événement extraordinaire, et, dès qu'il vit clairement l'innocence de la sacristine, il dormit, dit sa messe et son bréviaire avec le même calme que tous les jours.

« La maladresse qu'on avait faite en arrêtant la sacristine parut alors dans son énormité. Sans cela, l'affaire aurait pu être étouffée. Il n'y avait pas eu vol réel; mais après qu'une innocente avait fait plusieurs jours de prison pour un fait qualifié de vol, il était bien difficile de laisser impunie la vraie coupable. La folie n'était pas évidente; il faut même dire que cette folie n'était qu'intérieure. Avant cela il n'était venu à la pensée de personne que la fille de Kermelle fût folle. Extérieurement elle était comme tout le monde, sauf son mutisme presque absolu. On pouvait donc contester l'aliénation mentale; en outre l'explication vraie était si bizarre, si incroyable, qu'on n'osait même pas la présenter. La folie n'étant pas constatée, le fait d'avoir laissé arrêter la sacristine était impardon-

nable. Si le vol n'avait été qu'un jeu, l'auteur de l'espièglerie aurait dû la faire cesser plus tôt, dès qu'une tierce personne en était victime. La malheureuse fut arrêtée et conduite à Saint-Brieuc pour les assises. Elle ne sortit pas un moment de son complet anéantissement; elle semblait hors du monde. Son rêve était fini, l'espèce de chimère qu'elle avait nourrie quelque temps et qui l'avait soutenue étant tombée à plat, elle n'existait plus. Son état n'avait rien de violent, c'était un silence morne; les médecins alors la virent et jugèrent son fait avec discernement.

« Aux assises, la cause fut vite entendue. On ne put tirer d'elle une seule parole. Le broyeur de lin entra, droit et ferme, la figure résignée. Il s'approcha de la table du prétoire, y déposa ses gants, sa croix de Saint-Louis, son écharpe. « Messieurs, dit-il, je ne peux les reprendre que si vous l'ordonnez; mon honneur vous appartient. C'est elle qui a tout fait, et pourtant ce n'est pas une voleuse... Elle est malade. » Le brave homme fondait en larmes, il suffoquait. « Assez, assez! » entendit-on de toutes parts. L'avocat-général montra du tact, et sans faire une dissertation sur un cas de rare physiologie amoureuse, il abandonna l'accusation.

« La délibération du jury ne fut pas longue non plus. Tous pleuraient. Quand l'acquittement fut prononcé, le broyeur de lin reprit ses insignes, se retira rapidement, emmenant sa fille et revint au village de nuit.

« Au milieu de cet éclat public, le vicaire ne put éviter d'apprendre la vérité sur une foule de points qu'il se dissimulait. Il n'en fut pas plus ému. Les faits évidens dont tout le monde s'entretenait, il feignait de les ignorer. Il ne demanda pas son changement; l'évêque ne songea pas à le lui proposer. On pourrait croire que, la première fois qu'il vit Kermelle et sa fille, il éprouva quelque trouble. Il n'en fut rien. Il se rendit au manoir à l'heure où il savait devoir rencontrer le père et la fille. « Vous avez péché gravement, dit-il à celle-ci, moins par votre folie, que Dieu vous pardonnera, qu'en laissant emprisonner la meilleure des femmes. Une innocente, par votre faute, a été traitée pendant plusieurs jours comme une voleuse. La plus honnête femme de la paroisse a été emmenée par les gendarmes, à la vue de tous. Vous lui devez réparation. Dimanche, la sacristine sera à son banc, au dernier rang, près de la porte de l'église; au *Credo*, vous irez la prendre, et vous la conduirez par la main à votre banc d'honneur, qu'elle mérite plus que vous d'occuper. »

« La pauvre folle fit machinalement ce qui lui était enjoint. Ce n'était plus un être sentant. Depuis ce temps, on ne vit presque plus le broyeur de lin ni sa famille. Le manoir était devenu une sorte de tombeau, d'où l'on n'entendait sortir aucun signe de vie.

« La sacristine mourut la première. L'émotion avait été trop forte pour cette simple femme. Elle n'avait pas douté un moment de la Providence; mais tout cela l'avait ébranlée. Elle s'affaiblit peu à peu. C'était une sainte. Elle avait un sentiment exquis de l'église. On ne comprendrait plus cela maintenant à Paris, où l'église signifie peu de chose. Un samedi soir, elle sentit venir sa fin. Sa joie fut grande. Elle fit appeler le vicaire; une faveur inouie occupait son imagination; c'était la que, pendant grand'messe du dimanche, son corps restât exposé sur le petit appareil qui sert à porter les cercueils. Assister à la messe encore une dernière fois, quoique morte, entendre ces paroles consolantes, ces chants qui sauvent; être là sous le drap mortuaire, au milieu de l'assemblée des fidèles, famille qu'elle avait tant aimée, tout entendre sans être vue, pendant que tous penseraient à elle, prieraient pour elle, seraient occupés d'elle, communier encore une fois avec les personnes pieuses avant de descendre sous la terre, quelle joie! Elle lui fut accordée. Le vicaire prononça sur sa tombe des paroles d'édification.

« Le vieux vécut encore quelques années, mourant peu à peu, toujours renfermé chez lui, ne causant plus avec le vicaire. Il allait à l'église, mais ne se mettait pas à son banc. Il était si fort qu'il résista huit ou dix ans à cette morne agonie.

« Ses promenades se bornaient à faire quelques pas sous les hauts tilleuls qui abritaient le manoir. Or un jour il vit à l'horizon quelque chose d'insolite. C'était le drapeau tricolore qui flottait sur le clocher de Tréguier; la révolution de juillet venait de s'accomplir. Quand il apprit que le roi était parti, il comprit mieux que jamais qu'il avait été de la fin d'un monde. Ce devoir professionnel, auquel il avait tout sacrifié, devenait sans objet. Il ne regretta pas de s'être attaché à une idée trop haute du devoir; il ne songea pas qu'il aurait pu s'enrichir comme les autres; mais il douta de tout, excepté de Dieu. Les carlistes de Tréguier allaient répétant partout que cela ne durerait pas, que le roi légitime allait revenir. Il souriait de ces folles prédictions. Il mourut peu après, assisté par le vicaire, qui lui commenta ce beau passage qu'on lit à l'office des morts : « Ne soyez pas comme les païens, qui n'ont pas d'espérance. »

« Après sa mort, sa fille se trouva sans ressources. On s'entendit pour qu'elle fût placée à l'hospice; c'est là que tu l'as vue. Maintenant sans doute elle est morte aussi, et d'autres occupent son lit à l'hôpital-général. »

ERNEST RENAN.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

VI [1].

REMBRANDT. — LES VAN-EYCK. — MEMLING.

I.

Amsterdam.

Rembrandt serait en effet inexplicable, si l'on ne voyait en lui deux hommes de nature adverse qui se sont fort embarrassés. Leur force est presque égale, leur portée n'a rien de comparable; quant à leur objectif, il est absolument opposé. Ils ont tenté de se mettre d'accord, et n'y sont parvenus qu'à la longue, dans des circonstances demeurées célèbres et très rares. D'habitude ils agissaient et pensaient séparément, ce qui leur a toujours réussi. Les longs efforts, les témérités, les quelques avortemens, le dernier chef-d'œuvre de ce grand homme double, — *les Syndics*, — ne sont pas autre chose que la lutte et la réconciliation finale de ses deux natures. *La Ronde de nuit* a pu vous donner l'idée du peu d'entente qui régnait entre elles lorsque, trop tôt sans doute, Rembrandt entreprit de les faire collaborer à la même œuvre. Il me reste à vous les montrer chacune dans son domaine. En voyant jusqu'à quel point elles étaient contraires et complètes, vous comprendrez mieux pourquoi Rembrandt eut tant de peine à trouver une œuvre mixte où elles pussent se manifester ensemble et sans se nuire.

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 janvier, 1er et 15 février, et du 1er mars.

D'abord il y a le peintre que j'appellerai l'homme extérieur : esprit clair, main rigoureuse, logique infaillible, en tout l'opposé du romanesque génie à qui les admirations du monde se sont données presque tout entières, et quelquefois, comme je viens de vous le dire, un peu trop vite. A sa façon, à ses heures, le Rembrandt dont je veux parler est lui-même un maître supérieur. Sa manière de voir est des plus saines, sa manière de peindre édifie par la simplicité des moyens; sa manière d'être atteste qu'il veut être avant tout compréhensible et véridique. Sa palette est sage, limpide, teintée aux vraies couleurs du jour et sans nuage. Son dessin se fait oublier, mais n'oublie rien. Il est excellemment physionomique. Il exprime et caractérise en leur individualité des traits, des regards, des attitudes et des gestes, c'est-à-dire les habitudes normales et les accidens furtifs de la vie. Son exécution a la propriété, l'ampleur, la haute tenue, le tissu serré, la force et la concision propres aux praticiens passés maîtres dans l'art des beaux langages. Sa peinture est grise et noire, mate, pleine, extrêmement grasse et savoureuse. Elle a pour les yeux le charme d'une opulence qui se dérobe au lieu de s'afficher, d'une habileté qui ne se trahit que par les échappées du plus grand savoir.

Si vous la comparez aux peintures de même mode et de même gamme qui distinguent les portraitistes hollandais, Hals excepté, vous vous apercevez, à je ne sais quoi de plus nourri dans le ton, à je ne sais quelles chaleurs intimes dans les nuances, aux coulées de la pâte, aux ardeurs de la facture, qu'un tempérament de feu se cache sous la tranquillité apparente de la méthode. Quelque chose vous avertit que l'artiste qui peint ainsi se tient à quatre pour ne pas peindre autrement, que cette palette affecte une sobriété de circonstance, enfin que cette matière onctueuse et grave est beaucoup plus riche au fond qu'elle n'en a l'air, et qu'à l'analyse on y découvrirait, comme un alliage magnifique, des réserves d'or en fusion.

Voilà sous quelle forme inattendue Rembrandt se révèle chaque fois qu'il sort de lui-même pour se prêter à des obligations tout accidentelles. Et telle est la puissance d'un pareil esprit, quand il se porte avec sincérité d'un monde sur un autre, que ce thaumaturge est encore un des témoins les plus capables de nous donner une idée fidèle et une idée inédite du monde extérieur tel qu'il est. Ses ouvrages ainsi conçus sont peu nombreux. Je ne sache pas, et la raison en est facile à saisir, qu'aucun de ses tableaux, je veux dire aucune de ses œuvres imaginées ou imaginaires, se soit jamais revêtue de cette forme et de cette couleur relativement impersonnelles. Aussi ne rencontrez-vous chez lui cette manière de sentir et

de peindre que dans les cas où, soit fantaisie, soit obligation, il se subordonne à son sujet. On pourrait y rattacher quelques portraits hors ligne disséminés dans les collections de l'Europe, et qui mériteraient qu'on fît d'eux une étude à part. C'est également à ces momens de rare abandon, dans la vie d'un homme qui s'oublia peu et ne se donna que par complaisance, que nous devons les portraits des galeries *Six* et *Van-Loon*, et c'est à ces œuvres parfaitement belles que je conseillerai de recourir, si l'on veut savoir comment Rembrandt traitait la personne humaine lorsque, pour des motifs qu'on suppose, il consentait à ne s'occuper que de son modèle.

Le plus célèbre est celui du *bourgmestre Six*. Il date de 1656, l'année fatale, celle où Rembrandt vieilli, ruiné, se retirait sur le *Roosgracht* (*canal aux roses*), ne sauvant de ses prospérités qu'une chose qui les valait toutes, son génie intact. On s'étonne que le bourgmestre, qui vivait avec Rembrandt dans une étroite familiarité depuis quinze ans et dont il avait déjà gravé le portrait en 1647, ait attendu si tard pour se faire peindre par son illustre ami. Tout en admirant beaucoup ses portraits, *Six* avait-il quelque raison de douter de leur ressemblance? Ne savait-il pas comment le peintre en avait usé jadis avec *Saskia*, avec quel peu de scrupule il s'était peint lui-même trente ou quarante fois déjà, et craignait-il pour sa propre image une de ces infidélités dont plus souvent que personne il avait été témoin?

Toujours est-il que, cette fois entre autres, et certainement par égard pour un homme dont l'amitié et le patronage le suivaient en sa mauvaise fortune, tout à coup Rembrandt se maîtrise comme si son esprit et sa main n'avaient jamais commis le moindre écart. Il est libre, mais scrupuleux, aimable et sincère. D'après ce personnage peu chimérique, il fait une peinture sans chimère, et de la même main qui signait, deux ans avant, en 1654, la *Bethsabée* du musée Lacaze, une étude sur le vif assez bizarre, il signe un des meilleurs portraits qu'il ait peints, un des plus beaux morceaux de pratique qu'il ait jamais exécutés. Il s'abandonne encore plus qu'il ne s'observe. La nature est là qui le dirige. La transformation qu'il fait subir aux choses est insensible, et il faudrait approcher de la toile un objet réel pour apercevoir des artifices dans cette peinture si délicate et si mâle, si savante et si naturelle. Le faire est rapide, la pâte un peu grosse et lisse, de premier jet, sans reliefs inutiles, coulante, abondante, plutôt écrasée et légèrement blaireautée par les bords. Pas d'écart trop vif, nulle brusquerie, pas un détail qui n'ait son intérêt secondaire ou de premier ordre. Une atmosphère incolore circule autour de ce personnage, observé chez lui, dans ses habitudes de corps et dans ses habits de tous les jours. Ce n'est

pas tout à fait un gentilhomme, ce n'est pas non plus un bourgeois; c'est un homme distingué, bien mis, fort à son aise en ses allures, dont l'œil est posé sans être trop fixe, la physionomie calme, la mine un peu distraite. Il va sortir, il est coiffé, il met des gants de couleur grisâtre. La main gauche est déjà gantée, la droite est nue; ni l'une ni l'autre ne sont terminées et ne pouvaient plus l'être, tant l'ébauche est définitive en son négligé. Ici la justesse du ton, la vérité du geste, la parfaite rigueur de la forme sont telles que tout est dit comme il fallait. Le reste était affaire de temps et de soin. Et je ne reprocherais ni au peintre, ni au modèle de s'être tenus pour satisfaits devant un si spirituel à-peu-près. Les cheveux sont roux, le feutre est noir; le visage est aussi reconnaissable à son teint qu'à son expression, aussi individuel qu'il est vivant. Le pourpoint est gris-tendre; le court manteau jeté sur l'épaule est rouge avec des passementeries d'or. L'un et l'autre ont leur couleur propre, et le choix de ces deux couleurs est aussi fin que le rapport des deux couleurs est juste. Comme expression morale, c'est charmant, — comme vérité, c'est absolument sincère, — comme art, c'est de la plus haute qualité.

Quel peintre eût été capable de faire un portrait comme celui-ci? Vous pouvez l'éprouver par les comparaisons les plus redoutables, il y résiste. Rembrandt lui-même y eût-il apporté tant d'expérience et de laisser-aller, c'est-à-dire un tel accord de qualités mûres, avant d'avoir passé par les profondes recherches et les grandes audaces qui venaient d'occuper les années les plus laborieuses de sa vie? je ne le crois pas. Rien n'est perdu des efforts d'un homme, et tout lui sert, même ses erreurs. Il y a là la bonne humeur d'un esprit qui se détend, le sans-façon d'une main qui se délasse et par-dessus tout cette manière d'interpréter la vie, qui n'appartient qu'aux penseurs rompus à de plus hauts problèmes. Sous ce rapport, et si l'on songe aux tentatives de *la Ronde de nuit*, la parfaite réussite du portrait de *Six* est, si je ne me trompe, un argument sans réplique.

Je ne sais pas si les portraits de *Martin Daey* et de sa femme, les deux imposans panneaux qui ornent le grand salon de l'hôtel *Van-Loon*, valent plus ou moins que celui du bourgmestre. Dans tous les cas, ils sont plus imprévus, et beaucoup moins connus; le nom des personnages les ayant d'abord moins recommandés. D'ailleurs ils ne se rattachent visiblement ni à la première manière de Rembrandt ni à la seconde. Bien plus encore que le portrait de *Six*, ils sont une exception dans l'œuvre de ses années moyennes, et le besoin qu'on a de classer les ouvrages d'un maître d'après telle ou telle page ultra-célèbre, les a fait, je crois, considérer comme des toiles sans type, et, pour ce motif, un peu négliger. L'un, celui

du mari, est de 1634, deux ans après *la Leçon d'anatomie*; l'autre, celui de la femme, de 1643, douze mois après *la Ronde de nuit*. Neuf années les séparent, et cependant ils ont l'air d'avoir été conçus à la même heure, et si rien dans le premier ne rappelle la période timide, appliquée, mince et jaunâtre dont *la Leçon d'anatomie* demeure le spécimen le plus important; rien, absolument rien dans le second ne porte la trace des tentatives audacieuses dans lesquelles Rembrandt venait d'entrer. Voici, très sommairement indiqué par des notes, quelle est la valeur originale de ces deux pages admirables.

Le mari est debout, de face, en pourpoint noir, culotte noire, avec chapeau de feutre noir, une collerette de guipures, manchettes de guipures, nœud de guipures aux jarretières, larges cocardes de guipures sur des souliers noirs. Il a le bras gauche plié et la main cachée sous un manteau noir, galonné de satin noir; de la main droite écartée et jetée en avant, il tient un gant de daim. Le fond est noirâtre, le parquet gris. Belle tête douce et grave, un peu ronde, jolis yeux regardant bien; dessin charmant, grand, facile et familier, du plus parfait naturel. Peinture égale, ferme de bords, d'une consistance et d'une ampleur telles qu'elle pourrait être mince ou épaisse sans qu'on exigeât ni plus ni moins; imaginez un Velasquez hollandais plus intime et plus recueilli. Quant au rang du personnage, la plus intime manière de le bien marquer : ce n'est pas un prince, à peine un grand seigneur; c'est un gentilhomme de bonne naissance, de belle éducation, d'élégantes habitudes. La race, l'âge, le tempérament, la vie en un mot dans ce qu'elle a de plus caractéristique, tout ce qui manquait à *la Leçon d'anatomie*, ce qui devait manquer plus tard à *la Ronde de nuit* vous le trouvez dans cette œuvre de pure bonne foi.

La femme est posée de même en pied, devant un fond noirâtre et sur un parquet gris, et pareillement toute habillée de noir, avec collier de perles, bracelets de perles, nœuds de dentelles d'argent à la ceinture, cocardes de dentelles d'argent fixées sur de fines mules de satin blanc. Elle est maigre, blanche et longue. Sa jolie tête un peu penchée vous regarde avec des yeux tranquilles, et son teint de couleur incertaine emprunte un éclat des plus vifs à l'ardeur de sa chevelure qui tourne au roux. Un léger grossissement de la taille, très décemment exprimé sous l'ampleur de la robe, lui donne un air de jeune matrone infiniment respectable. Sa main droite tient un éventail de plumes noires à chaînette d'or; l'autre pendante est toute pâle, fluette, allongée, de race exquise.

Du noir, du gris, du blanc : rien de plus, rien de moins, et la tonalité est sans pareille. Une atmosphère invisible, et cependant de l'air; un modelé court et cependant tout le relief possible; une

inimitable manière d'être précis sans petitesse, d'opposer le travail le plus délicat aux plus larges ensembles, d'exprimer par le ton le luxe et le prix des choses; en un mot, une sûreté d'œil, une sensibilité de palette, une certitude dans la main qui suffiraient à la gloire d'un maître : voilà, si je me trompe, d'étonnantes qualités obtenues par le même homme qui venait quelques mois auparavant de signer *la Ronde de nuit*.

N'avais-je pas raison d'en appeler de Rembrandt à Rembrandt? Si l'on supposait en effet *la Leçon d'anatomie* et *la Ronde de nuit* traitées ainsi, avec le respect des choses nécessaires, des physionomies, des costumes, des traits typiques, ne serait-ce pas dans ce genre de compositions à portraits un extraordinaire exemple à méditer et à suivre? Rembrandt ne risquait-il pas beaucoup à se compliquer? Était-il moins original quand il s'en tenait à la simplicité de ces belles pratiques? Quel sain et fort langage, un peu de tradition, mais si bien à lui! Pourquoi en changer du tout au tout? Avait-il donc un si pressant besoin de se créer un idiome étrange, expressif, mais incorrect, et que personne après lui n'a pu parler sans tomber dans les barbarismes? Telles sont les questions qui se poseraient d'elles-mêmes, si Rembrandt avait consacré sa vie à peindre des personnages de son temps, tels que *le docteur Tulp*, le *capitaine Kock*, le *bourgmestre Six*, *M. Martin Daey;* mais le grand souci de Rembrandt n'était pas là. Si le peintre des *dehors* avait si spontanément trouvé sa formule et du premier coup pour ainsi dire atteint son but, il n'en était pas de même du créateur inspiré que nous allons voir à l'œuvre. Celui-ci était bien autrement difficile à satisfaire, parce qu'il avait à dire des choses qui ne se traitent pas comme de beaux yeux, de jolies mains, de riches guipures sur des satins noirs, et pour lesquelles il ne suffit pas d'un aperçu catégorique, d'une palette claire, de quelques locutions franches, nettes et concises.

Vous rappelez-vous *le Bon Samaritain* que nous avons au Louvre? Vous souvenez-vous de cet homme à moitié mort, plié en deux, soutenu par les épaules, porté par les jambes, brisé, faussé dans tout son corps, haletant au mouvement de la marche, les jambes nues, les pieds rassemblés, les genoux se touchant, un bras contracté gauchement sur sa poitrine creuse, le front enveloppé d'un bandage où l'on voit du sang? Vous souvenez-vous de ce petit masque souffrant, avec son œil demi-clos, son regard éteint, sa physionomie d'agonisant, un sourcil relevé, cette bouche qui gémit et ces deux lèvres écartées par une imperceptible grimace où la plainte expire? Il est tard, tout est dans l'ombre; hormis une ou deux lueurs flottantes qui semblent se déplacer à travers la toile, tant elles sont capricieusement posées, mobiles et légères, rien ne

le dispute à la tranquille uniformité du crépuscule. A peine, dans ce mystère du jour qui finit, remarquez-vous à la gauche du tableau le cheval d'un si beau style et l'enfant à mine souffreteuse qui se hausse sur la pointe des pieds, regarde par-dessus l'encolure de la bête, et, sans grande pitié, suit des yeux jusqu'à l'hôtellerie ce blessé qu'on a ramassé sur le chemin, qu'on emporte avec précaution, qui pèse entre les mains des porteurs et qui geint. La toile est enfumée, toute imprégnée d'ors sombres, très riche en dessous, surtout très grave. La matière est boueuse et cependant transparente; le faire est lourd et cependant subtil, hésitant et résolu, pénible et libre, très inégal, incertain, vague en quelques endroits, d'une étonnante précision dans d'autres. Je ne sais quoi vous invite à vous recueillir et vous avertirait, si la distraction était permise devant une œuvre aussi impérieuse, que l'auteur était lui-même singulièrement attentif et recueilli lorsqu'il la peignit. Arrêtez-vous, regardez de loin, de près, examinez longtemps. Nul contour apparent, pas un accent donné de routine, une extrême timidité qui n'est pas de l'ignorance et qui vient, dirait-on, de la crainte d'être banal, ou du prix que le penseur attache à l'expression immédiate et directe de la vie; une structure des choses qui semble exister en soi, presque sans le secours des formules connues, et rend sans nul moyen saisissable les incertitudes et les précisions de la nature. Des jambes nues et des pieds de construction irréprochable de style aussi; on ne les oublie pas plus en leur petite dimension qu'on n'oublie les jambes et les pieds du Christ dans *l'Ensevelissement* de Titien. Dans ce pâle, maigre et gémissant visage, rien qui ne soit une expression, une chose venant de l'âme, du dedans au dehors : l'atonie, la souffrance, et comme la triste joie de se voir recueilli quand on se sent mourir. Pas une contorsion, pas un trait qui dépasse la mesure, pas une touche, dans cette manière de rendre l'inexprimable, qui ne soit pathétique et contenue; tout cela dicté par une émotion profonde et traduit par des moyens tout à fait extraordinaires.

Cherchez autour de ce tableau sans grand extérieur et que la seule puissance de sa gamme générale impose de loin à l'attention de ceux qui savent voir; parcourez la grande galerie, revenez même jusqu'au salon carré, consultez les peintres les plus forts et les plus habiles, depuis les Italiens jusqu'aux fins Hollandais, depuis Giorgion dans son *Concert* jusqu'à Metzu dans sa *Visite*, depuis Holbein dans son *Érasme* jusqu'à Terburg et Ostade; examinez les peintres de sentimens, de physionomie, d'attitudes, les hommes d'observation scrupuleuse ou de verve; rendez-vous compte de ce qu'ils se proposent, étudiez leurs recherches, mesurez leur domaine, pesez bien leur langue, et demandez-vous si vous apercevez quelque part une pareille intimité dans l'expression d'un visage,

une émotion de cette nature, une telle ingénuité dans la manière de sentir, quelque chose en un mot qui soit aussi délicat à concevoir, aussi délicat à dire, et qui soit dit en termes ou plus originaux, ou plus exquis, ou plus parfaits.

On pourrait jusqu'à un certain point définir ce qui fait la perfection d'Holbein, ou même l'étrange beauté de Léonard. On dirait à peu près, grâce à quelle attentive et forte observation des traits humains le premier doit l'évidence de ses ressemblances, la précision de sa forme, la clarté et la rigueur de son langage. Peut-être soupçonnerait-on dans quel monde idéal des hautes formules ou des types rêvés Léonard a deviné ce que devait être en soi *la Joconde* et comment de cette conception première il a tiré le regard de ses *Saint Jean* et de ses *Vierges*. On expliquerait avec moins de peine encore les lois du dessin chez les imitateurs hollandais. Partout la nature est là pour les enseigner, les soutenir, les retenir, et pour assister leur main aussi bien que leur œil. Mais Rembrandt? Si l'on cherche son idéal dans le monde supérieur des formes, on s'aperçoit qu'il n'y a vu que des beautés morales et des laideurs physiques. Si l'on cherche ses points d'appui dans le monde réel, on découvre qu'il en exclut tout ce qui sert aux autres, qu'il le connaît aussi bien, ne le regarde qu'à peu près, et que, s'il l'adapte à ses besoins, il ne s'y conforme presque jamais. Cependant il est plus naturel que personne, tout en étant moins près de la nature, plus familier, tout en étant moins terre à terre, plus trivial et tout aussi noble, laid dans ses types, extraordinairement beau par le sens des physionomies, moins adroit de sa main, c'est-à-dire moins couramment et moins également sûr de son fait, et cependant d'une habileté si rare, si féconde et si ample qu'elle peut aller du *Samaritain* aux *Syndics*, du *Tobie* à *la Ronde de nuit*, de *la Famille du menuisier* au *Portrait* de *Six*, aux portraits des *Martin Daey*, c'est-à-dire du pur sentiment à l'apparat presque pur et de ce qu'il y a de plus intime à ce qu'il y a de plus superbe.

Ce que je vous dis à propos du *Samaritain*, je le dirais du *Tobie*; je le dirai à plus forte raison des *Disciples d'Emmaüs*, une merveille un peu trop perdue dans un coin du Louvre et qui peut compter parmi les chefs-d'œuvre du maître. Il suffirait de ce petit tableau de pauvre apparence, de mise en scène nulle, de couleur terne, de facture discrète et presque gauche, pour établir à tout jamais la grandeur d'un homme. Sans parler du disciple qui comprend et joint les mains, de celui qui s'étonne, pose sa serviette sur la table, regarde droit à la tête du Christ et dit nettement ce qu'en langage ordinaire on pourrait traduire par une exclamation d'homme stupéfait, — sans parler du jeune valet aux yeux noirs qui apporte un plat et ne voit qu'une chose, un homme qui allait man-

ger, ne mange pas et se signe avec componction, — on pourrait de cette œuvre unique ne conserver que le Christ, et ce serait assez. Quel est le peintre qui n'a pas fait un Christ, à Rome, à Florence, à Sienne, à Milan, à Venise, à Bâle, à Bruges, à Anvers? Depuis Léonard, Raphaël et Titien jusqu'à Van-Eyck, Holbein, Rubens et Van-Dyck, comment ne l'a-t-on pas déifié, humanisé, transfiguré, montré dans son histoire, dans sa passion, dans la mort? Comment n'a-t-on pas raconté les aventures de sa vie terrestre, conçu les gloires de son apothéose? L'a-t-on jamais imaginé ainsi : pâle, amaigri, assis de face, rompant le pain comme il avait fait le soir de la Cène, dans sa robe de pèlerin, avec ses lèvres noirâtres où le supplice a laissé des traces, ses grands yeux bruns, doux, largement dilatés et levés vers le ciel, avec son nimbe froid, une sorte de phosphorescence autour de lui qui le met dans une gloire indécise, et ce je ne sais quoi d'un vivant qui respire et qui certainement a passé par la mort. L'attitude de ce revenant divin, ce geste impossible à décrire, à coup sûr impossible à copier, l'intense ardeur de ce visage, dont le type est exprimé sans traits et dont la physionomie tient au mouvement des lèvres et au regard, — ces choses inspirées on ne sait d'où et produites on ne sait comment, tout cela est sans prix. Aucun art ne les rappelle, personne avant Rembrandt, personne après lui ne les a dites.

Trois des portraits signés de sa main et que possède notre galerie sont de même essence et de même valeur : son *Portrait* (numéro 413 du catalogue), le beau buste de *Jeune homme* aux petites moustaches, aux longs cheveux (numéro 417), et le *Portrait de femme* (numéro 419), peut-être celui de *Saskia* à la fin de sa courte vie. Pour multiplier les exemples, c'est-à-dire les témoignages de sa souplesse et de sa force, de sa présence d'esprit quand il rêve, de sa prodigieuse lucidité quand il discerne l'invisible, il faudrait citer *la Famille du menuisier*, où Rembrandt se jette en plein dans le merveilleux de la lumière, cette fois en toute réussite, parce que la lumière est dans la vérité de son sujet, et surtout *les Deux Philosophes*, deux miracles de clair-obscur que lui seul était capable d'accomplir sur ce thème abstrait : *la Méditation*.

Voilà, si je ne me trompe, dans quelques pages, non pas les plus célèbres, un exposé des facultés uniques et de la belle manière de ce grand esprit. Notez que ces tableaux sont de toutes les dates et que par conséquent il n'est guère possible d'établir à quel moment de sa carrière il a été le plus maître de sa pensée et de son métier, en tant que poète. Il est positif qu'à partir de *la Ronde de nuit* il y a dans ses procédés matériels un changement, quelquefois un progrès, quelquefois seulement un parti-pris, une habitude nouvelle; mais le vrai et le profond mérite de ses ouvrages n'a presque rien

à voir avec les nouveautés de son travail. Il revient d'ailleurs à sa langue incisive et légère quand le besoin de dire expressément des choses profondes l'emporte dans son esprit sur la tentation de les dire plus énergiquement qu'autrefois.

La Ronde de nuit est de 1642, le *Tobie* de 1637, *la Famille du menuisier* de 1640, *le Samaritain* de 1648, *les Deux Philosophes* de 1633, *les Disciples d'Emmaüs*, le plus limpide et le plus tremblant, de 1648. Et si son *portrait* est de 1634, celui du *jeune homme*, un des plus accomplis qui soient sortis de sa main, est de 1658. Ce que je conclurai seulement de cette énumération de dates, c'est que, six ans après *la Ronde de nuit*, il signait *les Disciples d'Emmaüs* et *le Samaritain*; or, lorsqu'après un éclat pareil, en pleine gloire, — et quelle gloire bruyante, — applaudi par les uns, contredit par les autres, on se calme au point de demeurer si humble; on se possède assez pour revenir de tant de turbulence à tant de sagesse, c'est qu'à côté du novateur qui cherche, du peintre qui s'évertue à perfectionner ses ressources, il y a le penseur qui poursuit son œuvre comme il peut, comme il la sent, presque toujours avec la force de clairvoyance propre aux cerveaux illuminés par les intuitions.

II.

Avec *les Syndics*, on sait à quoi s'en tenir sur le Rembrandt définitif. En 1661, il n'avait plus que huit ans à vivre. Pendant ces dernières années, tristes, difficiles, fort délaissées, toujours laborieuses, la pratique allait s'alourdir; quant à la manière elle ne devait plus changer. Avait-elle donc tant changé que cela? A prendre Rembrandt depuis 1632 jusqu'aux *Syndics*, de son point de départ à son point d'arrivée, quelles sont les variations qui se sont produites en ce génie obstiné et si peu mêlé aux autres? Le mode est devenu plus expéditif; la brosse est plus large, la matière plus lourde et plus substantielle, le tuf plus résistant. La solidité des constructions premières est d'autant plus grande que la main doit agir avec plus d'emportement sur les surfaces. C'est ce qu'on appelle traiter *magistralement* une toile, parce qu'en effet de tels élémens sont peu maniables, que souvent au lieu de les gouverner à son aise on en est esclave, et qu'il faut un long passé d'expériences heureuses pour employer sans trop de risques de pareils expédiens.

Rembrandt était arrivé à ce degré d'assurance graduellement et plutôt par secousse, avec des impulsions subites, puis des retours en arrière. Quelquefois des tableaux très sages avaient succédé, je vous l'ai dit, à des œuvres qui ne l'étaient pas; mais finalement, après ce long trajet de trente années, il s'était fixé sur tous les

points, et *les Syndics* peuvent être considérés comme le résumé de ses acquisitions, ou pour mieux dire comme le résultat éclatant de ses certitudes. Ce sont des portraits réunis dans un même cadre, non pas les meilleurs, mais comparables aux meilleurs qu'il ait faits dans ces dernières années. Bien entendu, ils ne rappellent en rien ceux des *Martin Daey*. Ils n'ont pas non plus la fraîcheur d'accent et la netteté de couleur de *Six*. Ils sont conçus dans le style ombré, fauve et puissant du *Jeune homme* du Louvre, — et beaucoup meilleurs que le *Saint Matthieu,* qui date de la même année et où déjà se trahit la vieillesse. Les habits et les feutres sont noirs, mais à travers le noir on sent des rousseurs profondes; les linges sont blancs, mais fortement glacés de bistre; les visages, extrêmement vivans, sont animés par de beaux yeux lumineux et directs qui ne regardent pas précisément le spectateur et dont le regard cependant vous suit, vous interroge, vous écoute. Ils sont individuels et ressemblans. Ceux-là sont bien des bourgeois, des marchands, mais des notables, réunis chez eux devant une table à tapis rouge, leur registre ouvert sous la main, surpris en plein conseil. Ils sont occupés sans agir, ils parlent sans remuer les lèvres. Pas un ne pose, ils vivent. Les noirs s'affirment ou s'estompent. Une atmosphère chaude décuplée de valeur enveloppe tout cela de demi-teintes riches et graves. La saillie des linges, des visages, des mains est extraordinaire, et l'extrême vivacité de la lumière est aussi finement observée que si la nature elle-même en avait donné la qualité et la mesure. On dirait presque de ce tableau qu'il est des plus contenus et des plus modérés, tant il y a d'exactitude dans ses équilibres, si l'on ne sentait à travers toute cette maturité pleine de sang-froid beaucoup de nerfs, d'impatience et de flamme. C'est superbe. Prenez quelques-uns de ses beaux portraits conçus dans le même esprit, et ils sont nombreux, et vous aurez une idée de ce que peut être une réunion ingénieusement disposée de quatre ou cinq portraits de premier ordre. L'ensemble est grandiose, l'œuvre est décisive. On ne peut pas dire qu'elle révèle un Rembrandt ni plus fort, ni même plus audacieux; mais elle atteste que le chercheur a retourné bien des fois le même problème, et qu'enfin il en a trouvé la solution.

La page au reste est trop célèbre et trop justement consacrée pour que j'y insiste. Ce que je tiendrais à bien établir, le voici : elle est à la fois très réelle et très imaginée, copiée et conçue, prudemment conduite et magnifiquement peinte. Tous les efforts de Rembrandt ont donc porté; pas une de ses recherches n'a été vaine. Que se proposait-il, en somme? Il entendait traiter la nature vivante à peu près comme il traitait les fictions, mêler l'idéal au vrai. A travers quelques paradoxes, il y parvient. Il noue ainsi tous les

chaînons de sa belle carrière. Les deux hommes qui longtemps s'étaient partagé les forces de son esprit, se donnent la main à cette heure de parfaite réussite. Il clôt sa vie par une entente avec lui-même et par un chef-d'œuvre. Était-il fait pour connaître la paix de l'esprit? Du moins, *les Syndics* signés, il put croire ce jour venu.

Un dernier mot pour en finir avec *la Ronde de nuit*. Je vous ai dit que la donnée me semblait ici trop réelle pour admettre autant de magie, et que par conséquent la fantaisie qui la trouble ne me paraissait pas à sa place, — que, considéré comme représentation d'une scène réelle, le tableau s'expliquait mal, et que, envisagé comme art, il manquait des ressources d'idéal, qui sont le naturel élément où Rembrandt s'affirme avec tous ses mérites. Je vous ai dit en outre qu'une qualité incontestable se manifestait déjà dans ce tableau : l'art d'introduire, dans un cadre étendu et dans une scène aussi largement développée, un pittoresque nouveau, une transformation des choses, une force de clair-obscur, dont nul avant ni après lui n'a aussi profondément connu les secrets. J'ai osé dire que ce tableau ne démontrait point que Rembrandt fût un grand dessinateur, dans le sens où d'ordinaire on entend le dessin, qu'il attestait toutes les différences qui le séparent des grands et vrais coloristes; je n'ai pas dit la distance, parce que entre Rembrandt et les grands manieurs de palette il n'y a que des dissemblances et pas de degrés. Enfin j'ai tâché d'expliquer pourquoi, dans cette œuvre en particulier, il n'est pas non plus ce qu'on appelle un bel exécutant, et je me suis servi de ses tableaux du Louvre et de ses portraits de la famille *Six* pour établir que, lorsqu'il consent à voir la nature telle qu'elle est, sa pratique est admirable, et que, lorsqu'il exprime un sentiment, ce sentiment parût-il inexprimable, c'est alors un exécutant sans pareil.

N'ai-je pas à peu près tracé par là les contours et les limites de ce grand esprit? Et ne vous est-il pas aisé de conclure?

La Ronde de nuit est un tableau intermédiaire dans sa vie, qu'il partage à peu près par moitié, moyen dans le domaine de ses facultés. Il révèle, il manifeste, tout ce qu'on peut attendre d'un aussi souple génie. Il ne le contient pas, il ne marque sa perfection dans aucun des genres qu'il a traités, mais il fait pressentir que dans plusieurs il peut être parfait. Les têtes du fond, une ou deux physionomies dans les premiers plans témoignent de ce que doit être le portraitiste et montrent quelle est sa manière nouvelle de traiter la ressemblance par la vie abstraite, par la vie même. Une fois pour toutes, le maître du clair-obscur aura donné, de cet élément jusqu'alors confondu avec tant d'autres, une expression distincte. Il aura prouvé qu'il existe en soi, indépendamment de la forme exté-

rieure et du coloris, et qu'il pourra par sa force, la variété de son emploi, la puissance de ses effets, le nombre, la profondeur ou la subtilité des idées qu'il exprime, devenir le principe d'un art nouveau. Il aura prouvé qu'on peut soutenir des comparaisons écrasantes, sans coloris, par la seule action des lumières sur des ombres. Il aura par là formulé plus expressément que personne la loi *des valeurs* et rendu d'incalculables services à notre art moderne. Sa fantaisie s'est fourvoyée dans cette œuvre un peu terre à terre par sa donnée. Et cependant *la Petite fille au coq*, bien ou mal à propos, est là pour attester que ce grand portraitiste est avant tout un visionnaire, que ce très exceptionnel coloriste est d'abord un peintre de lumière, que son atmosphère étrange est l'air qui convient à ses conceptions, et qu'il y a en dehors de la nature, ou plutôt dans les profondeurs de la nature, des choses que ce pêcheur de perles a seul découvertes.

Un grand effort et d'intéressans témoignages, voilà selon moi ce que le tableau contient de plus positif. Il n'est incohérent que parce qu'il affecte beaucoup de visées contraires. Il n'est obscur que parce que la donnée même était incertaine et la conception peu claire. Il n'est violent que parce que l'esprit du peintre se tendait à l'embrasser, et excessif que parce que la main qui l'exécutait était moins résolue qu'audacieuse. On y cherche des mystères qui n'y sont pas. Le seul mystère que j'y découvre, c'est l'éternelle et secrète lutte entre la réalité telle qu'elle s'impose et la vérité telle que la conçoit un cerveau épris de chimères. Son importance historique lui vient de la grandeur du travail et de l'importance des tentatives dont elle est le résumé, sa célébrité de ce qu'elle est étrange; son titre enfin le moins douteux ne lui vient pas de ce qu'elle est, mais, je vous l'ai dit, de ce qu'elle affirme et de ce qu'elle annonce.

Un chef-d'œuvre n'a jamais été, que je sache, une œuvre sans défaut; mais ordinairement il est du moins le formel et le complet exposé des facultés d'un maître. A ce titre, le tableau d'Amsterdam serait-il un chef-d'œuvre? Je ne le pense pas. Pourrait-on, d'après cette seule page, écrire une étude bien judicieuse sur ce génie de si grande envergure? aurait-on sa mesure? Si *la Ronde de nuit* disparaissait, qu'arriverait-il? quel vide, quelle lacune? Et qu'arriverait-il également si tels et tels tableaux, si tels et tels portraits choisis venaient à disparaître? Quelle est celle de ces pertes qui diminuerait le plus ou le moins la gloire de Rembrandt et dont raisonnablement la postérité aurait le plus à souffrir? Enfin connaît-on parfaitement Rembrandt quand on l'a vu à Paris, à Londres, à Dresde? et le connaîtrait-on parfaitement si on ne l'avait vu qu'à Amsterdam dans le tableau qui passe pour son œuvre maîtresse?

J'imaginerais qu'il en est de *la Ronde de nuit* comme de *l'Assomption* de Titien, page capitale et fort significative, qui n'est point un de ses meilleurs tableaux. J'imagine aussi, sans aucun rapprochement quant aux mérites des œuvres, que Véronèse resterait ignoré s'il n'avait pour le représenter que *l'Enlèvement d'Europe*, une de ses pages les plus célèbres et certainement les plus bâtardes, une œuvre qui, loin de prédire un pas en avant, annoncerait la décadence de l'homme et le déclin de toute une école. *La Ronde de nuit* n'est pas, comme on le voit, le seul malentendu qu'il y ait dans l'histoire de l'art.

III.

La vie de Rembrandt est, comme sa peinture, pleine de demi-teintes et de coins sombres. Autant Rubens se montre tel qu'il était au plein jour de ses œuvres, de sa vie publique, de sa vie privée, net, lumineux et tout chatoyant d'esprit, de bonne humeur, de grâce hautaine et de grandeur, autant Rembrandt se dérobe et semble toujours cacher quelque chose, soit qu'il ait peint, soit qu'il ait vécu. Point de palais avec l'état de maison d'un grand seigneur, point de train et de galeries à l'italienne. Une installation médiocre, la maison noirâtre d'un petit marchand, le pêle-mêle intérieur d'un collectionneur, d'un bouquiniste, d'un amateur d'estampes et de raretés. Nulle affaire publique qui le tire hors de son atelier et le fasse entrer dans la politique de son temps, nulles grandes faveurs qui jamais l'aient rattaché à aucun prince. Point d'honneurs officiels, ni ordres, ni titres, ni cordons, rien qui le mêle de près ni de loin à tel fait ou à tels personnages qui l'auraient sauvé de l'oubli, car l'histoire en s'occupant d'eux aurait incidemment parlé de lui. Rembrandt était du tiers, à peine du tiers, comme on eût dit en France en 1789. Il appartenait à ces foules où les individus se confondent, dont les mœurs sont plates, les habitudes sans aucun cachet qui les relève, et même en ce pays de soi-disant égalité dans les classes, protestant, républicain, sans préjugés nobiliaires, la singularité de son génie n'a pas empêché que la médiocrité sociale de l'homme ne le retînt en bas dans les couches obscures et ne l'y noyât. Pendant fort longtemps on n'a rien su de lui que d'après le témoignage de Sandrart ou de ses élèves, ceux du moins qui ont écrit, Hoogstraeten, Houbraken, et tout se réduisit à quelques légendes d'ateliers, à des renseignemens contestables, à des jugemens trop légers, à des commérages. Ce qu'on apercevait de sa personne, c'étaient des bizarreries, des manies, quelques trivialités, des défauts, presque des vices. On le disait intéressé, cupide, même avare, quelque peu trafiquant, et d'autre part on le disait dissipa-

teur et désordonné dans ses dépenses, témoin sa ruine. Il avait beaucoup d'élèves, les mettait en cellule dans des chambres à compartimens, veillait à ce qu'il n'y eût entre eux ni contact, ni influences, et tirait de cet enseignement méticuleux de gros revenus. On cite quelques fragmens de leçons orales recueillis par la tradition qui sont des vérités de simple bon sens, mais ne tirent point à conséquence. Il n'avait pas vu l'Italie, ne recommandait pas ce voyage, et ce fut là, pour ses ex-disciples devenus des docteurs en esthétique, un grief et l'occasion de regretter que leur maître n'eût pas ajouté cette culture nécessaire à ses saines doctrines et à son original talent. On lui savait des goûts singuliers, l'amour des vieilles défroques, des friperies orientales, des casques, des épées, des tapis d'Asie. Avant de connaître plus exactement le détail de son mobilier d'artiste et toutes les curiosités instructives et utiles dont il avait encombré sa maison, on n'y voyait qu'un désordre de choses hétéroclites, tenant de l'histoire naturelle et du bric-à-brac, panoplies sauvages, bêtes empaillées, herbes desséchées. Cela sentait le capharnaüm, le laboratoire, un peu la science occulte et la cabale, et cette baroquerie, jointe à la passion qu'on lui supposait pour l'argent, donnait à la figure méditative et rechignée de ce travailleur acharné je ne sais quel air compromettant de chercheur d'or. Il avait la rage de poser devant un miroir et de se peindre, non pas comme Rubens le faisait dans des tableaux héroïques, sous de chevaleresques dehors, en homme de guerre et pêle-mêle avec des figures d'épopée, mais tout seul, en un petit cadre, les yeux dans les yeux, pour lui-même et pour le seul prix d'une lumière frisante ou d'une demi-teinte plus rare, jouant sur les plans arrondis de sa grosse figure à pulpe injectée. Il se retroussait la moustache, mettait de l'air et du jeu dans sa chevelure frisottante; il souriait d'une lèvre forte et sanguine, et son petit œil noyé sous d'épaisses saillies frontales dardait un regard singulier où il y avait de l'ardeur, de la fixité, de l'insolence et du contentement. Ce n'était pas l'œil de tout le monde. Le masque avait des plans solides; la bouche était expressive, le menton volontaire. Entre les deux sourcils, le travail avait tracé deux sillons verticaux, des renflemens, et ce pli contracté par l'habitude de froncer propre aux cerveaux qui se concentrent, réfractent les sensations reçues et font effort du dehors au dedans. Il se parait d'ailleurs et se travestissait à la façon des gens de théâtre. Il empruntait à son vestiaire de quoi se vêtir, se coiffer ou s'orner, se mettait des turbans, des toques de velours, des feutres, des pourpoints, des manteaux, quelquefois une cuirasse; il agrafait une joaillerie à sa coiffure, attachait à son cou des chaînes d'or avec pierreries. Et pour peu qu'on ne fût pas dans le secret de ses recherches, on arrivait à se

demander si toutes ces complaisances du peintre pour le modèle n'étaient pas des faiblesses de l'homme auxquelles l'artiste se prêtait. Plus tard, après ses années mûres, dans les jours difficiles, on le vit paraître en des tenues plus graves, plus modestes, plus véridiques : sans or, sans velours, en vestes sombres, avec un mouchoir en serre-tête, le visage attristé, ridé, macéré, la palette entre ses rudes mains. Cette tenue de désabusé fut une forme nouvelle que prit l'homme quand il eut passé cinquante ans, mais elle ne fit que compliquer davantage l'idée vraie qu'on aimerait à se former de lui. Tout cela en somme ne faisait pas un ensemble très concordant, ne se tenait pas, cadrait mal avec le sens de ses œuvres, la haute portée de ses conceptions, le sérieux profond de ses visées habituelles.

Les saillies de ce caractère mal défini, les points révélés de ses habitudes presque inédites, se détachaient avec quelque aigreur sur le fond d'une existence terne, neutre, enfumée d'incertitudes et biographiquement assez confuse.

Depuis lors, la lumière s'est répandue à peu près sur toutes les parties demeurées douteuses de ce tableau ténébreux. L'histoire de Rembrandt a été faite et fort bien en Hollande, et même en France, d'après les écrivains hollandais. Grâce aux travaux d'un de ses adorateurs les plus fervens, M. Vosmaert, nous savons maintenant de Rembrandt sinon tout ce qu'il importe de savoir, du moins tout ce que probablement on saura jamais, et cela suffit pour le faire aimer, plaindre, estimer, et je crois bien comprendre.

A le considérer par l'extérieur, c'était un brave homme, aimant le chez soi, la vie de ménage, le coin du feu, un homme de famille, une nature d'époux plus que de libertin, un monogame qui ne put jamais supporter ni le célibat ni le veuvage, et que des circonstances mal expliquées entraînèrent à se marier trois fois, un casanier, cela va de soi; peu économe, car il ne sut pas aligner ses comptes, pas avare, car il se ruina, et que, s'il dépensa peu d'argent pour son bien-être, il le prodigua, paraît-il, pour les curiosités de son esprit, difficile à vivre, peut-être ombrageux, solitaire, en tout et dans sa sphère modeste un être singulier. Il n'eut pas de faste, mais il eut une sorte d'opulence cachée, des trésors enfouis en valeurs d'art, qui lui causèrent bien des joies, qu'il perdit dans un total désastre et qui sous ses yeux, devant une porte d'auberge, en un jour vraiment sinistre, se vendirent à vil prix. Tout n'était pas bric-à-brac, on l'a bien vu d'après l'inventaire dressé lors de la vente, dans ce mobilier, dont la postérité s'occupa longtemps sans le connaître. Il y avait là des marbres, des tableaux italiens, des tableaux hollandais, en grand nombre des œuvres de lui, surtout des gravures, et des plus rares, qu'il échangeait contre les siennes ou payait fort cher. Il tenait à toutes ces choses, belles, curieuse-

ment recueillies et de choix, comme à des compagnons de solitude, à des témoins de son travail, aux confidens de sa pensée, aux inspirateurs de son esprit. Peut-être thésaurisait-il comme un dilettante, comme un érudit, comme un délicat en fait de jouissances intellectuelles, et telle est probablement la forme inusitée d'une avarice dont on ne comprenait pas le sens intime. Quant à ses dettes, qui l'écrasèrent, il en avait déjà à l'époque où, dans une correspondance qui nous a été conservée, il se disait riche. Il était assez fier, et il souscrivait des lettres de change avec le sans-façon d'un homme qui ne connaît pas le prix de l'argent et ne compte pas assez exactement ni celui qu'il possède ni celui qu'il doit.

Il eut une femme charmante, *Saskia*, qui fut comme un rayon dans ce perpétuel clair-obscur et pendant des années trop courtes, à défaut d'élégance et de charmes bien réels, y mit quelque chose comme un éclat plus vif. Ce qui manque à cet intérieur morne, comme à ce labeur morose tout en profondeur, c'est l'expansion, un peu de jeunesse amoureuse, de grâce féminine et de tendresse. Saskia lui apportait-elle tout cela? On ne le voit pas distinctement. Il en fut épris, dit-on, la peignit souvent, l'affubla, comme il avait fait pour lui-même, de déguisemens bizarres ou magnifiques, la couvrit ainsi que lui-même de je ne sais quel luxe d'occasion, la représenta en *Juive*, en *Odalisque*, en *Judith*, peut-être en *Susanne* et en *Bethsabée*, ne la peignit jamais comme elle était vraiment, et ne laissa pas d'elle un portrait habillé ou non qui fût fidèle, — on aime à le croire. Voilà tout ce que nous connaissons de ses joies domestiques trop vite éteintes. Saskia mourut jeune en 1642, l'année même où il produisait *la Ronde de nuit*. De ses enfans, car il en eut plusieurs de ses trois mariages, on ne rencontre pas une seule fois l'aimable et riante figure dans ses tableaux. Son fils Titus mourut quelques mois avant lui. Les autres disparaissent dans l'obscurité qui couvrit ses dernières années et suivit sa mort.

On sait que Rubens, dans sa grande vie si entraînante et toujours heureuse, eut à son retour d'Italie, quand il se sentit dépaysé dans son propre pays, puis après la mort d'Isabelle Brandt, quand il se vit veuf et seul dans sa maison, un moment de grande faiblesse et comme une soudaine défaillance. On en a la preuve d'après ses lettres. Chez Rembrandt, il est impossible de savoir ce que le cœur souffrit. Saskia meurt, son labeur continue sans un jour d'arrêt, on le constate par la date de ses tableaux et mieux encore par ses eaux-fortes. Sa fortune s'écroule, il est traîné devant la chambre des insolvables, tout ce qu'il aimait lui est enlevé : il emporte son chevalet, s'installe ailleurs, et ni les contemporains, ni la postérité n'ont recueilli ni un cri, ni une plainte de cette étrange

nature qu'on aurait pu croire absolument terrassée. Sa production ne faiblit ni ne décline. La faveur l'abandonne avec la fortune, avec le bonheur, avec le bien-être : il répond aux injustices du sort, aux infidélités de l'opinion par le portrait de *Six* et par *les Syndics*, sans parler du *Jeune homme* du Louvre et de tant d'autres œuvres classées parmi ses plus posées, ses plus convaincues et ses plus vigoureuses. Dans ses deuils, au milieu de malheurs humilians, il conserve je ne sais quelle impassibilité, qui serait tout à fait inexplicable, si l'on ne savait ce dont est capable, comme ressort, comme indifférence ou comme promptitude d'oubli, une âme occupée de vues profondes.

Eut-il beaucoup d'amis? On ne le croit pas; à coup sûr il n'eut pas tous ceux qu'il méritait d'avoir : ni Vondel, qui lui-même était un familier de la maison Six; ni Rubens, qu'il connaissait bien, qui vint en Hollande en 1636, y visita tous les peintres célèbres, lui excepté, et mourut l'année qui précéda *la Ronde de nuit*, sans que le nom de Rembrandt figure ou dans ses lettres ou dans ses collections. Était-il fêté, très entouré, très en vue? Non plus. Quand il est question de lui dans les *Apologies*, dans les écrits, dans les petites poésies fugitives et de circonstance du temps, c'est en sous-ordre, un peu par esprit de justice, par hasard, sans grande chaleur. Les littérateurs avaient d'autres préférences, après lesquelles venait Rembrandt, lui le seul illustre. Dans les cérémonies officielles, aux grands jours des pompes de tout genre, on l'oubliait, ou pour ainsi parler on ne le voit nulle part, au premier rang, sur les estrades.

Malgré son génie, sa gloire, le prodigieux engouement qui poussa les peintres vers lui dans ses débuts, ce qu'on appelle le monde était, même à Amsterdam, un milieu social dont on lui entr'ouvrit la porte peut-être, mais dont il ne fut jamais. Ses portraits ne le recommandaient pas plus que sa personne. Quoiqu'il en eût fait de magnifiques et d'après des personnages d'élite, ce n'était point de ces œuvres plaisantes, naturelles, lucides, qui pouvaient le poser dans certaines compagnies, y être goûtées et l'y faire admettre. Je vous ai dit que le capitaine Kock, qui figure dans *la Ronde de nuit*, s'était dédommagé plus tard avec Van der Helst; quant à Six, un jeune homme par rapport à lui, et qui, je persiste à le croire, ne se fit peindre qu'à son corps défendant, lorsque Rembrandt allait chez ce personnage officiel, il allait plutôt chez le bourgmestre et le mécène que chez l'ami. D'habitude et de préférence, il frayait avec des gens de peu, boutiquiers, petits bourgeois. On a même trop rabaissé ces fréquentations très humbles, mais non dégradantes, comme on le disait. Encore un peu, on lui eût reproché des habitudes crapuleuses, lui qui ne hantait guère les cabarets, chose rare

alors, parce que dix ans après son veuvage on crut s'apercevoir que ce solitaire avait des relations suspectes avec sa servante. Pour cela, la servante fut réprimandée et Rembrandt passablement décrié. A ce moment d'ailleurs, tout tournait mal, fortune, honneur, et quand il quitte le *Breestraat*, sans gîte, sans le sou, mais en règle avec ses créanciers, il n'y a plus ni talent ni gloire acquise qui tienne. On perd sa trace, on l'oublie, et pour le coup sa personne disparaît dans la petite vie nécessiteuse et obscure d'où il n'était, à dire vrai, jamais sorti.

En tout, comme on le voit, c'était un homme à part, un rêveur, peut-être un taciturne, quoique sa figure dise le contraire; peut-être un caractère anguleux et un peu rude, tendu, tranchant, peu commode à contredire, encore moins à convaincre, ondoyant au fond, raide en ses formes, à coup sûr un original. S'il fut célèbre et choyé et vanté d'abord, en dépit des jaloux, des gens à courte vue, des pédans et des imbéciles, on se vengea bien quand il ne fut plus là.

Dans sa pratique, il ne peignait, ne crayonnait, ne gravait comme personne. Ses œuvres étaient même, en leurs procédés, des énigmes. On admirait non sans quelque inquiétude; on le suivait sans trop le comprendre. C'était surtout à son travail qu'il avait des airs d'alchimiste. A le voir à son chevalet, avec une palette certainement engluée, d'où sortaient tant de matières lourdes, d'où se dégageaient tant d'essences subtiles, ou penché sur ses planches de cuivre et burinant contre toutes les règles, — on cherchait, au bout de son burin et de sa brosse, des secrets qui venaient de plus loin. Sa manière était si nouvelle, qu'elle déroutait les esprits forts, passionnait les esprits simples. Tout ce qu'il y avait de jeune, d'entreprenant, d'insubordonné et d'étourdi parmi les écoliers peintres courait à lui. Ses disciples directs furent médiocres; la queue fut détestable. Chose frappante après l'enseignement cellulaire que je vous ai dit, pas un ne sauva tout à fait son indépendance. Ils l'imitèrent comme jamais maître ne fut imité par des copistes serviles, et bien entendu ne prirent de lui que le pire de ses procédés.

Était-il savant, instruit? Avait-il seulement quelque lecture? Parce qu'il avait l'esprit des mises en scène, qu'il toucha à l'histoire, à la mythologie, aux dogmes chrétiens, on dit oui. On dit non, parce qu'à l'examen de son mobilier on découvrit d'innombrables gravures et presque pas de livres. Était-ce enfin un philosophe comme on entend le mot philosopher. Qu'a-t-il pris au mouvement de la réforme? A-t-il, comme on s'en est avisé de nos jours, contribué pour sa part d'artiste à déchirer les dogmes et à révéler les côtés purement humains de l'Évangile? Aurait-il intentionnellement dit son mot dans les questions politiques, religieuses,

sociales, qui si longtemps avaient bouleversé son pays et qui fort heureusement étaient enfin résolues? Il peignit des mendians, des déshérités, des gueux, plus encore que des riches, des juifs plus souvent encore que des chrétiens; s'ensuit-il qu'il eût pour les classes misérables autre chose que des prédilections purement pittoresques? Tout cela est plus que conjectural, et je ne vois pas la nécessité de creuser davantage une œuvre déjà si profonde et d'ajouter une hypothèse à tant d'hypothèses. Le fait est qu'il est difcile de l'isoler du mouvement intellectuel et moral de son pays et de son temps, qu'il a respiré dans le XVIIe siècle hollandais l'air natal dont il a vécu. Venu plus tôt il serait inexplicable; né partout ailleurs, il jouerait plus étrangement encore ce rôle de comète qu'on lui attribue hors des axes de l'art moderne; venu plus tard, il n'aurait plus cet immense mérite de clore un passé et d'ouvrir une des grandes portes de l'avenir. Sous tous les rapports, il a trompé bien des gens. Comme homme, il manquait de dehors, d'où l'on a conclu qu'il était grossier. Comme homme d'études, il a dérangé plus d'un système, d'où l'on a conclu qu'il manquait d'études. Comme homme de goût, il a péché contre toutes les lois communes, d'où l'on a conclu qu'il manquait de goût. Comme artiste épris du beau, il a donné des choses de la terre quelques idées fort laides. On n'a pas remarqué qu'il regardait ailleurs. Bref, si fort qu'on le vantât, si méchamment qu'on l'ait dénigré, si injustement qu'on l'ait pris en bien comme en mal, à l'inverse de sa nature, personne ne soupçonnait exactement sa vraie grandeur.

Remarquez qu'il est le moins Hollandais des peintres hollandais, et que, s'il est de son temps, il n'y est jamais tout à fait. Ce que ses compatriotes ont observé, il ne le voit pas; ce dont ils s'écartent, c'est là qu'il revient. On a dit adieu à la fable, et il y retourne, à la Bible, il l'illustre, aux Évangiles, il s'y complaît. Il les habille à sa mode personnelle, mais il en dégage un sens unique, nouveau, universellement compréhensible. Il rêve de *Saint Siméon*, de *Jacob* et de *Laban*, de l'*Enfant prodigue*, de *Tobie*, des *Apôtres*, de *la Sainte Famille*, du *Roi David*, du *Calvaire*, du *Samaritain*, de *Lazare*, des *Évangélistes*. Il tourne autour de Jérusalem, d'*Emmaüs*, toujours, on le sent, tenté par la synagogue. Ces thèmes consacrés, il les voit apparaître en des milieux sans noms, sous des costumes sans bon sens. Il les conçoit, il les formule avec aussi peu de souci des traditions que peu d'égards pour la vérité locale. Et telle est cependant sa force créatrice que cet esprit si particulier, si personnel, donne aux sujets qu'il traite une expression générale, un sens intime et typique que les grands penseurs ou dessinateurs épiques n'atteignent pas toujours. Je vous ai dit quelque part en cette étude que son principe était d'extraire des

choses un élément parmi tous les autres, ou plutôt de les abstraire tous pour n'en saisir expressément qu'un seul. Il a fait ainsi dans tous ses ouvrages œuvre d'analyste, de distillateur, ou, pour parler plus noblement, de métaphysicien plus encore que de poète. Jamais la réalité ne l'a saisi par des ensembles. A voir la façon dont il traitait les corps, on pourrait douter de l'intérêt qu'il prenait aux enveloppes. Il aimait les femmes et ne les a vues que difformes, il aimait les tissus et ne les imitait pas; mais en revanche, à défaut de grâce, de beauté, de lignes pures, de délicatesse dans les chairs, il exprimait le corps nu par des souplesses, des rondeurs, des élasticités, avec un amour des substances, un sens de l'être vivant, qui font le ravissement des praticiens. Il décomposait et réduisait tout, la couleur autant que la lumière, de sorte qu'en éliminant des apparences tout ce qui est multiple, en condensant ce qui est épars, il arrivait à dessiner sans bords, à peindre un portrait presque sans traits apparens, à colorer sans coloris, à concentrer la lumière du monde solaire en un rayon. Il n'est pas possible dans un art plastique de pousser plus loin la curiosité de l'être en soi. A la beauté physique il substitue l'expression morale, — à l'imitation des choses, leur métamorphose presque totale, — à l'examen, les spéculations du psychologue, — à l'observation nette, savante ou naïve, des aperçus de visionnaire et des apparitions si sincères que lui-même il en est la dupe. Par cette faculté de double vue, grâce à cette intuition de somnambule, dans le surnaturel, il voit plus loin que n'importe qui. La vie qu'il perçoit en songe a je ne sais quel accent de l'autre monde qui rend la vie réelle presque froide et la fait pâlir. Voyez au Louvre son *Portrait de femme*, à deux pas de *la Maîtresse de Titien*. Comparez les deux êtres, interrogez bien les deux peintures, et vous comprendrez la différence des deux cerveaux. Son idéal, comme dans un rêve poursuivi les yeux fermés, c'est la lumière : le nimbe autour des objets, la phosphorescence sur un fond noir. C'est fugitif, incertain, formé de linéamens insensibles, tout prêts à disparaître avant qu'on ne les fixe, éphémère et éblouissant. Arrêter la vision, la poser sur la toile, lui donner sa forme, son relief, lui conserver sa contexture fragile, lui rendre son éclat, et que le résultat soit une solide, mâle et substantielle peinture, réelle autant que pas une autre, et qui résiste au contact de Rubens, de Titien, de Véronèse, de Giorgion, de Van-Dyck, voilà ce que Rembrandt a tenté. L'a-t-il fait? Le témoignage universel est là pour le dire.

Un dernier mot. En procédant comme il procédait lui-même, en extrayant de cet œuvre si vaste et de ce multiple génie ce qui le représente en son principe, en le réduisant à ses élémens natifs, en éliminant sa palette, ses pinceaux, ses huiles colorantes, ses glacis,

ses empâtemens, tout le mécanisme du peintre, on arriverait enfin à saisir l'essence première de l'artiste dans le graveur. Rembrandt est tout entier dans ses eaux-fortes. Esprit, tendances, imaginations, rêveries, bon sens, chimères, difficultés de rendre l'impossible, réalités dans le rien, — vingt eaux-fortes de lui le révèlent, font pressentir tout le peintre, et, mieux encore, l'expliquent. Même métier, même parti-pris, même négligé, même insistance, même étrangeté dans le faire, même désespérante et soudaine réussite par l'expression. A les bien confronter, je ne vois nulle différence entre le *Tobie* du Louvre et telle planche gravée. Il n'est personne qui ne mette le graveur au-dessus de tous les graveurs. Sans aller aussi loin quand il s'agit de sa peinture, il serait bon de penser plus souvent à la *Pièce aux cent florins* lorsqu'on hésite à le comprendre en ses tableaux. On verrait que toutes les scories de cet art, un des plus difficiles à épurer qu'il y ait au monde, n'altèrent en rien la flamme incomparablement belle qui brûle au-dedans, et je crois qu'on changerait enfin tous les noms qu'on a donnés à Rembrandt pour lui donner les noms contraires.

Au vrai, c'était un cerveau servi par un œil de noctiluque, par une main habile sans grande adresse. Ce travail pénible venait d'un esprit agile et délié. Cet homme de rien, ce fureteur, ce costumier, cet érudit nourri de disparates, cet homme des bas-fonds, de vol si haut, cette nature de phalène qui va à ce qui brille, cette âme si sensible à certaines formes de la vie, si indifférente aux autres, cette ardeur sans tendresse, cet amoureux sans flamme visible, cette nature de contrastes, de contradictions et d'équivoques, émue et peu éloquente, aimante et peu aimable, ce disgracié si bien doué, ce prétendu homme de matière, ce *trivial*, ce *laid*, c'était un pur *spiritualiste*, disons-le d'un seul mot : un *idéologue*, je veux dire un esprit dont le domaine est celui des idées et la langue celle des idées. La clé du mystère est là.

A le prendre ainsi, tout Rembrandt s'explique : sa vie, son œuvre, ses penchans, ses conceptions, sa poétique, sa méthode, ses procédés, et jusqu'à la patine de sa peinture, qui n'est qu'une spiritualisation audacieuse et cherchée des élémens matériels de son métier.

IV.

Bruges.

Je reviens par Gand et par Bruges, c'est d'ici qu'en bonne logique j'aurais dû partir, si j'avais eu la pensée d'écrire une histoire raisonnée des écoles dans les Pays-Bas; mais l'ordre chronologique n'importe guère en ces études qui n'ont, vous vous en êtes aperçu,

ni plan, ni méthode. Je remonte le fleuve au lieu de le descendre. J'en ai suivi le cours irrégulièrement, avec quelque négligence et beaucoup d'oublis. Je l'ai même abandonné assez loin de son embouchure et ne vous ai pas montré comment il finit, car, à partir d'un certain point, il finit par des insignifiances et s'y perd. Maintenant j'aime à penser que je suis à la source, et que je vais voir jaillir ce premier flot d'inspirations cristallines et pures, d'où le vaste mouvement de l'art septentrional est sorti.

Autres pays, autres temps, autres idées. Je quitte Amsterdam et le XVIIe siècle hollandais. Je laisse l'école après son grand éclat: supposons que ce soit vers 1670, deux ans avant l'assassinat des frères de Witt et le stathoudérat héréditaire du futur roi d'Angleterre, Guillaume III. A cette date, de tous les beaux peintres que nous avons vus naître dans les trente premières années du siècle, que reste-t-il? Les grands sont morts ou vont mourir, précédant Rembrandt ou le suivant de près. Ceux qui subsistent sont des vieillards à bout de carrière. En 1683, sauf Van der Heyden et Van der Neer, qui représentent encore à eux seuls une école éteinte, pas un ne survit. C'est le règne des Tempesta, des Mignon, des Netscher, des Lairesse et des Van der Werf. Tout est fini. Je traverse Anvers. J'y revois Rubens imperturbable et plein comme un grand esprit qui contient en lui le bien et le mal, le progrès et la décadence, et qui termine en sa propre vie deux époques, la précédente et la sienne. Après lui je vois, comme après Rembrandt, ceux qui l'entendent mal, ne sont pas de force à le suivre et le compromettent. Rubens m'aide à passer du XVIIe siècle au XVIe. Ce n'est déjà plus ni Louis XIII, ni Henri IV, ni l'infante Isabelle, ni l'archiduc Albert; déjà ce n'est plus même ni le duc de Parme, ni le duc d'Albe, ni Philippe II, ni Charles-Quint.

Nous remontons encore à travers la politique, les mœurs et la peinture. Charles-Quint n'est pas né, ni près de naître, son père non plus. Son aïeule Marie de Bourgogne est une enfant de vingt ans, et son bisaïeul Charles le Téméraire vient de mourir à Nancy, quand finit à Bruges, par une série de chefs-d'œuvre sans pareils, cette étonnante période comprise entre les débuts des Van-Eyck et la disparition de Memling, au moins son départ présumé des Flandres. Placé comme je le suis entre les deux villes, Gand et Bruges, entre les deux noms qui les illustrent le plus par la nouveauté des tentatives et la pacifique portée de leur génie, je suis entre le monde moderne et le moyen âge, et j'y suis en pleins souvenirs de la petite cour de France et de la grande cour de Bourgogne, avec Louis XI, qui veut faire une France, avec Charles le Téméraire, qui rêve de la défaire, avec Commines, l'historien-diplomate, qui passe d'une maison à l'autre. Je n'ai pas à vous parler de ces

temps de violences et de ruses, de finesse en politique, de sauvagerie en fait, de perfidies, de trahisons, de sermens jurés et violés, de révoltes dans les villes, de massacres sur les champs de bataille, d'efforts démocratiques et d'écrasement féodal, de demi-culture intellectuelle, de faste inoui. Rappelez-vous seulement cette haute société bourguignonne et flamande, cette cour gantoise, si luxueuse par les habits, si raffinée par les élégances, si négligée, si brutale, si malpropre au fond, superstitieuse et dissolue, païenne en ses fêtes, dévote à travers tout cela. Voyez les pompes ecclésiastiques, les pompes princières, les galas, les carrousels, les festins et leurs goinfreries, les représentations scéniques et leurs licences, l'or des chasubles, l'or des armures, l'or des tuniques, les pierreries, les perles, les diamans; imaginez en dessous l'état des âmes, et de ce tableau qui n'est plus à faire, ne retenez qu'un trait, — c'est que la plupart des vertus primordiales manquaient alors à la conscience humaine : la droiture, le respect sincère des choses sacrées, le sentiment du devoir, celui de la patrie, et chez les femmes comme chez les hommes, la pudeur. Voilà surtout ce dont il faut se souvenir quand, au milieu de cette société brillante et affreuse, on voit fleurir l'art inattendu qui devait, semble-t-il, en représenter le fond moral avec les surfaces.

C'est en 1420 que les Van-Eyck s'établissent à Gand. Hubert, l'aîné, met la main au grandiose triptyque de *Saint-Bavon :* il en conçoit l'idée, en ordonne le plan, en exécute une partie et meurt à la tâche vers 1426. Jean, son jeune frère et son élève, poursuit le travail, le termine en 1432, fonde à Bruges l'école qui porte son nom, et y meurt en 1440, le 9 juillet. En vingt ans, l'esprit humain, représenté par ces deux hommes, a trouvé par la peinture la plus idéale expression de ses croyances, la plus physionomique expression des visages, non pas la plus noble, mais la première et correcte manifestation des corps en leurs formes exactes, la première image du ciel, de l'air, des campagnes, des vêtemens, de la richesse extérieure par des couleurs vraies; il a créé un art vivant, inventé ou perfectionné son mécanisme, fixé une langue et produit des œuvres impérissables. Tout ce qui était à faire est fait. Van der Weyden n'a d'autre importance historique que de tenter à Bruxelles ce qui s'accomplissait merveilleusement à Gand et à Bruges, de passer plus tard en Italie, d'y populariser les procédés et l'esprit flamands, et surtout d'avoir laissé parmi ses ouvrages un chef-d'œuvre unique, je veux dire un élève qui s'appelait Memling.

D'où venaient les Van-Eyck, quand on les voit se fixer à Gand, au centre d'une corporation de peintres qui existait déjà? Qu'y apportèrent-ils? qu'y trouvèrent-ils? Quelle est l'importance de leurs découvertes dans l'emploi des couleurs à l'huile? Quelle fut enfin

la part de chacun des deux frères dans cette imposante page de *l'Agneau pascal?* Toutes ces questions ont été posées, discutées savamment, mal résolues. Ce qu'il y a de probable, quant à leur collaboration, c'est que Hubert fut l'inventeur du travail, qu'il en peignit les parties supérieures, les grandes figures, *Dieu le père, la Vierge, saint Jean,* certainement aussi l'*Adam* et l'*Ève* en leur minutieuse et peu décente nudité. Il a conçu le type féminin et surtout le masculin, qui devaient servir à son frère. Il a mis des barbes héroïques sur des visages qui, dans la société du temps, n'en portaient pas; il a dessiné ces ovales pleins, — avec leurs yeux saillans, leurs regards fixes, à la fois doux et farouches, leurs poils frisés, leurs cheveux bouclés, leurs mines hautaines, boudeuses, leurs lèvres violentes, enfin tout cet ensemble de caractères moitié byzantins, moitié flamands, si fortement empreints de l'esprit de l'époque et du lieu. *Dieu le père* avec sa tiare étincelante à brides tombantes, son attitude hiératique, ses habits sacerdotaux, est encore la double figuration de l'idée divine telle qu'elle était représentée sur la terre en ses deux personnifications redoutées, l'empire et le pontificat.

La Vierge a déjà le manteau à agrafes, les robes ajustées, le front bombé, le caractère très humain et la physionomie sans aucune grâce, que Jean donnera quelques années plus tard à toutes ses madones. Le *saint Jean* n'a ni rang, ni type dans l'échelle sociale où ce peintre observateur prenait ses formes. C'est un homme déclassé, maigre, allongé, un peu souffreteux, un homme qui a pâti, langui, jeûné, quelque chose comme un vagabond. Quant à nos premiers parens, c'est à Bruxelles qu'il faut les voir dans les panneaux originaux qui ont paru trop peu vêtus pour une chapelle, et non dans la copie de *Saint-Bavon,* plus bizarres encore avec le tablier de cuir noir qui les habille. N'y cherchez bien entendu rien qui rappelle *la Sixtine* ou *les Loges.* Ce sont deux êtres sauvages, horriblement poilus, sortis l'un et l'autre, sans que nul sentiment de leur laideur les intimide, de je ne sais quelles forêts primitives, laids, enflés du torse, maigres des jambes : *Ève* avec son gros ventre, emblème trop évident de la première maternité. Tout cela, dans sa bizarrerie naïve, est fort, rude, très imposant. Le trait en est rigide, la peinture ferme, lisse et pleine, la couleur nette, grave, déjà égale par le ressort, le rayonnement mesuré, l'éclat et la consistance au coloris si audacieux de la future école de Bruges. Si, comme tout porte à le croire, Jean Van-Eyck est l'auteur du panneau central et des volets inférieurs dont malheureusement on ne possède plus à *Saint-Bavon* que les copies faites cent ans après par Coxcie, il n'avait plus qu'à se développer dans l'esprit et conformément à la manière de son frère. Il y joignit de son propre fonds plus de vérité dans les visages, plus d'humanité dans les physiono-

mies, plus de luxe et de réalité minutieuse dans les architectures, les étoffes et les dorures. Il y introduisit surtout le plein air, la vue des campagnes fleuries, des lointains bleuâtres. Enfin ce que son frère avait maintenu dans les splendeurs du mythe et sur des fonds byzantins, il le fit descendre au niveau des horizons terrestres.

Les temps sont révolus. Le Christ est né et mort. L'œuvre de la rédemption est accomplie. Voulez-vous savoir comment plastiquement, non pas en enlumineur de missel, mais en peintre, Jean Van-Eyck a compris l'exposé de ce grand mystère? le voici : une vaste pelouse toute émaillée de fleurs printanières; en avant, *la Fontaine de vie*, un joli jet d'eau retombant en gerbes dans un bassin de marbre; au centre, un autel drapé de pourpre, et sur l'autel un *Agneau blanc*; immédiatement autour, une guirlande de petits anges ailés, presque tous en blanc, avec quelques nuances de bleu pâle et de gris rosâtre. Un grand espace libre isole l'auguste symbole, et sur ce gazon non foulé il n'y a plus que le vert sombre des frondaisons épaisses et par centaines l'étoile blanche des paquerettes des prés. Le premier plan de gauche est occupé par les prophètes agenouillés et par un groupe abondant d'hommes debout. Il y a là tous ceux qui, croyant d'avance, ont annoncé le Christ, et aussi les païens, les docteurs, les philosophes, les incrédules, depuis des bardes antiques jusqu'à des bourgeois de Gand; barbes épaisses, visages un peu camards, lèvres faisant la moue, physionomies toutes vivantes; peu de gestes, des attitudes; un petit résumé en vingt figures du monde moral, après comme depuis le Christ, pris en dehors des confesseurs de la nouvelle foi. Ceux qui doutent encore hésitent et se recueillent, ceux qui avaient nié sont confondus, les prophètes sont dans l'extase. Le premier plan de droite, juste en pendant, — et avec cette symétrie voulue sans laquelle il n'y aurait plus ni majesté dans l'idée ni rhythme dans l'ordonnance, — le premier plan de droite est occupé par le groupe des douze apôtres agenouillés et par l'imposante assemblée des vrais serviteurs de l'Évangile, prêtres, abbés, évêques et papes, tous imberbes, gras, blêmes et calmes, ne regardant guère, sûrs du fait, adorant en toute béatitude, magnifiques en leurs habits rouges, avec leurs chasubles d'or, leurs mitres d'or, leurs crosses d'or, leurs étoles tissées d'or, le tout emperlé, chargé de rubis, d'émeraudes, une étincelante bijouterie jouant sur cette pourpre ardente, qui est le rouge de Van-Eyck. Au troisième plan, loin derrière l'*Agneau*, et sur un terrain relevé qui va conduire aux horizons, un bois vert, un bocage d'orangers, de rosiers et de myrtes tous en fleurs ou en fruits, d'où sortent, à droite, le long cortége des *Martyrs*, à gauche, celui des *Saintes femmes* coiffées de roses et portant des palmes. Celles-ci, habillées de couleurs tendres, sont toutes

en bleu pâle, en bleu, en rose et en lilas. Les *Martyrs*, pour la plupart des évêques, sont en manteaux bleus, et rien n'est plus exquis que l'effet de ces deux théories lointaines, fines, précises, toujours vivantes, se détachant par ces notes d'azur clair ou foncé sur l'austère tenture du bois sacré. Enfin une ligne de collines plus sombres, puis Jérusalem figurée par une silhouette de ville ou plutôt par des clochers d'églises, de hautes tours et des flèches, et pour extrême plan de lointaines montagnes bleues. Le ciel a la sérénité immaculée qui convient en un pareil moment. Pâle en bas, faiblement teinté d'outremer à son sommet, il a la blancheur nacrée, la netteté matinale et la poétique signification d'une belle aurore. Tel est traduit, c'est-à-dire trahi par un résumé glacial, le panneau central et la partie maîtresse de ce colossal triptyque. Vous en ai-je donné l'idée? Nullement; l'esprit peut s'y arrêter à l'infini, y rêver à l'infini, sans trouver le fond de ce qu'il exprime ou de ce qu'il évoque. L'œil de même peut s'y complaire sans épuiser l'extraordinaire richesse des jouissances qu'il cause ou des enseignemens qu'il nous donne. Le petit tableau des *Mages* de Bruxelles n'est plus qu'un délicieux amusement de bijoutier à côté de cette concentration puissante de l'âme et des dons manuels d'un vrai grand homme.

Reste, quand on a vu cela, à considérer attentivement la *Vierge* et le *Saint Donatien* du musée de Bruges. Ce tableau, dont la reproduction se trouve au musée d'Anvers, est le plus important qu'ait signé Van-Eyck, au moins quant à la dimension des figures. Il est de 1436, par conséquent postérieur de quatre ans à *l'Agneau mystique*. Par la mise en scène, le style et le caractère de la forme, de la couleur et du travail, il rappelle *la Vierge au donateur*, que nous avons au Louvre. Il n'est pas plus précieux dans le fini, pas plus finement observé dans le détail. Le clair-obscur ingénu qui baigne la petite composition du Louvre, cette vérité parfaite et cette idéalisation de toutes choses obtenue par le soin de la main, la beauté du travail, la transparence inimitable de la matière; ce mélange d'observation méticuleuse et de rêveries poursuivies à travers des demi-teintes, — ce sont là des qualités supérieures que le tableau de Bruges atteint et ne dépasse pas. Mais ici tout est plus large, plus mûr, plus grandement conçu, construit et peint. Et l'œuvre en devient plus magistrale, en ce qu'elle entre en plein dans les visées de l'art moderne et qu'elle est sur le point de les satisfaire toutes.

La Vierge est laide. L'enfant, un nourrisson rachitique à cheveux rares, copié sans altération sur un pauvre petit modèle mal nourri, porte un bouquet de fleurs et caresse un perroquet. A droite de *la Vierge*, *saint Donatien*, mitré d'or, en chape bleue; à gauche et

formant coulisse, *Saint George*, un beau jeune homme, une sorte d'androgyne dans une armure damasquinée, soulève son casque, salue l'enfant-Dieu d'un air étrange et lui sourit. Mantegna, quand il conçut sa *Minerve chassant les vices*, avec sa cuirasse ciselée, son casque d'or et son joli visage en colère, n'aurait pas buriné le *Saint George* dont je parle d'un outil plus ferme, ne l'aurait pas bordé d'un trait plus incisif et ne l'aurait jamais peint ni coloré comme cela. Entre la *Vierge* et le *Saint George* à genoux figure le chanoine *George de Pala* (*Van der Paele*), le donateur. C'est incontestablement le plus fort morceau du tableau. Il est en surplis blanc; il tient dans ses mains jointes, dans ses mains courtes, carrées, toutes ridées, un livre ouvert, des gants, des bésicles en corne; sur son bras gauche pend une bande de fourrures grises. C'est un vieillard. Il est chauve; de petits poils follets jouent sur ses tempes, dont l'os est visible et dur sous la peau mince. Le masque est épais, les yeux sont bridés, les muscles réduits, durcis, couturés, crevassés par l'âge. Ce gros visage flasque et rugueux est une merveille de dessin physionomique et de peinture. Tout l'art d'Holbein est là-dedans. Ajoutez à la scène son cadre et son ameublement ordinaire : le trône, le dais à fond noir avec dessins rouges, une architecture compliquée, des marbres sombres, un bout de verrière qui tamise à travers ses vitres lenticulaires le jour verdâtre des tableaux de Van-Eyck, un parquet de marbre, et sous les pieds de la Vierge ce beau tapis oriental, ce vieux Persan, peut-être bien copié en trompe-l'œil, mais dans tous les cas tenu, comme le reste, dans une dépendance parfaite avec le tableau. La tonalité est grave, sourde et riche, extraordinairement harmonieuse et forte. La couleur y ruisselle à pleins bords. Elle est entière, mais très savamment composée, et reliée plus savamment encore par des valeurs subtiles. En vérité, quand on s'y concentre, c'est une peinture qui fait oublier tout ce qui n'est pas elle et donnerait à penser que l'art de peindre a dit son dernier mot, et cela dès la première heure. Et cependant, sans changer de thème ni de mode, Memling allait dire quelque chose de plus.

L'histoire de Memling, telle que les traditions l'avaient transmise, était originale et touchante. Un jeune peintre attaché après la mort de Van-Eyck à la maison de Charles le Téméraire, peut-être un jeune soldat des guerres de Suisse et de Lorraine, un combattant de Granson et de Morat, rentrait en Flandre fort désemparé; et un soir de janvier 1477, par un des jours glacés qui suivirent la défaite de Nancy et la mort du duc, il venait frapper à l'*Hôpital Saint-Jean* et y demander un gîte, du repos, du pain et des soins. On lui donnait tout cela. Il se remettait de ses fatigues, de ses blessures, et, l'année suivante, dans la solitude de cette mai-

son hospitalière, dans la tranquillité du cloître, il entreprenait la *Châsse de sainte Ursule*, puis exécutait le *Mariage de sainte Catherine* et les autres petits diptyques ou triptyques qu'on y voit aujourd'hui. Malheureusement, paraît-il, et quel dommage! ce joli roman n'est qu'une légende à laquelle il faut renoncer. D'après l'histoire véridique, Memling serait tout simplement un bourgeois de Bruges qui faisait de la peinture comme tant d'autres, l'avait apprise à Bruxelles, la pratiquait en 1472, vivait rue *Saint-George*, et non point à l'*Hôpital Saint-Jean*, en propriétaire aisé et mourut en 1495. De ses voyages en Italie, de son séjour en Espagne, de sa mort et de sa sépulture au couvent de Miraflorès, qu'y a-t-il de vrai ou de faux? Du moment que la fleur de la légende a disparu, autant vaut que le reste suive. Il subsiste néanmoins plus qu'une étrangeté dans l'éducation, dans les habitudes et dans la carrière de cet homme, il reste une chose assez merveilleuse, la qualité même de son génie, si surprenante à pareille heure et dans de pareils milieux.

D'ailleurs, malgré les démentis des historiens, c'est encore à l'*Hôpital Saint-Jean* qui a conservé ses ouvrages qu'on aime à se représenter Memling quand il les peignit. Et lorsqu'on les retrouve au fond de cet hospice toujours le même, entre ces murs de place forte, dans ce carrefour humide, étroit, herbeux, à deux pas de la vieille église de Notre-Dame, c'est encore là et pas ailleurs que malgré soi on les a vus naître. Je ne vous dirai rien de la *Châsse de sainte Ursule*, qui est bien la plus célèbre des œuvres de Memling et passe à tort pour la meilleure. C'est une miniature à l'huile, ingénieuse, ingénue, exquise en certains détails, enfantine en beaucoup d'autres, une inspiration charmante, — à vrai dire, un travail par trop minutieux. Et la peinture, loin de faire un pas en avant, aurait rétrogradé depuis Van-Eyck et même depuis Van der Weyden (regardez à Bruxelles ses deux triptyques et surtout sa *Femme qui pleure*), si Memling s'était arrêté là.

Le *Mariage de sainte Catherine* au contraire est une page décisive. Je ne sais pas si elle marque un progrès matériel sur Van-Eyck : ceci est à examiner; mais du moins elle marque, dans la manière de sentir et dans l'idéal, un élan tout personnel qui n'existait pas chez Van-Eyck et qu'aucun art quel qu'il soit ne manifeste aussi délicieusement. La Vierge est au centre de la composition sur une estrade, assise et trônant. A sa droite, elle a saint Jean le précurseur et sainte Catherine avec sa roue emblématique, à sa gauche sainte Barbe, et au-dessus le donateur Jean Floreins dans le costume ordinaire de frère de l'hôpital Saint-Jean. Sur le second plan figurent saint Jean l'Évangéliste et deux anges en habits de prêtres.

Je néglige la Vierge, très supérieure par le choix du type aux vierges de Van-Eyck, très inférieure aux portraits des deux saintes. La sainte Catherine est en longue jupe collante et traînante à fond noir, ramagée d'or, avec manches de velours cramoisi, corsage échancré et collant; un petit diadème d'or et de pierreries enferme son front bombé. Un voile transparent comme de l'eau ajoute à la blancheur du teint la pâleur d'un tissu impalpable. Rien n'est plus exquis que ce visage enfantin et féminin, si finement serré dans sa coiffure d'orfévreries et de gaze, et jamais peintre amoureux des mains d'une femme ne peignit quelque chose de plus parfait en son geste, dans son dessin, dans son galbe, que la main pleine et longue, fuselée et nacrée qui tend un de ses doigts à l'anneau des fiançailles.

La sainte Barbe est assise. Avec sa jolie tête droite, son cou droit, sa nuque haute et lisse à fermes attaches, ses lèvres serrées et mystiques, ses belles paupières pures et baissées sur un regard qu'on devine, elle lit attentivement dans un livre d'heures au dos duquel on voit un bout de couverture en soie bleue. Son buste se dessine sous le corsage ajusté d'une robe verte. Un manteau grenat l'étoffe et l'habille un peu plus amplement de ses larges plis très pittoresques et très savans. Memling n'eût-il fait que ces deux figures, — et le Donateur avec le saint Jean sont aussi des morceaux de premier ordre, de même intérêt, quant à l'esprit, — on pourrait presque dire qu'il eût fait assez pour sa gloire d'abord, et surtout pour l'étonnement de ceux que certains problèmes préoccupent et pour le ravissement qu'on éprouve à les voir résolus. A n'observer que la forme, le dessin parfait, le geste naturel et sans pose, la netteté des teints, la douceur satinée des épidermes, leur unité, leur souplesse; à considérer les ajustemens dans leur couleur si riche, dans leur coupe si juste et si physionomique, on dirait de la nature elle-même observée par un œil admirablement sensible et sincère. Les fonds, l'architecture et les accessoires ont toute la somptuosité des mises en scène de Van-Eyck. Un trône à colonnes noires, un portique de marbre, un parquet de marbre; sous les pieds de la Vierge, un tapis persan; enfin pour perspective une campagne toute blonde et la silhouette gothique d'une ville à clochers noyée dans le tranquille éclat d'une lumière élyséenne; le même clair-obscur que dans Van-Eyck avec des souplesses nouvelles; quelques distances mieux marquées entre les demi-teintes et les lumières; en tout une œuvre moins énergique et plus tendre, — tel est, en le résumant d'un coup d'œil, le premier aspect du *Mariage mystique de sainte Catherine*.

Je ne vous parle ni des autres petits tableaux si respectueuse-

ment conservés dans cette même salle ancienne de l'*Hôpital Saint-Jean*, ni du *Saint Christophe* du musée de Bruges, pas plus que je ne vous ai parlé du portrait de *la femme* de Van-Eyck et de sa fameuse *Tête de Christ* exposée au même musée. Ce sont de beaux ou de curieux morceaux qui confirment l'idée qu'on doit se faire de la manière de voir de Van-Eyck, de la manière de sentir de Memling; mais les deux peintres, les deux caractères, les deux génies, sont révélés plus fortement qu'ailleurs dans leurs deux tableaux du *Saint Donatien* et de la *Sainte Catherine*. C'est sur le même terrain et dans la même acception qu'on peut les comparer, les opposer, et l'un par l'autre les mettre décidément en évidence.

Comment se sont formés leurs talens? quelle éducation supérieure a pu leur donner tant d'expérience? qui leur a dit de voir avec cette naïveté forte, cette attention émue, cette patience énergique, ce sentiment toujours égal dans un travail si appliqué et si lent? Sitôt formés l'un et l'autre, si vite et si parfaitement! La première renaissance italienne n'a rien de comparable. Et dans l'ordre particulier des sentimens exprimés, des sujets mis en scène, on convient que nulle école lombarde, ou toscane, ou vénitienne, n'a produit quoi que ce soit qui ressemble à ce premier jet de l'école de Bruges. La pratique elle-même est accomplie. La langue depuis s'est enrichie, s'est assouplie, s'est développée, bien entendu avant de se corrompre. Elle n'a jamais retrouvé ni cette concision expressive, ni cette propriété de moyens, ni cet éclat.

Considérez Van-Eyck et Memling par l'extérieur de leur art, c'est le même art qui, s'appliquant à des choses augustes, les rend avec ce qu'il y a de plus précieux. Riches tissus, perles et or, velours et soies, marbres et métaux ciselés, la main n'est occupée qu'à faire sentir le luxe et la beauté des matières, par le luxe et la beauté du travail. En cela, la peinture est encore bien près de ses origines, car elle entend lutter de ressources avec l'art des orfévres, des graveurs et des émailleurs. On voit d'autre part à quelle distance elle en est déjà. Sous le rapport des procédés, il n'y a donc pas de différences très sensibles entre Memling et Jean Van-Eyck, qui le précéda de quarante ans. On se demanderait lequel a marché le plus vite et le plus loin. Et, si les dates ne nous apprenaient pas quel fut l'inventeur et quel fut le disciple, on s'imaginerait, à des sûretés de résultat plus grandes encore, que Van-Eyck a plutôt profité des leçons de Memling. C'est à les croire d'abord contemporains tant les compositions sont identiques, la méthode identique, les archaïsmes du même moment.

Les premières différences qui apparaissent dans leur pratique sont des différences de sang et tiennent à des nuances de tempéra-

ment entre les deux natures. Chez Van-Eyck, il y a plus de charpente, de muscles et d'afflux sanguin; de là la frappante virilité de ses visages et le style de ses tableaux. En tout, c'est un portraitiste de la famille d'Holbein, précis, aigu, pénétrant jusqu'à la violence. Il voit plus juste et aussi plus gros et plus court. Les sensations qui lui viennent de l'aspect des choses sont plus robustes, celles qui lui viennent de leur teinture plus intenses. Sa palette a des plénitudes, une abondance et des rigueurs que celle de Memling n'a pas. Sa gamme est plus également forte et mieux tenue comme ensemble, composée de valeurs plus savantes. Ses blancs sont plus onctueux, sa pourpre plus riche, et le bleu indigo, le beau bleu d'ancien émail japonais qui lui est propre, plus nourri de principes colorans et de substance plus épaisse.

Il est plus fortement saisi par le luxe et le haut prix des objets rares qui fourmillaient dans les fastueuses habitudes de son temps. Jamais rajah indien ne mit plus d'or et de pierreries sur ses habits que Van-Eyck n'en mit dans ses tableaux. Quand un tableau de Van-Eyck est beau, et celui de Bruges en est le meilleur exemple, on dirait d'une bijouterie émaillée sur or, ou de ces étoffes aux couleurs variées dont la trame est d'or. L'or se sent partout, dessus et dessous. Lorsqu'il ne joue pas dans les surfaces, il apparaît sous le tissu. Il est le lien, la base, l'élément visible ou latent de cette peinture opulente entre toutes. Van-Eyck est aussi plus adroit parce que sa main de copiste obéit à des préférences marquées. Il est plus précis, plus affirmatif; il imite excellemment. Lorsqu'il peint un tapis, il le tisse avec un choix de teintures meilleures. Quand il peint des marbres, il est plus près du poli des marbres, et lorsqu'il fait miroiter dans l'ombre de ses chapelles les lentilles opalines de ses vitraux, il arrive au parfait trompe-l'œil.

Chez Memling, même puissance de ton, même éclat, avec moins d'ardeur et de vérité vraie. Je n'oserais pas dire que, dans ce merveilleux triptyque de la *Sainte Catherine*, malgré l'extrême résonnance du coloris, sa gamme soit aussi soutenue que celle de son grand devancier. En revanche, il a déjà des passages, des demi-teintes vaporeuses et fondues que Van-Eyck n'avait pas connues. La figure du *saint Jean*, celle du Donateur indiquent dans la voie des sacrifices, dans les relations de la lumière principale avec les secondaires, et dans le rapport des choses avec le plan qu'elles occupent, un progrès sur le *Saint Donatien* et surtout un pas décisif sur le *triptyque de Saint-Bavon*. La couleur même des vêtemens, l'un grenat foncé, l'autre rouge un peu étouffé, révèle un art nouveau de composer le ton vu dans l'ombre et des combinaisons de palette déjà plus subtiles. Le travail de la main n'est pas

très différent. Cependant il diffère, et voici en quoi : partout où le sentiment le soutient, l'anime et l'émeut, Memling est aussi ferme que Van-Eyck. Partout où l'intérêt de l'objet est moindre et moindre surtout le prix qu'affectueusement il y attache, relativement à Van-Eyck on peut dire qu'il faiblit. L'or n'est plus à ses yeux qu'un accessoire, et la nature vivante est plus étudiée que la nature morte. Les têtes, les mains, les cous, la pulpe nacrée d'une peau rosâtre, — c'est là qu'il s'applique et qu'il excelle, parce qu'en effet, dès qu'on les compare au point de vue du sentiment, il n'y a plus rien de commun entre Van-Eyck et lui. Un monde les sépare. A quarante ans de distance, ce qui est bien peu, il s'est produit dans la manière de voir et de sentir, de croire et d'inspirer les croyances, un phénomène étrange et qui éclate ici comme une lumière.

Van-Eyck voyait avec son œil, Memling commence à voir avec son esprit. L'un pensait bien, pensait juste; l'autre n'a pas l'air de penser autant, mais il a le cœur qui bat tout autrement. L'un copiait et imitait; l'autre copie de même, imite et transfigure. Celui-là reproduisait, sans aucun souci de l'idéal, les types humains, surtout les types virils qui lui passaient sous les yeux à tous les échelons de la société de son temps. Celui-ci rêve en regardant la nature, imagine en la traduisant, y choisit ce qu'il y a de plus aimable, de plus délicat dans les formes humaines et crée, surtout comme type féminin, un être d'élection inconnu jusque-là, disparu depuis. Ce sont des femmes, mais des femmes vues comme il les aime et selon les tendres prédilections d'un esprit tourné vers la grâce, la noblesse et la beauté. Cette image inédite de la femme, il en fait une personne réelle et aussi un emblême. Il ne l'embellit pas, mais il aperçoit en elle ce que nul n'y a vu. On dirait qu'il ne la peint ainsi que parce qu'il y découvre un charme, des attraits, une conscience aussi, dont personne encore ne s'était douté. Il la pare au physique et au moral. En peignant le beau visage d'une femme, il peint une âme charmante. Son application, son talent, les soins de sa main ne sont qu'une forme des égards et des respects attendris sans qu'il a pour elle. Nulle incertitude sur l'époque, sur la race, sur le rang auxquels appartiennent ces créatures fragiles, blondes, candides et cependant mondaines. Ce sont des princesses, et du meilleur sang. Elles en ont les fines attaches, les mains oisives et blanches, la pâleur contractée dans la vie close. Elles ont cette façon naturelle de porter leurs habits, leurs diadèmes, de tenir leur missel et de le lire qui n'est ni empruntée, ni inventée par un homme étranger au monde et à ce monde.

Mais, si la nature était ainsi, d'où vient que Van-Eyck ne l'a pas vue ainsi, lui qui connut le même monde, y fut placé probable-

ment dans des situations plus hautes, y vécut comme peintre et valet de chambre de Jean de Bavière et puis de Philippe le Bon, au cœur de ces sociétés plus que royales? Si telles étaient les petites princesses de la cour, comment se fait-il que Van-Eyck ne nous en ait pas donné la moindre idée délicate, attachante et belle? Pourquoi n'a-t-il bien vu que des hommes? Pourquoi du fort, du trapu, du rude, ou bien du laid, quand il s'agit de passer des attributs virils aux féminins? Pourquoi n'a-t-il pas sensiblement embelli l'*Ève* de son frère Hubert? Pourquoi si peu de décence au-dessus du *Mythe de l'Agneau;* et dans Memling toutes les délicatesses adorables de la chasteté et de la pudeur; de jolies femmes avec des airs de saintes, de beaux fronts honnêtes, des tempes limpides, des lèvres sans un pli; toutes les innocences en leur fleur, tous les charmes enveloppant la candeur des anges; une béatitude, une douceur tranquille, une extase en dedans qui ne se voit nulle part? Quelle grâce du ciel était donc descendue sur ce jeune soldat ou sur ce riche bourgeois pour attendrir son âme, épurer son œil, cultiver son goût et lui ouvrir à la fois sur le monde physique et sur le monde moral des perspectives si nouvelles?

Moins célestement inspirés que les femmes, les hommes peints par Memling ne ressemblent pas davantage à ceux de Van-Eyck. Ce sont des personnages doux et tristes, un peu longs de corps, à teint cuivré, à nez droit, à barbe rare et légère, aux regards pensifs. Moins de passions et la même ardeur. Ils ont l'action musculaire moins prompte et moins virile, mais on leur trouve je ne sais quoi de grave et d'éprouvé qui leur donne l'air d'avoir traversé la vie en souffrant et d'y réfléchir. Le saint Jean dont la belle tête évangélique, noyée dans la demi-teinte, est d'une exécution si veloutée, personnifie une fois pour toutes le type des figures masculines telles que Memling les conçoit. Il en est de même du Donateur avec son visage de Christ et sa barbe en pointe. Notez, et j'y insiste, que saints et saintes sont manifestement des portraits.

Cela vit d'une vie profonde, sereine et recueillie. Dans cet art cependant si humain, pas une trace des vilenies ou des atrocités du temps. Consultez l'œuvre de ce peintre, qui, de quelque façon qu'il ait vécu, devait bien connaître son siècle : vous n'y trouverez pas une de ces scènes tragiques comme on s'est plu à en représenter depuis. Pas d'écartèlement ni de poix bouillante, excepté incidemment, à titre d'anecdote et de médaillon; pas de poignets coupés, de corps nus qu'on écorche, d'arrêts féroces, de juge assassin, pas de bourreaux. *Le Martyre de saint Hippolyte*, qu'on voit à la cathédrale de Bruges et qu'on lui attribuait, est de Bouts ou de Gérard David. De vieilles et touchantes légendes comme la

Sainte Ursule ou le *Saint Christophe*, des *Vierges*, des *Saintes* fiancées au Christ, des prêtres qui croient, des *Saints* qui font croire à eux, un pèlerin qui passe et sous les traits duquel on reconnaît l'artiste, — voilà les personnages de Memling. En tout, une bonne foi, une honnêteté, une ingénuité, qui tiennent du prodige; un mysticisme de sentiment qui se trahit plus qu'il ne se montre, dont on a le parfum, sans qu'il en transpire aucune affectation dans la forme, un art chrétien s'il en fut, exempt de tout mélange avec les idées païennes. Si Memling échappe à son siècle, il oublie les autres. Son idéal est à lui. Peut-être annoncerait-il les Bellin, les Boticelli, les Pérugin; mais ni Léonard, ni Luini, ni les Toscans, ni les Romains de la vraie renaissance. Ici pas de *Saint Jean* qu'on prendrait pour un *Bacchus*, pas de *Vierge* ou de *Sainte Élisabeth* avec le sourire étrangement païen d'une *Joconde*, pas de *prophètes* ressemblant à des dieux antiques et philosophiquement confondus avec les *sibylles*. Ni mythes, ni symboles profonds. Il n'est pas besoin d'une exégèse bien savante pour expliquer cet art sincère, de pure bonne foi, d'ignorance et de croyance. Il dit ce qu'il veut dire avec la candeur des simples d'esprit et de cœur, avec le naturel d'un enfant. Il peint ce qu'on vénère, ce que l'on croit, comme on y croit. Il s'abstrait dans son monde intime, s'y enferme, s'y élève et s'y épanche. Rien du monde extérieur ne pénètre dans ce sanctuaire des âmes en plein repos, ni ce qu'on y fait, ni ce qu'on y pense, ni ce qu'on y dit, ni aucunement ce qu'on y voit.

Imaginez, au milieu des horreurs du siècle, un lieu privilégié, une sorte de retraite angélique idéalement silencieuse et fermée où les passions se taisent, où les troubles cessent, où l'on prie, où l'on adore, où tout se transfigure, laideurs physiques, laideurs morales, où naissent des sentimens nouveaux, où poussent comme des lys des ingénuités, des douceurs, une mansuétude surnaturelles, et vous aurez une idée de l'âme unique de Memling et du miracle qu'il opère en ses tableaux. Chose singulière, pour parler dignement d'un pareil esprit, par égard pour lui, pour soi-même, il faudrait se servir de termes particuliers et refaire à notre langage une sorte de virginité de circonstance. C'est à ce prix seulement qu'on le ferait connaître; mais les mots ont servi à de tels usages depuis Memling, qu'on a beaucoup de peine à trouver ceux qui lui conviennent.

EUGÈNE FROMENTIN.

LA

RELIGION AU JAPON

On ne sait rien d'une nation, tant qu'on n'a pas scruté les ressorts secrets de sa vie morale et analysé les forces organiques dont un examen superficiel ne montre que les résultats. Sous les apparences extérieures, qui ne sont que des indices, l'observateur est impatient de découvrir les principes d'action, comme, sous l'enveloppe épaisse des muscles, l'anatomiste met à nu le réseau des nerfs. Après avoir essayé une tâche de ce genre à propos de la littérature dramatique et de la législation, nous voudrions interroger à leur tour les manifestations religieuses du Japon, pour en tirer une conclusion touchant la valeur morale et le génie intime du peuple japonais. Quelle étude semble au premier abord promettre plus d'enseignemens immédiats? N'est-ce pas dans les objets de son adoration, comme dans un miroir grossissant, qu'une nation aime à s'admirer elle-même, telle qu'elle est, ou plutôt telle qu'elle prétend être? L'homme fait ses dieux à son image. Pour beaucoup de peuples, le caractère national et le caractère religieux se confondent en un seul qui forme leur originalité dans la famille humaine. Qui pourrait concevoir dépouillés de leurs croyances le peuple d'Israël, les conquérans arabes, la catholique Espagne, l'Angleterre protestante? La foi et l'esprit de la race se sont si bien mariés ensemble qu'il devient impossible de discerner leur rôle particulier dans la genèse nationale, et que l'un ne peut échapper aux vicissitudes qui altèrent l'autre.

Il faut remonter à des époques et à des origines diverses pour retrouver les élémens de l'histoire religieuse du Japon. Pendant de longs siècles, le culte primitif, sorte de paganisme borné que nous étudierons sous le nom de *shinto,* régna sans partage. Au VIe siècle de notre ère, les doctrines bouddhistes se répandirent avec rapidité et prirent possession du pays sans cependant anéantir l'ancienne croyance indigène. Avant même l'introduction du bouddhisme, les

théories philosophiques de Confucius et de Lao-tseu s'étaient fait leur place. Or il n'entre pas dans le génie oriental de proscrire les religions par la persécution : si le christianisme a été banni et persécuté, c'est moins comme hérésie que comme danger politique; en général, l'esprit de prosélytisme ne va pas jusqu'à l'intolérance, et la religion dominante en supporte une autre à côté d'elle, sans chercher par des efforts violens à la réduire au néant. De là vient que les différentes croyances ont vécu côte à côte pendant douze siècles, se rapprochant insensiblement les unes des autres, s'empruntant réciproquement des symboles, des pratiques, se confondant presque dans un alliage où domine manifestement le scepticisme. Séparer ces élémens confondus, indiquer l'origine de chacune des religions, ses dogmes, sa valeur propre, son effet spécial sur les progrès de la nation et ses résultats historiques, puis étudier dans la période actuelle la religion, ou, pour mieux dire, l'état des esprits au point de vue religieux résultant de cette coexistence séculaire, — exposer enfin quelles conclusions cet examen provoque sur les qualités natives ou acquises de la race japonaise, sur son aptitude pour la civilisation occidentale; tel serait le programme d'une étude qui, pour être complète, demanderait de longs développemens et dont nous nous bornerons à toucher les principaux points.

I.

Le bouddhisme, en s'introduisant au Japon, a si bien mêlé ses dogmes et ses pratiques avec le culte national, qu'il n'est pas facile de restituer dans toute sa pureté, disons même dans sa nudité, la croyance originaire. Le petit nombre de sectateurs qui demeurent encore nominalement fidèles à la religion primitive n'en ont conservé la tradition que surchargée d'élémens étrangers qui la défigurent; inutile donc de les interroger, leur ignorance complète les réduit sur ce chapitre à un silence qu'on leur a fait souvent et bien mal à propos l'honneur de prendre pour une dissimulation insurmontable. Il n'est secret si bien gardé que celui qu'on ignore, et celui-là échapperait à toutes les investigations si deux sinologues éminens, MM. Satow et Kempermann, n'avaient pris la peine de dépouiller, pour leur arracher le mot de l'énigme, les volumineux commentaires laissés sur la religion par les érudits indigènes (1). Si l'on veut au surplus juger de l'incertitude qu'offrent non-seulement les débuts religieux, mais encore les commencemens historiques du Japon, il suffit de se rappeler comment ces traditions sont

(1) *Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens*, 1874. — *Asiatic Society transactions*, 1874. — Voyez aussi *Fu su mimi bukuro, a budget of japanese notes*, Yokohama 1875.

parvenues jusqu'à nous. En 681, l'empereur Temmu résolut de faire de toutes les histoires conservées dans les diverses familles une vaste compilation destinée à former les annales du pays. Il y avait parmi ses gens une femme douée d'une mémoire extraordinaire, à qui on eut la précaution de faire apprendre par cœur tous ces récits. L'empereur étant mort avant que cette compilation ne fût écrite, son entreprise fut abandonnée pendant vingt-cinq ans. C'est au bout de ce temps seulement que l'impératrice Gemmiò fit écrire sous la dictée de la vieille servante l'histoire dont sa mémoire était restée seule dépositaire. Telle est l'origine du *Kodjiki,* le plus ancien document écrit sur la religion et l'histoire.

Le *shin-to* ou la *voie des dieux,* nom tiré du chinois, qu'on a donné postérieurement au culte indigène pour le distinguer des croyances étrangères, semble, comme le polythéisme antique, avoir son origine dans l'adoration d'abord du soleil, puis successivement des grandes forces de la nature personnifiées. C'est là l'idée générale qui ressort des fables confuses qui en constituent la théogonie. Avant la naissance des choses, il n'existait rien que l'espace infini où vivaient à l'état de purs esprits des dieux invisibles qui n'ont d'autre réalité que celle des songes, et ne sont représentés que par des noms métaphoriques : le maître du ciel, le fils du ciel et de la terre, le fils des dieux. Ces dieux s'engendraient d'une manière mystérieuse et surnaturelle; la durée de leur gouvernement dépasse tout ce que l'esprit peut concevoir. Alors, au milieu de l'espace, surgit une chose indéfinissable, suspendue comme un nuage, d'où perça une forme semblable à une corne ou à une jeune pousse de roseau, qui ensuite s'accrut et s'étendit démesurément; ce fut le ciel. Puis une seconde forme se dessina à son tour et se trouva, par la suite incommensurable des temps, être la lune. Cependant sept générations de dieux se succédèrent par couple mâle et femelle sans commerce entre eux, et aboutirent enfin à Izanagi et Izanami, les derniers représentans de l'âge purement divin. Les célestes époux n'imitèrent pas la continence observée par leurs prédécesseurs : un jour qu'ils se tenaient sur le pont aérien situé entre le ciel et les eaux (où l'on croit reconnaître la voie lactée), l'idée leur vint de sonder la profondeur des mers; le dieu y plongea sa lance, et les gouttes qui en tombèrent quand il la retira formèrent une île (Awadsi) où ils descendirent, et qui fut le théâtre des premières amours terrestres. L'idylle qui s'ensuivit rappelle par ses détails naïfs l'embarras des héros de Longus. La déesse Izanami mit d'abord au monde un fils si mal fait qu'il fut, comme Vulcain, abandonné de ses parens et jeté à la mer, où il se sauva sur une barque et devint le compagnon des pêcheurs qui le recueillirent; puis elle eut une série d'enfans qui furent les huit grandes îles de l'empire japonais;

quant aux autres, elles furent formées de l'écume de la mer, et bientôt après prirent naissance les déités innombrables qui, sous le nom de *kami*, peuplent le panthéon shintoïste. Le dernier des dieux qu'Izanami conçut d'une manière charnelle fut celui du feu; elle le mit au monde avec de telles douleurs qu'elle s'enfuit épouvantée dans la région des ténèbres, où son époux vint la chercher. Souillé lui-même par ce contact impur, il se livra à une purification d'où naquirent encore une foule de dieux, et en dernier lieu, de son œil gauche Amatéras, si belle et si brillante qu'elle éclairait le ciel et la terre et qu'il en fit la déesse du ciel, de son œil droit Suzan, à qui échut l'empire des mers. Ce dernier était d'un caractère si violent que, pour échapper à ses persécutions, sa sœur Amatéras se réfugia dans une caverne obscure, et le monde se trouva plongé dans les ténèbres. Les dieux ne purent la décider à en sortir qu'en accomplissant à l'entrée de la grotte des danses et des jeux, qui ont donné lieu aux rites les plus caractéristiques du culte shintoïste. Avec Amatéras commence la période des dieux actuels. Ceux-ci, issus d'une manière surnaturelle de la grande déesse, se sont transmis le gouvernement du monde pendant une période de deux millions et demi d'années, au milieu de guerres perpétuelles, et ont enfin eu pour successeur mortel Sin-mu Tenno, premier mikado (660 avant J.-C.), dont l'avénement marque l'an 1 de la chronologie dite historique.

Il n'est pas besoin d'un grand effort pour retrouver dans ces différens mythes et dans beaucoup d'autres secondaires un panthéisme analogue à celui que nous présente la mythologie classique, prenant sa source dans l'adoration des forces et dans la terreur des phénomènes de la nature; mais, tandis que dans le paganisme antique l'imagination populaire semble le seul ou le principal créateur des dieux qui peuplent l'Olympe, on sent davantage dans la théogonie du *shinto* l'effort suivi, la pensée arrêtée de donner une antiquité immense à la nation et une origine divine à ses chefs. Faut-il supposer, pour expliquer ce phénomène, que nous ne possédons pas encore la pure tradition originaire, et qu'il ne nous est parvenu qu'une version faussée et pervertie dans un but dynastique par les compilateurs du *Kodjiki?* Faut-il admettre, avec beaucoup de sinologues, que le culte des *kami* ou génies a sa source dans la religion primitive des Chinois, avec laquelle il présente de frappantes analogies, et que la vanité nationale lui a fait subir, en l'adoptant, un travail semblable à celui qui accompagna l'introduction du culte d'Astarté en Grèce et celle du bouddhisme ici même? C'est un problème que la science n'a pas encore abordé, et dont la solution jetterait une grande lumière sur l'origine toujours indécise de la race japonaise.

Quoi qu'il en soit, on devine plutôt qu'on ne distingue visiblement la retouche officielle et l'intervention théocratique dans la légende à côté du mythe spontané. Souvent au contraire celui-ci apparaît dans toute sa simplicité. La fable d'Amatéras, la déesse du soleil, cachée dans une caverne et laissant le monde en proie aux ténèbres, a un rapport direct avec le changement des saisons. D'autres, avec un sens moral très différent, reproduisent les procédés de l'imagination des peuples enfans. On songe à l'hésitation d'Hercule entre la vertu et la volupté, ou à la tradition biblique de la chute de l'homme en entendant l'aventure de Ninigi-no-mikoto. C'est le deuxième successeur divin d'Amatéras; en se promenant un jour aux environs de son palais, il rencontra une jeune fille d'une beauté merveilleuse qui lui dit s'appeler la *Fleur éclose des arbres;* il en tomba amoureux et demanda sa main à son père, le dieu des montagnes. Celui-ci avait une fille aînée appelée la *Longue Roche,* aussi laide que sa sœur était belle; il les envoya toutes deux au jeune dieu, qui ne manqua pas de choisir la plus jolie et de renvoyer l'autre à son père. Celui-ci lui dit alors : « Si je t'ai envoyé mes deux filles, c'est qu'en prenant l'aînée tu assurais aux dieux une vie éternelle, tandis qu'en prenant la cadette tu leur assurais une félicité sans bornes; mais, puisque tu as choisi la dernière la vie céleste sera désormais aussi fragile que les fleurs, et le ressentiment de la Longue-Roche en abrégera la durée. » La fille aînée symbolise par son nom même la longévité, prix d'une vie de devoir, tandis que la cadette représente l'ivresse fugitive du plaisir.

Considéré comme croyance populaire, le pur *shinto* se fondait sur le respect des ancêtres et d'un passé divin. De même que le mikado a pour aïeux les maîtres du ciel, les grands de sa cour font remonter leur généalogie jusqu'aux *kami* secondaires, dont ils ont conservé le titre, et le peuple tout entier se croit issu des dieux créateurs du Japon, de sorte que l'orgueil national et l'orgueil de famille, le respect des dieux et celui des maîtres se confondent à cette époque primitive en une seule et profonde vénération pour les puissances mystérieuses du ciel. Le mikado est plus que le pontife, c'est le représentant et l'héritier de la divinité, et comme tel c'est à lui qu'il appartient de célébrer le culte des dieux qui sont ses aïeux; c'est à lui, comme à un médiateur suprême, d'offrir au ciel les prières et les sacrifices de la terre qu'il gouverne. Dans les premiers âges, il n'y avait pas d'autre temple que le palais même du souverain, et, lorsque plus tard on en construisit de nouveaux, le vulgaire en était exclu; le prince, émanation du ciel, avait seul charge d'âmes. Encore aujourd'hui, c'est un hommage que le souverain vient rendre à ses ancêtres lorsque chaque année, le 3 novembre, anniversaire de la mort de Sin-mu Tenno, il

se rend au temple voisin du *siro* pour y offrir ses prières. Les premiers compagnons de Sin-mu qui se partagèrent les provinces étaient eux-mêmes des héritiers des puissances célestes et leur rendaient un hommage de descendant à aïeul; ce sont eux qui, entourés de leur nombreuse famille, célébraient le culte des dieux de leur race dans le principal temple de chaque province. Celle-ci était dédiée au *kami* dont les petits-fils étaient ses maîtres, et l'on retrouve encore dans chacune un temple principal (*ichi no mya*) consacré à ce culte.

Ainsi, tandis que le vulgaire était éloigné des autels et réduit à quelques pratiques domestiques, c'étaient les maîtres de la terre qui seuls conservaient le privilége de s'entretenir avec ceux du monde invisible. C'est à eux que les dieux avaient particulièrement confié ce soin; c'est par ces intermédiaires que leurs bénédictions pouvaient se répandre sur le monde. On peut donc distinguer à cette époque deux cultes dans le *shinto :* l'un est instinctif, naïf, plébéien; l'autre est officiel, liturgique, célébré par une caste laïque d'institution divine à la tête de laquelle est placé le mikado. Le gouvernement, théocratie militaire qui ne perdra son caractère hiératique que dans les guerres civiles, se réserve dès le début le prestige des communications avec le ciel, et de là vient que les rites et les emblèmes du *shinto* ont un sens mystérieux qui échappe à ses propres adhérens.

Au reste, rien n'est plus simple que le culte primitif, ou pour mieux dire il n'y a pas de culte, pas d'adoration, pas de cérémonies pieuses placées à des intervalles réguliers, comme dans les religions monothéistes de l'Europe. Chaque *kami* a une ou plusieurs journées consacrées à sa mémoire, pendant lesquelles le peuple se livre à des fêtes autour de son temple ou *mya :* on ne l'adore pas, on l'honore; on se réjouit en mémoire de ses exploits. Il n'y a point de sacrifices; tout se borne à des offrandes de gâteaux, d'huile, d'oiseaux vivans, à des représentations dramatiques, à des réjouissances comme celles qu'Énée faisait célébrer en l'honneur de son père Anchise. Une particularité frappante du *shinto,* c'est que jamais dans les temples qui y sont consacrés on ne rencontre d'idoles. Le temple est d'une construction très simple, en bois brut, recouvert d'un toit de chaume ou de planchettes de sapin superposées de manière à imiter le chaume. On trouve invariablement avant d'y arriver le *tori,* sorte de portique en bois ou en pierre, composé de deux montans verticaux, qui supportent une solive horizontale relevée aux extrémités. On y monte par des escaliers de bois : à l'entrée se trouve un gong sur lequel les fidèles doivent frapper au moyen d'une grosse corde suspendue à côté pour appeler le dieu; on ne pénètre pas dans l'intérieur généralement désert, où sur une table

en forme d'autel se trouvent le miroir et le *gohei*, attributs inséparables du *shinto*. Le miroir rappelle celui qui fut donné par Amatéras à ses descendans quand elle les envoya pour gouverner le monde en leur disant qu'il leur suffirait d'y regarder pour y voir l'âme de leur mère et y trouver par conséquent la vérité; elle y joignit un sabre et un globe de cristal, qui sont encore conservés par la maison impériale. Le *gohei* est composé de bandes de papier blanc découpées d'une façon particulière et suspendues à des tiges de bambou de chaque côté du miroir; c'est un emblème de pureté. Ces *mya* sont presque toujours situés au milieu d'un bosquet de cyprès ou de bambous, au penchant d'une colline, et peuplés d'oiseaux qui trouvent leur sûreté dans la vénération qui entoure le bois sacré. Il est rare aujourd'hui d'y rencontrer un Japonais en prière. Les uns sont abandonnés et fermés, les autres desservis par de simples laïques qui en sont les gardiens. A certains jours de fête seulement, les environs s'emplissent d'une foule joyeuse et nullement recueillie; les desservans revêtent un costume particulier, celui de la cour, et l'on se livre à des réjouissances qui nous reportent en pleine antiquité grecque; mais les innovations bouddhistes ont tellement envahi les cérémonies qu'il faut recourir aux érudits pour se faire une idée de l'ancien culte : on voit que le feu y tenait une grande place, ainsi que les danses, souvenir des heureux efforts faits jadis par les divins habitans de la terre pour arracher Amatéras de sa caverne.

En résumé, la « voie des dieux » présente l'évolution qu'on remarque dans la plupart des dogmes polythéistes : les peuples débutent par un naturalisme naïf auquel succède peu à peu la personnification des forces naturelles; puis, à mesure que les sentimens s'élèvent et que les traditions s'accumulent, ils aiment à donner aux héros de leur histoire une place dans leur panthéon. La plupart des *kami* dont on rencontre les sanctuaires ne sont que des hommes divinisés, comme Hercule et Thésée, comme les héros de l'Edda; mais à travers ces diverses phases on ne sent pas le souffle puissant du panthéisme grec, qui divinise toutes les réalités terrestres et rapproche l'homme de ses dieux en rapprochant les dieux de la terre. L'homme d'Athènes apostrophe volontiers les immortels; ils sont mêlés à sa vie, à ses affaires, il leur promet des récompenses, il traite avec eux, non sans indépendance; il les aime parce qu'ils sont beaux et impérissables, il ne les craint pas. Ici au contraire c'est la peur qui semble avoir dominé l'imagination en travail, c'est par son côté terrible que la nature s'est fait voir aux yeux des hommes; au lieu des tableaux rians de l'Olympe, on se croit transporté au milieu des sombres et muettes divinités de l'Égypte et de la Phénicie. Les dieux créateurs n'ont ni histoire, ni séjour indiqué,

ni occupations connues, et ne se soucient ni du monde, ni de ses habitans. Une chose frappe encore en comparant ces deux manifestations du polythéisme : dans la tradition antique, telle du moins que nous l'ont transmise les poètes après l'avoir façonnée suivant leur génie, tout est clair, précis, expliqué par des mobiles humains, accompli par des moyens surhumains sans doute, mais non point surnaturels; il n'y a pas de mystères pour l'esprit. Dans le mythe japonais, tout est vague, inconcevable et surpasse l'entendement. Dans l'une, l'homme se sent en communion avec la grande nature, l'*alma mater*; dans l'autre, il se sent écrasé par elle. Là, comme partout, se révèlent l'indécision, l'obscurité des conceptions de l'esprit japonais, cet état d'incertitude, de formation inachevée qui caractérise la langue, la littérature, les pensées de ce peuple impatient de tout savoir, incapable de rien approfondir.

D'ailleurs une conception ne prend forme dans l'imagination des masses qu'à la condition d'y être l'objet d'une certaine émotion. L'homme ne tient à définir que ce qui le touche. La religion n'émeut pas le Japonais, elle ne tient aucune place dans ses préoccupations. Si par esprit religieux il faut entendre la contemplation d'êtres supérieurs, juges des actions humaines et la volonté d'obéir à leurs décrets, on peut dire que l'esprit religieux est complétement absent de la doctrine que nous examinons. La « voie des dieux » n'enseigne rien de plus que le culte des ancêtres; elle ne contient pas de dogme relatif à l'essence des dieux, à la théorie des peines et des récompenses, à l'immortalité de l'âme. Sans doute les empereurs morts deviennent des *kami*; descendans de la déesse du soleil, ils reprennent leur place à côté d'elle, mais en est-il de même des simples mortels? Ni les fidèles, ni les prêtres, aussi ignorans que les fidèles, ni les commentateurs ne peuvent le dire.

S'il ne renferme pas de catéchisme, le *shinto* est encore plus dépourvu d'un code de morale. A part des prescriptions superstitieuses contre l'impureté physique et une classification détaillée des choses impures qui rappelle encore une fois l'Égypte, le croyant ne trouve dans ses traditions que des exemples de *kami* à suivre ou à éviter, mais pas de préceptes de conduite; il y a plus, les savans théologiens du *shinto* (car cette étrange religion a eu les siens) en font un mérite à leur croyance. D'après eux, « les habitans de l'Empire du soleil levant, ayant été créés par les dieux, possèdent naturellement la connaissance du bien et du mal, et font leur devoir par instinct; s'il en était autrement, ils seraient inférieurs aux animaux qui, eux, n'ont pas besoin qu'on leur enseigne ce qu'ils ont à faire. Dans les autres pays qui ne sont pas le domaine spécial de la sage Amatéras, les esprits du mal, ayant trouvé le champ libre, ont corrompu l'humanité, et c'est pour cela qu'il a fallu rédiger un

corps de préceptes moraux qu'on a tant de peine à observer. C'est notamment aux vices des Chinois qu'on doit l'inutile fatras de leurs études sur les devoirs. » Ainsi tout Japonais est sûr de bien vivre, s'il consulte son cœur. Sans s'arrêter au quiétisme satisfait qui ressort d'une pareille théorie, on se demande naturellement ce qui en résulte en pratique, et sur quelle base repose la notion du devoir. Il serait curieux en effet de voir à l'œuvre, dans une nation de 25 millions d'hommes, cette morale indépendante au sujet de laquelle on a livré tant de batailles; mais c'est un spectacle refusé à nos yeux : le même auteur prend soin de nous le faire savoir. Voici à peu près son raisonnement : les hommes, créatures divines, font naturellement le bien, parce que l'âge des dieux continue sur la terre et qu'ils n'ont qu'à suivre leur « voie; » or les dieux ont un représentant permanent, c'est l'empereur. Son esprit est en harmonie parfaite et constante avec sa divine mère; il n'a qu'à écouter sa voix et au besoin à demander ses conseils pour connaître la vérité sur toutes choses; donc, pour suivre la « voie des dieux, » il suffit d'obéir aux volontés du mikado. Voilà comment l'absence d'une loi morale aboutit à la théorie de l'obéissance passive. Le pouvoir n'est pas seulement la source de l'autorité temporelle et spirituelle, il est encore le représentant de la vérité absolue.

Telle est en peu de mots la politique du *shinto;* il est inutile d'ajouter qu'elle n'a pas toujours été respectée, surtout par les grands, qui, dans leurs dissensions perpétuelles, se sont joués de la majesté impériale pendant de longs siècles; mais le dogme n'en est pas moins resté enraciné dans la conscience populaire au point de supprimer totalement la liberté d'examen quand l'autorité a parlé. On conçoit quelle force le gouvernement des mikados retirait d'une telle doctrine, et l'on s'explique les efforts qu'il fit pour la faire revivre après que l'introduction du bouddhisme et l'usurpation des shogoun eut abaissé sa puissance. On vit alors tant à Kioto que dans la province de Mito, gouvernée par un daïmio ligué avec la cour contre le shogounat, s'élever une école de shintoïstes raisonneurs, dont la tentative fait songer involontairement à celle que l'empereur Julien imagina pour ressusciter le paganisme expirant. Ces théoriciens de la religion nationale s'efforcèrent de la séparer de tous les élémens étrangers, et d'en faire une arme contre le bouddhisme, depuis longtemps établi en maître, et contre les shogoun détenteurs de fait du pouvoir administratif. Ils écrivaient en 1820 : « Notre pays, créé par Izanaghi et Izanami, a donné naissance au soleil, il est gouverné à tout jamais par son sublime descendant, il est par là bien supérieur à toutes les autres contrées dont il tient la tête; par là ses habitans sont honnêtes et ont le cœur droit, par là ils ne sont pas adonnés

aux vaines théories et au mensonge, comme ceux des autres pays, et eux seuls possèdent la vérité sur l'origine de l'univers. » Ce mouvement plus littéraire que politique ne laissa pas cependant d'ébranler l'autorité des shogoun, qui s'écroula définitivement en 1867 sous l'influence d'autres causes qu'on a vues ailleurs (1). On peut comprendre quel prestige exerçait encore sur les esprits la vieille croyance nationale, quand on vit les soldats aguerris et nombreux du shogoun se débander devant l'oriflamme aux armes impériales. Les troupes coalisées, qui sans cela n'étaient que des rebelles, virent sous cette égide toutes les portes s'ouvrir devant elles.

Le gouvernement restauré se garda bien de négliger un si puissant moyen d'action. Toujours préoccupé de rétablir le culte des *kami*, au détriment du bouddhisme, il poursuit sans bruit et sans intolérance cette tâche difficile, tantôt grattant les peintures des temples bouddhistes pour leur donner l'apparence des *mya*, tantôt réinstallant en grande pompe les emblèmes shintoïstes à la place des idoles étrangères. Le 17 juillet 1873, une cérémonie de ce genre s'accomplissait au temple de Shiba, l'un des plus fréquentés d'Yeddo. Les statues avaient été retirées, et dans la salle vide, sur un autel, on avait placé le miroir et le *gohei*. De tous les points de la ville, la foule s'était réunie par groupes, bannières en tête, traînant divers trophées, entre autres un bateau sur roues richement décoré, et faisant retentir l'air de cris prolongés, musique sans doute la plus agréable aux dieux, car on ne la leur ménage pas; de chaque groupe se détachaient en arrivant des émissaires, qui allaient remettre aux prêtres réunis dans le temple les offrandes apportées par leur corporation. D'un côté de l'autel se tenaient les prêtres bouddhistes qui cédaient la place, de l'autre les prêtres du *shinto*, qui allaient la prendre. Dans la grande cour d'entrée, sur une estrade en plein air des danseurs revêtus de longues robes de cour exécutaient des danses sacrées au son des flûtes de Pan. Le lendemain, une proclamation annonçait que le temple venait d'être consacré aux dieux créateurs du Japon et particulièrement à Amatéras, déesse du soleil, aïeule de l'empereur, dont on rappelait les bienfaits journaliers, en conseillant de l'honorer et de lui adresser ainsi qu'aux trois autres *kami* la prière suivante : « O vous, grands dieux, ancêtres du ciel, protégez-nous jour et nuit et faites-nous vivre heureux! Nous nous inclinons avec respect devant vous. » De ce jour, le temple changea d'habitans; mais les prêtres bouddhistes, qui avaient prêté la main à cette consécration, en eurent sans doute quelque remords, car un mois après le pétrole coula, si l'on en croit certaines

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1875.

rumeurs, sur les lambris du sanctuaire débaptisé, et en deux heures il fut consumé par les flammes.

Il est peu probable que le *shinto* détrône jamais la religion professée par la grande majorité des Japonais; il lui manque pour cela un symbole, des dogmes, une morale, tout ce qui fait la vitalité et facilite la propagation d'une croyance religieuse. Après avoir essayé de donner une idée de son caractère et de ses vicissitudes, il nous reste à nous expliquer sur les résultats qu'il a produits relativement à l'éducation du peuple japonais, sur son rôle dans la civilisation indigène; mais nous ne pourrons déterminer sa part d'influence qu'après avoir étudié les autres croyances qui sont venues se mêler à lui ou le supplanter.

II.

C'est la destinée du Japon qu'à l'origine de toutes les grandes manifestations de l'esprit national dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, dans la philosophie, on retrouve l'imitation étrangère et particulièrement l'intervention de la Chine. Le *shinto* n'échappe pas à cette loi. C'est au VIIe siècle de notre ère que la philosophie de Confucius et Mencius (Shoung-tseu et Meng-tseu) s'introduisit avec l'étude des belles-lettres chinoises à la cour de Kioto. On connaît la doctrine de Confucius, et ce n'est pas lui rendre un hommage exagéré de dire qu'elle est le plus bel effort de l'esprit humain dans la recherche de la perfection morale en dehors de toute pensée religieuse. Elle rappelle par là ce que l'école de Socrate nous a laissé de plus sublime. Comme le sage grec qui fut presque son contemporain, le sage chinois se distingue par une confiance imperturbable dans la droiture morale de l'âme abandonnée à sa libre direction; mais en même temps il exige de ses disciples une tension perpétuelle de la volonté et de l'entendement, pour discerner en toute occasion le bien et le mal et conformer leur conduite à la « voie » droite. Une telle doctrine est nécessairement contemplative; elle ne peut donc être dans sa plénitude que l'apanage d'un petit nombre de moralistes ou de politiques, car il est encore plus souvent question, surtout dans Mencius, des règles d'un bon gouvernement que des devoirs d'un particulier vertueux. Tout en faisant le plus grand honneur à l'humanité, le confucianisme ne peut constituer la règle de conduite d'un peuple nombreux et ignorant. En dehors des privilégiés, il ne s'est jamais répandu chez les masses que comme un catéchisme étroit, résumé dans les cinq devoirs : *dsin*, vivre vertueusement; *gi*, rendre justice à tout le monde; *re*, être poli; *tsi*, bien gouverner; *sin*, avoir la conscience pure. Admirables préceptes sans doute, mais qui, pour être médités et appliqués aux actions

journalières, demandent plus de loisirs que n'en possède le vulgaire. A cette sagesse si noble et si pure, il manque le souffle vivifiant et enthousiaste qui a répandu dans tout l'univers un livre moins savant, écrit par de pauvres fils de pêcheurs et de charpentiers, la charité. Le philosophe, suivant Confucius, est impeccable, inaltérable, sublime, mais froid et insensible; sans doute il doit se montrer bienveillant, surtout quand il est assis sur le trône, mais ce ne sera que pour remplir un office de la vie, non pour satisfaire une affection intime et maîtresse. « Aimez-vous les uns les autres! » Cette parole, que le monde latin, aussi las de ses vertus égoïstes que de ses vices, attendait depuis des siècles, Confucius ne l'a pas dite, le monde oriental ne l'a pas encore entendue, et qui sait s'il n'est pas trop tard pour la lui faire entendre!

L'enseignement moral des écoles chinoises ne pouvait, malgré toute sa grandeur, détrôner une religion qui, tout incomplète qu'elle fût, répondait mieux au besoin de surnaturel qui domine toujours les masses. Il se répandit à la cour, dans les écoles, éloigna beaucoup d'esprits des superstitions grossières du passé et fut l'origine du scepticisme religieux des hautes classes; mais il ne forma pas un schisme à côté et en dehors du *shinto*. D'ailleurs il ne prétendait rien changer ni à la religion établie, ni à la police de l'état; le respect des traditions, des ancêtres, des pouvoirs constitués, est l'un de ses traits saillans. L'empereur reste aux yeux des philosophes comme aux yeux des croyans la représentation visible de la divinité sur la terre; lui obéir fait partie des cinq devoirs, et l'on doit non-seulement rendre à César ce qui est à César, mais s'incliner avec vénération devant ses volontés. La libre pensée chinoise s'arrête confondue devant la majesté du trône; il n'y a pour elle d'autre souveraineté terrestre que celle du maître. Le peuple, il est vrai, doit être traité comme une famille par un père tendre; mais, en fils respectueux, il doit toujours et en tous cas obéir. Malgré cette attitude inoffensive, les rares sectateurs de la « voie » inspirèrent quelque ombrage lors des persécutions dirigées contre les chrétiens au XVIIe siècle; leurs principes sévères et plus encore leur indifférence pour les cérémonies des divers cultes les rendaient suspects de christianisme et les faisaient confondre avec les adeptes de cette religion détestée; on les forçait à garder chez eux, comme preuve d'orthodoxie, quelques-uns des emblèmes de la religion officielle; peu à peu leur nombre diminua sous l'empire de la crainte; aujourd'hui les livres de Confucius et de Mencius sont encore enseignés dans les écoles, mais sans plus d'efficacité que les dialogues de Platon ou les traités de Xénophon dans nos lycées.

Comme la doctrine de Confucius, le bouddhisme n'est parvenu au Japon que par l'intermédiaire de la Chine, vers le milieu du VIe siè-

cle. Après avoir traversé dans ce pays même des phases diverses et ne s'y être établi définitivement qu'au ve siècle, il parvint en Corée et de là passa au Japon. C'est en l'année 552 après Jésus-Christ (1212 de l'ère japonaise) qu'un prince coréen présenta officiellement à la cour diverses idoles et quelques livres bouddhistes. L'introduction du nouveau culte rencontra d'abord une longue et orageuse résistance; ses adversaires ne manquèrent pas d'attribuer à cette innovation certaines calamités qui à cette époque visitaient le pays. Ils obtinrent même en 585 la liberté de brûler les temples nouveaux qui déjà s'étaient élevés et de jeter les idoles dans les rivières. On montre encore à Osaka un endroit qui aurait été le théâtre d'une de ces scènes de destruction. Néanmoins la religion nouvelle avait trop d'influence et trop grande était son attraction sur les esprits pour que cette résistance officielle fût durable. Dans la lutte entre deux croyances, c'est toujours celle qui a les formules les plus précises et les symboles les mieux arrêtés qui finit par l'emporter. La doctrine étrangère devait donc triompher des dogmes indéterminés du culte national; elle trouva son apôtre dans Sho-tokù-taishi, qui réussit à la faire consacrer, quoiqu'il n'appartînt pas au clergé. Sa statue se trouve à côté de celle de Bouddha dans presque tous les temples, et c'est une gloire qu'aucun laïque ne partage avec lui (575-624).

Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé de présenter une analyse, même succincte, des origines et des doctrines du bouddhisme qui forment aujourd'hui la croyance de plus de 600 millions d'hommes. Il nous suffira de mettre en lumière les points par où il diffère du *shinto* ou se confond avec lui. Ainsi, tandis que l'un, subjugué par l'évidence des phénomènes extérieurs et impuissant à en saisir la loi suprême ou à leur trouver une cause, s'arrête à adorer les effets qu'il divinise et fait de ses dieux des êtres concrets, l'autre, se jetant dans l'extrême contraire, s'élance d'un bond vers la notion de l'absolu, niant la réalité phénoménale, indifférent aux accidens d'un monde fugitif et contingent, et représente l'essence suprême comme purement abstraite et indépendante de ses attributs. Malgré l'opposition des deux systèmes religieux, nous les verrons plus d'une fois se mêler à tel point, qu'il n'est pas toujours facile de discerner ce qui appartient à chacun d'eux. Ainsi, quoique la théorie bouddhiste ne s'accorde guère avec l'idée d'un paradis, le bouddhisme japonais en admet un (*goku raku*) où les âmes de ceux qui ont bien vécu doivent séjourner au milieu de plaisirs éternels en attendant leur absorption dans l'essence absolue. C'est le sort réservé aux tièdes, qui n'ont pas réussi durant leur vie à réaliser le détachement parfait. Quant aux méchans, ils passent dans un lieu de châtimens (*djin koku*), où ils

sont tourmentés pendant un temps plus ou moins long et d'une façon plus ou moins terrible, suivant la gravité de leurs fautes. Jemma, juge suprême, examine leurs actions, qui viennent se reproduire dans un grand miroir qu'il tient en main. Toutefois leurs supplices ne sont pas éternels; leurs parens, restés sur la terre, peuvent par leurs prières et par l'intercession d'Amida (le Bouddha japonais) obtenir pour eux une atténuation de peine, et abréger la durée de leurs tourmens, ce qui donne un prix inestimable aux sacrifices domestiques consacrés à la mémoire des défunts; leurs âmes passent alors dans les corps d'animaux accusés des mêmes penchans dont ces damnés ont à expier la souillure, serpens, crapauds, insectes, etc..., puis passent enfin dans des corps humains et peuvent alors mériter une éternelle félicité. De toute manière l'âme des bêtes et celle des hommes n'est qu'une même substance, une émanation de l'intelligence, et jouit de la même immortalité. Il est facile de voir dans ces dogmes une pensée étrangère au fondateur du bouddhisme, greffée sur la doctrine originaire, afin de lui donner une forme saisissable et populaire.

A ne l'envisager que comme une conception indépendante au sujet du plus grand problème qui s'offre à l'humanité, on ne peut contester au bouddhisme une certaine grandeur, et si l'on songe qu'il a eu pour mission de combattre partout le panthéisme régnant sans partage, on devra reconnaître qu'il a été pour le monde un bienfait plutôt qu'une calamité. Avec Sakya l'homme n'est plus le jouet d'une puissance supérieure; il se possède, il domine par son intelligence ce monde qui naguère l'écrasait; ce n'est, il est vrai, que pour en connaître l'inanité, mais que d'orgueil il peut encore concevoir à sonder la profondeur de son propre néant et, foulant aux pieds des chimères, à s'élever par la force de la pensée jusqu'à la contemplation directe de l'absolu! Désormais il considère face à face un principe inaccessible; il se sent plus loin de son dieu, mais il sent son dieu plus haut.

Cet hommage une fois rendu à la beauté spéculative de la religion bouddhiste et à la pureté de sa morale, il faut bien reconnaître qu'elle était peu propre à élever d'une manière efficace la condition spirituelle de la créature humaine. A quoi bon délivrer l'homme de ses superstitions païennes et le faire maître de l'univers, si du même coup cet univers est pour lui dépeuplé, vide, mensonger? Quel effort tenter désormais en vue d'un résultat terrestre? A quoi bon le travail, l'énergie, l'action, puisque tout cela n'a pour objet que des fantômes? Si la métaphysique indienne est moins accablante que le panthéisme et moins fataliste, car elle réserve la liberté humaine, on peut dire qu'elle renferme la formule du désespoir. Aussi se demande-t-on comment une religion si désolante s'est propagée

d'une manière si universelle dans l'Inde, en Chine, au Japon. On peut en donner pour raison la pauvreté des cultes qu'elle a remplacés; on sait d'ailleurs qu'une croyance attire cent fois plus de prosélytes par ses séductions qu'elle n'en décourage par ses terreurs. En ce qui concerne particulièrement le bouddhisme au Japon, il avait pour lui le mérite d'élever la dignité royale et de se trouver d'accord avec les traditions du pays et les visées de la cour. Sakya était de la classe des princes guerriers *kshattriyas* et, obligé de s'appuyer sur eux dans sa réaction contre les brahmines, avait exalté l'autorité temporelle, ce qui devait concilier à sa doctrine l'aristocratie territoriale du daïmio et même entraîner dans le mouvement général certains mikados oublieux de leur origine céleste et prêts à en faire bon marché. Enfin le *budsdo*, la « voie des idoles étrangères, » n'étant qu'un dogme métaphysique accompagné d'une règle morale, sans mythe défini, se prêtait à toutes les alliances avec les vieilles mythologies asiatiques, et c'est ainsi qu'il a pu s'introduire sans révolution à côté de la « voie des *kami*. » Il faut pardessus tout tenir compte de ce penchant à l'imitation étrangère propre au tempérament japonais.

Aussi la diffusion fut-elle rapide : les temples érigés de toutes parts dans l'empire servaient en même temps d'écoles, et pendant le moyen âge japonais (600 à 1400) ce furent des foyers de lumière. Malheureusement le clergé voulut profiter de son influence spirituelle pour gouverner l'état, s'arroger des priviléges exorbitans, notamment le droit d'asile. Les couvens devinrent le refuge des condamnés, des disgraciés politiques, des mécontens et des vagabonds. Peu à peu le clergé même leur ouvrit ses rangs; ces recrues ne lui apportaient ni la science, ni les bons exemples, et son abaissement moral ne tarda pas à devenir profond pendant que sa puissance croissante excitait les ombrages des grands feudataires. A la fin, Nobunaga lui déclara une guerre acharnée et réussit à saper sa puissance politique (XVIe siècle); mais la religion subsista et continua d'offrir ses dignités aux empereurs qui abdiquaient. Les shogoun la protégèrent; le testament de Yéyas porte en plusieurs passages la marque de sa sollicitude pour la secte de Yodo, à laquelle il appartenait, et qu'il combla de bienfaits. A l'égard des autres sectes, il proclame la tolérance en conseillant la concorde; l'article 31 des Cent Lois porte : « Grands et petits pourront suivre leur propre inclination en ce qui concerne les dogmes religieux qui ont eu cours jusqu'ici, à l'exception de l'école fausse et corrompue (le catholicisme). Les disputes religieuses ont toujours amené la ruine et le malheur des empires; elles doivent dorénavant cesser. »

Le conseil n'était pas hors de saison, car le nombre des sectes s'était accru aussi vite que celui des prosélytes, comme il arrive

toutes les fois que la persécution n'est pas là pour maintenir entre les coreligionnaires le lien des terreurs communes. On en a compté jusqu'à quatorze principales, dont quelques-unes ont disparu peu à peu. Le trait distinctif de ces diverses sectes c'est d'avoir pour base, non pas une conception différente de la divinité, comme les hérésies de notre moyen âge, mais des règles de morale et de vie sensiblement variables; c'est dans la théorie de la destinée humaine qu'elles sont en désaccord. Tandis que celle de *Hosho* enseigne une complète indifférence pour les choses de ce monde, celle de *Gusha* conseille l'empire sur ses passions et ses sentimens; une troisième s'attache à démontrer l'absence totale de réalité dans les choses d'ici-bas. « La vie n'est qu'un rêve prolongé, les objets ne sont que des ombres trompeuses. » Quelques-unes ne se distinguent que par les pratiques qu'elles imposent à leurs prêtres ou les prières qu'elles exigent de leurs disciples. Les trois plus importantes de celles qui survivent sont la secte de *Yodo*, à laquelle appartenaient les shogoun, et qui a le dépôt de leurs tombes, celle de *Monto* et celle de *Shoretzû*. Les prêtres de Yodo s'interdisent le mariage, ils n'ont d'autre nourriture que des légumes, d'autre occupation que de répéter constamment la même prière : *namra Mida Butzu* (je prie Amida), en s'accompagnant d'une sorte de cloche ronde qu'ils frappent à coups de marteau. Ils professent que pour parvenir à la perfection il n'est pas nécessaire de se livrer à des spéculations philosophiques et que les exercices pieux suffisent; et certes si on fait résider le souverain bien dans l'abrutissement final, ils semblent fort près d'y atteindre. Ce sont eux qui desservent les temples de Shiba et de Nikko. Les sectateurs de Monto sont plus larges dans leurs idées, ils permettent le mariage à leurs prêtres et ne s'astreignent à aucun régime; ils recherchent pour leurs temples des lieux fréquentés au milieu des villes et s'efforcent d'attirer à eux le plus de fidèles possible. Ils se consacrent particulièrement à *Kannon*, la bonne déesse, qui n'exige ni macérations, ni pénitences, ni pèlerinages, ni retraites solitaires, pour assurer aux hommes une place à côté de Bouddha. La prêtrise est chez eux héréditaire, et, à défaut de fils, se transmet au gendre ou à un héritier d'adoption; ils forment ainsi une sorte de caste qu'on a vue parfois prendre des allures belliqueuses. Leur culte est très brillant, très décoratif; leurs prières sont écrites dans une langue accessible au vulgaire et les fidèles en les prononçant doivent se couvrir la tête, de peur de laisser voir à la divinité quelque mauvais sentiment peint sur leur visage. La plus violente de toutes ces coteries est celle de *Shoretzû*, dont les prêtres s'imposent le célibat et la nourriture végétale; ils pratiquent l'examen de conscience et surtout la reconnaissance pharisaïque pour la Providence, qui ne les a pas fait naître

dans une autre foi. Ils sont passionnés pour la controverse, poussent aux dernières limites l'intolérance du langage contre leurs adversaires et recourent plus que tous les autres aux charmes, aux amulettes et aux pratiques superstitieuses.

Ces diverses écoles vivent dans la plus complète mésintelligence et sur le pied d'un mépris réciproque, mais sans essayer en fait de se persécuter ni même de se disputer des catéchumènes, que l'indifférence générale rend de plus en plus rares. Elles vivent irréconciliables, mais elles vivent en paix. Leur caractère commun, c'est de placer la voie du salut dans certaines pratiques dévotes plutôt que dans le mérite ou le démérite. Les membres de ce clergé fractionné jouissent d'une réputation universelle d'immoralité; ils se distinguent les uns des autres par des noms et des costumes différens; bien peu comprennent les mystères de la religion qu'ils représentent. Ceux qui attirent le plus l'attention, à part les *yama-bushi*, dont on verra plus loin l'occupation, sont les prêtres mendians, qui vont de porte en porte tendre leur éventail pour qu'on y dépose une petite aumône. Autrefois leur ordre était le refuge des malfaiteurs; la tête couverte d'une sorte de panier renversé, ils n'avaient à craindre ni la honte qui s'attache à la mendicité, ni surtout les regards gênans de la police; mais l'usage de cette coiffure leur a été interdit, et leur nombre a du même coup sensiblement diminué. Il existe aussi de véritables moines, vivant dans des couvens, où ils subsistent par la générosité des princes et risquent fort à ce prix de ne pas subsister longtemps. Les femmes ont aussi quelques congrégations; une statistique relève 6,000 nonnes; elles sont rarement de haute extraction, se consacrent à la prière et non aux œuvres de charité. Le monastère est pour beaucoup de femmes malheureuses en ménage un asile où elles vont attendre que le mari leur accorde la lettre de divorce.

Il n'est pas besoin de faire remarquer combien le bouddhisme a dégénéré depuis son fondateur. Ce qui était une revendication de l'âme contre la tyrannie des réalités terrestres est devenu une doctrine d'anéantissement volontaire et d'affaissement intellectuel; les préceptes de haute morale, d'examen de soi-même ont cédé la place à des observances compliquées et puériles. Les jeûnes et les préjugés sur l'impureté de certaines substances, qui pouvaient avoir leur motif sous le soleil des Indes, ont pris une place prépondérante et sont devenus matière de foi, en cessant d'être observés comme de simples règles d'hygiène. Les rites ont remplacé les maximes. Un culte surchargé de cérémonies insignifiantes a envahi la pensée religieuse et l'a, pour ainsi dire, pétrifiée dans d'étroites formules. La superstition des masses et l'ignorance des prêtres ont fait le reste, et l'une des plus hautes aspirations spiritualistes s'est abîmée

dans les mesquins détails de la liturgie. Il suffit du reste d'assister à un office de la secte de Yodo, par exemple, pour comprendre l'attrait que la pompe extérieure du culte exerce sur l'imagination populaire. Au fond du temple s'élève la statue de Bouddha, assis dans la posture connue; à ses côtés les images des plus célèbres de ses apôtres; des cierges sont allumés, et les prêtres, revêtus de riches chasubles de soie brodées d'or, psalmodient des hymnes alternés, au son du gong. Leur chant monotone a je ne sais quelle tristesse mystérieuse qui berce l'âme comme dans un rêve; l'impression qu'on ressent rappelle un peu celle qu'exercent les cérémonies du culte catholique, avec lequel on retrouve à chaque instant des analogies frappantes. Le bouddhisme s'est jeté dans la voie opposée au *shinto*, et par besoin de réaction a exagéré son propre caractère; tandis que la religion indigène était trop nue, il s'est fait trop rituel et a noyé la piété dans les représentations théâtrales.

Cependant le clergé ne se borne pas à ces exhibitions grossières, et certaines sectes y joignent encore la prédication. Le sermon est généralement très populaire; destiné à de pauvres esprits, il cherche moins à être éloquent qu'à être intelligible, et dans ce dessein ne se fait pas faute d'exemples tirés soit des livres sacrés qui fournissent le texte du prône, soit de l'histoire ou du roman; souvent il est tout en paraboles. Le prédicateur est à peine monté en chaire, ou plutôt assis derrière son pupitre, qu'il entame une anecdote. « On ne doit jamais, dit par exemple l'un d'eux, oublier les relations sociales basées sur celles du ciel et de la terre, car les événemens les plus fâcheux pourraient en résulter; pour vous le montrer, je vais vous dire une amusante histoire. Il y avait une fois dans ce pays un jeune homme beau, bien fait et plein d'esprit; il n'avait qu'un seul défaut : c'était une détestable mémoire. Il était parvenu fort heureusement jusqu'à l'âge de dix-sept ans, quand son père voulut le marier. On trouva un parti à sa convenance, les formalités furent remplies, le jour des noces arriva et l'on procéda à la fête nuptiale. Le jeune mari et sa fiancée se réunirent avec leurs amis, les coupes circulèrent, et les mets furent vigoureusement attaqués au milieu de l'allégresse générale. L'époux donnait lui-même l'exemple et avala coup sur coup jusqu'à ce qu'il eût bu tout ce qu'il pouvait boire, après quoi les invités se retirèrent, et les deux jeunes gens restèrent seuls. Or remarquez ce qui résulta de son défaut de mémoire. En jetant les yeux autour de lui, il aperçut la jeune fille assise au milieu de la chambre et fut saisi d'étonnement. « Qui êtes-vous? dit-il. — Je suis votre femme, je pense! — Ma femme! Mais je ne me souviens pas d'avoir été marié; tout ce dont je me souviens, c'est que plusieurs de mes amis sont venus, que je leur ai offert un repas, et que j'ai bu pas mal. De grâce, pou-

vez-vous me dire pourquoi me voilà vêtu de mes plus beaux habits? — Ma foi, je n'en sais rien, dit la jeune femme, qui était également affligée d'une mauvaise mémoire, peut-être ferions-nous bien de nous renseigner. » Ils tombent d'accord d'aller consulter chacun ses parens. Le mari court à la chambre de son père : « Mon père! — Qu'y a-t-il? — Il y a une étrangère chez moi, qui prétend qu'elle est ma femme, avez-vous quelque connaissance de cela? — Non. Je ne me rappelle rien de semblable. » Vous voyez qu'il n'avait pas plus de tête que son fils. Les voilà donc fort embarrassés. Pendant ce temps, la mariée était sortie pour interroger ses parens ; mais en chemin elle oublie où ils demeuraient. Elle interpelle un porteur de *kango* qui p ssait par là : « Holà! seriez-vous assez bon pour me dire où je demeure? — Veuillez me faire grâce de vos plaisanteries, repart l'autre. — Mais vraiment je l'ai oublié. — Eh! comment le saurais-je, puisque vous l'ignorez? » Et, passant son chemin, il la laissa au milieu de la rue. N'était-ce pas là une jolie situation pour un jeune couple! Et tout cela parce qu'ils étaient oublieux! Vous riez, et je vois que mon histoire vous divertit, et certes il n'est que ridicule d'oublier son propre mariage, si l'on observe les lois de la morale : il n'en résulte pas grand malheur; mais qu'arriverait-il, je vous le demande, à celui qui oublierait ainsi les principes du ciel et les devoirs de la terre? Serait-ce aussi plaisant? »

Un autre raconte plus longuement encore comme quoi une femme d'Osaka trompait son mari et se laissa pousser par son complice Isaburo à l'empoisonner; lui mort, elle subit plus que jamais l'ascendant de cet homme, qui la ruinait. Son fils, voyant les violences dont elle souffrait, sans connaître la faute qui en était l'origine, résolut de débarrasser sa mère d'un tel tyran. Un soir que celui-ci était venu coucher chez eux, il se dirigea vers la chambre qui lui était réservée, et, voyant une personne endormie sous la moustiquaire, lui enfonça son poignard dans le cœur, puis courut à la chambre de sa mère pour lui annoncer qu'il l'avait délivrée; mais l'appartement était vide, il courut au cadavre et reconnut trop tard que c'était sa propre mère qu'il avait tuée, tandis qu'Isaburo était déjà reparti. Conclusion : le ciel punit les méchans qui le bravent, et nous devons nous conformer à ses décrets.

Malgré sa mise en scène un peu mélodramatique, comme on voit, la morale de ces discours est irréprochable, mais froide et souvent désolante. « Il est inutile, dit un prédicateur, de venir adorer la divinité et affirmer votre foi, si vous n'avez pas la vérité au fond du cœur, car elle ne recevra vos offrandes qu'à ce prix... On ferait mille *ri* (lieues) pour se débarrasser d'une difformité corporelle qui ne vous gêne pas, on ne fait rien pour se corriger d'un défaut... Le sort de l'homme est incertain ; il court sans cesse hors des routes

tracées. Pourquoi aller admirer les fleurs et vous enivrer de leur beauté? A peine rentrés, vous sentez toute l'inanité de vos plaisirs! Pourquoi toujours désirer? Vous voulez voir ceci, vous voulez voir cela; vous voulez manger des mets recherchés, porter de beaux vêtemens; vous passez le temps de la vie à souffler vous-mêmes sur les flammes qui vous consument. Il est écrit : « J'ai été amoureux des fleurs, elles se sont épanouies et desséchées, ô tristesse! » A votre tour, songez à cette terrible pensée : combien le volubilis est brillant de fraîcheur! et cependant dans l'espace d'un matin il ferme sa corolle et se flétrit. Les livres sacrés nous apprennent qu'un certain roi vint un jour dans ses jardins pour s'y amuser et réjouir ses yeux de la beauté des plantes. Au bout d'un moment, le sommeil le prit; pendant qu'il dormait, les femmes de sa cour vinrent mettre le parterre au pillage; quand il s'éveilla, il ne restait plus de ces fleurs, qui faisaient sa joie, que des tiges et des pétales brisés. A cette vue, le roi s'écria : « Les fleurs passent et meurent; il en est ainsi des êtres humains. Faits pour naître, vieillir, souffrir et périr, nous sommes aussi passagers que l'éclat de la flamme, nous nous évanouissons comme la rosée du matin! » Songez donc combien la mort est proche! N'est-ce pas pitié que, durant cette vie courte, les hommes se consument au feu des vains désirs, et comment y échapper autrement que par les divins enseignemens de Bouddha? »

Telle est la conclusion désespérante de tous les moralistes : ce n'est pas aux choses de ce monde qu'il faut nous attacher, elles nous trompent, elles n'ont pas plus de réalité qu'un songe et sont fugitives comme lui. « L'odeur et la couleur s'évanouissent : sur la terre, qu'est-il de durable? Je n'ai fait que passer, et déjà elles n'étaient plus. » Ainsi parlent les quatre vers qui contiennent le premier alphabet de l'enfance. Détachons-nous donc de ces fantômes passagers. Tout effort est maudit, s'il n'est point fait sur nous-mêmes, pour nous connaître et nous absorber dans la contemplation de Bouddha, pour laquelle ce n'est pas trop d'une vie si courte. Qu'importe le monde extérieur? Respectons l'autorité, rendons à César ce qui est à César; bénissons le monarque qui veille sur ses enfans et à qui seul incombe le soin de pourvoir à leur existence, tandis qu'eux se livrent à la prière. « Vous dites : ma maison, ma femme, ma fille; mais rien de tout cela ne vous appartient que grâce à la vigilance du gouvernement! » Ainsi, glorifiant la pureté du cœur, mais condamnant la vertu active et passant sous silence la charité, qu'elle ignore, la morale bouddhiste, en s'efforçant de peupler le monde d'ascètes, s'expose à le couvrir de paresseux. L'homme ne se détache pas impunément des objets naturels de son ambition et fuit volontiers la peine qui n'emporte pas sa récompense. Sans doute l'instinct, plus fort que les doctrines,

le ramènera à la recherche des richesses et du bien-être; mais ces biens d'un ordre supérieur, qui ne sont que l'ornement de la vie, la gloire, la liberté, la joie des grands devoirs accomplis, à quoi bon les conquérir, si la vie qu'ils doivent embellir n'est elle-même qu'un rapide temps d'épreuves, et si leur poursuite pénible et douteuse doit elle-même nous détourner du grand résultat final et de la véritable sagesse? Le croyant se courbe alors sous le poids de l'existence, attendant le néant comme une délivrance et s'abandonnant ici-bas sans combat à la fatalité, qu'elle s'appelle misère, peste, injustice ou despotisme.

III.

Nous avons dû indiquer la diversité d'origine et d'enseignemens des principales croyances qui se partagent le Japon; mais ce serait se faire une idée très fausse de l'état du pays que de se le représenter comme divisé entre deux religions ennemies, formant des partis en guerre ou même en hostilité. Il peut se rencontrer des sentimens de ce genre parmi les membres du clergé de part ou d'autre; mais pour la masse de la nation, les distinctions théologiques n'existent pas, soit qu'elles échappent à sa légèreté, soit que la curiosité publique ne s'y arrête pas. Chacun honore à sa façon ses dieux de prédilection, sans trop s'inquiéter de savoir s'ils sont nés au Japon ou venus de l'Inde, et plus d'un fidèle, si l'on peut employer ce mot là où manque toute ferveur, va porter alternativement son culte aux *kami* ou aux idoles étrangères, sans même se douter de ce singulier cumul. Cette confusion a sa cause dans une sorte de compromis imaginé par un prêtre qui vivait au IXe siècle. Ayant compris que le bouddhisme rencontrerait une longue résistance parmi les sectateurs des anciennes traditions nationales, Kobodaishi, qui se donnait pour une sorte de prophète inspiré, révéla à ses compatriotes qu'en réalité les deux religions n'en faisaient qu'une, que l'âme de Bouddha avait émigré dans le corps de la déesse Amatéras, et qu'il n'y avait rien de contradictoire à être un adorateur des *kami* et un sectateur de Sakya. Dès lors le vieux *shinto* originaire perdit presque tous ses adhérens, et c'est à peine si aujourd'hui on en retrouve sous le nom de *suitsu* quelques groupes épars dans certaines provinces; les *kami* changèrent de nom et revêtirent les attributs et les légendes des héros divinisés dont le culte indien s'était chargé à travers les âges. On vit alors s'opérer un de ces amalgames fréquens dans les croyances populaires, semblable à celui qui signala le contact du paganisme barbare avec le paganisme romain. Le clergé bouddhiste ouvrit ses temples aux

dieux japonais; comme le sénat enfermait au Capitole les dieux des provinces conquises, il les débaptisa et les adopta. Amatéras devint Amida; du héros Yamato, on fit Hachiman, dieu de la guerre; les légendes cosmogoniques et la mythologie furent habillées à la façon indienne. Cette doctrine de transaction se répandit rapidement. Aujourd'hui toutes ces idoles vivent côte à côte, adorées quelquefois dans le même temple par des prêtres d'ordres différens et confondues dans un même culte par une population insouciante et ignorante de leur origine. L'esprit public ne fait pas entre eux plus de distinctions qu'un habitant du Latium n'en devait faire entre Vénus mère des Romains, Minerve fondatrice d'Athènes et Bacchus conquérant de l'Inde, tous enfans d'un même père nés sous des cieux différens. C'est en effet dans la classe populaire, toujours prompte à confondre dans une idée générale des notions d'origines diverses, que l'on est amené à étudier les manifestations extérieures de la religion. Il serait inutile de les suivre parmi les classes nobles qui ne forment qu'une faible minorité, et qui sous une enseigne généralement bouddhiste sont vouées au scepticisme pur.

Quoique les statistiques de l'empire relèvent 128,000 *mya* shintoïstes contre 98,000 *tera* bouddhistes, on se tromperait en attribuant aux adhérens du premier culte la majorité numérique. Leurs sanctuaires ne sont la plupart du temps que de petites chapelles où quelquefois l'on ne peut même pas entrer, perdues dans un bosquet solitaire ou à un carrefour de chemin, vides et abandonnées; il faut d'ailleurs tenir compte de la tendance des statisticiens du gouvernement à grossir le chiffre des partisans de la religion qu'il encourage. On aura une idée plus exacte en comparant le nombre des prêtres bouddhistes signalés par le même document, — 75,000, plus 37,000 novices, — avec celui des desservans de *mya* ou *kannushi*, qui se borne à 20,000. Quant au recensement individuel, il serait difficile de le faire : beaucoup de gens interrogés auraient peine à dire exactement à quelle catégorie ils appartiennent. En réalité, sous des dénominations diverses, c'est l'idolâtrie indienne qui règne. La doctrine de Sakya s'est altérée et corrompue en grandissant; elle n'est arrivée au Japon que suivie d'un imposant cortége de divinités secondaires, auxquelles il faut ajouter des saints, des apôtres restés célèbres par leur sagesse et leur piété. Une religion toute spirituelle dans l'esprit de son fondateur s'est déformée, en pénétrant chez des races vouées au fétichisme, sous l'action de cette tendance universelle des peuples à matérialiser leur idéal. De même que le christianisme, en se propageant chez les barbares au moyen âge, y a rencontré des superstitions dont il a longtemps porté et laborieusement effacé l'empreinte, le bouddhisme a été superstiti-

tieusement suivi par une population païenne qui l'a façonné à son goût et à la mesure de son intelligence. Il a été plutôt vaincu par la crédulité qu'il n'a conquis l'âme religieuse de la nation.

Ce serait une étude ingrate qu'un dénombrement complet des 30,000 habitans du panthéon japonais. C'est à peine si l'on peut fixer approximativement le nombre des déités de divers ordres qui ont, suivant leur rang et l'efficacité de leur intervention, une plus ou moins grande quantité de temples et d'adorateurs. Chaque secte a ses préférés; chaque province, chaque ville, chaque lieu célèbre, a son patron, son dieu de prédilection, les uns participant franchement de la nature divine, les autres regardés seulement comme des mortels parvenus à la suite d'une vie exemplaire à l'état de *hotoké*, c'est-à-dire bienheureux replongés dans le *nirvana;* ces derniers sont ceux qu'on prie avec le plus de zèle pour en obtenir des bienfaits généralement très temporels. Parmi les premiers, voici d'abord *Tai-shaku-sama* (empereur des cieux), portant un globe dans la main gauche et protecteur de la vie humaine et terrestre, — *Mari-shi-ten-sama*, patron des étudians et des apprentis, pourvu de trois faces et de six bras et assis sur un sanglier au galop, — *Kangi-ten-sama* (joie céleste), représenté jadis par deux figures qui s'embrassaient en souvenir d'Izanami et Izanaghi, créateurs du Japon. *Fudo-sama*, assis au milieu des flammes, tient d'une main un glaive et de l'autre une corde pour châtier les méchans et lier les voleurs. A l'entrée des grands temples, dans deux niches de chaque côté de la porte, on ne manque jamais de rencontrer deux idoles debout, de contenance farouche; l'une, peinte en rouge, a la bouche ouverte et représente le principe mâle; l'autre, peinte en vert, ferme la bouche et représente le principe femelle, deux créations empruntées à la métaphysique chinoise. Cette figuration symbolique fait honneur, comme nous le faisait un jour remarquer un guide, à la retenue des dames du Céleste-Empire; c'est plutôt l'attitude inverse que le principe femelle devrait prendre au Japon. Les pèlerins qui viennent visiter les temples ont coutume de déposer leurs sandales de paille dans la niche de ces féroces gardiens et quelquefois même on en fait fabriquer, à leur intention, de dimensions colossales. *Fu-nadama* est la protectrice des voyageurs et des marins; elle a son petit autel dressé dans chaque jonque. *Kompira-sama* est l'un des plus populaires parmi ces dieux et réunit sur sa tête plusieurs légendes d'origines diverses; sa statue est pourvue d'un nez colossal; le dixième jour de chaque mois, ses temples se remplissent de postulans et surtout de postulantes qui viennent lui demander des succès de différens genres, sous la promesse de s'abstenir de certaine nourriture pendant un temps donné. Son séjour est généralement gardé par un démon des plus terribles, *Tengu-sama*, qui, semblable

aux kabyres de la Thrace, habite les solitudes et défend aux profanes l'approche des montagnes saintes. *Kishi-mojin-sama* n'est autre qu'un croquemitaine femelle dont on effraie les enfans avec une aussi sotte insistance que partout ailleurs.

Viennent ensuite sept *kami*, regardés comme les protecteurs spéciaux de l'empire des dieux, que la peinture et la statuaire reproduisent à satiété avec des attributs invariables, et qui sont familiers à quiconque a déroulé des *kakémono* ou regardé des boîtes de laque venant du Japon : ce sont *Bishamon*, patron des soldats, tout cuirassé, le casque en tête, la lance au poing, tenant dans la main gauche une petite pagode où sont renfermées les âmes des dévots qu'il est prêt à défendre, — *Ben-ten*, la déesse des arts et de l'habileté, sorte de Mercure femelle, très cultivée par les femmes, les marchands et les gens nombreux qui cherchent le plaisir; on la représente la tête ceinte d'une couronne d'or, jouant du biwa, sorte de mandoline à quatre cordes et accompagnée de serpens dont elle est la protectrice; aussi ses adorateurs se gardent-ils de tuer ce reptile. *Daikoku*, dieu des richesses et du commerce, se présente un maillet à la main, assis sur des sacs de riz. *Yébisu* est une personnification de *Suzan*, qui, chassé du ciel, se réfugia chez les marins dont il est le patron; il tient à la main une ligne avec laquelle il vient de prendre un énorme tai, dont il s'amuse à agacer une grue. *Fukuroku-jiu* est un grand vieillard au front chauve et démesurément haut, à barbe blanche, qui s'appuie sur un bâton de voyage; c'est le dieu de la longévité; *Hotei*, protecteur des enfans, porte sur le dos un sac rempli de friandises pour ceux qui sont sages, et autour de la tête des yeux qui voient de tous côtés ceux qui ne le sont pas. Enfin *Juro*, monté sur un cerf et dieu de la prospérité, complète ce groupe populaire. On en use assez légèrement avec ces dieux moitié souverains, moitié bouffons; il n'est pas d'irrévérence que la fantaisie des peintres ne se permette à leur égard : tantôt ils trônent en se tenant les côtes au milieu des nuages, tantôt ils se livrent sur un bateau en dérive à une orgie pleine d'abandon; leur troupe joyeuse fait penser aux fameux éclats de rire de l'Olympe. Il faut nommer après ceux-là *Inari-sama*, qui protége l'agriculture; c'est une sorte de dieu Pan, qui a un petit sanctuaire dans chaque propriété rurale, reconnaissable à son *tori* peint en rouge et gardé par deux renards de pierre qui se font face. Il a en effet les renards pour serviteurs dévoués ainsi que le serpent; sa fête au second mois est une des plus bruyantes dont retentissent les environs d'Yeddo.

On honore encore sous le nom générique d'*hotoké* les saints qui ont échappé par une vie exemplaire à la loi de la résurrection. Au premier rang est *Amida Butzu*, ou *Bouddha*, ou *Amatéras*, plus connu sous le nom de *Dai Butzu*. Sa statue en pierre ou en bronze

le représente en général assis les jambes croisées, la tête légèrement penchée en avant, les yeux ouverts, mais le regard noyé dans une vague rêverie; il a une verrue caractéristique entre les sourcils, à la naissance du nez. Quelques-unes de ces statues, notamment la représentation colossale qu'on voit à Kamakura, ont une admirable expression d'impassibilité. *Shotoku taishi* est représenté dans les temples à côté de Bouddha, dont il propagea la doctrine. *Sakyaniorai* n'est autre que le fondateur du bouddhisme, la dernière incarnation de l'intelligence suprême. On connaît les peintures et les tapisseries qui représentent sa mort : le saint est étendu sur une sorte de lit de parade, que les profanes comparent irrespectueusement à une table de billard; autour de lui, ses fidèles disciples en larmes et des représentans de toutes les espèces animales, mènent le deuil universel de la nature; le chat seul est absent. Un conte des faubourgs veut qu'à son lit de mort le révélateur ait envoyé un rat chercher le remède qui devait le sauver; le chat ne put s'empêcher de happer le rongeur au passage; le remède n'arriva pas à temps, et le chat fut exclu pour avoir causé la mort du sauveur du genre humain. Nommons encore *Yemma*, le Rhadamante bouddhiste; mais il est temps d'arrêter cette énumération, le lecteur aurait peine à nous suivre à travers les *Go hiaku Rakkan* (500 saints) exposés dans un seul temple à Yeddo, et ce ne sont pas les seuls.

Les temples consacrés à ces divers cultes couvrent le Japon d'un bout à l'autre, sauf dans l'île de Yéso, où l'on n'en voit pas, même dans la prétendue capitale qu'on a entrepris, sans succès, d'y bâtir. On a déjà vu en quoi consiste le *mya* du pur *shinto;* quant aux *tera*, ils affectent différens styles suivant la secte à laquelle ils appartiennent. Ceux de *Monto*, précédés d'un lourd portique à deux étages, ressemblent à de vastes halles où le public va et vient; ceux de *Tendai*, qui ont pour type les monumens élevés à Nikko pour recevoir les cendres de Yéyas, sont d'un genre plus grandiose et plus recueilli. Presque toujours ces monumens sont construits au penchant des collines, au milieu des plus beaux arbres de la contrée, précédés, entourés, encadrés d'érables aux tons resplendissans. L'architecture en est ingénieuse, mais absolument uniforme pour chaque genre donné, et dépourvue de cette inspiration religieuse qui semble avoir élevé nos cathédrales. La masse énorme du toit s'appesantit sur des piliers disproportionnés; on se sent littéralement écrasé quand on entre dans ces basiliques; en revanche l'ornementation en est merveilleuse de richesse et de délicatesse. Ce qui fait le plus d'honneur aux artistes japonais, en cette matière, c'est le goût avec lequel les emplacemens sont choisis et les dépendances étagées dans les pentes verdoyantes. On retrouve là cette science et cette

adoration instinctive de la nature qui donnent la vie à tout ce qui sort de leurs mains. Toutes ces constructions coûtent fort cher, et l'on s'étonne de les voir s'élever au milieu d'une population pauvre. Les offrandes des fidèles et les quêtes à domicile qui sont fréquemment pratiquées par les prêtres ne suffiraient pas pour y subvenir; les plus beaux sanctuaires ont été bâtis par les daïmio, les *shogoun* ou les mikado. Ceux qui sont entourés de cimetières (et ils sont innombrables) sont entretenus par les familles des morts qu'ils protégent; mais l'incendie fait des ravages constans dans ces charpentes de sapin. Que de terrains déserts là où s'élevait jadis un temple célèbre! Autrefois on les reconstruisait, et ceux de Kioto, par exemple, ont presque tous eu leur deuxième ou troisième fondateur à des dates connues; à l'heure qu'il est, on ne songe plus à les rebâtir et leur place, quand elle ne reste pas vide, est occupée par des usines, des casernes et des magasins. Si l'on tient compte en outre de la fragilité des matériaux, qui réclament un perpétuel entretien et de l'appauvrissement du clergé, qui n'y peut suffire, on peut dès à présent entrevoir l'époque où le Japon ne conservera plus un seul vestige de ses monumens religieux.

Nous avons dit un mot des offices qui se célèbrent dans quelques-uns de ces temples. Le clergé seul y prend part; lui seul approche des autels. On voit bien de temps en temps arriver une femme ou un jeune homme qui frappe dans ses mains, s'incline légèrement, frappe de nouveau, jette une petite pièce de cuivre dans un vaste tronc et s'en va; mais il n'y a point de prières en commun auxquelles les fidèles se donnent rendez-vous. La courte oraison du visiteur consiste à demander au dieu de l'endroit telle faveur spéciale dont il dispose, ou le plus souvent à se recommander à lui d'une manière générale. Quelquefois on vient faire un vœu, ou déposer en *ex-voto* un petit tableau, une mèche de cheveux; il y a un temple près d'Yeddo où de tous ces cheveux on a fait un gros câble long de plusieurs mètres; mais la prière en tant qu'hommage rendu à un être supérieur, la méditation recueillie de l'âme devant l'infini, l'élan de la créature vers son créateur, n'ont pas leur place dans les habitudes des laïques les plus dévots. Ce sont les biens de la terre qu'on vient demander aux dieux et les biens parfois les plus profanes. En beaucoup d'endroits les prêtres se chargent eux-mêmes de distribuer des prières tout imprimées, que les postulans n'ont plus qu'à mâchonner pour les lancer sous forme de boulettes à la figure de l'idole, séparée d'eux par une balustrade, et quelquefois couverte en entier de ces trophées d'un nouveau genre. En résumé, le culte intérieur et individuel n'existe pas.

Le véritable culte consiste dans les fêtes auxquelles, à des jours marqués par le calendrier, on se livre en l'honneur de chaque

kami. Le temple prend alors l'aspect d'un champ de foire; les petites boutiques en plein vent, les maisons de thé faites de quelques châssis mobiles, les montreurs de bêtes, les marchands d'amulettes, les diseurs de bonne aventure prennent possession de tous les abords du temple. On y donne, sur une estrade disposée à l'avance, une représentation burlesque dont le sens symbolique échappe absolument aux spectateurs, et pendant plusieurs jours de suite la foule s'amuse « à brides avallées. » C'est ce qu'on appelle « un *matsuri*. » Les plus fêtés sont ceux où les idoles, revêtues des plus brillantes parures, sortent montées sur des chars à bœufs ou traînées à bras d'homme, accompagnées d'un orchestre de tambours, de gongs, et parcourent les rues de la ville au milieu d'un long cri poussé à pleins poumons sur une seule note de tête par 300 personnes depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil. Il semble qu'on soit transporté au milieu des *ambarvalia*, des Lupercales ou des mystères de Cybèle, et si jamais l'antiquité a pu prendre aux yeux d'un moderne un caractère de réalité frappant, c'est en présence de ces exhibitions plébéiennes auxquelles il ne manque que les sacrifices solennels pour compléter la ressemblance. Quelquefois les dieux se déplacent pour plusieurs semaines et viennent dans un temple provisoire recevoir les hommages ou plutôt présider aux amusemens de la foule; pendant ce temps, ils sont censés absens de leur séjour habituel. Au mois de mars 1873, faisant une excursion à quelques journées d'Yeddo, je m'étonnais de ne pas obtenir d'œufs dans un premier, puis dans un second village; j'appris à la fin que *Fudo-sama*, patron de tout le district, était en villégiature à Yeddo pour quarante jours et que tous les œufs du pays devaient lui être portés sans exception. Voilà un carême bien rigoureux et qui, par une coïncidence bizarre, tombe juste à l'époque du nôtre.

Plus que toutes ces cérémonies, aujourd'hui tant soit peu négligées et peu encouragées par l'état, ce qui donne au Japon religieux son originalité, ce sont les pèlerinages aux lieux célèbres. Chaque dieu a sa contrée de prédilection, sa patrie pour ainsi dire, où il est d'usage pour ses adorateurs de se rendre à des époques marquées. Ces excursions, qui ont le mérite d'être exemptes de toute pensée politique, ne sont pas toujours dépourvues d'une pensée pieuse; mais avant tout elles répondent aux goûts voyageurs des Japonais, à leur curiosité des beautés naturelles et à la facilité de la vie en voyage pour qui n'a d'autre bagage que son bâton, un vaste chapeau de paille et un morceau de papier huilé en guise de parapluie. Le plus renommé de ces pèlerinages est celui d'Isé, où l'on va admirer le plus ancien des temples du *shinto* et d'où l'on ne manque jamais de rapporter des amulettes pour soi et ses amis; le *Fusi yama*, la montagne sainte qui plane si majestueusement sur la baie d'Yeddo,

reçoit annuellement des milliers de visiteurs, qui ne se laissent pas rebuter par les fatigues de l'ascension; à Narita, on va rendre hommage à *Fudo-sama;* à Nikko, on vient saluer la grande ombre du premier *shogoun* divinisé. Ces voyages sont quelquefois entrepris pour expier quelque gros péché, ou pour assurer le repos éternel de quelque parent, ou en exécution d'un vœu, mais bien plus souvent pour satisfaire une fantaisie. Du reste les gros bataillons de pèlerins sont fournis non par les laïques, mais par une catégorie de moines errans qu'on appelle *yama bushi* et dont la vie se passe à voyager de temple en temple, quoiqu'ils reconnaissent *Fudo-sama* pour leur patron spécial. Leurs observances relativement à la nourriture sont très rigoureuses et leur dévotion pousse loin le scrupule, comme on pourra en juger par le fait suivant :

A la fin de juillet 1875, je me trouvais au bord du lac de Tsusendji, situé à environ 1,100 mètres au-dessus de la mer, dans un massif montagneux de toute beauté, dominé par le pic volcanique qui porte le même nom. Je comptais y passer paisiblement la canicule et m'étais installé dans l'unique auberge que possède le petit village occupé en temps ordinaire par une vingtaine d'habitans; mais j'avais compté sans mon hôte : trois jours avant la fin du mois, il vint m'avertir qu'il ne pourrait plus me loger à partir du 1er août, par suite de l'arrivée des pèlerins. Fort peu soucieux de déplacer mon campement, j'objectai que je payais mon écot tout comme un autre et même suivant un tarif beaucoup plus élevé; vaines raisons! J'offris de doubler le prix de la location, non; de tripler, quadrupler, décupler; rien n'y fit! Il refusa 50 francs par jour. Enfin, poussé à bout, il finit par m'avouer, non sans protestations comiques de respect, que, si les pèlerins à leur arrivée voyaient un étranger chez lui, non-seulement personne n'entrerait dans son auberge, mais encore qu'elle serait irrévocablement profanée à leurs yeux et abandonnée à jamais dans la suite. Or, après avoir passé un examen consciencieux et détaillé de toutes les souillures qui pouvaient résulter de la présence d'un misérable pécheur comme moi, j'obtins la conviction que la principale provenait des truites que je me faisais acheter dans les environs et de quelques conserves de viandes apportées avec moi, sans parler d'omelettes fort peu orthodoxes. L'homme eut satisfaction, je lui évitai un discrédit irréparable en portant mes pénates à trois lieues plus loin; mais je ne manquai pas de revenir pendant la durée du pèlerinage, qui a lieu du 1er au 7 août, et qui, à raison de 1,500 personnes par vingt-quatre heures, amène environ 9,000 ou 10,000 individus. Le spectacle était des plus curieux : ce petit village, si calme quelques jours auparavant, était plein de monde; dans le sentier qui y conduit, dans les maisons, dans le temple de *Gongen-sama* qui s'y

élève, se pressait une foule d'hommes complétement vêtus de blanc, le bâton à la main, le large chapeau pendu dans le dos, quelques-uns portant au cou ou à la ceinture un scapulaire, insigne d'une dignité hiératique; c'étaient les *yama bushi*. Les baraques, auparavant désertes, assez vastes pour loger un régiment, qui s'étageaient sur le flanc de la montagne, s'étaient remplies; les cuisines, trop petites, dégorgeaient dans la rue, et de toutes parts la fumée et la vapeur des bassines de riz se mêlait au brouillard fréquent à cette altitude. Dès leur arrivée, les groupes mettaient habit bas et allaient se plonger dans les eaux glaciales du lac; là, après s'être purifiés, ils se mettaient debout dans l'eau, et, tournés vers le nord, les mains jointes, récitaient à haute voix et à l'unisson une prière que je n'ai pu me faire expliquer; c'est le seul acte d'adoration vraiment émouvant que j'ai vu au Japon; ils se rendaient ensuite au bureau des logemens établi par le grand-prêtre de *Gongen*, où on leur délivrait un permis de loger et un bon de nourriture, le tout aux frais de la famille de Tokungawa, dont le chef a son temple à Tsusendji. A peine réconfortés d'une tasse de riz, ils s'élançaient vers la montagne haute encore de 900 mètres au-dessus de leur tête. Ils regardaient d'un air farouche la sacoche pendue à mon côté; que fût-il advenu de moi, s'il y eussent découvert l'excellent déjeuner de mardi-gras que j'allai absorber à l'écart? L'ascension ne présente, comme j'ai pu m'en assurer plus tard, d'autre difficulté que la fatigue, mais elle est considérée comme fort périlleuse, car *Tengu*, le féroce gardien des montagnes, en défend l'approche à ceux qui n'ont pas le cœur pur. Chaque année, il y a des cas de mort de ce genre; comme j'étais là, je vis rapporter deux malheureux sur lesquels s'était appesanti le bras du dieu. Quant à moi, lorsque j'entrepris d'y grimper avec un de mes amis longtemps après le pèlerinage, le prêtre gardien du lieu me menaça des plus fâcheuses aventures. Au sommet, nous ne trouvâmes qu'une toute petite niche fermée, et sous nos pieds le précipice à pic d'un ancien cratère. Le soleil se levait radieux, colorant de ses teintes roses les cimes des montagnes voisines; à travers les brumes qui s'élevaient des vallées, le lac merveilleusement calme dessinait ses contours vaporeux : *Tengu* était décidément bon diable; mais il paraît qu'il est implacable pour le beau sexe : on montre au bord du lac une pierre de forme bizarre, qui n'est autre qu'une femme tenant encore son enfant dans ses bras, pétrifiée pour avoir voulu faire l'ascension.

Si les pèlerinages ont un certain caractère pieux, les obsèques ont surtout l'apparence d'une cérémonie où la religion n'a qu'un rôle accessoire. Quand une personne a rendu le dernier soupir, on appelle le prêtre qui lui donne son nom posthume; on tourne le cadavre la tête vers le nord et l'on dresse à son chevet une table où

l'on place des gâteaux de farine de riz et une veilleuse; à sa gauche, on dépose les plateaux, les coupes et les bâtonnets dont le défunt se servait habituellement pour manger et on lui sert des légumes. Au bout de quarante-huit heures, on lave le corps, on rase la tête, tandis que le prêtre récite des prières; on l'habille ensuite de vêtemens de forme ordinaire et d'étoffe plus ou moins riche, mais toujours de couleur blanche. On le place alors dans la bière dans la posture la plus habituelle aux vivans, c'est-à-dire accroupi sur les talons, les jambes ramenées sous lui, les mains jointes dans l'attitude de la prière. La bière est de forme cubique, en bois de pin soigneusement raboté, sans aucun ornement ni peinture; on en remplit les vides avec des feuilles de thé ou de l'encens. Chez les pauvres gens, l'enterrement a lieu la nuit, pour éviter de donner en spectacle la modestie du cortége; dans la classe aisée, il se compose d'un prêtre qui précède le *norimon*, où est contenu le corps: ce *norimon*, de forme spéciale, est porté sur les épaules de quatre hommes et couvert d'une étoffe blanche. Derrière viennent les parens et les amis, portant sur les épaules un manteau de soie à larges ailes flottantes, tout à fait semblable au surplis de nos diacres, la tête couverte d'un chapeau de paille grossière et le sabre court passé à la ceinture. Certaines sectes brûlaient leurs morts, on le leur a défendu, puis de nouveau permis; tantôt on brûle le coffre avec son contenu, tantôt on se contente d'étendre le corps sur un bûcher où l'on marque d'avance la place où il faudra recueillir les cendres; elles sont enfermées dans des urnes de porcelaine, réparties entre les parens quand toute la famille n'a pas le même tombeau, et confiées à la terre.

Les shintoïstes ensevelissent leurs morts dans une bière longue, où ils sont couchés; on les conduit avec l'assistance des prêtres au cimetière, où ils sont enterrés sans crémation; c'est sur ces tombes que jadis les serviteurs des grands s'immolaient de leurs propres mains, comme victimes expiatoires; mais ces sacrifices furent remplacés par des images grossières que l'on enfouissait avec le mort, puis abandonnés tout à fait. Le deuil comprend une première période de cinquante jours, pendant laquelle il est interdit aux enfans et à l'époux de se raser, de boire aucune liqueur, de manger autre chose que des végétaux, puis se prolonge pendant une seconde période d'un an, où les parens sont frappés d'impureté et doivent s'abstenir d'entrer dans les temples, sauf celui auprès duquel repose le défunt. Chez quelques personnes, on écrit au revers d'un miroir d'acier le nom du mort et l'on vient pendant quarante-neuf jours déposer des offrandes devant cette image.

De toutes les pratiques religieuses, il n'en est pas qui soient plus universellement observées que les marques de respect données aux

ancêtres; c'est là seulement que l'on retrouve une conviction invincible chez les Japonais. A quelque classe de la société, à quelque secte qu'ils appartiennent, ils honorent leurs parens vivans et les vénèrent morts; c'est une idée enracinée chez eux que la dévotion à la mémoire des trépassés est la source de toutes les vertus et le signe de tous les actes d'obéissance que la loi réclame du citoyen. Le fils pieux sera un bon sujet, un ami loyal, et il ne lui manquera aucune des vertus domestiques. Jamais on n'entre dans une maison japonaise sans y trouver un petit autel où sont déposées des offrandes quotidiennes aux ancêtres, et c'est pour entretenir ces sacrifices que tout homme veut avoir une postérité, et qu'à l'imitation des Romains on adopte invariablement un enfant mâle, si la nature vous en a refusé. On confond dans une même adoration ses aïeux et les dieux lares, qui protégent chaque foyer, lesquels sont en même temps les patrons de la localité. Si l'on change de domicile, ce ne peut être que du consentement de ces dieux lares, et il faut s'empresser d'adopter ceux chez qui on va s'établir. Leurs noms sont écrits sur des bandes de papier déposées sur l'autel domestique. Il est d'un mauvais augure de les en voir tomber. Chaque soir, une veilleuse est allumée devant l'autel et aux jours de fête ou commémoratifs de la mort d'un proche, on offre des libations de *sakki*. Cette habitude touchante tient moins du sentiment religieux que du culte de la famille et a sa racine dans cette solidarité morale, qui ne s'arrête même pas devant la tombe. C'est encore une cérémonie de famille que l'on va accomplir au temple lorsque, sept jours après la naissance d'un enfant, on va lui donner un nom, lorsqu'à trois ans les filles prennent les cheveux longs, à sept ans la ceinture, et lorsqu'à treize ans il leur est permis pour la première fois de se laquer les dents, ou lorsque les garçons, arrivés à leur cinquième année, revêtent pour la première fois le *hakama*, large pantalon flottant porté par les samouraï.

En dehors de ces coutumes plus patriarcales que dévotes, les classes populaires se livrent à une foule innombrable de pratiques superstitieuses dont l'énumération fournirait un volume. Les femmes surtout croient à la prédiction de l'avenir et ne se font pas faute d'aller consulter des sorciers qui le découvrent, soit en comptant d'une façon particulière de petites tiges de bambou, soit en tirant au hasard d'une boîte une histoire toute prête qui est, bien entendu, celle de la curieuse, ou bien encore en répondant aux questions sous l'inspiration d'un esprit mystérieux, à la façon des médiums. On fait ainsi apparaître l'esprit d'un sage ou d'un saint légendaire. Il y a toute une science divinatoire qui consiste à connaître les jours fastes et néfastes pour telle ou telle entreprise, l'emplacement et l'orientation à donner à une maison, les prières à demander aux

prêtres pour le succès de tel ou tel projet, pour obtenir une guérison, etc. Une Japonaise jeune ou vieille a toujours sur elle un petit sachet où est enfermée une amulette, figure ou non d'un dieu quelconque, rapportée d'un pèlerinage célèbre et qui doit lui donner la beauté et mille autres biens mondains. Le peuple croit aux spectres, aux mauvais esprits qui sont condamnés pour quelque crime à errer entre ciel et terre et prennent plaisir à tourmenter les mortels : les uns sont des monstres, les autres se présentent sous une forme humaine; tous semblent les personnifications de vagues cauchemars. *Ogni Mousmé* est une voleuse d'enfans; *Ouboumé* au contraire en conduit un et demande comme complaisance aux voyageurs de le prendre dans leurs bras : au bout d'un instant, elle disparaît, mais l'enfant devient de plus en plus lourd, jusqu'à ce que la victime de cette persécution laisse glisser de ses bras un énorme caillou, qu'aucune force humaine ne peut plus soulever. Qui dira tous les préjugés qui, ici comme ailleurs, hantent l'imagination populaire? Si on laisse un miroir dans un *kura* (sorte de magasin à l'épreuve du feu en cas d'incendie), l'intérieur s'allume parce que la flamme, ayant vu son image, veut la rejoindre; vieux souvenir étrangement transformé de la légende shintoïste d'Amatéras dans sa caverne.

Les deux héros du monde des esprits sont le renard (*kitsuné*) et le blaireau (*tanuki*); il n'est point de mauvais tour qu'ils ne jouent, souvent même les poussant jusqu'au tragique, attirant les voyageurs à leur suite dans des précipices, ou éveillant des dormeurs qui sautent à la hâte sur leurs armes et pourfendent leur meilleur ami accouru à leur secours. Leur ruse consiste le plus souvent à prendre la forme humaine. Le chat partage avec eux cette mauvaise réputation. Un prince de Hizen avait chez lui une jeune et belle suivante dont il était fort épris; celle-ci, en rentrant chez elle un soir, s'entend appeler et, sans défiance, ouvre la porte à un énorme chat qui l'étrangle et prend sa place et sa forme. Nul ne se doute de la substitution, mais le prince est chaque nuit hanté par d'horribles visions, la fièvre le prend, sa santé décline. Vainement on place une garde de 100 hommes dans sa chambre; à minuit, un sommeil de plomb accable tous les gardiens, et le démon revient tourmenter le prince, jusqu'à ce qu'un jeune soldat ayant eu le courage, pour se tenir éveillé, de s'enfoncer un poignard dans la cuisse, signale l'arrivée de la suivante et déjoue ses tentatives; elle reprend sa forme, et on finit par saisir et tuer le monstre. Ce ne sont là que des contes de fée auxquels, il faut le dire, personne ne croit plus bien fermement, sauf les enfans, dont l'esprit est nourri de ces rêveries. On les répète pourtant; bien des gens sont de l'avis de Sganarelle, qui pardonnerait volontiers à Don Juan son impiété, si du moins il croyait au loup-garou, et de toutes ces

traditions, des pratiques du culte, des coutumes de la famille, se forme un héritage que les générations se transmettent, un fonds de vagues croyances ou d'habitudes superstitieuses qu'on observe machinalement, sans les juger ni même y réfléchir.

IV.

On ne peut essayer de tracer un tableau de la religion au Japon sans réserver une place à l'épisode sanglant qui a caractérisé le passage du christianisme. Quoique la propagande catholique n'ait pas laissé de vestiges dans les mœurs, son histoire intéresse doublement les contemporains, qu'elle peut éclairer d'une part sur l'aptitude des Japonais à embrasser et à conserver la foi de l'Évangile, d'autre part sur la haine que son souvenir éveille au fond des cœurs. Nulle part ses conquêtes n'ont été plus rapides, et nulle part moins durables; après avoir fait des prosélytes par centaines de mille, elle a disparu en quelques années sans laisser derrière elle un monument, une secte organisée, un symbole, car on ne peut compter pour tels les traditions vagues et défigurées qui surnagent dans la mémoire de quelques habitans de Nagasaki, descendans plus ou moins avérés des anciens chrétiens. La persécution, qui n'a ait ailleurs que fortifier l'église, est parvenue ici à la détruire.

Les jésuites, depuis longtemps établis à Macao et investis par les bulles papales du droit exclusif d'apostolat dans toute cette partie du monde, firent leur apparition au Japon en 1549, conduits pa les premiers aventuriers portugais. C'étaient, à la vérité, de singuliers parrains que ces écumeurs de mer. L'ignorance complète de la langue du pays et la nécessité de recourir à une prédication mimique ne rebutèrent pas le zèle des missionnaires, qui réussirent à s'établir après quelques tâtonnemens. Les discordes qui déchiraient l'empire des dieux leur offrirent une occasion de s'étendre. On vit bientôt les églises s'élever à la place des *tera* incendiés. En 1582, les pères comptaient 150,000 indigènes et deux cents églises gouvernées par trente-neuf d'entre eux ou par des novices japonais; mais l'esprit de l'inquisition avait pénétré avec les ministres, et les persécutions suivaient quand elles ne précédaient pas les conversions. Le Japon ne connaissait pas l'intolérance, on la lui apprit. Funeste exemple qui devait se retourner contre ceux qui l'avaient donné!

Avec la propagande s'était introduit le commerce, avec les bienfaits de la religion ceux du trafic. C'est ce que laisse clairement entendre le discours d'un daïmio, le prince de Bungo, aux bonzes qui se plaignaient d'être abandonnés. « Allez, leur disait-il, voilà treize ans que ces bons pères sont parmi nous; à leur arrivée, j'a-

vais trois provinces, maintenant j'en ai cinq; mon trésor était vide, il est plus considérable que celui d'aucun de mes rivaux; je n'avais pas d'enfans mâles, le ciel m'a accordé un fils; tout m'a réussi depuis qu'ils sont chez moi. Quels bienfaits semblables ai-je reçus de vos dieux, tant que je les ai servis? » A l'appui de cette réponse, le prince faisait raser plusieurs temples et brûler quelques couvens, donnant par cette marque de son zèle, ajoute l'écrivain ecclésiastique, une preuve évidente de sa foi et de sa charité.

Ce qui est certain, c'est que la nouvelle religion devint le lien politique des feudataires qui luttaient contre le pouvoir central que Taïko-Sama et ses successeurs s'efforçaient de concentrer dans leurs mains. Le nom de chrétien devint synonyme de rebelle, et les shogoun, devenus maîtres de l'aristocratie, ne voulurent pas laisser grossir ce ferment de discorde. Le christianisme menaçait de former un état dans l'état; l'idée d'un pape étranger, suzerain du monarque, qui était lui-même le grand-pontife de sa nation, révoltait l'esprit japonais; aussi le clergé bouddhiste, qui aurait pu vivre en bonne intelligence avec une foi moins éloignée de la sienne qu'on ne pourrait le croire, menacé dans ses intérêts les plus immédiats, se jeta dans la lutte avec fureur et se trouva assez puissant pour susciter l'ouragan qui devait emporter l'église.

En 1587, il fut enjoint à tous les jésuites de quitter le Japon. Dès ce jour, l'arrêt de mort de l'église japonaise était prononcé. Les persécutions commencèrent contre les prosélytes indigènes: des femmes de la cour furent exilées; un daïmio fut contraint d'abjurer. Une inquisition politique sans fanatisme, mais sans scrupule, s'en prit aux fidèles eux-mêmes; les transportations et les exécutions diminuèrent rapidement le nombre des chrétiens. La barbarie des persécuteurs augmentait avec la constance des fidèles. Enfin 40,000 infortunés, derniers représentans de l'église du Japon, réfugiés à Shimabara en 1638, y périrent massacrés par les troupes du shogoun Yeyas, aidées des canons hollandais, emportant avec eux pour longtemps et peut-être pour toujours les dernières espérances de la religion chrétienne au Japon.

Telle fut l'éclosion éphémère du christianisme au Japon. En soixante ans, il avait germé, grandi, s'était épanoui sur ce sol, qu'il eût pu féconder peut-être, et s'était effeuillé pour disparaître absolument sans laisser après lui ni traces de son passage ni héritiers de ses traditions. On ne peut assez déplorer le zèle maladroit qui discrédita l'Évangile par ses violences et menaça des torches de la guerre religieuse un pays las de trois siècles de guerre civile et affamé de repos. Présenté comme une simple croyance spirituelle, le dogme n'eût pas rencontré de résistance dans une nation assez indifférente en pareille matière, et sa morale, voisine de celle

du bouddhisme, se fût établie sans trop de peine; il n'en faut d'autre preuve que la rapidité avec laquelle elle s'était répandue. Mais dès que le pouvoir ombrageux des shogoun se sentait menacé, dès que la vanité nationale s'était crue atteinte, c'en était assez pour faire de tout chrétien un ennemi de son pays, un rebelle, un paria, quelque chose de plus méprisable que le giaour en Palestine ou le juif du moyen âge. Les lois postérieures à l'expulsion totale sont encore pleines de ce souvenir et de l'horreur qu'il inspire, ou qu'on veut qu'il inspire. Les officiers de police (*o mets ké*) sont spécialement chargés de s'enquérir des familles où il y a eu jadis des chrétiens; ils doivent les surveiller, empêcher leurs membres de changer de résidence, et examiner avec soin le corps des défunts pour s'assurer qu'ils ne portent aucun signe particulier. Les naissances, les mariages, sont dans ces familles l'objet d'une inquisition constante, et il leur est interdit de se perpétuer par l'adoption. On poursuit ainsi jusqu'à l'extinction de la race les dernières traditions qui pourraient survivre. Pendant longtemps, à Nagasaki, les Japonais étaient obligés à certain jour de fouler aux pieds la croix, et c'est seulement en 1872 que la légation de France obtint la promesse, inexécutée d'ailleurs, que les écriteaux injurieux pour le christianisme seraient retirés des temples et autres lieux publics.

Ainsi le seul héritage que nous ait transmis le mouvement religieux du XVIe siècle, c'est une haine profonde et peu raisonnée du nom chrétien. Il a certainement compliqué la tâche des missionnaires contemporains, qui rencontrent une prévention irrémédiable dans les esprits les plus éclairés. Le seul rôle auquel ils puissent donc aspirer est de servir de guides de conscience à quelques fidèles épars, et d'enseigner le catéchisme à quelques enfans dont l'éducation leur est confiée. Ils attendent sans se lasser que des édits de tolérance et l'ouverture du pays leur permettent de répandre la parole sacrée. L'Angleterre et surtout l'Amérique envoient, à grands frais, des ministres qui s'installent avec leur famille, réussissent en général à se pourvoir d'un emploi du gouvernement, et se gardent bien de le compromettre par un zèle intempestif; on se demande dans quel dessein les sociétés qui les entretiennent s'imposent cette inutile dépense. Le clergé grec est représenté pour la forme. Les missions étrangères ont une petite troupe compacte, dévouée, prête à tous les sacrifices, et impatiente de se consacrer à l'œuvre de la propagande, digne en un mot, à tous les égards, du respect dont elle est entourée; mais ses efforts se brisent en premier lieu contre les lois, ensuite contre les idées invétérées et l'antagonisme moderne de la nation.

C'est en effet un curieux spectacle que le mouvement d'esprits

qui s'accomplit ici au sujet des croyances de l'Occident. Le fanatisme étroit qui proscrivait *a priori* toute prédication comme un acte de rébellion, tend à disparaître chez les lettrés, mais le sens critique se donne carrière; on ne repousse plus, on examine, et, examen fait, on condamne. L'école nouvelle, qu'on serait tenté d'appeler rationaliste, et dont on peut suivre les développemens dans la presse quotidienne, ne se met guère en peine de défendre les dogmes bouddhistes, dont on voit bien qu'elle se soucie fort peu; elle s'applique surtout à attaquer le christianisme par des argumens dont aucun sans doute n'est bien nouveau, mais qu'il n'est pas moins étrange de rencontrer sous la plume de tels écrivains.

Les miracles font, comme on le pense bien, les frais de cette polémique. « Les missionnaires, dit l'un, nous prennent pour des barbares et des ignorans. Ils nous parlent de colonnes et de nuages de feu, d'êtres vivans dans des baleines, etc., et c'est avec cela qu'ils prétendent nous convertir; mais, miracles pour miracles, les nôtres ne sont pas plus absurdes que les leurs. » Les grands mystères de la théologie ne passent pas plus aisément au crible. « On a bien voulu m'apprendre, dit un autre controversiste, que le Christ était non pas un homme, mais le fils de Dieu, et que le Tout-Puissant l'avait envoyé pour racheter les péchés des hommes. Il y a là quelque chose que je n'entends pas : si Dieu est tout-puissant, s'il a créé et gouverne toutes choses, pourquoi n'a-t-il pas fait les hommes meilleurs dès le début? Mon précepteur officieux me répond que les hommes étaient bons à l'origine, mais qu'étant déchus de cet état, le Christ a été envoyé pour les rédimer. N'est-ce pas là tenir trop de compte de l'humanité? Si Dieu avait un tel pouvoir, il devait donner à l'homme la force de se maintenir dans sa perfection première et la faculté de résister au mal; cela eût épargné l'immense sacrifice nécessaire pour sa rédemption. » On voit qu'ici le raisonnement n'a pas encore pris sur lui d'abdiquer en présence des problèmes où s'abîme, confondue et humiliée, l'âme chrétienne. L'homme ne fait un tel sacrifice qu'à la foi de son enfance, et les croyans passent leur vie à se taxer de crédulité d'un culte à l'autre sans s'interroger sur eux-mêmes. La doctrine de la résurrection finale et du jugement dernier ne trouve pas grâce devant ces intraitables raisonneurs. « Pourquoi, se demandent-ils, Dieu, qui est assez puissant pour reconstituer les corps avec des cendres dispersées au vent, ne se contente-t-il pas d'envoyer les hommes directement au ciel ou au séjour des châtimens, sans les faire passer par l'épreuve de la mort?.. Ce jugement qui doit avoir lieu après la fin du monde, ne ressemblera-t-il pas à une tragédie sans spectateurs? »

Le plus important de tous ces manifestes antichrétiens est une

brochure parue dernièrement (1), qu'on n'a pas été peu surpris de voir accompagnée d'une préface de Shimadzu Saburo, prince de Satzuma, le dernier représentant de la féodalité japonaise, celui-là même qui cause en ce moment tant de tribulations au gouvernement de Yeddo. C'est l'exposé le plus complet et le plus méthodique qui ait été fait par un lettré japonais des objections de toute nature que soulève et des sentimens que rencontre dans la classe la plus distinguée la religion des barbares de l'ouest. L'essai est divisé en cinq parties : la première et la plus longue est consacrée à une revue générale et rapide des livres mosaïques sous forme d'un commentaire attaquant tantôt la sincérité des témoignages, tantôt la valeur de l'enseignement qui en résulte. Le monde créé de rien, tandis que l'homme et la femme sont pétris de limon; le serpent doué de la parole, la faute d'Ève retombant sur ses descendans, le déluge, la destruction universelle, l'arche et la confusion des langues opérée par Dieu dans la crainte de voir s'élever une tour trop haute, sont autant d'inventions que l'auteur rejette sans hésiter, et il ajoute : « Toutes les histoires de la Bible sont semblables. Il faudrait un mois pour en exposer la fausseté en les prenant une à une. L'intervention de Jéhovah dans la vie des patriarches pour les faire changer de nom, les marier, les faire divorcer, etc., semble plutôt d'un homme que d'un Dieu. Quelle mesquinerie! Et puis ce Dieu, qui est le père de l'humanité, l'oublie sans cesse en ne s'occupant que de son peuple à lui; il détruit les Égyptiens par colère, c'est une divinité malfaisante, sans cesse acharnée au carnage. »

Dans la seconde partie, qui est incomparablement la plus intéressante et la plus neuve, l'auteur, se plaçant au point de vue d'un disciple de Confucius, essaie de juger la valeur du christianisme comme loi morale. Aux yeux du philosophe chinois, « la fin de l'homme est atteinte lorsque, tous les particuliers vivant tranquilles dans leurs maisons, tout l'univers est en paix. » Pour arriver à cet état de perfection, il faut pratiquer les cinq vertus cardinales, qui peuvent se résumer dans les deux principales, la fidélité envers les supérieurs civils et politiques de tous grades et l'obéissance respectueuse envers les divers membres de la famille, en premier lieu les père et mère. L'harmonie dans la famille qui en résulte est la base de l'ordre public. Fidélité et respect filial, voilà donc les deux grands devoirs de tout homme vivant. Eh bien! l'erreur fondamentale de Jésus, c'est qu'il fait peu ou point de cas de notre vie réelle et actuelle et qu'il dirige toutes les pensées, toutes les aspirations, vers une vie future dont la félicité sera sans mesure et sans terme.

(1) *Bemmo, or an exposition of error (being a treatise directed against christianity)*, by Yasui Chinhei, a japanese scholar, with a preface by Shimadzu Saburo. Translated by J. H. Gubbins, of H. B. M. legation. Yokohama.

De là le mépris qu'il montre pour ces relations de la vie qui sont le point essentiel. Sans doute le devoir filial était trop profondément gravé dans le cœur humain pour n'en pas tenir compte; aussi Jésus lui donne-t-il une place dans sa doctrine, mais une place subalterne, et en le détournant de son véritable objet vers un objet imaginaire placé dans le ciel. Quant au devoir de soumission comme sujet, qui est presque aussi important, il ne le compte pour rien; lui-même il donne l'exemple de la rébellion sous toutes les formes. Donc les liens de famille se relâcheront, et les discordes civiles éclateront partout où se répandront ses préceptes. Entraînés par l'espoir du bonheur futur, ses adhérens ne reculeront devant rien pour y parvenir, n'hésiteront devant aucune désobéissance. Quant à cet état dont Jésus parle avec tant de confiance, c'est une fantaisie de son imagination fondée sur une connaissance imparfaite des rapports entre l'âme et le corps. Confucius, lui, ne connaissait pas cet état et refusait de s'en occuper. Qu'est-ce après tout qu'une manière d'être où les plaisirs et les facultés de cette vie n'ont plus de place? Comment raisonner là-dessus? » L'auteur japonais n'en fait donc nul cas; ni au prix d'une couronne impériale, ni sous la menace du feu éternel, il ne consentira à s'écarter de la voie toute tracée des devoirs purement humains.

Après avoir discuté les mérites de la doctrine du Christ, dans la troisième partie, il s'attaque aux thèses qui y ont été ajoutées par ses successeurs : la théorie de la rédemption ne lui semble qu'une pure invention, la résurrection n'est qu'une pieuse fraude des disciples, car, à supposer que Jésus fût vraiment revenu à la vie, comment admettre qu'il ne soit apparu qu'aux apôtres et qu'il ne se soit pas montré au peuple pour fortifier sa foi? La quatrième partie est consacrée à combattre l'erreur de ceux qui regardent le christianisme comme une superstition du même caractère inoffensif que le bouddhisme : c'est lui faire trop d'honneur. Comme loi morale, on a vu qu'il est très inférieur; d'autre part son esprit agressif, impatient de contrôle et de toute rivalité, tend à détruire toutes les coutumes établies chez une nation. Depuis son apparition avec le Messie, qui se déclarait venu dans le monde pour y apporter la discorde, jusqu'à nos jours où il a engendré vingt-cinq sectes différentes en Amérique, il a eu pour caractères l'intolérance et le fanatisme. C'est ce zèle aveugle qui constitue son principal danger au Japon. Ceux qui pourraient l'embrasser sont des gens du peuple ignorans et crédules, surpris par des argumens spécieux et répondant à l'appel que l'on fait à leurs appétits égoïstes. Ses partisans ne cherchent qu'à obtenir pour eux-mêmes le bonheur céleste, et c'est un mobile qui n'est propre qu'à corrompre cet idéal de dévoûment au prince sur lequel reposent le caractère et les mœurs de la

nation. La division entre les classes, la guerre civile, voilà les conséquences inévitables de son introduction, sans compter, dans un avenir lointain peut-être, mais certain, l'intervention de quelque puissance étrangère peu scrupuleuse qui s'en ferait un instrument de domination en s'appuyant sur les prosélytes indigènes. Enfin, dans la dernière partie, le critique essaie d'établir les preuves métaphysiques du dogme bouddhiste et de donner une explication rationnelle de la cosmogonie japonaise, mais il se perd dans le domaine des hypothèses; nous ne l'y suivrons pas.

Malgré la rapidité avec laquelle nous avons passé en revue cet essai d'un caractère évidemment sincère et d'un ton généralement modéré, on peut se rendre compte des obstacles insurmontables que rencontre ici le christianisme. Non-seulement il se heurte à la vieille théorie shintoïste latente au fond des âmes, qui repousse énergiquement le péché originel, mais il trouve en face de lui une religion organisée, appuyée sur des dogmes suffisamment mystérieux pour frapper l'esprit des foules, sur un code très précis de morale, sur une théorie complète de la vie, en possession du pays, des lois, des mœurs. Il ne s'agit pas là seulement, comme dans l'Europe du IVe siècle, de balayer un amas confus de superstitions grossières ayant perdu leur sens primitif, mais de combattre un système complet. Tout milite contre lui, la simple profession de foi est déjà une rébellion, et l'on ne saurait répéter avec trop d'insistance que la moindre désobéissance est une tache, une souillure. Le Japonais subordonne la voix de sa conscience à la loi, son Dieu à son empereur. Une hérésie, une innovation défendues lui semblent une félonie et lui en laissent les remords.

Parvînt-il à vaincre ce préjugé, le christianisme verrait se dresser un bien autre adversaire : c'est le scepticisme, qui descend ici jusqu'aux classes inférieures et règne en maître absolu dans les autres. La doctrine de Bouddha, si on ne va pas jusqu'au fond, ressemble fort à une négation du divin; celle de Confucius relègue Dieu dans le domaine des suppositions; elles ont formé des âmes peu crédules et surtout peu religieuses. Le Japon a vieilli dans une sorte d'athéisme dissimulé sous un culte éclatant. Les esprits se sont accoutumés à se contenter d'une contemplation froide et sans élan devant une divinité inaccessible, indéfinissable, impersonnelle; l'enthousiasme ne les pénètre pas, ils ne peuvent ni le concevoir ni le sentir. Cet amour mystique de Dieu, cette aspiration ardente du cœur inassouvi vers un être suprême et compatissant, qui ont peuplé les solitudes de l'Égypte et fait retentir notre moyen âge, ne trouvent pas d'écho et n'excitent que stupéfaction. Le penseur désenchanté, déshabitué de toute illusion, n'en cherche pas de nouvelle, et, — libre des perplexités de l'imagination, des accès de doute et de foi

qui nous tourmentent, de cette curiosité inquiète de l'*au-delà* qui nous travaille sans cesse, — il examine froidement des croyances que le génie d'un Pascal subit plutôt que de tomber dans le vide, et les déclare imperturbablement des contes de nourrice. Enfin cette morale, que nous proclamons si pure et que nous croyons volontiers universelle, excite une profonde et sincère répugnance. On lui reproche de conduire au déchirement de la famille, à la destruction de l'état. Ce qu'elle a de plus beau, le souffle de charité qui l'anime, la compassion pour le malheureux, pour le faible, pour le pécheur repentant, toute cette tendresse débordante de l'Évangile qui a transformé le monde européen, tout cela s'émousse comme un trait sans force sur l'acier d'une cuirasse et glisse inutilement sur des cœurs insensibilisés par dix siècles de bouddhisme.

V.

Après avoir passé en revue les croyances qui se sont, à des degrés divers et à des époques différentes, répandues au Japon, il reste à exposer l'état religieux qui résulte de leurs vicissitudes, les caractères qu'elles ont imprimés à la race, la valeur morale qu'elles lui assignent dans le présent et le rang qu'elles lui promettent dans l'avenir. On a pu voir qu'à l'exception du christianisme tous les cultes ont joui jusqu'à présent d'une tolérance universelle. Le christianisme lui-même, après avoir été longtemps persécuté, n'est plus aujourd'hui proscrit. Si la propagande est interdite, la conversion, quoique mal vue, n'entraîne aucune peine. L'exercice public du culte n'étant permis qu'aux étrangers et dans les limites de leurs concessions, on ne peut le compter parmi les religions établies. Le pur *shinto* ne conserve que quelques rares sectateurs dans des provinces reculées; ceux de la secte dite *riobu shinto*, plus nombreux, sont tout pénétrés des doctrines bouddhistes; le confucianisme ne sort pas des écoles; en réalité, la religion dominante au Japon est sans contestation le bouddhisme. Cependant il n'y a pas, à proprement parler, de religion d'état. Suivant les variations de la politique, un culte peut être plus favorisé que l'autre; aucun n'est l'objet d'une protection exclusive; tous sont soumis à la surveillance officielle d'un département ministériel, le *kio busho*, qui pourvoit aux vacances et répartit le budget. Les églises sont en tutelle et dans une dépendance absolue du gouvernement, qui leur demande avant tout la soumission et le silence. Le clergé, sans rôle public, sans voix dans les conseils, n'a aucune influence sociale, et quelques hautes fonctions du sacerdoce, confiées par la coutume à certains princes du sang, ne leur sont conférées que pour les neu-

traliser. Le gouvernement est laïque et s'inquiète fort peu de l'état des consciences. Un dogme unique à ses yeux prime et remplace tous les dogmes religieux, c'est celui de l'infaillibilité du pouvoir.

Le Japon, au point de vue religieux, est divisé en deux catégories très tranchées : en bas règnent les superstitions grossières et l'idolâtrie sans ferveur; parmi les classes éclairées, dirigeantes ou moyennes domine sans partage l'incrédulité la plus absolue, et non-seulement l'incrédulité est complète, ce que justifie suffisamment le caractère de la religion établie, mais elle est satisfaite d'elle-même et se suffit. Le scepticisme s'affirme hautement; il s'applaudit; il ne se sent pas dévoré des inquiétudes qui harcèlent le libre penseur né sous notre soleil. Les lettrés, les samouraï, prennent en pitié les gens du peuple qu'ils voient crier et danser dans les matsuri, rient de leur ignorance et, fermes dans leur négation, ne se demandent pas s'il existe au-dessus de ces erreurs une vérité quelconque. Mais on a beau fermer son esprit aux préoccupations métaphysiques, on n'échappe pas à l'action indirecte des religions. Par la littérature, par les mœurs, par les lois, leurs doctrines éthiques se glissent jusque dans notre entendement, et, tout en proclamant notre indépendance, nous portons involontairement le joug despotique que l'éducation, la tradition, le milieu imposent à notre pensée et la tournure qu'ils donnent à nos jugemens. L'homme plonge par mille racines invisibles dans le passé de sa race et, à travers les générations, s'imprègne de son génie, comme le nouveau plan de vigne puise dans un même terroir le parfum toujours identique auquel on reconnaît le vin qu'il a donné.

L'athéisme n'exempte pas de l'influence subtile et détournée des dogmes traduits par l'instinct populaire en maximes de conduite. C'est donc bien la religion qui est responsable de l'état moral du Japon; c'est elle qui l'a fait ce qu'il est. Or on sait ce qu'elle enseigne : l'univers est un rêve, le résultat d'une catastrophe; la vie est un accident fâcheux, sans but, sans cause raisonnable. L'absolu n'est pas de ce monde; l'homme ne peut ni le saisir ni le concevoir; c'est folie de sa part d'imaginer une divinité occupée de veiller sur lui et de le protéger; il n'est qu'une forme accidentellement animée de la substance impersonnelle et sa destinée finale est d'aller s'y perdre. En présence du néant qui l'entoure et qui l'attend, ses joies ne sont que des gaîtés de prisonnier dans sa geôle, ses peines ne sont que des vagissemens d'enfant. Qu'est-ce que tout cela devant l'éternel non-être? Qu'espérer? que faire, que souhaiter? La créature isolée de son créateur trouve en elle une certaine lumière qui lui indique la « voie » et lui conseille la pureté, seul moyen de ne pas s'exposer au cauchemar d'une nouvelle vie; mais

au-delà que peut-elle entreprendre quand tout est vanité et néant? Une illusion vaut-elle un effort? L'activité humaine n'est que le va-et-vient stupide d'un singe en cage. Que l'homme reste donc en repos, absorbé par avance dans la contemplation du *nirwana*.

Une pareille doctrine engendre nécessairement deux sortes de sectateurs : d'une part les ascètes qui, pénétrés du néant de la vie, y renoncent, s'enferment et rêvent au grand inconnu; on en rencontre ici quelques-uns parmi les vieillards revenus des passions et des enchantemens de la jeunesse; d'autre part les libertins, dont le raisonnement inconscient peut s'ébaucher ainsi : puisqu'il n'y a point de but à cette vie, puisque toute œuvre est maudite et qu'il est inutile de nous attacher à quelque devoir supérieur, passons du moins le plus joyeusement possible le temps qu'il faut passer ici-bas, jouissons avidement de ces biens illusoires si prompts à s'envoler, amusons-nous d'avance pour une éternité. Ceux-là forment la majorité, et leur gaîté bruyante, parfois un peu forcée, est le premier trait du caractère national qui frappe le voyageur. On les comprend mieux quand, par une radieuse matinée d'automne, on voit le Fusiyama dessiner ses contours majestueux dans un ciel de lumière et les sommets des montagnes voisines se profiler dans un azur d'une transparence incomparable. Si c'est là un rêve, il faut convenir qu'il porte à la joie, et que cette fête du soleil explique la bonne humeur native. En revanche, quel abattement quand viennent les longues pluies du printemps et les lourdes chaleurs humides de l'été! Le corps est engourdi, comme énervé; une somnolence irrésistible pèse sur l'esprit. La nature, de complicité avec la religion, pousse l'homme à la paresse béate, en même temps que par sa fécondité elle le dispense des âpres labeurs.

Un oisif perdu dans un rêve ou s'ébattant dans une fête, voilà ce qu'on rencontrerait dans tout Japonais, si les nécessités de la vie sociale et matérielle n'y mettaient ordre. A l'inaction correspond nécessairement une certaine infirmité de l'esprit, même dans les organisations les plus favorisées. Tout flotte dans ces têtes, rien ne se fixe autour d'une vérité centrale, ne s'asseoit sur une base assurée; il y a beaucoup d'idées, pas de système, — de l'intelligence et pas de méthode, — des pensées, mais sans ordre et sans lien logique. Ces pensées d'ailleurs restent des hypothèses et ne prennent pas la force de convictions. L'individu ne croit fermement à rien, ni au bien ni au mal. Aussi est-il peu capable des grandes vertus faites d'efforts constans et de foi profonde. Il lui serait plus facile de tomber dans le vice; c'est pourquoi la sévérité extrême de la loi positive a dû suppléer ici aux lacunes de la loi morale. Le point d'honneur, cette morale de l'orgueil, qui parle si haut, prête main-

forte au code; mais quand ils se taisent tous deux, la conscience n'est plus assez puissante pour imposer silence aux instincts.

L'absence de principes raisonnés et fondés sur une certitude intérieure invite à l'abdication de la volonté individuelle. Incapable de se tracer à lui-même une ligne de conduite, le particulier se soumet volontiers à celle qu'on lui impose; il accepte l'impulsion comme un corps inerte obéit à la force qui le pousse. De là cette facilité à accueillir l'ingérence du pouvoir dans tous ses actes, à se laisser dicter un programme de vie domestique et intime; de là aussi cette propension des monarques à étendre le domaine des décrets là où ils n'ont que faire. « Les pères et les fils, les frères, les époux et tous les membres d'une même famille doivent vivre en bonne intelligence; traitez avec douceur les subalternes et soyez fidèles à votre maître. — Il faut remplir avec courage et persévérance les devoirs de sa profession et ne pas chercher à paraître au-dessus de sa condition... Il ne faut être ni querelleur, ni impatient, ni prendre parti inconsidérément dans une discussion... Qu'on respecte cela. » Ainsi parle un édit ancien, modèle excellent de gouvernement paternel. L'âme déprimée ne montre plus ni enthousiasme ni résistance; elle ne songe pas à répondre : ici s'arrête votre empire, et là commence le mien.

S'il faut juger un système philosophique par ses résultats, celui du bouddhisme doit être condamné sévèrement; mais le pire de ses effets est d'avoir tué l'esprit religieux proprement dit. Son catéchisme nihiliste a détourné les prosélytes de toute croyance et répandu non-seulement l'incrédulité à certains dogmes, mais l'indifférence générale en matière de foi. C'est sans doute une belle et nécessaire vertu que la tolérance, mais c'est un malheur que le scepticisme; la valeur absolue d'un symbole importe moins pour le développement d'un peuple que le degré de ferveur avec lequel il est professé; tous les systèmes dogmatiques sont bons, pourvu qu'on y croie; le pire suffit pour élever l'homme au-dessus de lui-même, vers ces régions où planent la beauté et la bonté idéales. Or, quelque nom qu'elle porte, la religion n'est pour les Japonais qu'une spéculation qui ne les émeut pas et qui n'excite ni leur intérêt, ni même leur curiosité. Ils ne sentent pas le besoin auquel elle répond. Elle constitue à leurs yeux une façon d'être, un complément de l'éducation, une modalité de l'état des personnes; elle ne va pas remuer en eux des profondeurs obscures. « Au fond, tout cela n'est que pure grimace, opine un des écrivains déjà cités, qui s'efforce de prouver l'inanité de toutes les croyances. Comment croire que la religion favorise la civilisation? Voyez l'Europe et l'Amérique : elle semble y disparaître à mesure que les sciences et

les arts y font des progrès. Elle n'a donc aucune action sur la civilisation d'un peuple. » Comme on le voit, ce passage, dirigé surtout contre le christianisme, va jusqu'à dénier toute influence bienfaisante aux inspirations religieuses.

Et cependant l'histoire est là pour témoigner que les fermes croyances sont un élément prépondérant de l'éducation des grandes races. Il y a au fond de la nature humaine une lutte sourde entre l'égoïsme natif et l'on ne sait quel impérieux besoin de sacrifice et de dévoûment. De toutes les forces qui font pencher la balance vers la générosité et arrachent l'homme à son individualisme, la religion est sans contredit la plus puissante. C'est par elle qu'il se sent un point d'appui sur l'absolu, un lien avec l'infini, et par conséquent une conscience souveraine et des droits imprescriptibles; mais quand le doute est partout, les opinions chancelantes ne sont plus des convictions, ce sont des hypothèses que l'on abandonne suivant la première impulsion venue, il n'y a pas d'esprit public parce qu'il n'y a pas de caractères. Une nation dans de telles conditions peut arriver à un haut degré de prospérité matérielle et de raffinement, mais comme corps politique, elle est vouée à l'anarchie, et, comme famille humaine, elle reste dans ces limbes où séjournent encore les organismes imparfaits.

Cette éclipse totale du sentiment religieux est-elle définitive? ou peut-on espérer un retour spiritualiste dont l'histoire ne fournit guère d'exemples? Y a-t-il un remède au scepticisme, et faut-il voir un symptôme favorable dans la multiplicité des discussions qui s'engagent dans la presse à propos des dogmes chrétiens et des récits bibliques? A y regarder de près, c'est non point un élan mystique qui se révèle dans ces thèses, mais un sens critique qui en est précisément exclusif. Le mouvement qui s'accomplit dans les esprits a pour objet de répudier à la fois les religions natives comme surannées, et les religions étrangères comme absurdes; il rappelle de loin celui qui signala la fin du XVIIIe siècle en France. Les conversions obtenues par les missionnaires, quand elles ne sont pas le prix convenu de leur bienfaisance charitable, indiquent moins un réveil de la piété qu'une certaine versatilité plus manifeste encore dans d'autres imitations européennes. Il y a environ deux ans, il fut question de réunir une sorte de concile où tous les cultes reconnus du globe auraient envoyé leurs avocats et dont l'œuvre eût consisté à fixer une croyance unique pour tous les sujets du mikado. Ainsi l'on n'hésitait pas à trancher législativement une question de foi, et l'on se disposait sans embarras à décerner le prix entre les différens dieux au plus méritant et au plus raisonnable. On s'aperçut à temps qu'il est encore plus difficile de décréter un symbole que d'importer

d'une seule pièce un code tout entier, et l'entreprise fut abandonnée. Elle suffit à montrer combien on est loin encore de concevoir la notion du sentiment religieux intime et indépendant.

Peut-on du moins espérer qu'à la longue le christianisme, en se répandant, transformera les esprits en touchant les cœurs? Il est à craindre que non. On a vu les obstacles de toute sorte qu'en rencontre l'établissement. Fût-il établi, son influence serait encore restreinte, d'un côté par les lois civiles qui envahissent et dominent tyranniquement la conscience individuelle, de l'autre par la casuistique. Le génie des Japonais, rebelle à la synthèse, s'attache aux détails, les examine curieusement, les juge quelquefois avec sagacité, sans envisager l'ensemble. Chaque dogme serait l'objet d'une controverse indéfinie; on se perdrait, comme les sectes russes, dans des querelles interminables sur le Verbe semblable au Père, ou consubstantiel, sur le rituel; on retomberait dans ces discussions théologiques auxquelles Yéyas avait dû imposer silence; mais pendant ce temps la grande révélation morale passerait inaperçue, la vraie conversion resterait à faire. Il y a des peuples, il faut le reconnaître, que le christianisme n'a pas émus. C'est dans sa pureté primitive une religion de sentiment, d'amour, qui demande, pour être féconde à tomber sur des âmes tendres, sur des générations encore naïves et pleines de sève; elle dépérit sur le sol épuisé et usé de l'extrême Orient. Les vieilles races sont, comme les vieilles gens, portées à l'égoïsme; on risque de ne pas rencontrer d'écho parmi elles quand on vient leur prêcher, comme préceptes souverains, l'amour du prochain et le sacrifice de soi-même. On peut donc augurer que cet élément civilisateur manquera au développement ultérieur du Japon, et l'on ne peut que le déplorer, quand on considère combien il y a loin encore de son idéal moral à celui de l'Europe, combien sont incompatibles ses vues et les nôtres sur ces conceptions fondamentales, Dieu, le bien, l'honneur, la fin de l'homme, conceptions dont l'identité révèle, chez les peuples divers où elle se rencontre, l'unité d'origine. Sans doute, le divorce n'est pas à tout jamais irréconciliable; un contact prolongé peut, par la suite des temps, changer le caractère du peuple japonais; mais les siècles devront passer avant que nous puissions, dans ses enfans, reconnaître des fils de la même mère.

GEORGE BOUSQUET.

Yeddo, 15 décembre 1875.

LE

COMTE DE CAVOUR

ÉTUDE DE POLITIQUE NATIONALE ET PARLEMENTAIRE.

I. *Il conte di Cavour, ricordi biografici*, par Giuseppe Massari, 1 vol. in-3°. — II. *Discorsi parlamentari del conte Camillo di Cavour*, raccolti e publicati per ordine della camera dei deputati, 12 vol. — III. *Le comte de Cavour, récits et souvenirs*, par M. W. de La Rive, 1 vol. in-8°, etc. — IV. Documens inédits, etc.

I.

LA JEUNESSE DE CAVOUR. — LE PIÉMONT ET L'ITALIE APRÈS LA DÉFAITE.

Une des révolutions les plus extraordinaires du siècle a fait de l'Italie une nation constituée, élevée au rang des puissances du monde. On ne peut pas dire que ce soit une résurrection : l'Italie, telle qu'elle est sortie des événemens contemporains, ne ressemble à rien de ce qui a existé, elle n'a de commun avec le passé qu'un nom flottant à travers les âges, le ciel qui l'éclaire, les mers qui la baignent et les traditions multiples de vingt cités brillantes qui sont venues se fondre dans l'unité nationale. L'Italie d'aujourd'hui est une création nouvelle, originale et profonde, œuvre préparée par l'histoire sans doute, mais en même temps œuvre toute moderne de la politique, des circonstances, de l'audace, de l'habileté. Maintenant que cette œuvre est accomplie, elle paraît naturelle et simple; elle est entrée si intimement dans l'ordre général qu'on a de la peine à imaginer tout ce qu'il faudrait de bouleversemens, de réac-

tions de toute sorte pour la détruire. Il y a moins de vingt-cinq ans, elle semblait impossible, tant elle supposait de conditions et d'événemens presque irréalisables. Il a fallu, pour qu'elle devînt une réalité, des révolutions européennes, des déplacemens d'équilibre, des guerres inattendues, quoique savamment préparées, des drames de diplomatie, des disparitions de souverainetés locales, la transformation complète de l'institution la plus universelle et la plus immuable, de la papauté temporelle; il a fallu qu'il y eût au pied des Alpes un petit peuple, modèle de courage, de dévoûment et de discipline, à la tête de ce peuple, un prince popularisé par le patriotisme, même si l'on veut par une ambition de race, et dans les conseils de ce prince, de ce peuple, un de ces ministres de génie qui semblent faits pour les entreprises les plus compliquées, les plus périlleuses.

Entrer dans la vie publique à une heure d'épreuve universelle comme 1848, prendre d'une main hardie les affaires de son pays au lendemain d'un désastre national qui semblait pour longtemps irréparable, et d'une révolution intérieure pleine de doutes; marcher au milieu de toutes les difficultés de réorganisation, au milieu de tous les soubresauts de la politique européenne sans faiblir, sans dévier un instant, faisant concourir tout au même but, — conspirer en plein jour pendant dix années pour la plus noble des causes, il est vrai, mais enfin pour une cause dont le triomphe ne pouvait se réaliser qu'au prix de changemens presque impossibles, et réussir à faire passer dans son camp les sympathies, les alliances, la force même des choses, dirai-je, puis disparaître tout à coup lorsque l'œuvre en est venue à ce point où le passé semble un rêve : c'est la destinée du comte de Cavour! Ce que l'Italie eût été sans lui, ce qu'elle serait encore, on ne peut même en avoir l'idée désormais; par lui, elle a été ce qu'elle est, elle s'est formée, disciplinée, agglomérée à travers toutes les divisions, elle est devenue une puissance nouvelle trouvant dans le petit Piémont le cadre tout prêt d'une nationalité vivante, et cette œuvre d'énergie, de persévérance, de souplesse, de combinaison profonde est une des expressions les plus complètes, les plus instructives de l'art de gouverner.

Elle montre comment on relève un pays accablé par la défaite, comment on se sert du régime parlementaire, de la liberté régulière pour réaliser une pensée nationale, comment aussi par cette politique patiemment, résolûment suivie sous l'inspiration du patriotisme, on déjoue toutes les fatalités de révolution ou de réaction qui compromettent les causes les plus justes. Elle montre enfin ce que c'est qu'un conservateur libéral mettant son génie à s'identifier avec son pays et avec son temps, habile à se servir de tout,

même de ses adversaires ou de l'imprévu, cachant la profondeur des calculs sous l'humeur facile, sachant préparer et dominer les événemens par la puissance d'une raison clairvoyante et sûre, par une audace inventive dans l'exécution de desseins toujours nouveaux et toujours agrandis.

I.

Un jour, vers l'automne de 1850, à la veille d'entrer pour la première fois au pouvoir comme simple ministre du commerce, Cavour visitait les provinces du Piémont et il s'arrêtait à Stresa, aux bords du Lac-Majeur, dans la maison du philosophe Rosmini, où il se rencontrait avec Manzoni. Ces esprits supérieurs s'entretenaient des destinées de l'Italie, regardant fixement du haut de la villa Bolongaro la rive opposée, qui restait pour le moment, qui semblait devoir rester pour longtemps autrichienne. Manzoni, dans l'ingénuité de son âme, ne cessait d'espérer; Rosmini souriait tristement des illusions du poète. Cavour se frottait les mains, — c'était déjà un de ses gestes familiers, — et il répétait avec une vivacité persuasive : « Nous ferons quelque chose. »

Celui qui disposait ainsi sans façon de l'avenir était un homme jeune encore, impatient de vivre, qui venait de faire ses premières armes dans la mêlée des révolutions de 1848 et qui portait dans le tourbillon public un esprit net, une volonté résolue, une des natures les plus libres, les mieux trempées pour l'action. Ce n'était pas un révolutionnaire songeant à renouer des conjurations lorsqu'il parlait de « faire quelque chose; » c'était au contraire l'homme le plus essentiellement politique, ayant à la fois la solidité de la vieille race piémontaise, sans en avoir les préjugés, et la séve patriotique, libérale, des générations nouvelles sans en avoir les passions chimériques, surtout sans avoir été jamais un conspirateur. Sa fortune a été de venir à propos et de se trouver préparé à tout par sa naissance, par son éducation comme par son tempérament. Il était né à Turin, le 1er août 1810, dans une de ces heures où certes nul n'aurait dit ni pensé que celui qui venait de naître devait un jour faire revivre, au profit de princes alors découronnés et bannis, ce nom de royaume d'Italie dont la fantaisie d'un glorieux despote couvrait une fiction de nationalité. C'était le second fils du marquis Michel Benso de Cavour, le dernier venu d'une des plus anciennes maisons piémontaises sortie de cette petite république de Chieri, appelée la république des sept B, parce que là ont vécu autrefois sept familles qui ont fait leur chemin dans le monde : les Benso, les Balbo, les Balbiani, les Biscaretti, les Buschetti, les Bertone, — et les Broglie,

destinés à l'illustration dans un autre pays. Par son aïeule paternelle, Camille de Cavour tenait à la Savoie et à l'aimable race de saint François de Sales; il tenait à Genève par sa mère, une de Sellon, et un peu à la France par bien des relations, par les deux sœurs de sa mère, mariées, l'une au duc de Clermont-Tonnerre, personnage de cour sous la restauration, — l'autre au baron d'Auzers, gentilhomme d'Auvergne qui, après avoir été fonctionnaire de l'empire au-delà des Alpes, restait fixé à Turin. C'est dans ce monde varié, au fond très uni, souvent rassemblé à Turin ou à Genève, c'est dans cette atmosphère saine et fortifiante que Camille de Cavour était né et avait grandi, — enfant robuste, heureux de vivre, pétulant et répandant la joie autour de lui, — jeune homme au caractère décidé, à l'esprit libre et ouvert, à l'intelligence prompte à tout saisir ou à tout deviner.

Cavour a été un des plus jeunes de cette génération qui, au lendemain des restaurations de 1815 et sous le poids des réactions prolongées, a commencé à mûrir dans l'obscurité des règnes absolutistes pour l'affranchissement de l'Italie et les revendications libérales. Il n'avait que cinq ans en 1815, au moment où se dénouait la tragédie guerrière qui emportait l'empire et relevait le Piémont indépendant. A dix ans, admis à l'académie militaire, cette école de la jeune noblesse, et bientôt attaché comme page à la maison du prince de Carignan, de celui qui devait être Charles-Albert, il avait du premier coup laissé éclater l'impétueuse vivacité de son humeur native en se révoltant contre cette domesticité dorée. A dix-huit ans, il était le plus brillant et le plus aimable des sous-lieutenans du génie, menant gaîment la vie militaire à Vintimille, à Turin, à Gênes, — surtout à Gênes, où il trouvait la liberté et les séductions d'une ville d'affaires et de plaisirs. A vingt-deux ans, il avait déjà donné sa démission, après avoir payé d'une disgrâce, d'une sorte d'exil dans une petite station des Alpes quelques paroles trop hardies, un cri d'émotion généreuse et sympathique dont il avait salué la révolution française de 1830. Réduit, pour toute distraction, à jouer au *tarok* avec les entrepreneurs du fort de Bard, son lieu d'exil, et menacé d'être toujours suspect à un pouvoir ombrageux, il avait pris son parti, il se résignait à n'être plus qu'un « obscur citoyen du Piémont, » comme il s'appelait lui-même, un jeune fils de famille, arrêté au seuil d'une carrière brillante; mais cet « obscur citoyen du Piémont, » ce jeune homme vibrant à un souffle de liberté venu de France, cet officier démissionnaire de vingt-deux ans, était de ceux qui arrivent par tous les chemins, qui ne se laissent ni abattre ni même irriter par un mécompte ou une disgrâce. Exilé de la vie militaire, il se retrouvait le lendemain alerte et ré-

solu, mêlant les affaires d'agriculture, les plaisirs du monde et les voyages, portant dans une carrière agrandie une séve d'activité inépuisable, avec cette fixité précoce d'idées libérales et patriotiques qui lui faisait dire que « dans ses rêves de jeunesse il se voyait déjà ministre du royaume d'Italie, » — qui lui faisait aussi écrire à sa tante, Mme de Sellon, après la « démarche décisive, » la démission : « Ne croyez pas que tout ce que ce j'ai souffert, au moral s'entend, ait en rien abattu mon amour pour les idées que j'avais. Ces idées font partie de mon existence; je les professerai, je les soutiendrai tant que j'aurai un souffle de vie. » C'était déjà tout l'homme dans l'officier démissionnaire de 1832, dans le jeune réfractaire du commencement de ce règne, — le règne de Charles-Albert, — qui devait finir par une explosion nationale, mais qui, pour le moment, restait sous la garde des jésuites et de l'Autriche.

Trois choses ont servi à développer, à dégager en quelque sorte cette heureuse nature en lui imprimant son originalité. Évidemment Cavour s'est toujours ressenti de la vie de famille qui avait été sa première éducation. Il en avait reçu, non des opinions qu'il n'a tenues que de son temps et de son instinct, mais ce qui fait l'homme et le caractère. Il s'était formé moralement dans un milieu où des habitudes d'affection et de société tempéraient les dissidences de politique et même de religion, — car si à Turin ce monde des Cavour, des d'Auzers, des Clermont-Tonnerre était profondément attaché aux traditions d'absolutisme religieux et monarchique, à Genève le comte de Sellon, protestant et libéral, gardait une foi ardente à ce qu'il y avait de plus élevé, dans les idées du XVIIIe siècle, de la révolution française. Partagé entre ces influences de famille, Camille de Cavour les réconciliait dans sa libre nature. Avec son oncle, M. de Sellon, il se laissait aller à la fascination des idées nouvelles. Avec M. d'Auzers, absolutiste de conviction, mais homme de savoir, de bonne compagnie, qui se plaisait à la discussion même avec les jeunes gens, il aiguisait son intelligence. A l'école de la grâce maternelle, auprès de Mme d'Auzers qui avait l'esprit alerte, vivant et animé de son neveu, chez Mme de Clermont-Tonnerre, femme d'un royalisme extrême, mais d'une indulgence aimable, dans tout ce monde il avait puisé l'aménité, le goût de la tolérance, une dignité facile et même la fierté perçant parfois à travers l'enjoûment. Qu'on ne s'y trompe pas : avec les opinions les plus libres sur le prestige et les droits de la naissance, avec toutes ses audaces, Cavour n'a jamais été un aristocrate défroqué, reniant certaines traditions de race, l'esprit et les usages de famille. Au plus haut degré de sa fortune politique il est toujours resté le même. Dans cette « maison Cavour » qu'il n'a cessé d'habiter lorsqu'il était

ministre, qui restait la demeure patrimoniale, son frère aîné avait le premier rang, et, encore bien peu de mois avant sa mort, un jour qu'il était en chemin de fer à quelques milles de Turin, Cavour regardant la campagne fuyante disait à un de ses compagnons de voyage : « Voyez-vous là-bas cette flèche à demi cachée dans les arbres? C'est le clocher de l'église de Santena. Là est le château héréditaire de ma famille, c'est là que je veux reposer après ma mort! » Avant de disparaître avec la fierté d'un nom agrandi, il semblait rendre témoignage de la puissance survivante de ces impressions premières qui avaient contribué à former le jeune homme.

Une autre influence sensible dans cette souple et vigoureuse organisation a été l'éducation presque exclusivement scientifique de l'académie militaire. Par le fait, Cavour avait peu d'instruction littéraire. « Dans ma jeunesse, disait-il, on ne m'a jamais appris à écrire; jamais je n'ai eu de professeur de rhétorique ni même d'humanités... » Parfois dans sa vie active, il a mis une sorte de coquetterie d'ignorance à prétendre qu'il ne savait ni le grec ni le latin, et gaîment il soutenait qu'il lui était « plus facile de faire l'Italie que de faire un sonnet. » Il avait suppléé à ce qui lui manquait par la volonté ou la curiosité d'un esprit qui savait s'intéresser à tout, même à un roman nouveau, ou qui se mettait courageusement à apprendre l'anglais dans l'histoire de lord Mahon. Au fond, c'était une intelligence façonnée et disciplinée par les mathématiques, qu'il avait étudiées avec succès à l'académie militaire sous le savant géomètre Giovanni Plana. « Voilà qui forme une tête et qui apprend à penser! disait-il... De l'étude des triangles et des formules algébriques, je suis passé à celle des hommes et des choses. Je comprends aujourd'hui combien cette étude m'a été utile par ce que je fais avec les choses et les hommes. » Il croyait devoir à cette éducation première la faculté « d'entasser dans sa tête une longue série de théorèmes et de corollaires qui gardaient toujours leur ordre de bataille... » Il est certain que l'étude des mathématiques avait développé en lui un goût naturel de précision, de clarté et d'exactitude, qu'elle lui avait donné une facilité prodigieuse à jouer avec les chiffres et avec les calculs. Peut-être y mettait-il un peu de fantaisie ou un peu de coquetterie comme il en mettait dans sa prétention à l'ignorance littéraire. La vérité est que l'étude des mathématiques n'aurait point suffi, si cet esprit, pour qui tout est devenu une force, n'eût été fécondé en même temps par une influence bien autrement puissante, par l'expérience, par les voyages, par des études multiples, par la vie réelle, pratique, sous toutes les formes.

Cette vie réelle a été une des grandes institutrices de Cavour. Aussitôt après sa démission d'officier du génie, il n'avait point hé-

sité. Militaire la veille, il se faisait le lendemain agriculteur; il devenait une sorte d'intendant des biens fort négligés de la famille. Militaire et agriculteur, c'étaient là, sans qu'il le sût, les deux écoles les plus sérieuses pour le politique. L'agriculture avait le mérite d'être la seule occupation possible sous un pouvoir qui voyait un péril révolutionnaire jusque dans l'industrie : Cavour s'adonnait à la vie agricole non avec dégoût ou par passe-temps, mais avec le feu d'une activité impatiente, avec l'entrain et les ressources d'une nature disposée, selon son expression, à ne pas faire les choses à demi, prenant à tout un goût et un intérêt croissant. « Je suis dans les grandes spéculations, écrivait-il à ses amis de Genève, j'ai acheté une vaste terre dans les rizières. Je crois avoir fait une excellente affaire; il me manque seulement l'argent pour la payer; à cela près, elle doit me donner un bénéfice superbe. Je ne sais pas faire les choses à demi; une fois lancé dans les affaires, je m'y suis donné tout entier. J'y suis d'ailleurs forcé par ma position. Je suis cadet, ce qui veut dire beaucoup dans un pays aristocratiquement constitué; il faut que je me crée un sort à la sueur de mon front... » Cette vaste terre dont il parle, c'est Leri créé et transformé par Cavour en plein Vercellais, ce Leri où tout-puissant ministre il est allé si souvent chercher vingt-quatre heures de repos au milieu des plus dévorantes affaires.

C'est là, dans ce pays assez monotone de Verceil, dans cette plaine couverte de rizières et de prairies sans ombrages, c'est là que Camille de Cavour a vécu pendant des années, syndic de son village et fermier, dirigeant lui-même tous les détails d'une immense exploitation, cherchant un secours dans les découvertes de la science, introduisant les procédés nouveaux, les machines dans ses cultures, et faisant d'une terre délabrée un domaine modèle. C'était son œuvre, sa conquête, prélude de bien d'autres conquêtes, et, à mesure que le succès souriait à sa hardiesse, il ne craignait pas d'étendre ses opérations; il avait de l'activité pour tout, pour un défrichement de forêt comme pour la création d'un canal ou d'une banque, pour l'acclimatation de la betterave comme pour l'établissement d'une fabrique de sucre ou d'une manufacture de produits chimiques. Un jour même, il avait entrepris de fournir huit cents moutons mérinos au pacha d'Égypte, et il tint son engagement, quoiqu'il fût d'abord assez embarrassé. Assurément cette vie occupée et active au milieu de laquelle il offrait parfois à ses amis la libre et joyeuse hospitalité non d'une résidence de luxe, mais d'une ferme opulente, cette vie a été féconde pour Cavour. Il lui a dû ce qui a été une partie de son originalité et de sa force dans la politique, cette expérience familière

des choses et des hommes dont il parlait, la connaissance pratique de tous les intérêts, l'habileté et la justesse dans le maniement des ressorts de la fortune d'un pays. Après cela, ce fut toujours le personnage le moins absorbé même quand il était le plus occupé, et, en paraissant être tout entier à ses exploitations agricoles, il ne laissait pas encore de mener de front la vie du monde.

Lorsqu'il n'était pas à sa vie de campagne, il était à Turin, animant de sa verve intarissable le salon de sa tante, la duchesse de Clermont-Tonnerre, ou se plaisant, s'instruisant aux conversations fines, sensées et libérales de l'ambassadeur de France, M. de Barante, et de son secrétaire, M. d'Haussonville. Lorsque l'air de Turin lui pesait, il allait à Genève, où il se trouvait auprès de son oncle, M. de Sellon, dans cette cordiale et intelligente société des La Rive, des Naville, des Lullin de Chateauvieux, avec qui il passait ces soirées qu'il rappelle, « devisant sur les affaires de l'Europe, redressant les faux systèmes, recomposant les mauvais ministères, enfin arrangeant le tout pour le mieux. » Lorsqu'il se sentait un peu à l'étroit à Genève, il partait pour Paris et Londres, ces deux grands théâtres du monde. Deux fois, en 1835 et en 1843, il a visité la France et l'Angleterre en voyageur qui ne perdait pas son temps.

L'Angleterre l'intéressait visiblement par ses institutions, par ses luttes parlementaires, par le déploiement de toutes les forces nationales, agricoles et industrielles. En France, tout l'attirait, la politique et la vie sociale. Accueilli pour son nom, pour son esprit et sa bonne grâce dans les principaux salons, il en subissait les séductions. Peut-être même se laissait-il aller à bien d'autres séductions. Que dirai-je ? Il avait la verdeur de la jeunesse, il aimait les plaisirs, il ne se piquait pas d'être un sage, et, hardi au jeu comme en tout, il ne reculait pas, en belle compagnie, devant une partie de whist à vingt-cinq louis la fiche; mais ces fougues ne l'empêchaient pas de rester un observateur attentif, de goûter les choses sérieuses, surtout d'être sensible au charme élevé et délicat de la vie parisienne, et de Londres il écrivait gracieusement à Mme de Circourt, avec qui il est resté toujours en correspondance : « L'Angleterre est un pays d'immenses ressources;... mais ce qu'on y chercherait vainement, c'est cette admirable union de la science et de l'esprit, de la profondeur et de l'amabilité, du fonds et de la forme qui fait le charme de certains salons parisiens, charme qu'on regrette toute la vie une fois qu'on l'a goûté et qu'on ne retrouve plus lorsqu'on est éloigné de cette oasis intellectuelle... » Et faisant un retour sur son propre pays, il ajoutait : « Sous certains rapports, l'air du Piémont est plus lourd que celui de Londres. Le ciel est pur, mais l'horizon moral

est tellement obscurci par les nuages qu'y développe un système éminemment compressif, que l'esprit y a encore moins d'élasticité qu'en Angleterre... » A défaut d'élasticité, l'Angleterre avait toujours sans doute ses autres mérites que Cavour appréciait, non toutefois sans garder une préférence visible pour la France. « Quand vous m'aurez montré un duc de Broglie anglais ou allemand, disait-il avec feu à M. de La Rive, je commencerai à douter de mon opinion sur la supériorité morale, intellectuelle et politique de la France, opinion qui s'enracine chaque jour davantage dans mon esprit. » Ces voyages, mêlés d'observations sérieuses et de plaisirs, ont eu certainement une influence sensible sur Camille de Cavour. Ils l'ont initié jeune encore aux mouvemens européens, aux intérêts compliqués du monde, aux spectacles divers de la politique en Angleterre et en France, en Belgique et en Suisse. Ils lui donnaient ce que j'appellerais le sens extérieur et diplomatique, comme l'agriculture pratiquée dans certaines proportions lui donnait le sens de toutes les réalités intérieures.

C'était alors la vie d'un jeune « citoyen du Piémont » qui, à travers toutes les métamorphoses d'une nature aussi active que facile, restait toujours un libéral grandissant dans l'ombre du régime absolu. Libéral, Cavour l'était, selon le mot ingénieux de M. de La Rive, « comme il était blond, vif et spirituel, — de naissance. » Dès sa jeunesse, il a eu l'instinct national et libéral qui a dominé son âme jusqu'à la dernière heure, et il exprimait avec vivacité la déception que lui avaient laissée les premières années de la révolution de 1830 : « Combien d'espérances déçues, écrivait-il, combien d'illusions qui ne se sont pas réalisées ! Combien de malheurs sont venus tomber sur notre patrie ! Je n'accuse personne, ce sera peut-être la force des choses qui en a décidé ainsi ; mais le fait est que la révolution de juillet, après nous avoir fait concevoir les plus belles espérances, nous a replongés dans un état pire qu'auparavant. Ah ! si la France avait su tirer parti de sa position, si elle avait tiré l'épée... peut-être !.. » Dégagé de tout lien vis-à-vis du gouvernement, il n'épargnait pas les railleries à un régime de jésuitisme et de police qui confondait dans ses proscriptions les sociétés secrètes, la philosophie de Rosmini, les chemins de fer, l'industrie, et avec qui Mme de Clermont-Tonnerre était réduite à négocier assez longtemps pour avoir, par l'entremise de l'ambassade de France, *Journal des Débats*. « La science et l'intelligence, disait-il, sont réputées choses infernales par qui a la bonté de nous gouverner. » Cavour aimait la science et il avait l'intelligence aussi libre que déliée. Durant ces années d'épreuves pour l'Italie et pour le Piémont, entre 1830 et 1846, souvent dans ses causeries intimes ou

dans ses lettres familières, il remuait bien des questions qu'il avait l'air d'effleurer en se jouant, qu'il marquait d'un trait vif et net, en homme qui voyait clair et loin sans s'étonner de rien.

Un jour, avant le livre de Tocqueville, au courant d'une lettre à un de ses amis, il décrivait la marche des sociétés nouvelles vers une démocratie aux formes encore indistinctes. Il montrait le nivellement matériel et intellectuel tendant à s'opérer entre les classes, les patriciats plus qu'à demi détruits, les vieilles organisations en train de s'effondrer ou de se transformer, et il ajoutait : « Que reste-t-il donc pour lutter contre les flots populaires? Rien de solide, rien de puissant. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je n'en sais trop rien, mais c'est à mon avis l'inévitable avenir de l'humanité. Préparons-nous-y ou du moins préparons-y nos descendans, que cela regarde encore plus que nous. » — Est-ce un bien? est-ce un mal? il voyait un fait inévitable, et il était de ceux qui ne se révoltent pas contre les faits évidens, qui croient qu'il n'y a rien de mieux que d'en tirer parti en les dirigeant. Une autre fois, excité par le bruit qui se faisait en France autour des jésuites, maîtres de son petit Piémont, il écrivait à une dame française : « ... Si l'on veut connaître la nature intime de l'ordre, ce n'est pas là où les jésuites luttent, là où leur position est précaire, qu'il faut les étudier. On ne les appréciera pleinement que là où, ne rencontrant aucun obstacle, ils appliquent leurs règles d'une manière logique et conséquente. Ils n'ont rien appris, rien oublié. Leur esprit, leurs méthodes sont les mêmes. Malheur au pays, malheur à la classe qui leur confiera l'éducation exclusive de la jeunesse! A moins de circonstances heureuses qui détruisent dans l'homme les leçons de l'enfant, ils feront dans un siècle une race abâtardie. L'opinion que j'exprime ici est partagée par les membres les plus distingués de notre clergé... Les jésuites ne sont pas dangereux en France. Dans un pays de liberté, de science et de lumières, ils seront toujours réduits à se modifier, à se transformer; ils n'obtiendront jamais un empire réel, durable, ni dans le monde politique, ni dans le monde des intelligences. Je voudrais, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on pût traiter avec les jésuites et leur concéder, dans les pays d'où ils sont exclus, trois, quatre, dix fois plus de liberté qu'ils n'en accordent dans les pays où ils dominent. » Qu'on remarque ce vœu — même pour les jésuites!

Oui assurément, Cavour a été un libéral de la première heure; mais il l'a toujours été à sa manière, avec son tempérament. Il avait le libéralisme d'un esprit bien équilibré, sans préjugés, sans fanatisme comme sans dépit, sans rien de maladif ou de chagrin, et j'imagine qu'il devait un peu sourire lorsque son ami Pietro de Santa-Rosa

lui disait en vers élégiaques : « Camille, nous plaindre ensemble est désormais la consolation de nos esprits abattus! » Lui, il n'a jamais perdu beaucoup de temps à gémir. S'il ne se faisait point d'illusion sur le gouvernement, il ne prenait pas du tout un air de victime ou d'adversaire systématique. S'il n'aimait pas ceux qu'il appelait dans son français de fantaisie les « reculeurs, » les ultra, ceux qui, par haine ou par crainte des révolutions, auraient rétrogradé d'un siècle ou de plusieurs siècles, il n'aimait pas non plus les « frénétiques, » les sectaires, qui, pour une chimère, pousseraient « la société dans un chaos affreux d'où elle ne pourrait se relever que par le moyen d'un pouvoir absolu et brutal. » Il n'était ni des uns ni des autres, il avait une aversion naturelle pour les excès qui le plus souvent ne sont qu'une impuissance déguisée, et dans une de ces crises de conspirations et de réactions par lesquelles passait son pays, il disait lestement : « Quant à moi, j'ai été longtemps indécis au milieu de ces mouvemens en sens contraire. La raison me retenait vers la modération; l'envie démesurée de faire marcher nos *reculeurs* me rejetait vers le mouvement. Enfin, après de nombreuses et violentes agitations et oscillations, j'ai fini par me fixer, comme le pendule, dans le *juste-milieu*. Ainsi je vous fais part que je suis un honnête juste-milieu, désirant, souhaitant le progrès social de toutes ses forces, mais décidé à ne pas l'acheter au prix d'un bouleversement général... Mon état de juste-milieu ne m'empêchera cependant pas de désirer le plus tôt possible l'émancipation de l'Italie des barbares qui l'oppriment, et par suite de prévoir qu'une crise tant soit peu violente est inévitable; mais cette crise, je la veux avec tous les ménagemens que comporte l'état des choses, et je suis en outre *ultra* persuadé que les tentatives forcenées des hommes du mouvement ne font que la retarder et la rendre plus chanceuse... » C'était déjà, si l'on veut, un libéral cachant un homme de gouvernement, ou un conservateur qui, malgré sa profession de « juste-milieu, » n'avait rien de doctrinaire, qui ne mettait pas le dernier mot de la sagesse dans l'immobilité, qui entendait faire de la modération une politique d'initiative et d'action réalisant ce que les révolutionnaires promettent et le faisant mieux.

Le libéralisme de Cavour avait un autre caractère. D'autres ont contribué aux mouvemens italiens et sont entrés dans la politique par les lettres, par la philosophie. Gioberti ravivait le sentiment de la primauté de l'Italie. Balbo, par une série de déductions patientes et ingénieuses, cherchait dans le passé l'aliment de nouvelles *espérances*. D'Azeglio écrivait ses romans et ses brochures d'une éloquence fine, sensée et entraînante. Camille de Cavour n'était ni un philosophe, ni un historien, ni un poète; son libéralisme était d'un

genre plus pratique et j'oserai presque dire plus moderne dans son action. Agriculteur et homme du monde, il s'efforçait à sa manière de réveiller le sentiment des intérêts publics. Il était toujours prêt à chercher un moyen de passer à travers le réseau de surveillance que maintenait un gouvernement jaloux. Il était un des fondateurs de la « Société agraire piémontaise » dont il avait rédigé les statuts, qui suscitait une multitude de comices où, sous prétexte d'agriculture, se répandait et s'aiguisait l'esprit de discussion. Avec le comte de Salmour et quelques autres de ses amis, il naturalisait en Piémont l'institution populaire des salles d'asile. Avec le marquis Alfieri, le comte Pralormo, qui représentaient ce qu'on pourrait appeler le côté libéral du gouvernement, il créait à Turin, sous le nom inoffensif de « Société du whist, » une sorte de club de la noblesse piémontaise, une réunion où les hommes s'accoutumaient à se rencontrer, à échanger leurs idées. Il sentait le besoin de « faire quelque chose, » de donner une forme précise à une activité dont la police finissait par s'inquiéter et lorsque, provoqué par ses amis de Genève ou excité par le réveil croissant des intelligences au-delà des Alpes, il se mettait, lui aussi, à prendre une plume, quels étaient les sujets qu'il choisissait de préférence? Il s'attachait à des questions d'économie publique, d'industrie agricole, de finances. Il parlait des *Voyages agronomiques* de M. de Châteauvieux ou des conditions de l'Irlande, des « fermes-modèles, » ou des « doctrines communistes, » des « chemins de fer en Italie, » ou de « l'influence des réformes commerciales anglaises. »

Tout cela était écrit en français, d'un style net, facile et dégagé, sans phraséologie littéraire, par un observateur évidemment au courant de tous les problèmes économiques, épris des grandes réformes dont il saluait la réalisation victorieuse en Angleterre, qu'il rêvait déjà de voir transportées et appliquées en Italie. Était-ce un économiste? Il l'était à sa manière comme il était agriculteur, en homme qui s'est toujours servi de tout sans s'asservir à une théorie ou à une spécialité, pour qui la science des lois de la production et l'expérience de l'agriculture restaient des élémens utiles, nécessaires, mais subordonnés de l'art de gouverner. A travers tout, dans ces premières pages d'un écrivain de bonne volonté sur des questions en apparence spéciales, le politique éclatait spontanément en quelque sorte, faisant d'un système de chemins de fer un instrument de transformation nationale pour l'Italie ou du libéralisme économique le prélude du libéralisme des institutions. L'homme se dévoilait tout entier par ses jugemens, par ses idées et par ses préférences.

Qu'on réunisse tous ces traits : ils forment, si je ne me trompe,

la physionomie caractéristique d'un personnage fait pour ne pas rester en chemin. C'est Camille de Cavour à trente-six ans, vers 1846 et 1847; c'est Cavour respirant la vie et la force, doué d'une sorte d'entrain contagieux, prodiguant son activité sans l'épuiser, alliant la mesure à la hardiesse, la flexibilité à la décision, le sentiment traditionnel et conservateur à tous les instincts modernes, — Italien et libéral sans être un révolutionnaire et un conspirateur, aimant la France par goût et formé aussi à l'école anglaise. Cavour, par certains côtés, a eu dans sa nature du Charles Fox. Il avait du brillant chef des whigs l'ardeur de tempérament, la puissance de l'esprit, la séduction, l'ironie sans amertume. Il avait de plus que Charles Fox l'instinct, la trempe naturelle de l'homme de gouvernement et dans ses rêves d'ambition il ne se contentait pas d'un rôle de chef d'opposition. Ses goûts, ses admirations étaient pour d'autres hommes qui savaient au besoin sacrifier leur popularité pour le salut de leur patrie. « Oui, mon cher, écrivait-il avec feu en 1847, la réforme de Peel a été le salut de l'Angleterre. Que serait-il arrivé, si l'on eût laissé subsister la trop fameuse échelle mobile? Il est probable que l'Angleterre aurait été prise au dépourvu après la récolte actuelle, et alors que serait-il arrivé! L'Angleterre doit des statues à Peel, un jour il les aura. » S'il rencontrait dans le passé, à propos de l'Irlande, la figure de Pitt, il s'enflammait, il semblait puiser en lui-même quelques-uns des traits sous lesquels il peignait le fils de lord Chatam. « Il avait, dit-il, les lumières de son temps, il n'était pas l'ami du despotisme, le champion de l'intolérance. Esprit puissant et vaste, il aimait le pouvoir comme un moyen, non comme un but... Ce n'était point un de ces hommes qui veulent refaire la société de fond en comble avec des conceptions générales et des théories humanitaires. Génie profond et froid, dénué de préjugés, il n'est animé que de l'amour de la patrie et de la gloire... S'il eût exercé le pouvoir dans un temps de paix, de tranquillité, il eût été un réformateur à la manière de Peel et de Canning, alliant la hardiesse et l'ampleur des vues de l'un à l'habileté et à la sagesse des vues de l'autre... »

Pitt, Canning, Robert Peel, voilà les hommes que Cavour aimait à prendre pour modèles, et c'est ainsi qu'au moment où s'ouvrait pour l'Italie la période des réformes, des agitations et des illusions, dont l'avénement de Pie IX fut le signal, « l'obscur citoyen du Piémont » se trouvait d'avance mieux que tout autre armé pour la vie publique. Aux premières concessions du roi Charles-Albert, à la fin de 1847, il se jetait résolûment dans cette carrière nouvelle, non comme un agitateur de plus, mais comme un conseiller, comme un guide, par un journal, *le Risorgimento*, qu'il créait avec ses amis

les libéraux modérés de Turin, Balbo, Massimo d'Azeglio, Carlo Boncompagni, Michelangelo Castelli. *Le Risorgimento* représentait les opinions de tous ceux qui voulaient maintenir l'accord des peuples et des princes, qui s'efforçaient de régulariser, sans l'enchaîner, le mouvement libéral et national de l'Italie. Cavour n'était pas précisément un journaliste; pour lui, le journal n'était qu'une forme nouvelle de l'action, qui lui a été utile comme tout ce qu'il a fait, qui l'obligeait à préciser ses idées, et coup sur coup, à peu d'intervalle, dans deux circonstances décisives, le journaliste, le *leader* du libéralisme modéré montrait qu'il ne reculait pas devant les résolutions les plus graves.

Un jour, aux premiers momens de 1848, Gênes, la ville aux passions vives, avait été troublée, et une députation s'était rendue à Turin pour demander au roi Charles-Albert l'expulsion des jésuites et l'établissement d'une garde nationale. L'excitation était dans les esprits. La députation génoise ne laissait pas de trouver faveur dans une réunion des libéraux de Turin. Cavour comprit aussitôt qu'on faisait fausse route, qu'à réclamer des mesures de rigueur contre les jésuites on risquait d'inquiéter le roi dans ses sentimens religieux, qu'une garde nationale ne pouvait être qu'un instrument de trouble et de sédition, tant qu'il n'y avait pas une représentation légale du pays, et il proposait d'aller droit au but, sans s'arrêter à la pétition génoise, — de demander une constitution! C'était effectivement plus politique en même temps que plus hardi, puisqu'en allant plus loin on flattait l'orgueil et les secrètes ambitions du prince dont la constitution ferait le chef de l'Italie libérale. Cavour se montrait là tout entier, et chose curieuse, ceux qui le combattaient le plus vivement, ceux qui refusaient de le suivre, c'étaient les hommes du libéralisme extrême, du parti démocratique, M. Valerio, M. Sineo, qui se défiaient de son goût pour les institutions anglaises, qui l'appelaient ironiquement « milord Camille. » Dès ce moment, la question était posée entre la politique constitutionnelle et la politique révolutionnaire.

Peu après, tout avait singulièrement changé; il ne s'agissait plus de la constitution conquise sur les hésitations de Charles-Albert. La révolution du 24 février venait d'éclater, allumant l'incendie partout, en Italie et en Allemagne, à Vienne même comme à Berlin. La Sicile était déjà en insurrection. Milan, après cinq jours de combat, chassait les Allemands. Au même instant, Venise s'affranchissait de son côté. La domination autrichienne, affaiblie au centre de l'empire par la révolution viennoise, tenait à peine encore dans ses forteresses de l'Adige. A Turin, tous ces événemens retentissaient comme des appels enflammés. Cavour, un des premiers, prononçait

le mot décisif. « L'heure suprême a sonné pour la monarchie sarde, écrivait-il le 23 mars 1848, l'heure des fortes délibérations, l'heure qui décide de la fortune des empires et de la destinée des nations. En présence des événemens de la Lombardie et de Vienne, l'hésitation, le doute ne sont plus permis... Nous, hommes de sang-froid, accoutumés à suivre les conseils de la raison plus que les emportemens du cœur, après avoir pesé attentivement nos paroles, nous devons le déclarer, une seule voie est ouverte pour la nation, pour le gouvernement, pour le roi : la guerre ! la guerre immédiate... Dans les circonstances actuelles, la grande politique est celle des résolutions audacieuses... » Du premier coup, Cavour se plaçait ainsi au cœur du mouvement italien, devançant les plus hardis, abordant sans excès d'illusion peut-être, mais aussi sans de vains subterfuges, cette double question de liberté constitutionnelle et d'indépendance nationale qui apparaissait brusquement dans une explosion universelle.

II.

C'est la destinée de l'Italie d'avoir montré en peu d'années comment une révolution nationale peut tristement échouer, faute de maturité et de direction, — comment au contraire cette même révolution peut retrouver le succès lorsqu'elle est patiemment préparée et habilement conduite. Ce qu'on ne savait pas au mois de mars 1848, ce qui a été depuis la leçon de toute une génération, c'est que cette crise soudaine, peut-être inévitable, devant laquelle des hommes comme Cavour croyaient ne point devoir reculer, ne restait pas moins la plus périlleuse des épreuves. Aux premiers instans sans doute, les circonstances paraissaient justifier l'audace, et la fortune semblait sourire à l'Italie. L'armée de Radetzki refoulée de Milan et de la Lombardie, réduite à s'enfermer dans Verone au milieu d'un cercle de feu, presque abandonnée par les nouveaux pouvoirs de Vienne, cette armée n'était, — on pouvait le croire, — qu'une dernière défense insuffisante pour la domination autrichienne au-delà des Alpes. L'armée piémontaise, de son côté, passant le Tessin sous les ordres du roi Charles-Albert, pouvait arriver d'un seul élan sur les lignes du Mincio et de l'Adige; pendant quatre mois, elle combattait, elle s'honorait par des actions courageuses, et, un jour venait, — le jour de la prise de Peschiera et du brillant succès de Goïto, — où la cause de l'indépendance italienne semblait presque gagnée. En réalité, c'était une grande aventure mal engagée, compliquée de toutes les inexpériences, de toutes les illusions et de toutes les passions qui devaient la conduire à un fatal dénoûment.

Le premier des dangers était dans les circonstances extérieures. Cette guerre de 1848 qui éclatait ainsi à l'improviste, sans préparation, elle se liait intimement à toute une situation révolutionnaire, à un bouleversement européen. Il en résultait que, jusqu'à un certain point, tout dépendait au-delà des Alpes de ce qui se passerait en Europe, des réactions qui pouvaient, qui devaient inévitablement se produire. Les chances de succès, réelles sans doute au début de la campagne, diminuaient bientôt à mesure que les événemens se déroulaient. Après les journées de juin, la France avait assez de songer à elle-même, et l'intervention dont elle avait la pensée lorsqu'elle formait une armée des Alpes, devenait une médiation traînante et évasive. L'Angleterre, associée à cette médiation, n'avait d'autre souci que d'en finir avec toutes ces agitations menaçantes pour l'ordre européen de 1815. L'Allemagne révolutionnaire, loin de se montrer favorable, revendiquait en plein parlement de Francfort les citadelles de l'Adige comme les gardiennes de ses frontières naturelles. L'Autriche, un moment ébranlée, avait le temps de se reconnaître, de se relever par la main de ses généraux à Prague, à Vienne, et, du cœur de l'empire, les poètes envoyaient à Radetzki, au vieux guerrier d'Italie, le cri sympathique : « dans ton camp est l'Autriche! » En peu de mois, tout avait changé, si bien qu'avant l'automne de 1848 le Piémont, rejeté du Mincio sur le Tessin, réduit à subir le pénible armistice du 16 août, restait seul en face de l'Autriche raffermie et victorieuse, n'ayant plus rien à espérer de l'Europe, hésitant à reprendre les hostilités avec une armée désorganisée par la défaite, et déjà impuissant à contenir les passions qui voulaient le ramener au combat.

Une autre cause de ruine était là en effet, dans ces passions violentes, dans la situation intérieure de l'Italie. Pendant que l'armée se battait vaillamment à Pastrengo et à Goïto, à Curtatone et à Vicence, tout conspirait contre elle. D'un côté les princes, effrayés et défians, refusaient leur alliance; le pape, par l'encyclique du 29 avril, désavouait la guerre de l'indépendance, et le roi Ferdinand de Naples livrait le 15 mai une bataille victorieuse de répression intérieure qui rejetait définitivement la politique napolitaine dans la réaction à outrance. D'un autre côté, tous les sectaires, les fauteurs de séditions et de conspirations, Mazzini en tête, soufflaient partout le feu, aggravant les difficultés de la guerre par les divisions, compromettant l'œuvre de l'indépendance par l'explosion de tous les systèmes et de toutes les passions républicaines, unitaires ou fédéralistes. C'étaient vraiment les plus utiles auxiliaires de l'Autriche, et les revers de l'armée piémontaise devenaient le signal d'une immense et désastreuse anarchie qui se répandait partout,

qui se manifestait successivement, — à Milan par les scènes qui mettaient en péril la vie de Charles-Albert, — à Rome par le meurtre de Rossi, la fuite du pape et la proclamation de la république mazzinienne, — à Florence par l'évasion du grand-duc et l'avénement embarrassé d'une démagogie confuse. Le Piémont, bien que garanti par de fortes traditions, par une dynastie nationale et par le « statut » récemment promulgué, le Piémont lui-même n'échappait pas à la contagion universelle. Le parti démocratique des Rattazzi, des Valerio, des Buffa, des Ravina, des Brofferio, sans avoir la majorité dans le parlement qui venait de s'ouvrir, était assez fort pour embarrasser l'action militaire et politique du gouvernement par ses propositions incohérentes, par ses déclamations et ses excitations, avec l'aide des clubs et d'une presse enflammée. Il était à Turin le représentant, le complice ou l'allié d'une démocratie turbulente, de tous les agitateurs de l'Italie, de tous les partisans de la guerre à outrance, des insurrections populaires et des combinaisons chimériques. Je ne fais que résumer cette situation de 1848 dans ses principaux traits extérieurs et intérieurs.

Au milieu de ces déchaînemens, dans cette dramatique et fiévreuse inauguration de la vie publiq e en Piémont, Cavour, comme député de Turin au parlement, comme directeur du *Risorgimento*, combattait au premier rang. Constitutionnel et patriote avant le « statut » et avant la guerre, il restait pendant la lutte l'homme le moins révolutionnaire, le plus libéral, le plus sensé. Contre ceux qui prétendaient subordonner l'union de la Lombardie et du Piémont à une chimère d'assemblée constituante il soutenait énergiquement la nécessité de la fusion immédiate. A ceux qui proposaient un impôt progressif, il répondait avec l'habileté éprouvée du financier, de l'économiste et de l'homme d'affaires. A ceux qui parlaient sans cesse de recommencer la guerre avec une armée désorganisée, en présence de la médiation de la France et de l'Angleterre, il opposait les vues du politique jugeant avec sagacité l'état de l'Europe. Contre des hostilités bruyantes et vaines, il défendait le gouvernement. Il ne craignait pas la mêlée, et sans enlever du premier coup un succès d'orateur, il ne tardait pas à s'aguerrir, à s'imposer, bravant avec un imperturbable sang-froid les sifflets des tribunes publiques et l'impopularité de la rue, portant gaîment le nom de *codino* ou s'amusant de l'anglomanie qu'on lui reprochait. C'était un simple et franc modéré, prompt à la lutte, impitoyable de bon sens et d'ironie contre ceux qui ne croyaient qu'aux « moyens révolutionnaires » sans tenir compte de la nature, de la réalité, de l'expérience,—et un jour du mois de novembre 1848 il allait droit à cette fantasmagorie des partis violens. « Qu'est-ce qui a toujours perdu,

disait-il, les révolutions les plus belles et les plus justes? La manie des *moyens révolutionnaires*, les hommes qui ont prétendu s'affranchir des lois communes... » — L'assemblée constituante française créant les assignats en dépit de la nature et des lois économiques, — *moyen révolutionnaire* qui produit le discrédit et la ruine! La convention prétendant étouffer dans le sang la résistance à ses ambitieux projets, — *moyen révolutionnaire* qui produit le directoire, le consulat et l'empire! Napoléon pliant tout à son caprice, croyant « qu'on peut avec une égale facilité vaincre au pont de Lodi et effacer une loi de la nature, » — *moyen révolutionnaire* qui conduit à Waterloo et à Sainte-Hélène! Les sectaires de juin prétendant imposer par le fer et le feu la république démocratique et sociale, — *moyen révolutionnaire* qui produit l'état de siége à Paris, la réaction partout! « Attendons encore un moment, ajoutait-il, et nous verrons le dernier effet du *moyen révolutionnaire*, — Louis-Napoléon sur le trône! »

C'était certes d'un esprit juste, libéral et clairvoyant; mais ni Cavour ni ses amis du parlement ou de la presse ne pouvaient improviser au milieu du feu une force d'opinion modératrice. Le mouvement qui entraînait l'Italie, qui retentissait à Turin, emportait successivement le premier ministère constitutionnel du comte Balbo, le ministère de fusion nationale du comte Casati, le ministère de l'armistice, — Alfieri,-Revel,-Pinelli, — pour se précipiter vers le ministère des résolutions extrêmes, des connivences révolutionnaires et de la guerre à outrance.

Un instant seulement, aux derniers jours de 1848, un homme porté au pouvoir par la popularité, Vincenzo Gioberti semblait appelé à suspendre les événemens ou à leur imprimer une direction nouvelle; il l'essayait du moins, et en cela il retrouvait aussitôt l'énergique appui de Cavour, qui avait défendu jusqu'au bout contre lui le ministère du comte de Revel et de M. Pinelli. Gioberti sentait le danger d'une politique vulgairement révolutionnaire et témérairement belliqueuse. Il comprenait que, sans renoncer à l'indépendance nationale, on pouvait y arriver par un autre chemin, et qu'avant de se rejeter sur les Autrichiens, le Piémont avait un nouveau rôle à prendre : il devait aller ramener le grand-duc à Florence, le pape à Rome, rétablir partout un gouvernement constitutionnel, redresser en un mot le mouvement italien. De cette manière, le Piémont enlevait à l'Autriche une occasion d'intervention dans les affaires de la péninsule, il rassurait et se conciliait les princes restaurés, il regagnait les sympathies de l'Europe prête à l'abandonner, fatiguée de commotions, — et son œuvre accomplie il se trouvait dans de meilleures conditions, soit pour négocier avec le concours

des puissances médiatrices, soit pour reprendre les armes. Déjà tout était prêt, l'Angleterre et la France approuvaient ce projet, le général Alfonso de la Marmora s'approchait avec une division piémontaise de la frontière de Toscane. Malheureusement Gioberti, arrivé au pouvoir avec les exaltés du moment, avec Rattazzi, Buffa, Sineo, Tecchio, avait commis la faute de dissoudre le premier parlement piémontais qui venait à peine de naître, et de laisser élire à l'abri de son nom une nouvelle chambre toute démocratique. Gioberti se croyait encore le maître, il n'était plus rien; au dernier instant, il restait seul avec son projet d'intervention, abandonné par une chambre où dix élections l'avaient envoyé, trahi par quelques-uns de ses collègues dans son propre cabinet, vainement soutenu par Cavour, qui avait maintenant à le défendre contre ses amis de la veille.

La défaite de Gioberti, c'était la victoire des ministres démocratiques opposés à l'intervention dans l'Italie centrale, impatiens de rompre l'armistice et toutes les négociations, partisans de la guerre immédiate; c'était le mouvement repris et poussé à fond avec une armée encore mal réorganisée et irritée des outrages des partis, avec un roi dévoré d'amertumes, qui, placé entre des combinaisons compliquées et une nouvelle guerre d'indépendance, préférait aller se jeter sur l'épée autrichienne, avec un pays qui n'avait plus qu'un cri : « il faut en finir! » Une année après le premier passage du Tessin et le départ confiant pour la campagne de Lombardie, le Piémont se trouvait ramené au combat comme à une suprême aventure. La « politique des moyens révolutionnaires, » selon le mot de Cavour, avait eu le temps de naître, d'épuiser ses déceptions, pour aller expirer le 23 mars 1849 dans la catastrophe de Novare, où le roi Charles-Albert jouait sa couronne avec un héroïsme désespéré, où le Piémont et l'Italie perdaient pour le moment leur dernière chance.

Qu'on se représente un instant ce lendemain d'une défaite préparée par l'esprit d'aventure et accomplie en quelques heures. C'est toujours le fond de l'abîme où semble rouler une nation vaincue. La première conséquence de Novare était la nécessité d'un armistice qui livrait une partie du pays à l'occupation étrangère. Les Autrichiens campés sur la Sesia, maîtres d'avoir garnison à Alexandrie, tenaient le Piémont entre la menace d'une invasion complète et une paix dont ils ne disaient pas encore les conditions, qui devait être dans tous les cas la dure rançon d'une année de guerre et de révolution. Les Piémontais ne pouvaient plus opposer une résistance sérieuse. L'armée s'était sans doute battue courageusement à Mortara, à Novare, sous les yeux de Charles-Albert toujours

le premier au feu; elle avait perdu quelques-uns de ses généraux, nombre d'officiers morts devant l'ennemi. Elle ne restait pas moins frappée d'une démoralisation immense comme une armée composée de conscrits, engagée sans illusion et convaincue qu'elle vient de payer de son sang les folies des agitateurs. Les chefs avaient de la peine à retenir leurs soldats, qui se repliaient dans l'intérieur, propageant la panique. A Turin, l'opinion flottait entre le découragement et l'exaspération. Les clubs retentissaient plus que jamais de déclamations passionnées, et naturellement on criait à la trahison. Dans la chambre, Brofferio proposait de décréter l'insurrection universelle et de former dans l'assemblée un comité de salut public. Les motions se succédaient, l'une déclarant naïvement l'armistice inconstitutionnel et le « statut » en péril, l'autre menaçant de mettre le gouvernement en accusation, s'il ouvrait les portes d'Alexandrie aux Autrichiens, une troisième proposant gravement une enquête sur la situation et sur les moyens de continuer la guerre : tout cela comme si l'ennemi n'était pas à quelques marches, prêt à jouer de l'épée victorieuse, si on le défiait.

Ce qui se passait à Turin n'était rien encore. A la première nouvelle du désastre, Gênes, la populeuse et ardente cité, la ville privilégiée du mazzinisme, prenait feu, passant bientôt de l'agitation à l'insurrection, à une véritable révolution. — L'armée avait trahi ou avait été trahie par ses chefs! Le « statut » était violé! Turin allait être aux mains des Autrichiens, et Gênes elle-même devait être livrée comme garantie de la contribution de guerre! Avec ces bruits perfidement propagés, les agitateurs enflammaient les esprits et donnaient le signal de la guerre civile. La garnison, composée de réserves, faiblement commandée, était réduite à se retirer, après une pénible capitulation devant l'émeute, qui restait ainsi maîtresse de la ville, des armes, de l'immense artillerie, des forts, des défenses de la première place de l'état. La populace déchaînée massacrait quelques malheureux, parmi lesquels se trouvait un major de carabiniers, et le commandant militaire de la ville, le général et sa famille étaient retenus comme otages. La démagogie génoise conduite par un ancien émigré, le vieux Avezzana, se constituait en « comité de salut public, » en « gouvernement provisoire de la Ligurie. » Elle refusait de reconnaître l'armistice; elle se séparait du Piémont, elle humiliait l'armée et se mettait en insurrection contre les pouvoirs réguliers. C'était en vérité dès 1849, à Gênes, comme une ébauche anticipée de la commune de Paris en 1871. Cette démagogie, empressée à profiter d'un désastre du pays, ne voyait pas qu'elle commettait un crime de trahison nationale, qu'elle ne pouvait qu'aggraver les misères publiques, attirer sur le

Piémont une invasion plus lourde et créer au gouvernement une situation plus difficile. Ainsi la défaite à Novare, l'armée décomposée, le pays menacé de la ruine, l'agitation à Turin, la guerre civile à Gênes, l'incertitude partout, c'était là le terrible lendemain de la catastrophe. C'est dans ces conditions que le jeune prince appelé à hériter de la couronne de Charles-Albert partant pour l'exil, que Victor-Emmanuel, à peine échappé du champ de bataille, rentrait à Turin aux derniers jours de mars 1849, pour se trouver aux prises avec les difficultés d'une situation où tout dépendait du premier moment.

Deux politiques étaient possibles pour le nouveau règne. Victor-Emmanuel, dans cette heure décisive de réaction européenne et de confusion nationale, pouvait laisser tomber le « statut » et le régime libéral récemment inauguré, reprendre le drapeau bleu de Savoie, revenir au passé en s'enfermant désormais dans ses frontières, sans plus regarder au-delà du Tessin, — vers l'Italie. A ce prix, il eût certainement obtenu une paix plus douce, et il aurait eu l'appui de l'Autriche dans ses embarras. Autour de lui, les sollicitations ne manquaient pas, les influences les plus puissantes cherchaient à l'incliner vers cette résolution qui lui aurait donné peut-être une certaine sécurité du moment, — en le laissant, il est vrai, dans la modeste condition d'un client de l'Autriche, d'un autre duc de Modène ou d'un autre grand-duc de Toscane. Victor-Emmanuel pouvait aussi se résigner virilement à la mauvaise fortune, subir les conséquences de la guerre, mais sans sacrifier le « statut » et le drapeau tricolore, ces deux représentations survivantes, ces deux symboles de l'indépendance piémontaise et des espérances italiennes. Placé entre ces deux politiques, Victor-Emmanuel, dans sa loyauté de soldat et de prince, n'hésitait pas : il acceptait ce rôle de roi libéral et national que les circonstances ménageaient comme une promesse de revanche à sa fierté de vaincu, et certes le gage le plus significatif qu'il pût donner de la franchise de ses intentions était d'appeler presque aussitôt au poste de premier ministre celui qu'on pouvait appeler le chevalier de l'Italie, Massimo d'Azeglio, encore tout éclopé d'une blessure reçue à Vicence. C'est ce qui a décidé de la fortune de l'Italie, c'est ce qui a fait de cette journée de Novare non plus seulement une date de deuil, le dénoûment sanglant des tentatives incohérentes de 1848, mais encore le point de départ obscur, décisif, d'une période nouvelle. Par le drapeau aux trois couleurs italiennes conservé et le « statut » maintenu, l'avenir était sauvé. « C'est un long travail à refaire, disait d'Azeglio, nous recommencerons. » Et de son côté Cavour écrivait au même instant à Salvagnoli : « Tant que la liberté existe dans un coin de

la péninsule, il ne faut point désespérer de l'avenir. Tant que le Piémont gardera ses institutions à l'abri du despotisme et de l'anarchie, il y aura un moyen de travailler efficacement à la régénération de la patrie. »

Le « statut, » rien de plus, rien de moins, c'est avec cela que Massimo d'Azeglio entrait au pouvoir après Novare, appelant à son aide des hommes modérés et patriotes comme lui, le comte Siccardi, le Vénitien Paleocappa, le banquier Nigra, le général Alfonso de la Marmora qui, en réduisant avec autant d'habileté que de promptitude la démagogie génoise, venait de rendre un service national. L'œuvre n'avait, à vrai dire, rien de facile; elle avait à triompher de la confusion et de l'irritation des partis, des inexpériences parlementaires, de toutes les difficultés intérieures et extérieures. La paix était la première des nécessités, et, en la subissant, en la négociant, d'Azeglio donnait l'exemple du patriotisme résigné, d'une abnégation courageuse. Cette paix évidemment ne pouvait être que dure; elle ramenait le Piémont aux traités de 1815, et elle lui infligeait une contribution de guerre de 75 millions de francs qui allait peser lourdement sur son budget. Elle n'avait après tout rien d'humiliant et elle était nécessaire. Chose étrange cependant! les partis se faisaient un triste jeu de marchander avec cette nécessité, de refuser leur concours au risque de tout perdre. Deux fois le gouvernement se voyait réduit à dissoudre la chambre, et la dernière fois le roi lui-même était obligé de faire directement appel à la raison du pays par cette proclamation de Moncalieri qui, sous une apparence de coup d'état, était encore un acte de prévoyant libéralisme. « Ces messieurs ne voient donc pas, disait tristement d'Azeglio, que le ministère a déjà bien à faire à soutenir la constitution, — et *qu'après nous les Croates!...* »

Ce n'était pas la seule difficulté. Au moment où le Piémont prétendait rester constitutionnel, la réaction triomphait de toutes parts en Europe. La liberté piémontaise ressemblait à une anomalie ou à un péril au milieu des restaurations absolutistes qui s'accomplissaient en Italie, à Rome comme à Florence, comme à Milan. L'Autriche s'efforçait de signaler Turin comme un dernier foyer incendiaire. L'empereur de Russie déclinait tout rapport avec le nouveau roi de Sardaigne. En France même, les partis conservateurs qui venaient de rétablir le pape à Rome semblaient regarder comme un trouble-fête, comme un tapageur importun, ce régime constitutionnel d'outre-mont qui avait la prétention étrange d'accomplir quelques réformes civiles ou religieuses. Partout le Piémont rencontrait l'hostilité ou la réserve, de sorte qu'il y avait réellement à conquérir jour par jour sur l'Autriche, sur les partis intérieurs,

sur les défiances étrangères, ce « statut » où un prince bien inspiré et des libéraux sensés voyaient un moyen de refaire par la monarchie constitutionnelle, par une politique de réparation nationale ce que les révolutions et les révolutionnaires venaient de perdre.

Un des plus énergiques auxiliaires de cette politique réparatrice et du ministère d'Azeglio était Cavour. Aux élections démocratiques qui avaient renversé Gioberti au mois de janvier 1849, il avait été exclu du parlement comme réactionnaire ou *codino*; les exaltés l'avaient fait échouer en lui opposant une obscure nullité du nom de Pansoya, — un Barodet du temps, — qui n'a dû son illustration d'un jour qu'à cette étrange aventure. Aux élections suivantes, après Novare, il redevenait l'élu préféré de sa ville natale, de Turin; il rentrait dans la chambre pour n'en plus sortir désormais, et maintenant dans cette situation nouvelle il prenait rapidement une autorité croissante, justifiée et confirmée par la décision clairvoyante qu'il n'avait cessé de montrer depuis un an, par l'esprit politique qu'il portait en tout, par une supériorité qui s'imposait dans les affaires d'économie publique et de finances. C'était, après comme avant la crise, un simple et franc constitutionnel, n'ayant que de l'antipathie ou du dédain pour les hâbleries et les impuissances révolutionnaires, défendant le gouvernement surtout aux momens difficiles du lendemain de Novare et jusqu'à la paix qui ne fut définitive qu'au mois de janvier 1850; mais en même temps, qu'on ne s'y trompe pas, Cavour ne cessait point d'être le libéral actif et hardi, acceptant le « statut » avec toutes ses conditions, avec ses garanties et ses conséquences. En soutenant le ministère, il le stimulait et le devançait souvent : il devenait par degrés le chef, le *leader* sinon de la majorité conservatrice avec laquelle il marchait, du moins de la fraction libérale de cette majorité. Il n'était point d'humeur à faire de la politique conservatrice en partisan de l'immobilité ou de la réaction, et il ne tardait pas à montrer que chez lui le modéré, le parlementaire grandissant se confondait avec l'homme d'état fait pour le pouvoir et pour l'action.

Les occasions ne manquaient pas, elles naissaient de la politique de tous les jours, de l'application même du système constitutionnel qui remettait incessamment les partis aux prises. Une des conséquences les plus simples de ce régime était évidemment la suppression des juridictions privilégiées, des immunités ecclésiastiques dans l'administration de la justice. C'était si simple que les hommes les plus religieux, les plus conservateurs de la droite, comme le comte Balbo, le comte de Revel, amis du ministère, ne mettaient point eux-mêmes le principe en doute; ils auraient voulu seulement qu'on négociât avant tout avec le saint-siége. Malheureuse-

ment on négociait en vain depuis deux ans, et attendre plus longtemps, c'était énerver les institutions nouvelles, laisser supposer que dans un état libre il pouvait y avoir deux lois, deux pouvoirs, deux juridictions. Il y avait, il est vrai, bien d'autres questions de réformes civiles, d'organisation ecclésiastique, naissant invinciblement du régime constitutionnel. Pour le moment le ministère n'allait pas si loin, il se bornait modestement à proposer l'abolition des priviléges ecclésiastiques, de ce qu'on appelait le *foro*. C'était toute la loi présentée par le ministre de la justice, le comte Siccardi, soutenue par tous les libéraux sincères, contestée avec embarras par une partie de la droite ministérielle, combattue avec acharnement par la réaction. Cavour ne pouvait hésiter; il était de ceux qui avaient pressé le ministère de présenter la loi, et, lorsque la discussion s'ouvrait au mois de mars 1850, il saisissait cette occasion de revendiquer les droits de la société civile en face des priviléges de l'église, de résumer hardiment la vraie politique constitutionnelle. Il combattait ceux qui s'opposaient toujours aux réformes, tantôt parce que les temps étaient agités, tantôt parce qu'ils étaient tranquilles; il rappelait les hommes d'état de l'Angleterre sachant détourner les révolutions par des mesures opportunes, et il ajoutait : « Les réformes faites à temps n'affaiblissent pas l'autorité, elles la raffermissent et réduisent à l'impuissance l'esprit révolutionnaire. Je dis donc aux ministres : Imitez franchement le duc de Wellington, lord Grey, sir Robert Peel... progressez largement dans la voie des réformes sans craindre qu'elles soient hors de propos. Ne pensez pas que le trône constitutionnel en puisse être affaibli, il en sera affermi au contraire, et il jettera dans notre sol de si profondes racines que le jour où la révolution se relèverait autour de nous, non-seulement il pourra la dominer, mais encore il *groupera autour de lui toutes les forces vives de l'Italie et conduira la nation aux destinées qui l'attendent...* » Ce discours, un des premiers où se soit dévoilée la pensée de Cavour, dépassait visiblement la limite d'une question spéciale, et en décidant du succès de la loi il laissait dans le parlement, dans l'opinion, une impression profonde comme s'il eût été la révélation d'une politique et de l'homme fait pour cette politique.

Bientôt une occasion nouvelle s'offrait. Cette fois il s'agissait, non plus d'une de ces questions délicates qui remuent toutes les passions, mais des finances cruellement embarrassées du Piémont, à propos d'une aliénation de 6 millions de rente. Cavour défendait le ministère, écartant les griefs puérils et les projets chimériques; mais en défendant le gouvernement il lui faisait sentir l'aiguillon; il passait à son tour la revue de la situation économique en homme

maître de ces questions, touchant à tout avec netteté, avec une hardiesse confiante, et au bout du compte il finissait par dire à peu près : « Prenez garde; si à la session prochaine le ministère n'a pas à nous présenter une politique financière, un plan financier avec les moyens de rétablir autant que possible l'équilibre, avec une réforme douanière et les impôts dont nous avons besoin, j'en serai désolé, mes amis et moi nous serons obligés de l'abandonner... Les conditions de notre pays peuvent être graves, elles n'ont rien de désespéré; il suffit d'un peu de volonté et de courage pour faire accepter au pays les contributions nécessaires... Qu'on ne nous parle pas des agitations des partis : l'union du roi et de la nation est assez fortement cimentée pour n'avoir rien à redouter des partis extrêmes, des révolutionnaires et des réactionnaires. Je ne crains la propagande ni des uns ni des autres... Agissez donc, ne craignez pas, vous aurez le concours du parlement, celui du pays, même dans la partie la plus douloureuse de notre tâche, le rétablissement de l'équilibre des dépenses et des ressources... »

A voir cette universalité de talent, cette activité toujours prête, cette sûreté d'esprit politique, on sentait l'homme impatienté du temps perdu, le ministériel mûr pour le ministère. On le sentait si bien que le jour où le ministre du commerce Santa-Rosa mourait inopinément au mois d'octobre 1850, le nom de Cavour se présentait de lui-même. Tout s'accordait pour désigner Cavour à cette succession qui s'ouvrait dans les circonstances les plus poignantes. Le malheureux Santa-Rosa, associé avec ses collègues dans la présentation comme dans le vote de la loi du *foro*, et néanmoins toujours profondément religieux, se voyait refuser durement les derniers secours de l'église par l'ordre de l'archevêque de Turin, Mgr Fransoni. Un drame pénible se passait autour de ce lit d'un mourant qui implorait les prières du prêtre en refusant fermement toutefois de subir une rétractation dans laquelle il voyait le déshonneur de son nom. L'opinion, violemment émue, s'agitait à Turin, et, par une représaille naturelle, elle se tournait vers celui qui était l'ami intime de Santa-Rosa, qui plus que tout autre avait contribué au succès de la loi du *foro*. D'Azeglio lui-même d'ailleurs ne demandait pas mieux que d'avoir avec lui cet habile et vigoureux athlète, et, lorsqu'il allait le proposer au roi, Victor-Emmanuel, sans s'étonner plus que les autres, répondait avec finesse : « Je le veux bien, mais attendez un peu, il vous prendra tous vos portefeuilles. » Quant à des conditions, Cavour n'en avait fait d'aucune espèce, ni sur les hommes ni sur les choses. Il savait qu'un ministre a le pouvoir qu'il sait prendre, qu'il est capable d'exercer. Il disait son mot de la villa Bolongaro : « Nous ferons quelque chose! » Le

fait est qu'avant peu il ajoutait au ministère du commerce le ministère des finances : il avait le gouvernement économique du Piémont, — et le roi Victor-Emmanuel avait dit vrai, ce n'était pas tout!

III.

Ce que je veux montrer, c'est l'origine d'une situation où un pays vaincu a la fortune de trouver à propos un prince bien inspiré, des hommes dévoués qui ne désespèrent pas de le relever, par le patriotisme et la liberté constitutionnelle, d'un désastre en apparence irréparable.

Non assurément, elle ne s'est point accomplie en un jour ni d'un seul coup, cette œuvre compliquée et difficile; elle a passé par bien des crises intimes, obscures : elle a eu en définitive deux phases caractéristiques, et la première est représentée par ce ministère d'Azeglio, où Cavour entrait au mois d'octobre 1850, qui a été, au lendemain de Novare, le vrai point d'arrêt dans la ruine, le commencement de la réparation. C'est en réalité le ministère de la paix nécessaire rehaussée et compensée par le maintien des institutions libérales. Tandis que d'Azeglio, par sa dignité aimable et par sa loyale modération, s'étudie à dissiper les défiances au dehors, à refaire la situation diplomatique du Piémont, le comte Siccardi prend l'initiative des réformes ecclésiastiques. Le général Alfonso de la Marmora, ministre de la guerre, après avoir pacifié Gênes, met tout son feu à reconstituer l'armée, désorganisée par la défaite. Il a les institutions militaires à modifier, l'instruction à relever, le corps d'officiers à renouveler, en ouvrant les rangs de l'armée régulière à ceux des autres provinces italiennes qui ont combattu avec les Piémontais pendant la guerre, — et à tous il inspire le même esprit; « les officiers, à quelque province qu'ils appartiennent, dit-il, sont, je l'espère, bien pénétrés du sentiment national par lequel tous les Italiens sont les fils également dévoués de la même grande patrie, — l'Italie! » Au besoin, La Marmora ne craint pas d'engager sa responsabilité devant les chambres en se hâtant de compléter les fortifications de Casale, — ces fortifications qui dix ans plus tard, en 1859, devaient arrêter l'invasion autrichienne! A cette œuvre de réparation, Cavour, comme ministre du commerce et des finances, coopère par ses réformes économiques, par la liberté commerciale, par ses combinaisons d'impôts, surtout par cette fertilité de ressources et cet entrain d'activité qui lui assurent bien vite l'initiative et l'influence dans le gouvernement. Le Piémont se remet en marche. A mesure qu'on avance cependant, on ne tarde pas à se

trouver en face d'une double difficulté, de ce que j'appellerai une question de direction générale et une question de conduite parlementaire.

La question de politique générale semblait tranchée; en réalité, elle renaissait à chaque pas, sous toutes les formes, dans des conditions où tout était nécessairement changé. Au moment où le premier ministère d'Azeglio s'était formé en maintenant sous le coup de Novare, sous le feu de l'ennemi, le drapeau du « statut » et du libéralisme national, il avait été obligé de dissoudre une chambre d'opposition révolutionnaire et belliqueuse qui n'était plus qu'un danger. Ce n'est même qu'après une seconde dissolution et par l'intervention directe du roi qu'il avait fini par obtenir du pays un parlement avec lequel il pouvait vivre. Dans cette chambre nouvelle, la majorité, composée de toutes les nuances conservatrices, était immense; la gauche ne représentait plus qu'une minorité peu redoutable. C'est ce qui avait sauvé le Piémont de la perdition en lui rendant la paix et un ordre régulier.

Une fois la paix signée et acceptée, c'était une situation toute nouvelle où les questions intérieures reprenaient leur importance, où les partis commençaient visiblement à se modifier et à se transformer. Tandis qu'une fraction de la majorité représentant un centre droit avec des hommes comme M. Pinelli, M. Boncompagni, M. Castelli, n'hésitait pas à suivre le ministère dans ses tentatives réformatrices, dans sa marche sagement libérale, la droite pure, avec le comte Balbo, le comte de Revel, le colonel Menabrea et quelques députés de la Savoie, opposait une certaine résistance. Elle ne cessait pas d'être sincèrement constitutionnelle, elle ne se séparait pas du gouvernement, mais à tout prendre c'était un parti stationnaire ou réactionnaire, qui voulait du « statut » sans ses conséquences et qui en appuyant le gouvernement l'embarrassait souvent. Lorsque le ministère présentait la loi du *foro*, le comte Balbo et ses amis la combattaient et se levaient contre elle. Lorsque Cavour accomplissait ses grandes réformes économiques et négociait ses traités de commerce avec la France, l'Angleterre, la Belgique, il rencontrait l'opposition de M. de Revel et des protectionnistes de la droite. Sans être précisément un adversaire, le colonel Menabrea, jeune alors et brillant officier du génie, habile orateur, ressemblait à un dissident conservateur et clérical; à l'occasion de la loi sur les priviléges ecclésiastiques, il avait quitté le poste de premier secrétaire des affaires étrangères. — En même temps, dans le camp opposé, se dessinait un mouvement en sens contraire. La gauche extrême des Tecchio, des Sineo, des Brofferio, n'abdiquait pas, elle restait avec ses passions et ses habitudes de déclamation; mais déjà de ce camp démocratique

se détachait un groupe formant un centre gauche ou un tiers-parti avec M. Rattazzi, M. Lanza, M. Cadorna, M. Buffa. Le centre gauche manœuvrait de façon à se rapprocher du gouvernement; il ne faisait plus qu'une opposition de tactique ou de circonstance, appuyant même quelquefois de ses votes les réformes ministérielles.

Les conditions parlementaires devenaient étranges. D'un côté, le ministère avait une majorité avec laquelle il avait fait la paix, mais dont une partie semblait résister ou se détacher toutes les fois que la politique du gouvernement suivait sa direction libérale et nationale. D'un autre côté, le cabinet avait devant lui des adversaires dont il était séparé surtout par les souvenirs de 1848 et 1849, mais qui avaient subi visiblement l'influence modératrice des événemens et qui pouvaient devenir des auxiliaires utiles ou des opposans dangereux. De là une situation mouvante, incertaine et équivoque. Évidemment il y avait à prendre un parti. Rester à la merci des résistances de la droite, c'était laisser dériver la politique du gouvernement vers des réactions qui atteindraient un jour le système des réformes religieuses, un autre jour la liberté de la presse ou la loi électorale. Persister dans la politique qu'on avait choisie, c'était accepter d'avance la nécessité de suppléer aux défections politiques de la droite par d'autres alliances ou d'autres appuis. Le ministère ne s'y trompait pas, et ici la question se compliquait des différences de caractère entre les deux hommes qui étaient à la fois des amis et des émules dans le gouvernement, d'Azeglio et Cavour.

Au fond, d'Azeglio et Cavour avaient absolument la même pensée sur le rôle libéral et national du Piémont; mais d'Azeglio, par des considérations de diplomatie, par des raisons de caractère personnel, avait de la peine à prendre son parti d'une rupture avouée, acceptée, avec la droite. Arrivé au ministère par dévoûment plus que par goût ou par ambition, il restait au pouvoir le galant homme à la nature généreuse et séduisante, à l'esprit aimable et fin, courageux devant le danger, un peu inactif devant les difficultés de tous les jours et prompt à se fatiguer des affaires. Cavour, lui, avait l'entrain et la volonté du politique qui a la passion des affaires, qui prévoit les difficultés et qui cherche à les déjouer ou à les vaincre. Il n'était pas insensible à ce qu'il y avait de grave, même de pénible, dans une scission avec des « amis d'enfance, » comme il le disait; si le succès de la politique libérale et nationale était à ce prix, il ne reculait pas, il prétendait ne pas rester en chemin. Avec ses instincts d'homme de gouvernement, il s'impatientait souvent des embarras que créaient au ministère des résistances plus ou moins avouées; il comprenait qu'on ne gouverne pas « sur une pointe d'aiguille, » avec une majorité mobile, toujours flottante ou inquiète.

« On m'a accusé de m'être séparé d'anciens amis, disait-il plus tard; l'accusation n'est pas fondée. Je ne me suis pas séparé d'eux, j'ai été abandonné par eux; j'ai tout fait pour les retenir, pour les persuader, ils n'ont pas voulu me suivre. Devais-je donc rester seul et repousser le concours de ceux qui se déclaraient disposés à me suivre? » Ceux qui se montraient disposés à le suivre étaient de ce centre gauche représenté surtout par Urbano Rattazzi, homme de tactique et d'expédiens, avocat encore plus que politique, mais orateur habile, qui pouvait devenir un précieux auxiliaire. Cavour n'avait point oublié le rôle des chefs du centre gauche dans les affaires de 1848 et 1849; il savait bien qu'il avait eu à les combattre, et il les combattait encore toutes les fois que l'occasion se présentait, jusqu'au dernier moment; mais il n'était point homme à se laisser enchaîner par les souvenirs irritans des divisions passées, et dans l'alliance qui s'offrait à lui il voyait un moyen d'émanciper le gouvernement, de renouveler les conditions parlementaires en formant entre les opinions extrêmes le parti de toutes les fractions libérales. Il ne s'effrayait guère de ces nouveaux alliés, qu'il se sentait de force à dominer. Tout se réduisait à une question d'à-propos, et, par une merveille de dextérité, Cavour choisissait justement pour l'évolution qu'il méditait, pour une affirmation plus décisive de la politique libérale, l'heure où le Piémont se voyait obligé de « carguer les voiles, » de payer une rançon apparente à l'esprit de réaction.

Je m'explique. C'était le moment où le coup d'état du 2 décembre 1851 éclatait en France. Le nouveau 18 brumaire, apparaissant en Europe sous la figure d'un autre Napoléon, n'avait rien de rassurant pour de petits pays comme le Piémont, la Belgique, où la presse avait toute son indépendance, où les vaincus de Paris allaient chercher un asile. C'était une menace pour les libertés constitutionnelles là où elles existaient, et un encouragement pour tous les partis d'absolutisme ou de réaction. Le Piémont particulièrement se trouvait exposé à subir la double pression de la France du coup d'état et de l'Autriche prête à profiter de tout; il avait à se mettre en garde contre l'orage que pouvaient attirer sur lui les imprudences provocatrices des journaux ou des réfugiés. Le cabinet de Turin avait le sentiment de cette situation aussi difficile que délicate, et dès le mois de janvier 1852 il se hâtait de répondre aux préventions du gouvernement français en proposant une loi sur la presse qui transférait du jury aux tribunaux ordinaires le jugement des offenses contre les souverains étrangers. Le cabinet piémontais subissait ce qu'il ne pouvait éviter, il faisait la part du péril, et d'Azeglio mettait ingénieusement sa pensée dans un apologue transparent. « Je suppose

que nous ayons à traverser une de ces régions où vivent les bêtes féroces, que nous passions près d'un antre où reposerait un lion, et que l'un de nos guides nous dît : Ne parlez pas, ne faites pas de bruit afin qu'il ne se réveille pas. Si l'un de nous se mettait à chanter, je crois que tous nous serions d'accord pour lui fermer la bouche... Je fais une autre supposition : si, malgré toute la prudence et les précautions possibles, le lion se réveille et s'élance sur nous, alors, si nous sommes des hommes, il faut le combattre! » Voilà pour la prudence; mais le trait hardi et habile, c'était justement de profiter de cette occasion d'une concession faite au péril pour rompre avec ceux qui auraient voulu pousser la réaction plus loin, pour maintenir plus que jamais l'honneur de la politique piémontaise et l'inviolabilité des institutions par le rapprochement des partis libéraux accompli en plein combat parlementaire. Là est l'œuvre de Cavour.

C'était une sorte de drame parlementaire engagé par le colonel Menabrea, qui ne cachait pas ses alarmes de conservateur et son désir de voir le gouvernement pousser plus loin le système de répression de la presse. De son côté Rattazzi intervenait, promettant son appui au ministère, s'il devait s'en tenir à la loi qu'il croyait pour le moment nécessaire et s'il restait libéral. C'est alors que Cavour entrait dans la discussion, défendant la loi, exposant toute la politique du gouvernement avec un mélange de sûreté et d'adresse, acceptant les offres de concours du chef du centre gauche et considérant dès ce moment le discours du colonel Menabrea comme une rupture. Aussitôt la lutte s'animait, toutes les passions se jetaient dans la mêlée. Les pacificateurs s'efforçaient d'atténuer la vivacité du combat. Évidemment on ne s'attendait pas à cette péripétie, à ce divorce signifié à la droite et suivi d'un nouveau mariage, d'un *connubio*, comme l'appelait M. de Revel en invoquant les souvenirs de 1848 contre l'alliance nouvelle. Plus surpris que tout le monde de l'éclat qu'il avait provoqué, le colonel Menabrea disait avec une certaine tristesse : « M. le ministre des finances veut faire voile vers de nouveaux bords parlementaires, aborder à d'autres rivages. Il en est bien le maître, mais je ne le suivrai pas... » Et Cavour répliquait à son tour : « Il n'est pas vrai que le ministère ait tourné sa proue vers d'autres rivages. Il n'a fait aucune manœuvre de cette espèce; mais il veut marcher dans la direction de la proue, non dans celle de la poupe. » Plus on s'expliquait, plus la scission s'aggravait, et cette loi de la presse, assez insignifiante après tout, se trouvait être par le fait l'occasion ou le prétexte d'une évolution décisive savamment préparée, résolûment conduite sur le champ de bataille parlementaire. La manœuvre était

certainement hardie, d'autant plus hardie que Cavour engageait le ministère plus que le ministère lui-même ne voulait peut-être s'engager. Quelques-uns des membres du cabinet s'en plaignaient; de son côté, d'Azeglio s'efforçait d'adoucir les conflits, d'expliquer les paroles de son impétueux collègue. Le coup n'était pas moins porté; il avait retenti dans le parlement, dans le pays. Il faisait de Cavour le chef visible de l'opinion libérale, le représentant, non d'une politique nouvelle, mais d'une phase nouvelle plus active, plus décidée, de la politique piémontaise, et peu après l'évolution, le *connubio* s'accentuait encore plus. Le président de la chambre des députés, M. Pinelli, mourait subitement; aussitôt le ministre des finances appuyait la candidature de Rattazzi à la présidence et la faisait réussir.

Le dernier mot de cette campagne si hardiment menée ne pouvait être évidemment que la suprématie de Cavour dans un temps plus ou moins prochain. Une crise ministérielle qui l'éloignait momentanément du pouvoir au mois de mai 1852, n'avait d'autre résultat que de mieux préparer le dénoûment inévitable. L'élection de Rattazzi à la présidence avait provoqué cette péripétie nouvelle. D'Azeglio trouvait que son terrible collègue, le « cher auteur du *connubio,* » comme il se plaisait à l'appeler, allait un peu vite, il se sentait peut-être un peu froissé et il redoutait aussi l'effet de ces mouvemens précipités sur l'opinion extérieure. Cavour ne voyait aucun inconvénient à laisser le pouvoir à d'Azeglio, à prendre une retraite momentanée où il gardait le prestige d'une autorité toujours grandissante, et il expliquait lui-même la crise en écrivant à un de ses amis, à Salvagnoli, de Florence : « Il était, à mon avis, non-seulement utile mais indispensable, de constituer fortement le parti libéral... D'Azeglio, après avoir été d'abord convaincu de cette nécessité, n'en a pas admis toutes les conséquences, et il a provoqué une crise qui devait conduire à ma retraite ou à son éloignement du pouvoir. La politique extérieure exigeait que je fusse le sacrifié. D'Azeglio, je crois, se serait retiré volontiers, je l'en ai dissuadé autant que j'ai pu; il est resté et je suis sorti sans que nous ayons cessé d'être des amis privés et politiques. A son tour il devra se retirer et alors on pourra constituer un cabinet franchement libéral. En attendant je profite de ma liberté reconquise pour aller faire un voyage en Angleterre et en France... » Ce n'était, on le voit bien, qu'une trêve, et ce « voyage en Angleterre et en France n'était pas une simple excursion d'agrément. Cavour se proposait de voir les hommes d'état des deux pays, de dissiper les préventions dont le Piémont libéral pouvait être l'objet, de préparer les voies à ses propres combinaisons. En Angleterre il n'avait pas de peine à réussir. Lord Malmesbury, alors chef du *foreign-office,* lui témoi-

gnait ouvertement le désir de le voir revenir aux affaires avec ses amis, avec le parti qu'il avait travaillé à constituer. A Paris, où il avait donné rendez-vous à Rattazzi, il trouvait partout l'accueil le plus empressé. Il voyait le prince-président Louis-Napoléon, qu'il séduisait par sa supériorité facile; il voyait aussi d'anciens amis du monde parlementaire, M. Thiers qui lui disait : « Ayez patience; si après vous avoir fait manger des couleuvres à déjeuner on vous en sert encore à dîner, ne vous dégoûtez pas. » Cavour gagnait à ce voyage de se faire beaucoup d'amis et de connaître la situation où il pourrait avoir à manœuvrer.

Au fond, de Londres ou de Paris, il avait toujours ses regards tournés vers le Piémont, où le ministère semblait assez flottant, et il écrivait à ses amis : « Nous ne devons pas combattre d'Azeglio, nous devons lui prêter un appui loyal; mais nous ne pouvons lui sacrifier notre réputation... Dès mon retour, nous nous concerterons, nous verrons La Marmora et nous lui parlerons nettement. Il est temps que tout ceci finisse. Si d'Azeglio désire rester au pouvoir, qu'il le dise, il aura en nous des alliés sincères. S'il ne veut plus du pouvoir, qu'il cesse de rendre insoluble le problème du gouvernement par de continuelles hésitations... » Le fait est que d'Azeglio pliait sous le fardeau du pouvoir, et que, de loin comme de près, Cavour pesait sur le ministère. S'il avait été une difficulté par sa présence dans le gouvernement, il était encore plus un embarras par son absence. Le ministère n'avait pu vivre avec lui, il ne pouvait vivre sans lui. Allié du cabinet, il l'aurait éclipsé et absorbé; chef d'opposition, il l'aurait vaincu et réduit à l'impuissance. C'était évident, — et dès la rentrée du voyageur à Turin au mois de septembre 1852, la question ne restait pas longtemps incertaine. Cavour était appelé à former un ministère dont il devait être le chef, et d'Azeglio, en s'effaçant devant son brillant rival, en se retirant sans regret, écrivait : « J'avais accepté le gouvernail quand il était démontré que je pouvais manœuvrer avec plus de profit qu'un autre pour le pays... Maintenant le navire est radoubé, les voiles peuvent flotter au vent. Je quitte mon banc de quart, à un autre! Cet autre que vous connaissez est d'une activité diabolique et fort dispos de corps comme d'esprit, et puis cela lui fait tant de plaisir! » — Et c'est ainsi qu'à travers une série de métamorphoses et d'évolutions se dégage cette prépondérance d'un politique libéral-conservateur arrivant à créer, quant à lui, par l'alliance des « modérés de tous les partis, » la situation parlementaire sur laquelle il va s'appuyer pour ouvrir au Piémont et à l'Italie la voie des destinées nouvelles.

CH. DE MAZADE.

LOUISE DE COLIGNY

I. *Lettres inédites de Louise de Coligny, princesse d'Orange, au vicomte de Turenne.* — II. *Lettres de Louise de Coligny, princesse d'Orange, à sa belle-fille, Charlotte-Brabantine de Nassau, duchesse de la Trémoille,* publiées d'après les originaux, par M. Paul Marchegay, Paris 1872.

Parmi les grandes dames protestantes qui vécurent pendant les temps les plus troublés de la réforme, il n'en est pas que l'histoire doive regarder d'un œil plus compatissant que Louise de Coligny, la fille de M. l'amiral, la veuve de M. de Téligny, la veuve de Guillaume le Taciturne. Les nobles figures du XVIe siècle sont restées longtemps comme effacées dans le rayonnement du grand siècle qui l'a suivi, et l'école philosophique du siècle suivant, qui n'éprouvait pas de vives sympathies pour les huguenots, n'a pas tenté de les remettre dans le grand jour. L'histoire de la réforme française, si riche en tragiques souvenirs et en grands caractères, n'a encore été écrite que par fragmens, et elle l'a été rarement avec une véritable impartialité.

La femme dont nous avons retrouvé dans nos riches archives nationales une correspondance inédite appartient à tous les titres à cette histoire négligée. Pendant bien longtemps, elle n'a été connue que par une biographie de quelques pages, insérée dans les excellens *Mémoires pour servir à l'histoire de la république des Provinces-Unies et des Pays-Bas;* on l'y trouve comme perdue parmi les biographies des princes d'Orange, de Barneveld, d'Aersens, ambassadeur des Pays-Bas à la cour de France, et de Grotius. Le père d'Aubry du Maurier, l'auteur de ces mémoires, avait longtemps représenté la France à La Haye, et avait eu les plus affectueux rapports avec la princesse d'Orange. Ces mémoires naïfs ne sont que le souvenir des conversations d'un père avec son fils. Nous retrou-

vons assez fréquemment le nom de la princesse d'Orange dans les mémoires et les lettres de Duplessis-Mornay, dans quelques livres du même temps; mais la science historique n'a été mise que très récemment en possession de documens originaux relatifs à la fille de Coligny. M. Paul Marchegay a publié en 1872, dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, soixante-huit lettres de cette princesse, qui sont à Thouars, dans le riche chartier de M. le duc de La Trémoille. Le *Bulletin* donna en 1873 deux lettres adressées par elle aux « illustres et magnifiques seigneurs de Berne. » Nos archives nationales possèdent une partie des lettres, très longues et très intéressantes, qu'elle a adressées à Henri de La Tour, vicomte de Turenne, qui devint duc de Bouillon. Ces lettres inédites nous seront d'un précieux secours dans la tâche que nous avons entreprise de rejeter comme un pâle rayon sur une Française du XVIe siècle.

I.

Il n'est pas étonnant de trouver chez les religionnaires du XVIe siècle des familles assez nombreuses pour qu'on puisse les nommer bibliques. Gaspard de Coligny, universellement connu sous le nom de *l'amiral*, eut de sa première femme Charlotte de Laval huit enfans. On avait alors, et l'on a conservé dans tous les pays protestans, l'habitude d'inscrire dans des livres de piété les naissances et les morts. On garde en Hollande un précieux livre d'Heures, imprimé en 1500, qui des mains de Louise de Montmorency était passé dans celles de son second mari, le père de l'amiral, et qui fut depuis continué par l'amiral lui-même. Il y mentionne les dates de son mariage avec Charlotte de Laval et de la naissance de tous ses enfans. Louise vint au monde à Châtillon-sur-Loing, le 27 septembre 1555.

Charlotte de Laval mourut en 1568, quand Louise de Coligny n'avait encore que treize ans; elle avait atteint seize ans quand l'amiral se remaria à La Rochelle avec Jacqueline d'Entremonts, veuve de Claude de Bastarny du Bouchage, baron d'Anthon en Dauphiné, qui avait péri dans l'armée catholique à la bataille de Saint-Denis.

Le second mariage de l'amiral avec une jeune veuve de trente ans n'était sans doute pas de nature à plaire à Louise. Jacqueline d'Entremonts était une riche héritière, elle possédait de nombreux fiefs dans la Bresse, le Dauphiné et la Savoie. Le duc de Savoie était son suzerain : il l'avait vue à regret épouser un seigneur dauphinois; il s'opposa formellement à son mariage avec le puissant amiral. Coligny cherchait-il à se créer un abri sur les frontières de Savoie? La volonté de l'homme le plus énergique ne peut-elle résister aux professions d'amour d'une femme? Coligny fut-il surtout tou-

ché du désir de la ramener à la cause protestante, ou ne sut-il pas résister à ces flatteries que la jeunesse repousse avec bien moins d'efforts qu'une vieillesse rude et austère? « Jacquette d'Antremon, courageuse dame, écrit d'Aubigné, prit un tel désir de l'épouser sur sa réputation, que contre les défenses et prescriptions de son duc elle s'en vint à La Rochelle pour être appelée avant de mourir, ainsi qu'elle le disait, la Martia de ce Caton. »

Louise de Coligny ne vit sans doute pas arriver sans quelque effroi une belle-mère enthousiaste, qui s'était échappée sur un petit bateau du Rhône pour aller épouser le Caton huguenot. L'amiral comprit qu'il devait chercher aussitôt un mari pour sa fille; il « l'aimait tendrement, dit Du Maurier, et souhaitait passionnément de la bien placer. » Son choix, on le sait, tomba sur Téligny, qu'il avait élevé et qu'il aimait comme son fils.

Les Téligny étaient alliés aux maisons de Montmorency, de Châtillon, de Condé et de La Rochefoucauld. Louis de Téligny, le père de celui qui devait épouser la fille de l'amiral, avait mal mené ses affaires. « Ce fort honnête gentilhomme, dit Brantôme, imita le père en valeur et sagesse, et pour estre tel, il fut en ses jeunes ans guidon de feu monseigneur d'Orléans; dont il s'acquitta si dignement que, pour se faire paraître en cette charge, s'enfonça si fort en de grandes debtes, comme sont coutumiers les jeunes gens, que, ses créditeurs le poursuivant estrangement, fut contraint d'abandonner la France et se retirer à Venise où, de mon temps, je l'ai vu; et si monctrait encore, en sa misère et pauvreté, un courage bon et point encore ravallé. Il y est mort pourtant en cet estat. » L'amiral avait été un second père pour le jeune fils de son ami ruiné, et Charlotte de Laval avait eu aussi pour lui la tendresse d'une mère. Tous les écrivains du temps représentent Charles de Téligny comme un gentilhomme accompli, beau, de douce nature. Il alla voir son père à Venise en 1561 et s'arrêta quelque temps à la cour du duc de Savoie, Philibert-Emmanuel; Coligny le fit nommer en 1562 gentilhomme de sa chambre et lui donna la lieutenance d'une compagnie. La guerre civile éclata la même année, et le prince de Condé dépêcha Téligny au duc de Savoie. Le jeune ambassadeur revint à temps pour prendre part à la bataille de Dreux, et Coligny peu après l'envoya en Angleterre avec des lettres pour la reine Élisabeth et pour Cecil. Quand le prince de Condé eut signé la paix d'Amboise, Coligny retourna assez mécontent à Châtillon, où Téligny alla le rejoindre.

Pendant la paix de quatre années qui suivit, Téligny fut chargé par Coligny d'une mission dont l'objet est encore aujourd'hui mystérieux. Il fut dépêché à Constantinople en l'an 1566, avec une suite de seigneurs huguenots, Ville-Conin, Genissac, Longua. « C'est un

grand cas, dit Brantôme en parlant de Coligny, qu'un simple seigneur et non point souverain, mais pourtant d'un très haut et ancien lignage, ayt fait trembler tout la chrestienté et remplir de son nom et de sa renommée, tellement qu'alors de l'admiral de France en estait-il plus parlé que du roy de France. Et si son nom était connu parmi les chrestiens, il est allé jusques aux Turcz; de telle façon, et il n'y a rien si vray, que le grand sultan Soliman, l'un des grandz personnages et capitaines qui régna despuis les Ottomans, un an avant qu'il mourut, l'envoya rechercher d'amitié et accointance, et lui demanda advis comme d'un oracle d'Apolo; et, comme je tiens de bon lieu, ilz avaient quelque intelligence pour faire quelque haute entreprise, que je n'ai jamais pu tirer ny sçavoir de M. de Theligny, mon grand ami et frère d'alliance, qui fut despesché de M. l'admiral et le seigneur de Ville-Conin à Constantinople, là où ils ne le trouvaient point, car il estait desjà parti pour son voyage de Siguet (Szygeth), où il mourut. »

Téligny revint sans avoir pu remplir sa mission, ayant eu la douleur de perdre en route son ami Ville-Conin. La Bibliothèque nationale conserve le manuscrit d'une complainte touchante qui fut adressée à ce sujet à Téligny (1). Nous n'en citerons que les deux premiers vers :

> O seigneur Téligny, seigneur plein de sagesse,
> De bonté, de vertu et de grande proësse!

Sage, bon, vertueux, ces mots reviennent toujours sur les lèvres de ceux qui parlent de lui. Il était également discret, car le secret de la négociation de Constantinople mourut avec lui. Charles IX demandait un jour à l'amiral, dans un de ces momens où il jouait l'abandon, si Téligny avait cherché à nouer des trames avec le grand sultan pour aider le parti huguenot. L'amiral protesta contre cette accusation et se contenta de dire que « son intervention dans cette affaire n'avait rien eu que de légitime (dépêche de sir Henry Norris à Cecil, 6 avril 1567). » Quelques mois après cet entretien, la guerre civile recommença par l'entreprise faite par les huguenots sur Meaux pour enlever la personne du roi; après la bataille de Saint-Denis, la lutte continue dans les provinces : on se bat et l'on traite en même temps. Les négociateurs sont « Telligni, fort agréable à la cour pour ses gentillesses (2), » et le cardinal de Chastillon. Après la bataille de Jarnac et la mort de Condé, l'amiral, chargé d'une responsabilité plus terrible, a sans cesse besoin de Téligny. Trois mois après cette bataille, il écrivait son testa-

(1) Bibliothèque nationale, mss. français, vol. 22561, fol. 32 et suiv.
(2) D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. Ier, p. 227.

ment (15 juin 1569), et, comme il prévoyait une fin prochaine, il faisait connaître les desseins qu'il formait sur son élève favori. « Suivant les propos que j'ai tenus à ma fille aînée, je lui conseille, pour les raisons que je lui ai dites à elle-même, d'épouser M. de Téligny, pour les bonnes conditions et autres bonnes parties et rares que j'ai trouvées en lui. Et, si elle le fait, je l'estimerai bien heureuse; mais en ce fait je ne veux user ni d'autorité, ni de commandement de père; seulement je l'avertis que, l'aimant comme elle a bien pu connaître que je l'aime, je lui donne ce conseil pour ce que je pense que ce sera son bien et contentement, ce que l'on doit plutôt chercher en toutes choses que les grands biens et richesses. »

Louise de Coligny aimait le jeune Téligny; ils s'étaient connus enfans dans la solennelle douceur de Châtillon. Depuis qu'il était sorti de l'adolescence, elle ne le voyait plus qu'entre deux batailles, et les dangers qu'il courait avaient sans doute contribué à imprégner de passion la tendresse un peu tranquille qui naît d'une vie commune. A Moncontour, le régiment de Téligny avait soutenu celui de La Noue, devenu le mari de la jeune Marguerite de Téligny. Il était toujours employé aux négociations qui suivaient les combats, et Biron l'emmena avec lui quand il alla traiter avec le roi et la reine-mère.

Un moment on put croire à une paix durable : l'amiral, « pensant avoir trouvé après tant de travaux quelque repos, prit dessein de se remarier (1). » Il épousa à La Rochelle Jacqueline d'Entremonts, et peu après, le 26 mai 1571, on célébra dans la même ville les noces de Téligny et de Louise de Coligny, devant Jeanne d'Albret, son fils le roi de Navarre, le prince de Condé, le prince Marcillac, La Noue, le prince Louis de Nassau.

L'année suivante, le roi écrivit à l'amiral des lettres caressantes, le conviant à venir à Blois et le priant de s'entremettre pour le mariage de la princesse Marguerite, sa sœur, avec le roi de Navarre; ce mariage était le meilleur moyen d'affermir la paix et la concorde publique. L'amiral se rendit à Blois, mais ce qu'on lui rapporta des menées des Guises le mit en méfiance, et il retourna à Châtillon. Il fit prier le roi par son gendre Téligny de lui permettre d'y retenir quelques soldats pour sa garde. Soit que le bonheur amollît son âme, soit que, malgré son expérience diplomatique, Téligny n'eût point perdu cette fleur de candeur qui convient à la jeunesse, il se faisait sans cesse auprès de l'amiral et des gentilshommes huguenots le garant de la bonne foi royale. Il entretenait son beau-père de grands desseins bien capables de l'émouvoir. Le roi voulait faire

(1) *Mémoires de l'admiral de Chastillon*, p. 119. Paris 1665.

la guerre à l'Espagnol; déjà l'on avait fait des ouvertures à Louis de Nassau, qui traitait au nom du prince d'Orange. Les villes des Flandres étaient lasses de l'avarice et de la cruauté de leurs maîtres étrangers; le roi devait mettre Coligny à la tête d'une grande armée. Si la guerre avait une heureuse issue, la France garderait tout le pays entre la Picardie et Anvers, la Hollande, la Zélande et la Frise resteraient au prince d'Orange. Huguenots et catholiques confondraient encore une fois leur sang au service de la France, comme ils l'avaient fait au siége du Havre.

Ces nobles pensées remplissaient Coligny quand il se rendit à Paris pour assister aux noces du roi de Navarre et de Marguerite de Valois. Téligny était heureux de montrer sa jeune femme à la cour; au milieu des danses, des tournois, des fêtes, le roi Charles IX les accablait des témoignages de sa dangereuse affection. Le voile ne tomba même pas des yeux de Téligny le jour où l'amiral fut blessé en trois endroits d'une arquebusade tirée par une fenêtre. Le roi feignit une grande colère, et alla voir Coligny accompagné de la reine-mère, de ses frères et d'une suite nombreuse. « Le roi, lit-on dans les *Mémoires* de Coligny (1), à l'abord demanda qu'on fît sortir de la chambre tous les gens de l'amiral hors Téligny et sa femme. » Le roi et la reine-mère voulurent voir et toucher la balle de cuivre qu'on avait extraite d'une des blessures; le roi demanda à l'amiral s'il avait beaucoup souffert quand on lui avait coupé le doigt. L'entretien fut long, affectueux, par momens solennel, quand l'amiral fit allusion à l'affaire des Flandres. Le roi insista pour donner une garde à l'amiral. Les huguenots, le roi de Navarre, le prince de Condé, voulaient emmener l'amiral hors de Paris, malgré la gravité de son état; Téligny se fâcha contre eux : « c'était faire injure au roi de révoquer en doute sa parole et sincérité (2). » Quelques gentilshommes demandèrent à passer la nuit pour garder l'amiral. Téligny les remercia courtoisement. Il rentra lui-même un peu avant minuit avec sa femme en son logis, qui joignait celui de l'amiral.

Louise de Coligny ne devait plus revoir son père : la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donna, peu d'instans après qu'elle l'eut quitté, le signal de l'horrible massacre. On connaît tous les détails de la fin de l'amiral, on sait moins bien comment périt Téligny. Jean de La Pise, qui raconte dans son *Histoire d'Orange* l'assassinat de Guillaume le Taciturne, dit en parlant de sa femme : « Quasi mourante en l'excès de sa douleur, elle invoque Dieu qui la fortifie, adresse sa prière au Tout-Puissant, et à voix gémissante, à cœur

(1) *Mémoires de l'admiral de Chastillon*, p. 136.
(2) *Mémoires de Coligny*, p. 150.

ardent, les yeux et les mains élevés au ciel : « Mon Dieu, dit-elle, donne-moi le don de la patience, et de souffrir selon ta volonté la mort de mon père et de mes deux maris, tous trois assassinés devant mes yeux. » Ne faut-il voir dans ces lignes qu'un mouvement d'éloquence d'un historien, très exact pourtant et très digne de foi, ou la malheureuse jeune femme vit-elle réellement de quelque fenêtre, à la lueur des torches, tuer et son père et son mari? Nous l'ignorons. On ne connaît même pas exactement les détails de la mort de Téligny. « Le sieur de Téligny, — écrit l'auteur du *Tocsain des massacreurs*, la relation la plus détaillée de la Saint-Barthélemy, — lequel pour sa beauté, bonne grâce et savoir, fut espargné de plusieurs qui néanmoins avoient charge de le tuer; mais enfin, s'étant retiré en son grenier, fut meurtri avec aucuns gentilshommes qui s'y étaient sauvés (1). »

Au moment du massacre, la nouvelle femme de l'amiral était à Châtillon; sa grossesse avancée ne lui avait point permis de suivre son mari à Paris. Mme de Téligny alla la rejoindre, et quelques jours après les deux veuves allèrent chercher un asile en Suisse, où elles n'arrivèrent pas sans courir de grands périls.

L'amirale demanda au duc de Savoie la permission de retourner dans ses états. Philibert-Emmanuel refusa d'abord de la recevoir; puis, sur les instances de la comtesse d'Entremonts, mère de l'amirale, il lui permit d'aller habiter son château de Saint-André de Briord. Mme de Téligny fut rejointe à Berne par MM. de Châtillon et d'Andelot. Elle alla ensuite avec ses frères retrouver à Bâle son cousin, M. de Laval, et sa famille. Dans une lettre du 25 avril 1573, elle remercie en noble langage les « puissans et magnifiques seigneurs » de Berne pour l'accueil bienveillant qu'elle a reçu en Suisse avec ses frères après la Saint-Barthélemy.

Deux mois après, le 10 juin 1573, elle leur écrit une nouvelle lettre pour intercéder en faveur de l'amirale, devenue la prisonnière de Philibert-Emmanuel. On peut trouver étrange que Mme de Téligny, qui n'avait encore que dix-huit ans, ait dû étendre sa protection sur sa belle-mère; elle parle modestement à ces messieurs de Berne au nom d'une « famille qui a été nourrie en une affection régulière au bien et au service de leur estat. » Qu'était-il donc arrivé à l'amirale? Le duc Philibert-Emmanuel, qui la considérait toujours comme sa sujette, l'avait mise sous la garde de la comtesse d'Entremonts, mais à peine arrivée au château qui devait lui servir de demeure, elle quitte sa mère, part avec son jeune enfant, avec quatre gentilshommes, et se dirige vers le Mont-Cenis pour franchir les Alpes et aller à Turin. Elle fut arrêtée au pied du col, on

(1) *Le Tocsain des massacreurs*, p. 77. Reims 1677.

lui enlève son enfant et elle est emprisonnée dans le château de Nice. Les seigneurs de Berne et de Bâle intercédèrent en vain en sa faveur; ainsi firent le duc de Saxe et le comte palatin. Le duc de Savoie fit mine d'attribuer la détention de l'amirale à des menées politiques sur lesquelles il ne donna aucune explication (1).

Qu'allait devenir Louise de Coligny? Elle était pour tous un objet de pitié : elle devint bientôt un objet d'admiration. « Cas étrange, dit Brantôme, en ce pays barbare et rude, elle prit telle grâce et telle habitude si vertueuse qu'étant en France de retour, elle se rendit admirable par ses vertus et bonnes grâces, et donna au monde occasion de s'ébahir et de dire, pour l'amour d'elle, que les pays durs, agrestes et barbares, rendent quelquefois les dames aussi accomplies et gentilles que les autres pays doux, courtois et bons. » Mme de Téligny ne rentra en France qu'après la promulgation de l'édit accordé par Henri III aux réformés en 1577. Elle ne se montra à la cour que pour demander la cassation de l'arrêté rendu contre son père par le parlement de Paris, après la Saint-Barthélemy. Elle était pauvre, n'ayant reçu en dot que 3,000 livres de rente, représentées en partie par un petit domaine dans le Gâtinais. Téligny lui avait donné un douaire égal, assigné sur la terre de Lierville en Beauce. Sa petite seigneurie du Gâtinais était voisine de Châtillon, où son frère aîné était rentré.

Les hommes de fer du XVIe siècle ne connaissaient guère les longs veuvages. Coligny avait pris une seconde femme; Guillaume d'Orange, après la mort de Charlotte de Bourbon, sa troisième femme, rechercha Mme de Téligny et « l'épousa l'an 1583, dit Du Maurier, sur la réputation de sa vertu. » Elle n'avait pas eu d'enfant de Téligny, elle venait d'atteindre sa vingt-huitième année. Bien qu'il eût été marié trois fois, Guillaume d'Orange, toujours exposé au poignard des assassins, n'avait auprès de lui qu'un fils, le prince Maurice; l'aîné, enlevé en 1568 par le duc d'Albe, était toujours prisonnier en Espagne. Les trois filles qu'il avait de ses deux premiers mariages, les six filles que lui avait données Charlotte de Bourbon, ne pouvaient continuer son œuvre. Il n'est pas étonnant que, n'ayant encore que cinquante ans, il espérât avoir d'autres héritiers. Son cœur était tout français : il avait tendrement aimé Charlotte de Bourbon; il voulut reprendre une femme française, bien qu'on essayât de l'en détourner.

Henri III avait trop d'esprit politique pour ne pas appuyer la demande de Guillaume d'Orange, qui enchantait les huguenots et qui pouvait servir les intérêts de la maison de Bourbon. Louise fut conduite par mer à Flessingue, et le mariage fut célébré à Anvers le

(1) *La Veuve de l'amiral Coligny*. Paris 1875.

12 avril 1583. Le rôle de la princesse était difficile : la défiance contre la France n'était nulle part aussi vive qu'à Anvers ; il n'était sans doute pas aisé de charmer la vie d'un homme qui avait reçu le surnom de Taciturne; enfin dix enfans de trois lits différens composaient une famille où une jeune belle-mère ne pouvait pas établir sans peine son légitime empire. Le prince ne voulut pas exposer longtemps sa femme aux grossièretés des Anversois et l'emmena à Delft en Hollande, où elle fut très bien accueillie. « Elle a conté naïvement, dit Du Maurier, à mon père qu'elle fut fort surprise, arrivant en Hollande, de la différente et rude manière de vivre de ce pays-là à celle de France, et qu'au lieu qu'elle avait coutume d'aller dans un carrosse suspendu à la française, on la mit dans un de ces chariots découverts de Hollande, conduits par un *vourman*, où on la fit asseoir sur une belle planche. »

La princesse mit au monde, le 28 février 1584, un fils qui reçut les noms de Henri, roi de Navarre, et de Frédéric, roi de Danemark. Au mois de mai arriva à la cour du prince à Delft un jeune Bourguignon de vingt-six ans, nommé Balthazar Gérard, qui prenait le nom de François Guyon et se disait natif de Besançon ; il racontait que son père avait été mis à mort comme huguenot et témoignait d'un grand zèle pour la religion réformée. Il se lia avec les domestiques du prince, se trouva aux prêches et aux prières du soir, et se proposa comme messager. « Il s'accosta au prince le 10 de juillet à l'heure du dîner, lui demandant un passeport d'une voix tremblante et mal assurée, comme remarqua fort bien la princesse, là présente, laquelle demanda au prince qui il était, parce qu'il avait mauvaise mine et contenance; sur quoi le prince lui dit qu'il demandait son passeport, lequel on lui dépeschait. Durant le dîner, on le vit se promener près de l'écurie, derrière le logis, tirant vers les remparts de la ville : comme le prince, après le repas, voulut sortir, le meurtrier se tenait près de la porte de la salle, lequel, en faisant semblant de lui demander son passeport, deschargea sur lui l'une des pistoles, chargée de trois balles. Le prince, sentant qu'il était blessé, ne dit autre chose, sinon : Mon Dieu, aye pitié de mon âme, je suis fort blessé; mon Dieu, aye pitié de mon âme et de ce pauvre peuple (1). » Peu après, il rendit l'âme en présence de sa sœur, la comtesse de Swartzenberg, et de sa femme.

II.

La princesse d'Orange était veuve pour la seconde fois. Guillaume le Taciturne avait mis en faisceau les Pays-Bas néerlandais, il avait

(1) *Les Lauriers de Nassau*, p. 36. Leyde.

durant sa vie fait plus de bruit que tous les rois et défié la puissance espagnole. On put croire un moment que son œuvre finirait avec lui, son fils Maurice n'avait encore que dix-sept ans. Il parut que rien ne pourrait résister au duc de Parme, qui d'abord emporta Bruges, Gand, Nimègue, Anvers et quantité d'autres places. L'alliance d'Élisabeth d'Angleterre était presque aussi dangereuse que son amitié. Hohenlohe, qui avait épousé la fille que Guillaume le Taciturne avait eue de sa première femme, Anne d'Egmont, soutint les premiers chocs en attendant que Maurice d'Orange fût en état de venger son père et de faire violence à la fortune. Louise de Coligny était attachée désormais aux Pays-Bas par des liens indissolubles, par le souvenir du Taciturne, par son enfant, par la mémoire de son père et de son premier époux, car la cause réformée ne pouvait triompher en France, si elle était perdue en Hollande. Rien pourtant ne pouvait vaincre sa tendresse pour son pays natal, et il est naturel que, parmi les enfans nombreux de son second mari, son cœur se soit attaché de préférence à ceux qu'il avait eus d'une autre femme française, de « la féconde abbesse, » de Charlotte de Bourbon.

On a des lettres écrites, peu après l'assassinat de Guillaume, par sa veuve à Jean de Nassau, un frère du Taciturne, qui avait quitté les Pays-Bas pour vivre dans les terres allemandes de la maison de Nassau (1). La malheureuse femme demande appui à son beau-frère. Les états-généraux, dans leur terreur, avaient élevé Maurice de Nassau à toutes les dignités de son père; mais ils se montraient plus que parcimonieux pour ses autres enfans. « Combien, lui écrit-elle (28 octobre 1584), que j'aie sollicité de tout mon pouvoir ceux qui ont été ordonnés pour la conduite des affaires de la maison, si est-ce que jusques à présent n'en ai pu obtenir aucune réponse. Je fais ce que je puis pour me maintenir avec la dignité de la maison en laquelle j'ai eu cet honneur d'être alliée, et je le ferai encore tant qu'il sera en ma puissance, tant pour mon regard que des petits enfans que j'ai retirés près de moi. Suivant quoi, combien que c'est avec grands frais, même pour la longueur du chemin, j'ai retiré de France quelques moyens sans lesquels il m'eût été du tout impossible de soutenir une telle dépense que celle qu'il me faut faire. » Dans une autre lettre (19 décembre 1584), elle lui écrit qu'elle s'est installée à Leyde avec le petit neveu et les nièces de Jean de Nassau pour « s'oster du lieu où elle a reçu sa perte. » De là, elle se rendit à Middelbourg, en Zélande. « Vos petites nièces et mon fils, votre petit neveu, se portent bien... J'espère que Dieu me conservera ce gage, que j'ai si cher, de monseigneur son père;

(1) *Archives et Correspondance de la maison d'Orange-Nassau.*

c'est toute ma consolation et mon unique plaisir... Cette maison est réduite maintenant à tel point que je ne sais plus comment les enfans et moi avons moyen de nous entretenir selon l'honneur de la maison. » (28 avril 1589.)

Jean de Nassau n'avait sans doute conservé que peu de crédit dans les Pays-Bas; pendant cinq ans, la princesse dut vivre avec ses propres ressources. On différait toujours de payer son douaire (son contrat de mariage lui assignait une rente de 8,000 livres, la jouissance des châteaux de Berg-op-Zoom et de Grave) et les pensions allouées aux enfans de Guillaume.

Faisons connaître les enfans de Charlotte de Bourbon, que la princesse avait adoptés et élevait avec son fils : au moment où Guillaume fut assassiné, l'aînée, Louise-Julienne, n'avait encore que huit ans; Louise de Coligny ne conserva pas auprès d'elle les six filles de Charlotte de Laval. Son mari, toujours préparé à la mort, avait d'avance recommandé la seconde et la sixième à leurs marraines et à leurs parentes. La reine Élisabeth, aussitôt après le crime, écrivit au duc de Montpensier, le grand-père des jeunes orphelines. Elle lui conseilla de confier l'aînée à la fille de Jeanne d'Albret, Catherine de Bourbon, et demanda qu'on lui envoyât la seconde, sa filleule; elle recommandait d'en donner une à la duchesse de Bouillon, une à l'électrice palatine, une à la comtesse de Schwartzbourg. Une d'elles, Flandrine, était déjà auprès de sa tante, Jeanne de Bourbon, abbesse du Paraclet.

Ces prescriptions ne furent pas exactement suivies : la princesse d'Orange conserva auprès d'elle quatre filles, Louise-Julienne, Élisabeth, Charlotte-Brabantine et la plus jeune, Amélie, qui n'avait, au moment de la mort de son père, que trois ans. Catherine fut donnée à sa marraine, Mme de Schwartzbourg. Ce fut sans doute une douceur pour la pauvre veuve, assiégée de tant de souvenirs affreux, d'être entourée d'un petit peuple d'enfans, de les élever, de parler de la France aux filles d'une princesse de Bourbon. La solitude de Middelbourg eût été trop affreuse pour la princesse d'Orange, si des devoirs incessans n'avaient rempli sa vie et ne l'avaient arrachée à sa douleur.

Les lettres inédites de Louise de Coligny que l'on conserve dans nos archives nationales ont été écrites dans cette ville : les événemens qui y sont mentionnés ne laissent point de doute sur leur date. La princesse d'Orange eut en 1590 et en 1591 une correspondance assez active avec Henri de La Tour, qu'on nommait alors le vicomte de Turenne et qui devait être si connu plus tard sous le nom de duc de Bouillon. Henri de La Tour était de la maison des anciens comtes d'Auvergne : son père était mort à la bataille de Saint-Quentin quand il n'avait encore que trois ans. Il fut élevé à Chantilly auprès de ses

grands parens, Anne de Montmorency, connétable de France, et Magdeleine de Savoie. Dès dix ans, il fut mené à la cour de Charles IX encore mineur, et devint le compagnon de jeux du roi, du duc d'Anjou et du duc d'Alençon. Il prit part à douze ans à la fameuse retraite de Meaux quand le connétable dut protéger la personne du roi avec les nouvelles levées suisses contre la cavalerie huguenote. « Je fis comme les autres, écrit-il dans ses Mémoires, me tenant le plus près du roi que je pouvais, mon épée à la main (1). » Le connétable mourut peu après à la bataille de Saint-Denis, et Louis de La Tour resta auprès de sa grand'mère. Il avait dix-huit ans au moment de la Saint-Barthélemy, et, dit-il, « cet acte inhumain me fit aimer et les personnes et la cause de ceux de la religion, encore que je n'eusse aucune connaissance de leur créance. » Il assista pourtant au siége de La Rochelle et prit sa part de tous les périls et de toutes les occasions. Pendant les lenteurs du siége, il se laissa séduire par le duc d'Alencon, qui, bien que servant dans l'armée royale, méditait de venger la Saint-Barthélemy et avait noué des intelligences avec La Noue, qui était dans la place. « Monsieur le Duc doncques, le roy de Navarre, monsieur le Prince et monsieur de La Noue et moi se trouvèrent ensemble et se promirent les princes grande amitié. » Cette conspiration militaire n'eut toutefois pas le temps d'éclater; la paix fut signée et le camp fut licencié.

Le vicomte de Turenne était pourtant devenu suspect à la cour; il se laissa tomber volontairement dans la disgrâce. Il refusa de s'allier aux Lorrains et d'épouser Mlle de Vaudemont, qui depuis fut reine de France. Toutes ses inclinations étaient déjà du côté des huguenots.

Après la nouvelle prise d'armes, il se déclara ouvertement, fit quelque temps la guerre pour son compte dans le Quercy, puis alla rejoindre à Moutiers l'armée commandée par Condé et par Monsieur, et les reîtres allemands amenés par le duc Jean Casimir. Il avait arboré l'enseigne blanche des huguenots, malgré les exhortations de Monsieur. Mécontent de Monsieur, il quitta brusquement l'armée pendant les négociations qui s'ouvrirent dès que l'armée rebelle approcha de Paris. Retourné à Turenne, il fit tout à fait profession de la religion comme le roi de Navarre, avec qui il commença à se lier fortement.

Quand le duc de Parme assiégea Cambrai, Monsieur réunit des troupes de secours sur la frontière de Picardie; le vicomte de Turenne quitta l'Auvergne et alla s'offrir à Monsieur « avec 50 gentilshommes de très bonne qualité, qui ne dédaignaient pas de porter

(1) *Mémoires de M. le duc de Bouillon*, p. 21. Paris 1656.

ses casaques orangées de velours, avec force passemens d'argent, et les armes dorées par bandes. » Il fut accablé dans une escarmouche et resta trois ans durant le prisonnier du duc de Parme. Le roi fit dire qu'il lui paierait volontiers sa rançon, s'il s'engageait à ne jamais prendre les armes pour ceux de la religion. Il refusa d'abandonner « les églises persécutées; » les Montmorency lui prêtèrent 53,000 écus pour payer sa rançon; il revint juste en France un jour avant la mort de Monsieur; il alla faire sa cour au roi et au roi de Navarre. « J'étais demeuré près de lui, écrit-il, qui durant les chemins me reprit à diverses fois pour discourir de la grandeur des affaires qui lui allaient tomber sur les bras, de la faiblesse du roy, qui voyait en la puissance de la ligue la puissance qu'ils pourraient avoir de Rome et d'Espagne, tant d'argent que d'hommes, qu'il était mal assuré de M. de Montmorency, le Dauphiné fort divisé et M. de Lesdiguières ne s'animant jamais en toutes choses avec les résolutions communes, nos places mal garnies et aussi peu fortifiées, qu'on visait à luy pour le rejetter de la succession. »

Ils font ainsi plusieurs lieues, toujours discourant, concluant « que la cause est fondée en la justice humaine, que Dieu la maintiendrait, qu'il fallait quitter tout plaisir. » On se promit un appui éternel. Le roi de Navarre fut sans doute plus entraînant encore que de coutume pour gagner tout à fait un homme dont il connaissait la vaillance, et qui avait, si jeune encore, le corps déjà couturé de blessures. Désormais le vicomte de Turenne lui appartient. On arrive ainsi à Nérac, et on y célèbre ensemble le jeûne « avec une très grande dévotion. »

A Coutras, Turenne fait l'office de sergent de bataille sous l'œil du roi de Navarre, puis se mit à la tête des cavaliers gascons. Le roi lui rendit avec respect, le soir même de la victoire, le corps de Joyeuse, qui était son proche parent. Les affaires de Henri IV semblèrent presque perdues, quand le duc de Parme le contraignit à lever le siége de Paris. Pendant le siége était arrivé auprès de lui Horace Pallavicini, réfugié pour la religion en Angleterre, et qui avait été dépêché en Allemagne par la reine Élisabeth pour faire contribuer les princes protestans à une armée pour le roi de France. Il avait mission de proposer à Henri IV d'envoyer une personne de qualité à ces princes pour traiter de cette levée; il nomma du Plessis, de La Noue, ou M. de Châtillon, le fils de l'amiral. Henri IV confia la mission au vicomte de Turenne, bien que celui-ci souffrît beaucoup des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans la campagne de 1587, devant le fort Nicole, près d'Aiguillon. Cette négociation, qui fut l'origine de la fortune de Turenne, en ouvrant les voies à son premier mariage avec l'héritière de Henri de la Mark,

duc de Bouillon, a une véritable importance historique, et mit au service de la cause royale une armée conduite par Christian, prince d'Anhalt. Louise de Coligny était en mesure de rendre de grands services à Turenne, par ses alliances, sa connaissance des cours et son crédit auprès de tous les princes protestans. Elle se chargea de faire passer à Henri IV, par voie de mer, en Normandie, des nouvelles de son ambassadeur.

Turenne était parti d'abord pour l'Angleterre, accompagné de Pallavicini et de Paul Choars de Buzenval, que Henri IV y envoyait comme ambassadeur ordinaire. La reine Élisabeth avait déjà vu le vicomte quand il avait accompagné le maréchal de Montmorency en Angleterre; elle le reçut avec la plus grande distinction : il était beau, il avait des manières insinuantes, il parlait non-seulement au nom du roi, mais de tous les calvinistes, dont il se regardait comme le représentant. Il s'insinua complétement dans la confiance de la reine, et flatta ses passions secrètes en n'allant pas remettre au roi Jacques d'Ecosse sa lettre de créance pour ce prince, et en se contentant de la lui envoyer, sous le prétexte de ne point retarder son voyage en Allemagne.

Pendant que Turenne était en Angleterre, il reçut plusieurs lettres de la princesse d'Orange; il lui avait fait espérer son arrivée en Hollande, et elle le presse vivement de venir. « Les états, lui écrit-elle le 12 novembre 1590, le défraieront de toutes ses dépenses tant qu'il sera sur leurs terres, il trouvera des bateaux prêts partout. Je viens à cest heure à l'utilité que vote passage par icy aportera au service du roy, c'est sans doute qu'il sera très grand, car si sa majesté a envye d'entretenir ces gens icy et d'en tirer du secours, il ne peust le faire si bien par personne du monde que par vous, votre réputation estant telle icy que je scay qu'ils feront pour vous ce qu'ils ne feront pour nul autre; ils sont un peu ambitieus et veulent que l'on fasse quas d'eux. Je sais par quelques-uns d'eux mesmes qui me l'ont dit que sy le roy envoyait vers eus quelque seigneur d'otorité qu'ils accorderoyent beaucoup, et si la royne d'ou vous estes à cest heure n'eust été si ombrageuse et que M. de Beauvoyr y eust peu faire un tour, comme souvent je luy ay mandé, je suis asseurée qu'ils eussent fait tout autre chose qu'ils n'ont fait jusquicy, que si le sieur de Buzenval y viens, il y sera longtemps et il ny fera guère et une heure de vous fera plus qu'un an de luy. Laissez les donc dire ce qu'ils voudront et passez en ces isles, puisque le service du roy vous y appelle, je m'asure que vous le ferez bien trouver bon à la royne. »

Venant à son particulier, elle insiste pour sa venue : « Voudriez vous montrer si peu d'amytié à une cousine que vous n'avez vue il y a neuf ou dix ans, et que peut être vous ne verrez jamais de pas-

ser si près d'elle sans la voyr; le devoir de bon parent vous y oblyge; depuis que je suis en ces pays, je n'en ay veu nul et puis dire avec vérité que cela m'a fait beaucoup de tort, car il semble à ces gens icy, veu le peu de cas que mes parents et mes amys ont fait de moy depuis mon affliction, que je soye tombée des nues et cela m'a tellement rendue méprisable parmy eux que vous seriez étonné du peu qu'ils ont fait pour moy, mes frères m'ont manqué et ne se montrent tels qu'ils devroyent en mon endroist, que mon cousin le principal honneur et la gloyre de ma race n'en face de mesme et donnes par votre présence contentement à ceste pauvre cousine que, je vous jure, depuis la perte du bien dont la privation me rendra à jamais mysérable, n'avoir senty son cœur emeu de nule joye que par l'espérance que me donnes de votre vue. »

Rarement, je pense, appel plus éloquent ne fut fait à un parent. La princesse est si désireuse de voir un des siens, qu'elle le grandit, elle rehausse ses proportions, elle lui parle de sa gloire, elle l'aime à la fois et l'admire. Il résume en ce moment la France, le bonheur perdu, toutes ses espérances. Le prince Maurice l'effrayait; les mœurs de ses nouveaux parens hollandais ou allemands n'étaient pas faites pour lui plaire beaucoup. On le comprendra bien, si l'on lit ce passage de Du Maurier : « M. le prince Maurice a conté à mon père qu'un jour d'hiver, à La Haye, y ayant quantité de princes et de grands seigneurs d'Allemagne de sa parenté, un jour, ils s'assemblèrent en la principale auberge de La Haye pour s'y divertir; qu'après avoir fait la débauche jusqu'à ne plus voir goutte, un de la compagnie proposa d'éteindre les lumières et de s'entrebattre toute la nuit à coups d'escabelles. Ce qu'ayant exécuté, l'un de ces souverains se trouva un bras rompu, l'autre une jambe cassée, un autre le crâne enfoncé, et que les moins offensés en furent quitte pour avoir d'horribles contusions et les yeux pochés au beurre noir. Après cela, il fallut se mettre tous au lit et se faire panser, ce que le prince sut de maître Luc, son chirurgien, qui était Français et bien expert dans sa profession, et qui fut appelé pour les traiter et leur remettre leurs membres disloqués. Sur cela, M. le prince Maurice disait à mon père, en s'éclatant de rire : Après ce beau et agréable divertissement, messieurs mes parens pouvaient se vanter d'avoir merveilleusement passé leur temps. »

Turenne s'embarqua pour la Hollande avec Pallavicini et Buzenval, et là eut de longues conférences avec le prince Maurice et avec les députés des états. Il demanda à contracter pour le roi un emprunt de trente mille écus d'or pour faire la levée des troupes en Allemagne. Les états offrirent des troupes et se firent prier pour l'argent. Turenne renvoya Buzenval en Angleterre pour rendre compte de ce qu'il avait fait à Élisabeth, et s'embarqua pour Ham-

bourg afin d'aller achever sa mission chez l'électeur de Saxe et chez l'électeur palatin.

Le 29 février 1591, la princesse d'Orange écrit à Turenne une longue lettre pour lui demander des nouvelles. Elle se plaint de n'avoir rien reçu de lui depuis qu'il avait passé à Utrecht. Un paquet qu'il lui avait fait passer pour la France s'était perdu; un autre avait été confié à un bateau marchand qui allait à Dieppe, mais qui s'échoua par le brouillard dans la rivière de Somme. « Mon beau-fils (le prince Maurice) me vient de mander qu'il a nouvelles que vous estes arivé à Dresden. J'en loue Dieu de tout mon cœur et le suplye de bénir tellement vos peynes et votre labeur que bientôt il en puisse revenir le bien que tous les gens de bien en espèrent. »

Le 15 mars, elle n'avait pas encore reçu de nouvelles de son cousin le vicomte de Turenne; elle est occupée de rechercher les moyens de faire toucher pour lui de l'argent. Elle lui donne des nouvelles du roi : « Vous verrez par une lettre que je vous envoye comme notre roy se hasarde toujours, Dieu le nous préserve et tous ses bons sentimens. Je viens de recevoir une lettre de M. le prince Dombes, qui me mande que les affayres du roy commancent à prospérer plus qu'ils n'ont fait en Bretagne. »

Louise de Coligny aimait sa retraite de Middelbourg : on peut deviner à certaines confidences de Du Maurier que si le prince Maurice lui rendait les respects qu'il lui devait, il était économe de son affection. Maurice ne voyait dans le fils de la princesse d'Orange qu'un héritier du Taciturne; cet enfant pouvait être appelé à prendre sa place, si lui-même tombait sous une balle ou sous le poignard. On parlait sans cesse de le prendre à sa mère : celle-ci gagnait du temps, elle ne voulait pas le mener en Hollande; il lui semblait que son fils était plus à elle dans la petite presqu'île de Zélande. Elle confiait ainsi ses alarmes à son parent :

« Mon frère, par la commodité de M. de La Tour, il faut que je vous découvre mes peynes comme à celui seul du conseil de qui je veux dépendre; cette lettre sera donc toute pour moy, vous ayant envoyé hyer par la voye de Coulongne (Cologne) tout ce que nous sçavons icy de France; or je vous diray donc que vous sçaves la promesse qui nous a esté fayte pour le regard de mon fils, cependant je découvre que l'on a eu égard seulement à ne rien refuser au roy ny à vous, et à me donner aussy quelque contentement pour me fayre tousjours couler le temps, et se promet que ne réussira rien de cela, parce que l'on dit que ceste promesse vous a esté conditionnée lorsque la France serait en repos, et, ne voyant pas d'aparence à cela, ils sont à me persuader que cela ne me doit empescher d'aler en Holande, et meu pressent et solicitent fort, et j'ay sçeu par ung qui le sçait très bien, de qui je l'ay tiré

par artifice, que, lorsque je seré en Holande, il ne faut pas que je face estat d'en partir, et que l'on fera nestre toujours quelque occasion (avec ce qu'il y a aparence que nos misères de France en pro luiront assez) pour s'escuzer au roy de leser aler mon fils; je suis à cest heure à combattre donc pour n'aler point là, bien que leur dye (dise) tousjours que j'yré, mais il me survient tousjours quelque dificulté; enfin ils découvriront bien que c'est que je n'en ay pas envye, s'il ne vous plaist m'y aider par ce moyen, m'escrivant une lettre que je peuse montrer, par laquelle, disant que vous avez entendu par le sieur de La Tour que je veux aler en Holande, vous me pries de suspendre cette résolution jusqu'à ce que soyez de retour, parce que vous avez fait entendre au roy que j'estois icy en quelque chose utile pour son service, mesmement durant vostre négotiation pour recevoir icy, et vous envoyer les comandemens qu'il luy playra vous faire. »

Son projet était de se retirer à Orange avec son jeune fils, et l'on ne peut trop s'étonner qu'il ne pût convenir au prince Maurice ni aux états de donner à la France un gage aussi précieux qu'un prince d'Orange et de le livrer entièrement aux influences françaises. Les Espagnols qui étaient en Provence avaient été presque tous défaits et la principauté d'Orange était aux Nassau; mais elle était bien loin de la Hollande, et la France était profondément troublée. Louise supplie le vicomte de Turenne de revenir en France par les Pays-Bas; elle ira le voir au lieu où il voudra. « Votre beau jugement, écrit-elle, résoudra, s'il lui plaît, les troubles de mon esprit pour prendre la résolution que me conseilleres soit pour demeurer en ces pays, soit pour me retirer ailleurs. »

Peu après avoir écrit cette lettre, Louise de Coligny eut la visite de sa cousine d'Andelot « qui est certes une des plus honneste et sage fille du monde, » qui lui servit de prétexte pour différer d'aller en Hollande. On lui assigna toutefois le mois de mai pour aller à La Haye « avizer aux affayres de cette mayson, invention que seulement on a trouvée pour m'y activer, car je sais qu'en ce temps icy, on n'y pense donner aucun ordre. » (Lettre du 29 mars.) J'extrais ce passage d'un post-scriptum à la lettre précédente, qui avait été retournée à Middelbourg à cause du départ d'un messager : « Nous n'avons point sceu des nouvelles de France depuis le passage de M. de La Tour, sinon de la prise de Fecan (Fécamp), de quoy M. de Hollat a pensé enrager, car on l'avait fait venir avec un très beau secours, et cependant on fit la composition peu devant sa venue, à ce qu'aucuns disent assez mal à propos. Le bruit vient de tous cotés que Chartres est au roy, mais à cause du vent contrayre, on n'en peut encore bien sçavoir la vérité; le duc de Parme est encore à Bruxelles et se haste assez lentement pour aller en

France, mais tousjours ses forces s'aprestent et beaucoup ont opinion qui (qu'il) regarde ce que vous ferez et le chemin que prendres à votre retour pour empescher s'il peut vostre passage, mais je sais que le sieur de Buzenval vous avertit plus particulièrement de telles affayres et du bon chemin où sont celles pour lesquelles l'avez laysé. Ces gens ici feront pour vous plus qu'ils ne feroyent pour personne du monde pour la bonne odeur qu'ils ont prise de vous à votre passage. »

La nouvelle de la prise de Chartres était fausse, car le 19 avril elle écrit à Turenne : « Je vous diray que de Dyepe (Dieppe) on m'escrit du 16 de ce mois que ceux qui venoyent de Chartres assuroyent avoir veu les ostages que ceus de dedans avoyent envoyes au roy, avec promesse de lui rendre la ville sy dans le dit jour du 16 ils n'avoyent secours : mon beau-fils est party aujourd'huy dicy en intention d'estre bien tost aux champs et faire parler de luy cest été, je ne vous puis dyr combien il se sent heureus et honoré de vous avoir veu et de l'asurance que luy aves donnée que vous l'aymes, il m'a parlé du fait de son petit frère (le jeune fils de Louise de Coligny) et m'a promis qu'il ne manquerait point à la promesse qu'il vous a fayte, de quoi j'ay tiré une lettre de luy qu'il a escrite au roy pour responce à celle dont sa majesté l'a honoré. » Sous cette garantie, la princesse annonce à Turenne qu'elle a promis au prince Maurice d'aller en Hollande suivant ses désirs. La promesse dont il est ici question est révélée dans les lignes suivantes : « Je luy disais (au prince Maurice) que je ne pensais pas que le roy mandast son frère jusqu'à ce que soyes auprès de lui. » Ainsi Henri IV demandait qu'on lui envoyât le jeune fils de Guillaume le Taciturne, et le prince Maurice semblait résigné à cette séparation.

A ce moment, la princesse dit qu'elle n'a encore reçu qu'une lettre de Turenne, depuis que celui-ci a quitté Utrecht; elle ne sait qu'indirectement qu'il était arrivé à Francfort en bonne santé. Elle avait promis à Turenne de lui écrire toutes les semaines; malheureusement toutes ses lettres n'ont pas été conservées. A la fin de mai, elle lui donne des nouvelles de M. du Plessis, qui était à La Rochelle et qui s'apprêtait à rejoindre le roi. Son beau-fils, le prince Maurice, était parti de La Haye pour se mettre en campagne avec de belles troupes; le duc de Parme ne remuait point encore.

« Ma cousine d'Andelot est partie depuis quatre jours, sa présence m'a fait couler icy deux mois beaucoup plus doucement que je ne l'eusse fait, mais à cest heure je racheteré, s'ay-je peur, d'une longue pénitence la joie et le contentement de deux mois d'une cousine et de huit jours d'un cousin, c'est le seul auquel depuis sept ans j'ay parti-

cipé. Je crains bien que je ne soye pas pres de les revoir, cependant vives assuré, je vous suplye, que rien est sous le ciel si religieusement gardé que l'affection et parfayte amitié de votre misérable cousine, laquelle ne finira qu'avec sa vie, je vous bayse légions de fois les mains. »

Quelles tristes langueurs laissent deviner ces effusions d'une âme émue, pour ainsi dire prisonnière, exilée, sans confident! Les affaires publiques l'occupent, la passionnent, mais ne suffisent pas à la remplir. « Tout bruit de votre belle armée, dit-elle pourtant, et ce dit que commencerés à marcher cette semayne... O Dieu, qui me tarde que je voye cette nouvelle certene! » Elle s'accroche toujours à l'espérance de revoir un moment son cousin. Elle lui donne sans cesse des nouvelles des affaires d'argent, dont le soin avait été laissé à M. de Buzenval. Chaque état avait une part à payer; elle s'occupe particulièrement de la contribution de la Zélande. Elle lui parle des desseins du duc de Parme, « qui sont encore sy secrets que l'on ne peut asseoir nul jugement de ce qu'il veult fayre; car une fois y fait des préparatifs pour assiéger une ville et puis tout s'évanouit; un autre on dit que c'est pour donner en une des îles de Zélande, de quoi souvent je suys en alarme; à cet instant (29 mai) on a nouvelles icy qu'il est parti de Bruxelles avec quinze cents chevaus et quatre mille hommes de pied et qu'il tient le chemin de Gueldres pour traverser les entreprinses de mon beau-fils. Ceux du conseil dicy viennent aussy de recevoir lettres de Calais par lesquelles on leur mande que le commandeur de La Fère a esté tué d'un coup de hallebarde par le curé de la ville, et que depuis le duc de Meyne a mis la ville entre les mains du duc de Parme, qui y a fait entrer garnison espagnole, de quoi tous les catholiques de ces contrées-là murmurent extrêmement. » Elle se dépite à l'idée que Turenne, à ce qu'on l'assure, ne pourra marcher avant le commencement d'août. « Si j'étais homme, pour certain j'eusse déjà présenté mille combats. » Elle pense toujours à aller à Orange, apprenant que M. de Lesdiguières fait heureusement la guerre dans ce quartier, mais elle ne veut rien décider avant que Turenne ne soit retourné auprès de Henri IV. « Je ne me veux résoudre à chose du monde, ni employer personne pour mon fils ni pour moy jusqu'ici que Dieu vous ait rendu auprès du roy, car je ne veus pas que nous tenions et soyons obligés à autre que de vous (31 mai). »

Turenne avait rencontré toute sorte de difficultés dans sa mission; le 15 juin 1591, il demandait au comte Jean de Nassau de nouveaux secours pécuniaires pour conduire les troupes allemandes en France. Il le priait d'user de son autorité dans ce but auprès des églises de Cologne, d'Aix, de Francfort, de faire des arrange-

mens avec les évêques de Paderborn et d'Osnabruck. « J'espère, disait-il, dans trois ou cinq semaines avoir une belle armée sur pied.» (Archives de la maison d'Orange.) Turenne et Anhalt se mirent enfin en route ensemble et amenèrent à Henri IV cinq mille cinq cents chevaux et 11,000 hommes de pied. Le roi, qui venait de prendre Noyon, vint au-devant de Turenne et passa la revue des nouvelles levées dans la plaine de Vandy (28 septembre 1591).

Nous n'avons pas à raconter la fin de la guerre civile. Le roi récompensa les services de Turenne en facilitant son mariage avec l'héritière de Henri, duc de Bouillon, et souverain de Sedan; celle-ci était cousine germaine de Mlle de Nassau. Henri de la Tour prit désormais le nom de duc de Bouillon. La princesse d'Orange profita de la paix pour venir en France : son jeune fils avait été confié à Scaliger et faisait ses études à Leyde. Henri IV traita la princesse avec les plus grands égards; elle amenait avec elle ses deux belles-filles, devenues pour ainsi dire ses filles, Charlotte et Élisabeth, heureuses d'échanger l'ennui de Middelbourg contre les plaisirs de la première cour du monde. Leur sœur aînée, Louise-Julienne, épousa en 1593 l'électeur palatin. On a une lettre du 5 octobre 1594 adressée par le prince de Condé au comte Maurice, et dans laquelle il recommande le mariage du duc de Bouillon, devenu veuf, avec la comtesse Élisabeth. Louise de Coligny, qui avait retrouvé son héros, fit sans doute tout ce qui était en son pouvoir pour amener ce mariage. La princesse d'Orange dut retourner en Hollande avec les deux jeunes princesses et peu après Henri IV fit demander la main d'Élisabeth pour le duc de Bouillon. Le mariage fut célébré à La Haye le 15 avril 1595.

Devenue Française par son mariage, la jeune duchesse de Bouillon travailla avec la princesse d'Orange à faire faire à sa sœur un mariage français. Cette sœur, aimable, si charmante que le sévère prince Maurice ne l'appelait que « ma belle Brabant » (elle se nommait Charlotte-Brabantine), fixa son choix sur un cousin germain du duc de Bouillon, comme lui protestant, oncle du prince de Condé, Claude de la Trémoille. Le duc de Bouillon demanda pour lui la main de la comtesse Charlotte au comte Jean, le chef de la maison de Nassau. (Lettre du 21 juillet 1597. Archives de la maison de Nassau.) Henri IV eut lieu d'être mécontent que cette demande de mariage fût faite directement; le duc de Bouillon semblait traiter avec le comte Jean de Nassau comme un prince souverain avec un autre prince souverain. Il parlait, au nom des églises protestantes de France, à un des chefs du parti protestant allemand. Henri IV ne crut pas toutefois devoir faire obstacle au mariage.

La princesse d'Orange saisit avec empressement une nouvelle occasion de retourner en France : cette fois elle amena son fils

Henri, âgé alors de quatorze ans. Elle débarqua à Dieppe, le mariage se fit à Châtellerault, où était à ce moment l'assemblée des églises réformées, puis la princesse d'Orange se rendit à Thouars avec les nouveaux époux. Elle alla saluer le roi à Nantes et y resta avec la duchesse de Bouillon et la duchesse de la Trémoille pendant toute la durée des négociations, qui se terminèrent par le fameux édit. La princesse ne se fixa auprès d'aucune de ses filles, mais elle ne cessa de s'occuper d'elles avec un soin tout maternel. Sa correspondance avec la duchesse de la Trémoille montre une vraie « grand-maman, » qui se complaît aux détails des grossesses, des accouchemens, des nourrices, comme la plus simple bourgeoise, gaie par momens et gaillarde, comme dans cette lettre qu'elle écrit de Paris à la duchesse de la Trémoille qui vient d'avoir son premier enfant : « Ma fille, un fils, j'en pleure de joie. Enfin je n'ai point de parole pour vous représenter mon contentement... Vraiment vous avez bien de l'avantage sur toutes vos sœurs d'avoir si bien commencé et si promptement. Quoi! dix jours après être mariée? Pour certain, je crois que c'est du jour où nous déjeunâmes si bien sur votre lit. »

III.

Louise de Coligny resta en France depuis 1598 jusqu'en 1603; la douceur de ces cinq années, que peuvent comprendre seulement ceux qui ont vécu longtemps hors de leur pays, ne fut pas sans quelque amertume. En premier lieu, elle ne put garder auprès d'elle son fils Henri. Elle s'était flattée d'obtenir pour lui, par la faveur de Henri IV, un grand établissement en France : elle le produisait à la cour. « J'ai dit à M. de Domarville (le gouverneur du jeune prince), qu'il vous mande le ballet dont votre petit frère a été et où il a triomphé. » (Lettre du 15 décembre 1598.) Messieurs des États ne se souciaient point que le neveu du comte Maurice devînt un courtisan français; ils le rappelèrent pour qu'il prît part aux opérations militaires de 1599. « Je suis si interdite, écrit la pauvre mère, du partement de votre frère que je ne sais ce que fais. » Elle est embarrassée d'argent, et ne sait comment l'équiper. « Je ne pense plus qu'au moyen de le faire retourner avec quelque lustre et moyen de servir sa patrie, de façon que je ne parle à cette heure, qu'hommes, armes et chevaux; et pour ce faire, je vous laisse à penser s'il me faut trouver de l'argent, à quoi me fait un extrême besoin celui que me doit votre bon mari... il y va de l'honneur et de la réputation de votre cher frère, car messieurs des États me prient instamment qu'il leur amène une bonne troupe. » Elle dit adieu à son fils à Vigny, château situé près de Pontoise, qui était alors aux Montmorency.

Séparée de son fils, Louise de Coligny ne trouva pas toujours des consolations dans les familles auxquelles s'étaient alliées ses filles. Le duc de Bouillon, celui qui avait un moment ravi son enthousiasme, avait beaucoup d'esprit, sa correspondance en fait foi; mais il avait l'humeur inquiète, changeante, tournée à l'intrigue : il était peu sûr. La gloire d'Henri IV l'aveuglait et par moments l'offusquait ; il ne se croyait jamais assez payé de ses services. Il avait pris un empire souverain sur sa femme et sur les La Trémoille. Il chercha à persuader aux deux sœurs que la princesse d'Orange, aveuglée par son amour maternel et trop désireuse de plaire à Henri IV, avait trop d'humilité en face de la maîtresse du roi; qu'elle faisait aussi à la cour trop bon marché de sa qualité de princesse d'Orange-Nassau. Louise de Coligny se défendit avec autant de bonté que de dignité. Elle avait de grandes obligations à Henri IV, qui l'avait aidée à faire casser l'infâme arrêt rendu par le parlement contre Coligny, qui caressait de grands desseins pour le neveu du prince Maurice, qui appuyait les démarches qu'elle faisait pour obtenir la mise en liberté de Jacqueline d'Entremonts, la victime du duc de Savoie. Si la reine faisait, comme on disait alors, bonne chère à la marquise de Verneuil, la favorite du jour, il n'appartenait point à la princesse d'Orange de se montrer plus sévère. Celle-ci était sans cesse conviée à la cour par les commandemens du roi et de la reine. Sa place ne laissait pas d'y être difficile, mais son esprit se tenait au-dessus de méchantes questions d'étiquette. « Je n'ai garde, écrivait-elle, d'en faire de grands cancans, car ce serait cela qui serait bien préjudiciable, sachant bien qu'il y a ces quatre maisons (Longueville, Lorraine, Montpensier, Nemours) qui tiennent rang en France, qui sont si proches au roi qu'il ne donnera jamais d'avis à leur désavantage. » Elle évitait donc, surtout ne devant pas rester toujours à la cour de France, toutes les occasions qui pouvaient donner lieu à des luttes de préséance. Elle feignait de ne pas apercevoir les petites usurpations de Mlle de Guise, la fille du Balafré. « Ma fille, écrivait-elle à la duchesse de la Trémoille, je me souviendrai toujours fort bien de qui j'ai eu l'honneur d'avoir été femme et fille. » Elle avait connu d'autres angoisses que celles des places à la table de la reine et des passages des portes. Elle aimait la compagnie du roi qui trouvait moyen de réjouir sa tristesse, et Henri IV était heureux de la voir auprès de sa nouvelle épouse. Dans les lettres où elle raconte sa vie à la cour, on sent bien qu'elle se défend moins contre ses filles que contre le duc de Bouillon : elle ne le nomme point, mais elle sait qui cherche à lui nuire dans l'esprit de ses enfans. Elle n'use jamais de représailles et ne parle point des hommages presque amoureux que le duc de Bouillon rend à la

marquise de Verneuil, bien qu'elle sache que la duchesse de Bouillon s'en inquiète. Elle est pour ses deux filles une mère toujours tendre, sensée, pleine d'indulgence, mais on devine que de nouveaux sentimens ont pris la place de ceux que le vicomte de Turenne lui avait autrefois inspirés.

Le duc de Bouillon apportait dans la politique le même esprit tracassier que dans sa famille. Il est rare que l'on juge bien ses contemporains, surtout ceux qu'on a connus pauvres, désespérés, à qui l'on a prêté un secours qu'on a cru nécessaire. Bouillon ne voyait dans le Béarnais qu'un apostat et un ingrat; il semble étrange pourtant qu'il n'ait pas été entraîné par la grandeur familière de ce roi dont les paroles émeuvent encore aujourd'hui tout cœur français. « Il ne faut plus faire de distinction de catholiques et huguenots, mais il faut que tous soient bons Français. » Cette politique n'était pas comprise de Bouillon, et pendant la fin de son séjour en France la princesse d'Orange eut le chagrin de le voir mêlé plus qu'il ne fallait aux intrigues de Biron. Elle quitta la France à la fin de 1602 pour retourner à La Haye. Après l'exécution de Biron, le roi, persuadé que Bouillon était en intelligence avec lui, lui commanda de venir le trouver; Bouillon fut alarmé : il alla se présenter à Castres, devant la cour de justice destinée à ceux de la religion, et prit acte de sa comparution. Le roi entra dans une grande colère : il fit venir Duplessis-Mornay, qui le calma. Pouvait-on croire que Bouillon, qui avait peu d'années auparavant négocié en Angleterre et en Hollande un traité de ligue offensive et défensive contre l'Espagne, fût maintenant en alliance avec les ennemis de la religion? Le prince Maurice, en apprenant l'accusation portée contre Bouillon, s'exprimait avec la plus grande énergie sur la « queue » de la conspiration de Biron. « Il déplore infiniment, écrivait M. de Buzenval, l'ambassadeur de France, à M. de Villeroy, le malheur de ce sien allié, encore qu'il se soit rendu incapable d'être plaint et à plus forte raison d'être aydé et assisté des siens. » Bouillon s'était décidé à sortir de France : il passa par Genève et se retira à Heidelberg, chez son beau-frère, l'électeur palatin. M. de Buzenval écrivait à M. de Villeroy : « Je vous avais dit dans ma dernière qu'il n'y avait pour lors aucunes nouvelles ny lettres de M. de Bouillon depuis son arrivée à Heidelberg; mais trois jours après on a receu du 8e de ce mois, non M. le prince Maurice ny MM. les états, mais seulement Mme la princesse d'Orange qui me les a communiquées. C'est une lettre de complimens, par le style de laquelle il est aisé à juger qu'il ne luy escrit pas confidemment comme il a fait autrefois. Il dit que c'est la première princesse étrangère à laquelle il ait rendu ce devoir depuis sa disgrâce, comme n'ayant eu d'autre but que de faire paraître son innocence par le peu de recherche de ses amis et

d'ayde foraine, et n'y préparant autres armes que celles de la justice (1). » Bouillon trouva les états et le prince Maurice peu sensibles à son infortune ; il essaya vainement de remuer le roi Jacques d'Angleterre en sa faveur. Dans un moment de tristesse, il écrivait en Hollande : « Au moins, si mon sort me porte par-delà, j'espère qu'on ne me refusera pas une picque en quelque régiment. » Son beau-frère La Trémoille lui resta complétement fidèle. Il intercéda fortement auprès du prince Maurice en sa faveur. Il était si convaincu de son innocence qu'il ne voulut plus reparaître devant le roi.

Sully vint le visiter à Thouars, lui parla des desseins du roi sur les Pays-Bas, couvrant les menaces sous les caresses. La Trémoille tomba malade; il mourut en chrétien au mois d'octobre 1604. « Sa tête, dit brièvement Sully, ôta une tête aux séditieux. » (*Mémoires de Sully.*) Ces paroles sont trop sévères. Il est bien vrai qu'un peu avant sa mort La Trémoille écrivait au comte Jean de Nassau pour lui affirmer l'innocence du duc de Bouillon, « les vraies causes de sa défaveur étant l'honneur et la gloire de Dieu, j'estime que vous serez d'autant plus affectionné d'agréer son bon droit, qui a besoin de *remèdes forts*, car les moindres ne sont suffisans (2). » Jean de Nassau et six princes allemands intercédèrent en effet collectivement auprès de Henri IV en faveur de Bouillon, qui lui-même envoya, peu après la mort de La Trémoille, un mémoire justificatif au roi, où il traitait les accusations portées contre lui d'ordures, d'horreurs, d'énormités. Il prenait à témoin le « scrutateur des cœurs, » il se défendait d'avoir voulu faire des levées, armer ceux de la religion, ni traiter avec le duc de Savoie et le roi d'Espagne.

Le roi fut sans doute ému de pitié par la mort de La Trémoille, par la désolation de la « belle Brabant, » qui restait veuve avec six enfans; il ne voulait que disloquer les grandes familles huguenotes, la mort s'en chargeait pour lui. Pour la princesse d'Orange, elle ne cessait de donner les meilleurs conseils à la duchesse de La Trémoille. « Le meilleur remède est le temps, la patience et l'humilité de M. de Bouillon. Mon opinion et celle de tous ceux de deça est telle, et que s'il en recherche d'autres, il ruinera plus ses affaires qu'il ne les avancera. » (Lettre du 5 mars 1603, de La Haye.) Le roi pardonna à Bouillon; il avait une respectueuse tendresse pour la princesse d'Orange; il voulait ménager les princes allemands; il attachait un grand prix à l'amitié des Nassau; il savait être sévère, il savait aussi être généreux.

Les douleurs de la duchesse de La Trémoille, les inquiétudes des Bouillon n'étaient pas les seuls ennuis de la princesse d'Orange; ce fils qu'elle avait élevé avec tant de soins, pour qui elle cherchait

(1) *Correspondance de M. de Buzenval*, p. 387.
(2) Archives de Nassau, lettre de juillet 1613.

une femme française, lui échappait de plus en plus. Dès son enfance, elle s'étonnait de ses « opiniâtretés de Nassau; » le Nassau était devenu complet. « Mon fils ne danse plus que des allemandes; vous n'avez jamais rien vu tant sur la gravité; je pense qu'il a appris cela en la Germanie. » Elle était seule; le prince Maurice, plus taciturne que son père, ne mêlait aucune tendresse au respect qu'il lui portait. Peut-être ne lui pardonnait-il pas d'avoir peu encouragé le projet qu'il avait eu un moment de mettre la couronne sur sa tête. Maurice, quand il n'était pas à la guerre ou ne jouait pas aux échecs, allait voir « sa dame, » qui vivait paisiblement avec ses deux petits enfans.

Un moment, la princesse s'amusa de la folie du comte d'Egmont, qui osa lui parler d'un troisième mariage. C'était le fils de l'illustre victime des Espagnols. « Il est plus fou que jamais. Il s'est proposé un voyage aux Indes, là où il dit qu'il sera receu roi, a fait déjà toutes les lois de son royaume, donné toutes les charges et offices. Il ne lui manque qu'une femme. Sans vanité, si j'y voulais entendre, je crois bien que je serais la première refusant ce beau royaume imaginaire. » Louise de Coligny n'avait jamais été régulièrement belle, mais elle avait le plus grand air. Un portrait peint par Miereveld la montre avec un bonnet de veuve à la Marie-Stuart, un col montant, les cheveux relevés et crêpés; l'œil est cerné, timide et un peu défiant; le nez long, et nettement tracé, rappelle M. l'amiral; la bouche fine, sinueuse, ébauche un sourire; au menton délicat, on devine l'absence de grande force; les lignes du visage sont onduleuses; l'ensemble produit une impression presque douloureuse. La figure est belle en son ensemble, mais la destinée l'a, pour ainsi dire, trop modelée; elle y a mis trop souvent sa marque et son irréparable trace. Pourtant animez cet œil doux et fin par la vie, ouvrez ces lèvres pour le discours, éclairez d'un rayon ce costume sévère, et vous aurez une femme qui avait encore de quoi plaire et même séduire.

La princesse d'Orange retourna à Paris en 1605 : sa belle-fille, la duchesse de la Trémoille, venait de faire un riche héritage par la mort du comte de Laval, Guy de Coligny, mort célibataire. La princesse écrit à sa fille : « Il est besoin que vous donniez ordre de bonne heure à recueillir cette belle et grande succession; et je crois que la première chose que vous devez faire c'est d'écrire au roi, pour le supplier de vous commander comment il plaît à sa majesté que vous vous gouverniez en cette affaire. » Tous les protestans se réjouirent de voir les La Trémoille entrer dans de grands biens. Henri IV avait toujours eu du goût pour la duchesse; « c'est une bonne femme, disait-il à M. de Loménie, je voudrais bien que Mme de Bouillon lui ressemblât, elle disposerait mieux son mari à

faire ce qu'il doit qu'il ne fait. » La duchesse de La Trémoille avait donné une de ses filles à sa belle-mère, et la princesse prenait plaisir à élever cet enfant. Elle l'emmena à La Haye au commencement de 1606, où on lui donna un maître pour apprendre le flamand. « Croyez, écrit-elle, que je ne la gâte point, car je la fait bien fouetter quand elle le mérite. » La petite Charlotte ne prenait pas tout son temps : elle cherchait toujours une femme pour son fils ; elle avait pensé un moment à Mlle de Montmorency, qui avait épousé M. le Prince ; puis elle avait jeté les yeux sur Anne de Rohan, qui était du même âge que son fils Henri : « Il faut qu'ils se voient, car il n'y a point moyen de l'obliger... j'y apporterai tout ce que je pourrai, comme n'y ayant chose au monde que je désire tant ; car alors je serais contente de mourir. » (1er février 1609. La Haye). La Princesse éprouva un grand déplaisir quand le prince de Condé vint avec sa femme chercher un asile à Bruxelles. « L'éloignement de France de M. le Prince nous fâche fort ici et surtout le lieu où il est, où on tâchera, par toutes sortes d'artifices, de le détourner de son devoir ; mais je veux toujours espérer qu'il sera plus sage. » (14 janvier 1610.) « Pour moi, dit-elle encore, je crois que M. le Prince a perdu l'esprit... le cœur m'en crève d'en voir un qui porte le nom de Bourbon parmi ces gens-là. Je me trompe bien ou il sera bientôt las d'eux et eux de lui ; ils le déprisent déjà bien fort à ce que j'entends. J'ai pitié de le voir courir comme cela à sa ruine, et cette pauvre princesse renfermée à cette heure comme dans une prison. Elle eût été bien plus heureuse d'épouser un simple gentilhomme. » (25 février 1610.) La Princesse était restée une amie passionnée de Henri IV ; on ne trouve jamais dans sa correspondance un mot de reproche, de critique contre le roi. Hors de France, elle était devenue plus royaliste. Elle connaissait assurément quelque chose du grand dessein de Henri IV et du prince Maurice, mais elle ne touche jamais que pour ainsi dire en passant aux grandes affaires de Clèves, de Juliers. Elle affecte de n'être pas en état d'en juger ; elle a de grandes agitations d'esprit, mais ses principes droits et fermes ne la trompent guère ; elle tient pour le roi de France, pour ses parents de Nassau, les alliés du roi ; elle met sa foi dans la Providence.

La mort de Henri IV fut certainement un coup terrible pour Louise de Coligny. Elle se préparait au printemps de 1610 à se rendre à Paris, après les fêtes de Pâques ; on n'a aucune lettre d'elle depuis ce moment jusqu'au milieu du mois de juillet 1612. Tout était changé en France : tout ce qu'aimait la fille de Coligny semblait perdu, tout ce qu'elle méprisait ou détestait remplissait la vue de l'Europe. Cette alliance intime entre les Pays-Bas et la France, sur laquelle Henri IV avait bâti ses projets et qui doublait en quelque

sorte le patriotisme de la princesse d'Orange, n'était plus qu'une chimère : l'esprit dur et froid de Maurice se tournait vers les ennemis acharnés de la France; la princesse d'Orange se sentait désormais une étrangère partout, qu'elle fût à Paris ou qu'elle fût à La Haye. En vain écrivait-elle à sa fille : « Je ne suis point femme d'État, » tout en elle devait souffrir pendant ces honteuses années qui suivirent la mort de Henri IV; elle n'avait pas seulement perdu un ami, le protecteur de ses enfants, le protecteur de sa foi, elle avait perdu la vision d'une France glorieuse, généreuse, intelligente; elle vivait sur les ruines d'un temple écroulé.

Ces retours de la fortune sont plus affreux quand ils coïncident avec le déclin de la vie et quand l'ombre du malheur national ne se projette plus que sur d'autres ombres. On est frappé pourtant de ne trouver aucune trace d'amertume dans la correspondance des dernières années de la princesse; de temps à autre un mot échappe; « tout ce que j'ouïs, et par paroles et par écrit, ne chante que présage de malheur en ma pauvre patrie; » mais elle revient vite aux détails familiers, à la bonhomie, à la simplicité. De Bouillon, il est rarement question; son nom ne revient plus souvent parmi les noms aimés. Les amitiés offensées n'ont d'autre refuge que le silence. L'occasion était belle pourtant pour Bouillon, s'il avait eu les vertus que la princesse d'Orange avait cru trouver autrefois chez lui, s'il avait été aussi grand citoyen que vaillant soldat et habile diplomate. On l'avait vu, après la mort de Henri IV, comme Épernon, Guise, Lorraine, parcourir les rues de Paris avec une suite de 500 gentilshommes armés. Il était animé d'une haine violente contre Sully; il alla dans le conseil jusqu'à lui montrer le poing, et si la reine n'eût été présente, il se fût emporté jusqu'à frapper le vieux ministre. Maréchal de France, prince souverain de Sedan, il avait cru qu'on lui confierait le commandement de l'expédition projetée par Henri IV. Dès qu'il apprit que la reine ne voulait pas le mettre à la tête de l'armée, il s'était brouillé avec la cour. Au mois de mai 1613, la princesse d'Orange fut heureuse de voir arriver comme ambassadeur à La Haye un ancien serviteur du duc de Bouillon, Aubry du Maurier, fils d'un petit seigneur huguenot, huguenot lui-même, et qui jouissait pourtant de toute la confiance de Villeroy. Du Maurier avait eu à se plaindre de Bouillon, et celui-ci le dénonça à La Haye comme un agent de l'Espagne : Aubry du Maurier était un honnête homme et un bon Français. La princesse d'Orange le traita avec bonté et dirigea ses premiers pas à La Haye. « J'avois besoin, écrivait le bon Du Maurier, comme de la vie qu'elle me prît en sa protection et qu'elle me daignât recommander : ce qu'elle fit avec un tel excès de bons témoignages où il a été besoin, qu'elle a voulu par cette libéralité suppléer à la mul-

titude de mes défauts, et, de plus, anéantir et détruire une infinité de calomnies que la haine en quelques-uns et l'envie et la douleur en quelques autres excitèrent contre moi de toutes parts. » (*Mémoires* de Du Maurier.)

La guerre civile avait éclaté en France. Condé et Bouillon s'étaient emparés de Mézières, et Condé avait adressé un manifeste à la reine-mère pour demander la convocation des états-généraux et la rupture du mariage projeté entre le jeune roi et une infante espagnole. La cour et les princes recherchaient l'alliance des états. Maurice était un ennemi déclaré de l'Espagne, mais il avait au plus haut degré ce qu'on nommerait aujourd'hui l'esprit de gouvernement. Il était fidèle observateur des règles du droit des gens, et derrière Concini il voyait la reine de France. Condé, disait-il, avait la tête remplie de prédictions d'almanachs (dépêche de Du Maurier). Si Mézières eût été à lui, la tête du commandant qui avait livré cette place n'eût pas été longue à tomber. Il y avait à ce moment une petite armée française en Flandre, en exécution des derniers engagemens pris par Henri IV. Maurice défendit sous peine de mort à aucun soldat ou officier de cette armée de rentrer en France pour servir les rebelles, et il mit toutes les forces françaises, placées momentanément sous ses ordres, à la disposition de la reine. Un soldat qui tenta de déserter fut pendu; trois autres reçurent sur la joue, au fer rouge, la marque d'une potence. La première révolte des princes ne fut pas de longue durée, et le 15 mai 1614 on signa la paix de Sainte-Menehould, qui fut, suivant l'expression de Motley, la caricature d'un traité, comme la rébellion avait été la parodie de la guerre. La princesse d'Orange avait eu une attitude aussi correcte que le prince, et elle y avait plus de mérite; mais elle aussi avait appris à se défier du langage spécieux et des grâces de Bouillon. Elle assistait avec tristesse à l'éclipse de la grandeur française : Henri IV n'était plus, Richelieu était dans l'ombre, un vil favori disputait à des princes avides la fortune de la France.

Quand la cour se rendit à Bayonne pour y chercher l'infant d'Espagne, Condé fit une seconde prise d'armes. Bouillon écrivit au comte Jean de Nassau : « Nous avons été contraints de prendre les armes pour garantir la France de la sujétion étrangère à quoi on la veut porter par la ruyne de la maison royale... Il faut arrêter le cours de la puissance espagnole. » (Lettre écrite au camp de Pimpré, près Soissons, le 25 septembre 1615. — Archives de Hollande.) Cette fois, Maurice fut ébranlé, car le gouvernement français l'avait abandonné quand Spinola avait pris Aix-la-Chapelle et Wesel. Pourtant sa rancune ne l'aveuglait point sur les motifs des princes; quand il parlait de ceux qui prétendaient venger Henri IV, il ne

cessait de répéter : « Il n'est pas nécessaire de ruiner le fils pour venger la mort du père. C'est l'ouvrage du fils, qui seul a l'autorité légitime. »

Le traité de Loudun montra bien que les princes ne travaillaient que pour eux. La princesse d'Orange fait peu d'allusions dans ses lettres à ces tristes luttes; le nom de Bouillon ne se retrouve plus sous sa plume, toute sa tendresse est pour les La Trémoille. La désillusion était venue avec la vieillesse; les âmes trop éprouvées finissent par s'enfoncer dans une sorte de solitude. La princesse voyait la mort frapper autour d'elle; en 1618, elle écrit à la duchesse de La Trémoille : « Il a plu à Dieu d'appeler à soi M. le prince d'Orange, votre frère. » Onze mois après, elle perd Éléonore de Bourbon-Condé, que ce prince avait épousée; la même année Barneveld, qui avait été son fidèle ami, fut exécuté à La Haye sans qu'elle ait pu obtenir son pardon.

Elle s'enferme dans le silence, ose à peine faire allusion à la détention de Condé. « Beaucoup espèrent sa prompte liberté : j'en prie Dieu de tout mon cœur (avril 1619). » Elle ne voit presque plus son fils, elle sent le vide se faire autour d'elle. On est frappé de l'insignifiance de ses dernières lettres, soit que son âme fût déjà usée, soit qu'elle fermât volontairement les yeux sur des tableaux trop affligeans. La France, qu'elle avait connue si glorieuse, était devenue le jouet de l'Espagne; la Hollande, dont elle avait voulu, comme Henri IV, faire le bras droit de la France, était désormais isolée, et l'œil profond de Maurice ne voyait plus que dans l'Angleterre une alliée fidèle contre l'Espagne. La fille de Coligny avait tout pardonné à son pays, et la mort de son père et la mort de son époux; elle avait peut-être plus de peine à lui pardonner une sorte d'imbécillité qui l'aveuglait sur ses propres destinées. Elle n'avait pas la sombre passion du fanatique, et sans doute son patriotisme souffrait encore bien plus vivement que sa foi. On peut deviner les tristesses qui remplirent ses dernières années; elle mourut au milieu du mois de novembre 1620, âgée seulement de soixante-cinq ans, quand elle se préparait à partir encore une fois pour la France. Anne de Rohan composa sur sa mort des « Regrets, » qu'elle envoya à la duchesse de la Trémoille et qui malheureusement n'ont pas été conservés. Cette mort fut à peine remarquée. La guerre de trente ans commençait : l'électeur palatin, le neveu de Maurice de Nassau, venait d'être nommé empereur d'Allemagne; la guerre religieuse renaissait non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. Louise de Coligny laissait tous les royaumes de la terre dans l'émoi et pouvait sans regret dire à Dieu en mourant ces mots, qui lui servaient de devise : *ad regnum tuum veni.*

AUGUSTE LAUGEL.

LA

VIE DE PROVINCE EN GRÈCE

DIX MOIS DE SÉJOUR EN ACHAÏE.

Peu de pays sont autant visités aujourd'hui que l'Orient; la Turquie, la Syrie, la Grèce surtout, sont d'ordinaire, après l'Italie, la première étape de l'Européen qui voyage, et les communications sont devenues si faciles, que nous trouvons presqu'à nos portes ces mystérieuses contrées qu'on appelait autrefois le berceau du monde, ces rivages anciens consacrés par le souvenir de tant de grands peuples disparus. Il ne faut pas cependant s'y tromper : si l'Orient est facile à voir et à connaître, il n'en est pas de même de ses habitans; aucun peuple ne se dérobe davantage à l'attention de l'observateur et ne trompe plus facilement son étude. On voit au premier jour que les Orientaux sont mous, paresseux, lourds, mais tout leur caractère n'est pas résumé dans ces trois mots, et l'on ne connaît pas aussi vite ce qu'ils cachent soigneusement aux regards des curieux, — leur vie privée. Il faut s'initier peu à peu à leurs coutumes, s'assimiler, pour les comparer aux nôtres, toutes les pensées qui les dirigent, assister sans les troubler à tous les détails de leur existence, en un mot se faire Oriental soi-même. Pour cela, les villes ne suffisent pas, le contact de l'étranger a déjà modifié leurs usages; c'est au sein même du pays, dans les provinces, qu'il faut aller chercher des traits encore intacts et caractéristiques.

Un long séjour dans une petite ville du Péloponèse, Aigion, et

un isolement presque complet au milieu des Grecs m'ont permis de réunir des observations de toute sorte; j'ai voulu, en écrivant ces lignes, sauver de l'oubli quelques coutumes originales et pittoresques qui vont se perdant de jour en jour, et présenter, comme on l'a fait tant de fois pour leurs ancêtres, les Grecs d'aujourd'hui avec leurs physionomies, leurs costumes, leurs mœurs, leur caractère et leurs institutions.

I.

Aigion ou Vostizza, — c'est le nom moderne, — est une petite ville située sur la côte nord du Péloponèse entre Patras et Corinthe, au bord du golfe de Lépante. Il en est peu qui aient conservé comme elle en Grèce ce caractère éminemment original que les touristes voient disparaître avec tant de regrets. Ce n'est plus, comme Athènes, une simple copie des cités européennes; c'est une ville grecque, on le voit au premier coup d'œil. Bien que dans la nomenclature administrative du royaume des Hellènes, Aigion porte le titre pompeux d'*éparchie*, c'est cependant presque un village, et la civilisation n'y a rien apporté de ses innovations, le sous-préfet, le maire, le conseil municipal étant trop occupés de ce qu'ils appellent la politique pour songer à l'entretien et à l'embellissement de leur ville. La nature au reste se charge d'y pourvoir, et je ne connais pas de site à la fois plus beau et plus gracieux que cette falaise où brille gaîment sous le ciel bleu une couronne de coquettes maisons blanches.

De hautes montagnes, contre lesquelles Aigion semble adossée, limitent au sud l'horizon; à droite et à gauche, la falaise s'abaisse peu à peu jusqu'à la plaine couverte de myrtes, d'oliviers et de vignes. Deux torrens, le Sélinus et le Méganitas, à sec pendant dix mois de l'année, coupent la riche végétation des champs par l'éclat mat de leur lit de pierres blanchâtres, semé çà et là de touffes de lauriers-roses, et serpentent jusqu'à la mer.

Le port est petit, mais profond et toujours calme; quelques bateaux de pêcheurs, deux ou trois caïques de transport s'y balancent silencieusement, entourés de quelques petites barques. Un môle étroit, formé de roches amoncelées et souvent recouvert par les vagues, s'avance un peu dans la mer, tenant lieu de jetée et de quai. Entre le port et la falaise, à droite, quatre ou cinq magasins uniformes et nouvellement construits servent de docks aux riches propriétaires du pays; à gauche, du côté où la falaise se dresse à pic, six ou huit cabanes aux tons sales, entassées les unes sur les autres dans un creux de rocher, sont en partie cachées à la vue

par les sources fameuses dont parle Pausanias, et un immense platane que la guerre de l'indépendance a rendu célèbre. C'est dans le creux de cet arbre que les Grecs enfermaient leurs prisonniers après l'insurrection de 1821. On y avait fixé une porte, et ce fut pendant un temps la plus sûre prison de la ville; il y tenait jusqu'à dix hommes. Les jours où passe le paquebot, quand les malheureux voyageurs, pressés dans les barques, tentent la descente sur la jetée, une animation relative règne dans le port; les vociférations des bateliers, les cris des passagers et des marchands, ce va-et-vient des mendians, des faquins, des chercheurs de nouvelles, tout cela fait deux fois par semaine un événement à Aigion. En temps ordinaire, le silence du port n'est guère troublé que par les chants monotones des pêcheurs installés le soir dans ce fouillis de constructions qui servent d'asile aux matelots.

On monte à la ville, soit par un étroit sentier gravissant presqu'à pic la falaise et qu'on appelle le Trou, soit en tournant à gauche, par un chemin beaucoup plus long et plus praticable, qui mène à la partie nord-est de la ville. Si le hasard faisait aborder un touriste à Aigion, c'est ce dernier chemin qu'il devrait prendre; un quart d'heure de marche suffit pour tourner la falaise et atteindre les premières maisons. C'est alors que s'ouvre la série des étonnemens et des déceptions.

Il est prudent, avant de descendre à Aigion, d'avoir acquis une certaine expérience de la vie orientale et de s'être appliqué à dédaigner le confortable et le bien-être matériel. Il faut s'attendre encore à plus d'une surprise. Le sort voulut que le jour de mon arrivée, au mois d'octobre, fût précisément un jour assez froid; cette température est exceptionnelle en Grèce : les maisons n'ont pas de cheminées. Je me réchauffais de mon mieux à un brasero quand on vint m'annoncer qu'un déjeuner de gala m'attendait : je ne pus rien manger ni boire de ce qu'on me servit. Le pain est pétri sans levain, on ne le sale pas et on le cuit mal; quant au vin, il est très sain et serait bon, si l'on n'y ajoutait pour le conserver une assez grande quantité de résine, ce qui en fait un breuvage noir, épais, très amer. Le reste est à l'avenant : on sert à chaque repas une soupe dite aux tomates et au poisson; c'est un simple bouillon de poisson auquel on ajoute des tomates, plusieurs citrons et de l'huile. Puis viennent les poissons bouillis, le mouton bouilli et passé au four, du riz à l'huile, aux tomates et toujours au citron, une salade de légumes encore bouillis, appelés *lakhana*, enfin une sorte de fromage blanc dur, crayeux, au lait de chèvre et sentant à plein nez la peau de bouc dans laquelle il a été conservé. J'appris que ce menu se répéterait pour moi toujours le même, et que les jours maigres, c'est-à-dire

plus de cent cinquante sur trois cent soixante-cinq, on n'aurait plus à manger que des olives et des *lakhana*. Les hérétiques, — et j'étais heureux d'en être, — ont seuls la faculté de manger du caviar en carême; quant à la viande, il n'y fallait même pas songer. — Les lits méritent aussi d'être décrits. Le sommier est inconnu chez les Grecs; une charpente en fer supporte un matelas de laine non cardée. Des moustiquaires en mousseline font le seul ornement de ces lits. J'y dormis bien cependant, et lorsque je m'éveillai, j'oubliai tous les désappointemens de la veille.

Le soleil se levait; j'ouvris ma fenêtre et je restai ébloui devant le spectacle que présentait le golfe aux premières lueurs du matin. Ma chambre, faisant le coin de la maison, donnait par une fenêtre sur le nord, par l'autre à l'est. C'est là que se portèrent tout d'abord mes yeux, sur cet isthme étroit, derrière lequel le ciel tout en feu se déchirait en longues bandes rouge et or. Les hautes montagnes de l'Acro-Corinthe au sud-est, de l'Hélicon, du Cythéron au nord, découpaient de leur silhouette encore brune cet horizon resplendissant. Plus près de moi, en face, les montagnes desséchées de l'ancienne Phocide, le Parnasse, le Xéro-Vouni, se coloraient déjà des premières teintes roses de l'aurore; le Parnasse surtout, vrai séjour des muses à ce moment, rougissait comme embrasé par ces rayons précurseurs qui percent à l'horizon avant l'apparition du soleil. Le golfe, cette eau si bleue hier, s'étendait mollement en longues nappes d'argent, et les contours capricieux de ses rives se dessinaient en noir. Peu à peu les montagnes, les collines, les plaines, s'éclairèrent : le soleil parut rouge comme un disque sanglant, et, dissipant en s'élevant les lueurs éclatantes qu'il avait apportées, brilla bientôt sur le bleu du ciel et de la mer dans toute sa sérénité. Je suivais encore les mille révolutions de l'horizon, et je songeais avec envie à cette existence des anciens Grecs qui passaient tout le jour en plein air, préférant la voûte du ciel aux étroites cellules de leurs maisons, quand ces premiers bourdonnemens d'une ville qui s'éveille attirèrent mon attention. Bientôt j'entendis marcher, parler, crier dans les rues, et je sortis pour voir de près ces Grecs aux mâles visages et aux brillans costumes qui m'avaient déjà frappé à mon arrivée.

Le costume national se rencontre de jour en jour plus rarement à Athènes; dans les petites villes, au contraire, une grande partie des habitans a conservé fidèlement les anciennes traditions. C'est un dimanche, le matin, qu'il faut se promener dans les rues d'Aigion pour voir les Grecs parés dans tout leur éclat. On est frappé d'un luxe, d'une variété de costumes vraiment étonnans, quand on considère que c'est là parfois toute la richesse de ceux qui les

portent. On connaît la foustanelle, sorte de jupon de coton blanc aux mille plis, serré à la taille, c'est la seule partie de l'habillement qui soit la même pour tous; elle ne supporte aucun ornement, et il serait impossible de distinguer la foustanelle d'un palikare de celle d'un paysan. La ceinture seule, toujours en soie, est plus ou moins large ou longue, ou brodée d'or. Le gilet, droit ou croisé, est en velours noir ou en soie de différentes couleurs, orné de boutons ronds en rapport avec l'étoffe et brodé de toutes les variétés possibles de soutaches. Une veste fort courte, arrondie aux coins, découvre le devant du gilet, et tantôt, — dans les costumes de gala, — laisse le cou libre, tantôt s'attache par un double bouton. La veste est la plus riche partie du costume; les côtés et le dos sont couverts de broderies de soie, d'argent ou d'or entremêlés. Quelques riches personnages en portent dont l'étoffe est absolument cachée sous les galons et les passementeries d'or; un pareil costume coûte 2,000 drachmes (environ 1,800 francs). De longues manches ouvertes, également brodées, pendent le long du bras, laissant à découvert la soie de la chemise. Les guêtres tombant sur un brodequin verni, et montant un peu au-dessus du genou jusqu'au caleçon de soie, sont de la même étoffe que la veste, avec les mêmes broderies; on les serre au-dessous du genou par des jarretières de soie qui sont presque toujours de petits chefs-d'œuvre de travail et de finesse. La coiffure est pour tous la même, c'est le fez; elle ne varie que par la richesse du gland, qui est en soie noire ou bleue, ou en or, attaché quelquefois par une agrafe de diamans.

Les paysans portent un costume différent, mais non moins original. La veste, le gilet, les guêtres ou *scaltsès* sont en flanelle blanche brodée de soie rouge et bleue. Au lieu de bottes vernies, ils portent la vraie chaussure grecque, les *tsarouchia*, sorte de souliers à la poulaine, en cuir de Russie, piqués de soies jaunes, rouges ou bleues, et terminés au bout et sur les côtés par trois touffes de soie aux couleurs de la piqûre. Ils ont toujours une ceinture (*shilaki*), également en cuir de Russie, très large sur le devant, et divisée en plusieurs poches dans lesquelles ils passent de longs poignards, des pistolets à pierre, et toutes les armes qu'ils possèdent; ils y suspendent en outre des munitions et leur nécessaire de fumeur. Les bras sont nus sous les manches ouvertes de la chemise et de la veste, et souvent, au lieu du fez, ils adoptent pour coiffure un mouchoir de soie. En hiver, ils ont un gros manteau court en laine grise épaisse, à longs poils, et grossièrement brodé de passementeries de couleur.

Les costumes des femmes à la ville n'ont été conservés que par un petit nombre; on les a sacrifiés aux modes de Paris, et ceux qu'on voit encore à Aigion sont fort laids. Ils se composent d'une jupe de

soie claire, longue et large, comme celles qu'on portait en Europe il y a une quinzaine d'années, d'une veste analogue à celles dont se parent les hommes et d'un fez. Cet assemblage forme un contraste choquant et du plus mauvais effet. On trouve pourtant encore dans certains villages, particulièrement à Delphes, au pied du mont Parnasse ou chez quelques paysannes, des costumes qui ont gardé tout leur caractère. Plus riches encore que ceux des hommes, ils forment un trésor de famille et se transmettent de génération en génération. Les jeunes filles aux longues nattes noires tombant sur leurs épaules s'en parent les jours de grandes solennités. Aux noces, par exemple, elles portent une chemise de soie très longue qui forme robe, serrée à la taille par une agrafe d'argent; un tablier aux vives couleurs, attaché sous la ceinture, descend jusqu'à la cheville; un manteau long, ouvert sur le devant, tombant droit, sans manches, laisse dégagés la poitrine, l'agrafe et le tablier. La chemise, entr'ouverte sur la gorge, est fermée par des boucles de pierreries ou de métal ciselé et couverte de riches ornemens. Des colliers de médailles antiques ornent le cou, le front, les cheveux, et retiennent un voile merveilleusement brodé.

J'ai trouvé à Aigion même des costumes de femmes qui, bien que moins riches, n'étaient pas moins curieux. Je me souviens qu'un soir, quelques jours après mon arrivée, comme je me promenais en dehors de la ville, sur un plateau qui domine la campagne, je vis venir au loin une troupe assez nombreuse de travailleurs, dont le chant doux et tranquille arrivait jusqu'à moi, troublant à peine de son paresseux murmure le calme mystérieux du crépuscule. Ils montaient lentement, tous ensemble, par une route toute blanche dans la verdure noire des oliviers; leur chant grandissait peu à peu, et je les vis bientôt qui passaient devant moi : les hommes marchaient en tête, répétant sans y prendre garde les mêmes mesures de leur rustique chanson, les femmes venaient après, courbées sous le poids des instrumens et des fagots qu'elles portaient sur le dos, et chantant, comme chantaient ceux qui les précédaient. Le costume pour toutes était à peu de chose près le même : au lieu de la chemise de soie, une chemise de cotonnade transparente et lamée de rayures écrues, ouverte au col et sans parure; un tablier de gros drap rouge éclatant, serré à la taille, et un long manteau brun sans pli, sans ornement, tombant jusqu'aux genoux, découvrait le tablier et la poitrine et les longues manches traînantes de leur chemise blanche.

On parle beaucoup de la beauté des Grecs, et j'étais arrivé imbu de préjugés dont j'ai dû rabattre la meilleure partie. Les hommes sont beaux dans toute l'acception du mot, aussi beaux que devaient

l'être autrefois les modèles des Praxitèle et des Phidias. Leurs yeux sont grands, noirs comme du jais, avec des reflets de velours ou de feu ; de longs cils soyeux adoucissent leur regard et donnent à leur physionomie quelque chose de rêveur et de mélancolique. Ils ont les dents blanches, petites, bien rangées, un profil fin et régulier, un teint mat, pâle et vigoureux, une taille droite, élégante et fière à la fois : ils savent marcher, et le moindre d'entre eux, vêtu de son brillant costume, réalise en lui un type accompli de beauté et de distinction. Quant aux femmes, elles semblent avoir laissé aux hommes ce privilége de la perfection physique, qui est chez eux incontestable. Elles ont de beaux yeux et de beaux cheveux, souvent de belles dents, mais elles sont généralement mal faites, et leur figure gâte presque toujours ce qu'elle peut avoir de bien par un défaut quelconque : une femme a-t-elle de beaux yeux, de longs cheveux noirs, des dents étincelantes, un malheureux hasard lui a donné un nez camus et une bouche mal faite; — a-t-elle un profil correct, un nez droit, elle a de vilaines dents ou quelque autre chose qui la dépare. Ainsi faites, elles ne sont même pas jolies, la grâce leur manque; celles qui sont supportables sont des beautés imparfaites.

Ce n'est pas l'opinion qu'on se fait d'ordinaire en Europe de la physionomie des femmes grecques, et, si l'on se trompe ainsi gravement à ce sujet, on les connaît mal quant au reste, et on laisse dans le silence tout ce qui touche à leur caractère et à leurs mœurs. C'est pourtant chez les femmes qu'on trouve le mieux conservées les anciennes coutumes d'Orient, et tandis que les hommes tendent de jour en jour à se rapprocher de notre civilisation, elles, au contraire, au point de vue moral, restent stationnaires, et sont à peu de chose près ce qu'elles étaient il y a cinquante ans.

On peut dire que partout en Grèce, sauf à Athènes, où le courant des idées françaises a déjà changé bien des choses, les femmes n'ont pas d'existence individuelle et ne comptent pour rien dans la société. Les hommes ont, en se partageant les rôles, réservé pour eux tous les priviléges, depuis l'indépendance absolue jusqu'au peu d'instruction qu'ils possèdent ; à la femme reviennent seuls et sans exception les soins de la maison, les charges de la famille.— Dans les campagnes, c'est la femme qui s'occupe des enfans, du ménage, du foyer, de la cuisine, et quand sa besogne est achevée, qu'on ne croie pas que c'est pour elle l'heure du repos : elle va rejoindre aux champs son mari qui travaille, et maniant la herse ou la bêche fait en une heure autant d'ouvrage que lui. Au retour, tandis que les hommes fument, assis autour du feu, la femme allaite son dernier-né, prépare le repas et va chercher, souvent très loin, à la source ou au puits, une grande cruche d'eau qu'elle rapporte sur son épaule.

A la ville, c'est autre chose, et pour ces grossiers travaux on a les domestiques; mais, si les hommes font moins encore, les femmes ne se reposent pas. Ayant pour la plupart sept ou huit enfans qui se suivent d'année en année, c'est déjà, pour les entretenir, les nourrir et veiller sur eux, une constante occupation. Ce n'est pourtant pas tout. Les domestiques sont nombreux, surtout à Aigion; mais ce sont de pauvres paysans qu'on recueille et qu'on paie à peine. Il faut dès le matin assigner à chacun sa part de travail dans la maison, lui répéter cent fois les mêmes choses, gronder, crier, battre pour être comprise; le soir, quand les enfants sont couchés et endormis, s'il lui reste un peu de temps, elle se met à coudre, à filer ou à tricoter, et si par hasard dans la journée quelques momens lui restent encore, elle s'assied à l'*ergalion* (métier) et tisse de la soie, ou bien, si c'est en été, surveille les cocons ou la lessive, — heureuse quand elle n'est pas forcée de faire elle-même ou de refaire l'ouvrage de ses domestiques incapables. De pareilles journées laissent peu de temps pour les plaisirs et pour l'éducation des enfants; aussi n'y songent-elles guère. Un travail incessant est leur seule distraction, et les enfans courent dans les chambres, dans les escaliers, livrés complétement à eux-mêmes. Les plus jeunes, tout nus, se vautrent dans le jardin, sur les pierres ou dans l'eau, en plein soleil, et savent bien apprendre à marcher sans lisières; quand ils atteignent six ou sept ans, on les envoie à l'école, et ce sont pour la mère quelques heures de tranquillité qu'elle gagne par jour. Enfin tout cela pousse et grandit sous le ciel clément de la Grèce, au gré de la nature, comme ces grains d'ivraie que le vent emporte et sème sur son passage, qu'un rayon de soleil fait éclore et que le hasard tue ou laisse vivre.

On pourrait croire que quelques femmes, en présence d'une pareille existence, se révoltent ou refusent de se marier. Pas une ne paraît même en avoir la pensée; elles ont toujours un air triste et résigné, leurs regards paraissent éternellement fixés vers un idéal qu'elles rêvaient et qu'elles pleurent; mais toutes ces illusions s'envolent à leurs premières paroles, et l'on s'aperçoit vite que les sentimens de la femme sont morts et que tout s'est éteint peu à peu dans leur cœur sous l'influence insensible de l'habitude. Leur jeunesse se passe sans leur coûter une larme, et le peu qu'elles ont de fraîcheur et de beauté se flétrit en quelques années sans qu'elles pensent à donner à ce passé, qui ne fut rien pour elles, un soupir de regret.

Quant aux jeunes filles, leur idéal, leur but unique, c'est le mariage. Aucune ne se trompe sur le sort qui l'attend; elles ont chaque jour devant les yeux l'exemple de leur mère, — et pourtant, poussées par je ne sais quelle curiosité plus ardente que par-

tout ailleurs, elles n'aspirent qu'à quitter cette famille où ne les retiennent du reste ni le bien-être, ni l'affection, ni rien qui ressemble au bonheur, comme si elles devaient trouver dans cet inconnu qu'elles rêvent un changement à leur triste situation. Aussi ne voit-on pas de vieilles filles en Grèce. La désillusion vient vite après le mariage, mais avec elle les soucis, les travaux, les fatigues du ménage, et la réalité exige trop de ces jeunes femmes pour laisser place, même au plus profond de leur âme, à des rêveries ou à des regrets. Elles font alors ce qu'avaient fait leurs mères, ce que font toutes les femmes là-bas, elles vivent pour les autres, pour leurs enfans, pour leur mari, pour la richesse de leur maison, et mènent jusqu'au bout leur monotone existence exempte de poésie, mais pure de toute tache.

Les grand'mères sont les seules femmes qui se reposent en Grèce. C'est attendre un peu tard; mais du jour où elles vivent dans la maison de leur gendre ou de leur bru, passant d'un extrême à l'autre, elles ne s'occupent plus de rien : égrener une à une et lentement les boules parfumées de leur *comboloi* (sorte de chapelet que les Grecs et les Turcs portent toujours sur eux pour se distraire), bavarder, manger, assourdir leurs petits-enfans de menaces comiques et de remontrances, ce sont là leurs passe-temps quotidiens. Dire qu'elles sont choyées, gâtées par leurs enfans réunis autour d'elles, ce serait beaucoup exagérer; en les recueillant auprès d'eux, c'est plutôt un devoir que ceux-ci remplissent avec assez d'indifférence. Le jour où elles s'éteignent est sans doute un jour de deuil, mais c'est toujours un événement que la nature faisait prévoir et auquel chacun s'attendait. La tranquille philosophie des Grecs fait prompte justice de ces fâcheux souvenirs et se console aisément.

Si modeste, si humble qu'elle soit, la vie des femmes à Aigion m'a paru propre à nous faire juger celle des musulmanes, que nos regards profanes ne sauraient pénétrer : comme celles-ci, elles ont non pas un mur, mais un rempart moral derrière lequel elles vivent à l'écart; à vrai dire, elles n'ont dans la société d'autre rôle que celui d'épouses, leur existence est si bien éteinte, si abaissée, qu'elles perdent peu à peu la conscience de leur personnalité, et s'endorment insouciantes sous la domination de l'homme, comme ces oiseaux habitués à la cage qui finissent par préférer à la longue leur servitude à l'air et à la liberté.

II.

Les étrangers qui ne connaissent de la Grèce qu'Athènes ne retrouveront dans leurs souvenirs aucune de ces observations. Presque

tous nos usages ont remplacé les vieilles coutumes orientales, et l'influence française se retrouve si bien dans tous ces changemens, que la langue elle-même emprunte à la nôtre de nombreuses locutions, des tournures de phrases et jusqu'aux plus audacieux gallicismes. La province au contraire a gardé son ancien parler comme elle a conservé ses mœurs originales, en sorte que la Grèce, comme tous les états renaissans, subit après la révolution politique une réforme littéraire qui met en opposition deux langages différens. Il est facile de prévoir que la langue nouvelle prévaudra peu à peu; c'est déjà la seule qu'on emploie pour écrire.

L'antique poésie n'a pas échappé à cet entraînement, et la Grèce possède aujourd'hui sa poésie classique et sa poésie populaire. La première est encore trop directement inspirée des œuvres de nos poètes qui écrivaient au temps de la guerre de l'indépendance, Casimir Delavigne avant tous; la rime est adoptée avec faveur. La poésie populaire au contraire comprend les chants qui se sont transmis d'années en années dans la mémoire des hommes, ou ceux qui sont composés dans le dialecte vulgaire. Dépourvue de science et d'apprêt, elle est l'expression naïve, quelquefois brutale, de sentimens toujours vrais et non empruntés. On devine, en entendant réciter par un vieux Grec ces chants jeunes, vigoureux, empreints d'une harmonie sauvage, quels hommes les ont composés et dans quelles circonstances terribles la seule inspiration les leur a dictés. Ce sont pour la plupart des chants de klephtes ou des cris de guerre des héros de l'indépendance, ou bien des *tragoudia*, chansons d'amour, sur un rhythme tendre et plaintif, gracieuses et touchantes comme une page de *Daphnis et Chloé*. Bien rarement le vin reçoit les honneurs de la poésie populaire en Grèce, et plus d'un voyageur s'en étonne; c'est que, trop oublieux du délicat Anacréon, le peuple est devenu sobre et ne boit que de l'eau. On trouve encore des légendes sur les saints ou sur quelques personnages fabuleux de la mythologie, longues rhapsodies dont l'harmonieuse cadence rappelle les plus beaux passages de l'*Odyssée;* mais déjà ces pièces, si précieuses aux philologues qui cherchent aujourd'hui à reconstituer l'histoire de la langue grecque au moyen âge, sont perdues dans les provinces, et le seraient pour tous sans les infatigables recherches que les savans de toutes les nations ont faites et font encore dans les bibliothèques des anciens monastères. Il ne reste plus guère aujourd'hui dans la mémoire des paysans et des bergers que des fragmens sans cesse remaniés d'anciennes poésies, quelques *tragoudia* et des chants de klephtes.

Quelquefois le vulgaire voit juste, dit Horace, et l'enthousiasme du peuple grec le prouve une fois de plus. Les *klephtica* sont vraiment restés populaires comme ils méritaient de l'être; les plus igno-

rans en savent de longs passages, et tant qu'on parlera de brigands en Grèce, les jeunes gens réciteront pleins de ferveur et d'émotion ces admirables chants. Je n'en citerai qu'un à titre de souvenir, et comme celui de tous qui m'avait le plus frappé. Je l'ai trouvé plus tard publié dans une édition allemande de Passow et dans l'Italien Tomasseo, mais avec des variantes considérables. C'est à mon sens un des meilleurs et des plus beaux que j'aie entendus. Voici dans quelles circonstances.

Un des derniers jours du printemps, j'étais parti seul le matin, avec mon chien, pour chasser les tourterelles de passage à cette époque. La chasse m'avait entraîné trop loin; je vis sur le soir que je n'aurais ni le courage ni la possibilité de revenir à pied à Aigion, et je me mis en quête d'une petite maison que je savais proche de la source où je m'étais arrêté. La nuit se faisait un peu sombre, et dans ce fouillis de plantes grimpantes et d'arbustes vifs qui couvrent les montagnes d'Achaïe j'avais peine à trouver mon chemin. J'en vins à bout pourtant, et il était nuit noire quand les aboiemens furieux des chiens de garde m'annoncèrent au propriétaire de la cabane. J'étais harassé, glacé par la fraîcheur du soir; mon pauvre chien, baissant la tête, se serrait contre moi comme pour implorer mon secours. Une petite porte s'ouvrit, laissant briller au dehors un peu de la flamme tremblante qui éclairait la chambre. Un vieillard parut sur le seuil une lampe à la main, et d'une voix rude, profonde : — *Sôpa moré*, cria-t-il en appelant ses chiens, *sôpa!* — Je le reconnus à sa voix, c'était le vieux Demitri. — Je savais que c'était vous, me dit-il; je vous ai vu aujourd'hui dans la montagne, et je vous ai entendu tirer. Eh bien! qu'apportez-vous? — Pour toute réponse, je lui ouvris en riant mon carnier assez bien rempli; il y plongea la main, et de ce demi-sourire particulier aux Grecs : — Allons, c'est une bonne chasse; entrez, vous trouverez du feu.

Je le suivis dans l'unique pièce de sa maison; le pauvre homme avait prévu que je m'éloignais trop et que je viendrais le soir lui demander un gîte; tout était préparé pour me recevoir. La salle basse et sombre s'éclairait à peine à la flamme de sa lampe de cuivre à trois becs qu'il avait posée à terre dans un coin; mais par instans un feu de branches de sapin installé dans une sorte de cheminée pratiquée contre le mur réveillait de ses lueurs gaies et brillantes le triste aspect de ce réduit. Il n'y avait pour tout mobilier qu'un matelas dans un coin, un tapis et une couverture dans l'autre; mais je vis mon hôte approcher du feu une petite table ronde en bois blanc aux pieds très courts, sur laquelle il posa deux plats vides, puis, fouillant sans façon dans mon carnier, il y prit deux

tourterelles, et s'asseyant en face de moi se mit en devoir de les plumer. Je ne voulus pas le laisser travailler seul, et lui en abandonnant une, je pris l'autre : nous nous mîmes ainsi à préparer notre rustique repas. Pendant ce temps, il s'informait auprès de moi des habitans d'Aigion, des nouvelles que je pouvais lui apprendre, et nous causâmes ainsi jusqu'à ce que notre rôti fût plumé et cuit. Alors Demitri se leva, prit dans une armoire des olives et du fromage de chèvre, et nous commençâmes à dîner.

Je connaissais de longue date mon vieil amphytrion; je l'avais vu trois mois auparavant à Aigion, au cimetière, où il venait d'enterrer son fils, que la fièvre avait emporté. Notre dîner était terminé, et nous restions tous deux près du foyer, silencieux. Je regardais ce triste vieillard qui n'avait plus rien à aimer sur la terre : perdu dans une rêverie dont je ne devinais que trop l'objet, il semblait ne plus se souvenir de ma présence, et son regard distrait suivait, sans y prendre garde, les flammes rougeâtres de notre feu à demi consumé. Enfin, comme s'il eût compris ma pensée, il se tourna vers moi, et, d'un ton simple, sans emphase : — Voulez-vous que je vous chante un chant klephte? me dit-il.

Je vis que notre silence lui pesait, et je lui répondis que rien ne pouvait me plaire davantage. Il commença sans accompagnement, d'une voix inégale, vibrante et basse à la fois, ce chant, qui me troubla profondément :

LA MORT DU KLEPHTE.

« Quarante klephtes nous étions, quarante compagnons de joie, — et nous avions fait serment sur le sabre, trois fois serment sur le mousquet, — que, si jamais tombait malade un des nôtres, tous nous lui porterions secours, — comme l'exigerait son état et son sort. — Tomba malade le meilleur, le plus riche et le plus vaillant. — L'un regarde l'autre, et celui-ci dit : — Compagnons, qu'allons-nous faire de l'étranger au milieu d'un pays étranger? — Et le malade reprit, l'amertume sur les lèvres :

« Enfans, prenez-moi dans vos bras, et de vos mains creusez la terre qui me rongera, — cette terre qui reçoit nos baisers et nos larmes (1). — Placez-moi dans la tombe le visage retourné, que je ne voie pas où vous allez; — et maintenant apportez-moi du vin doux de Varavada, — que je lave ma blessure puisque je suis frappé; — apportez-moi les tambourins que j'en tire des sons aigus, — que je dise de tristes chansons, des chansons de pleurs... — Comme cette musique est amère, comme la balle est empoisonnée ! »

(1) Variante : « Jetez une poignée de terre avec un baiser, une poignée avec une larme. »

Il se tut, sa voix avait baissé peu à peu et s'arrêta un instant, haletante et comme brisée, sur les deux derniers vers; puis il laissa retomber sa tête dans sa main. Quelques momens après, sans que j'aie pu trouver une parole à lui dire : — Allons, couchez-vous, mon enfant, me dit-il en m'indiquant le matelas où il venait de jeter une couverture; il est tard, et vous devez être fatigué. — Il s'étendit lui-même sur le tapis et ne parla plus.

Le lendemain, nous étions debout comme le soleil se levait; ses premiers rayons, glissant à travers les volets disjoints, pénétraient déjà tout roses et or jusqu'au milieu de notre chambre transformée par ce joyeux réveil. Nous sortîmes ensemble; Demitri m'accompagna quelques pas sur mon chemin, et nous nous quittâmes. — Au revoir, dit-il en me serrant fortement la main, au revoir; revenez quand vous voudrez, vous me ferez plaisir. — Puis, tout en marchant, il se retourna encore et ajouta d'une voix plus haute : — Allons, bonne chasse, et cette fois ne vous perdez pas!

Toute la poésie populaire est là, dans cette simple scène, sous le toit d'une cabane, dans la solitude de la montagne, en face d'un pauvre paysan. C'est là que sont nés tous ces beaux chants que nous admirons dans les recueils de MM. Fauriel, de Marcellus, Passow, E. Legrand. Des bergers, des palikares sont réunis, loin, très loin, de la ville, assis autour d'un grand feu; las de la danse, ils aspirent à plein poumon l'air frais du soir et jouissent de leur repos. L'un d'eux chante, on l'écoute, et bientôt, si cette improvisation sait émouvoir, chacun l'apprend par cœur et la répète jusqu'à ce que, passant ainsi de l'un à l'autre, nous la retrouvions transcrite dans nos livres. Le spectacle d'une nature grandiose, joint aux souvenirs du passé, la brise de la mer, la clarté du ciel et la pureté des nuits, les murmures indistincts du vent soufflant comme une grande voix dans les montagnes, et le sentiment de ce bien si cher qui élève l'âme, l'indépendance, voilà quels sont les maîtres de ces robustes rhapsodes; c'est sous de telles inspirations que peuvent naître les étranges poèmes qui nous étonnent tant parce que, dans nos villes, nous n'imaginons rien de semblable, et que les délicatesses de nos sociétés n'ont rien adouci de leurs brutales saveurs.

Comme il y a deux genres distincts de poésie, on trouve deux sortes de musique en Grèce. La première, imitée des mélodies italiennes et particulièrement de celles de Verdi, est seule en grande faveur à Athènes. La seconde, qu'on entend dans les villages perdus de la province, pourrait s'appeler la musique populaire. Le peuple seul en effet l'écoute et l'aime encore, et c'est pour lui l'accompagnement indispensable de la danse, la gaîté des noces, des festins et des promenades aux jours de fête. Le plus souvent ces

romances ne sont pas écrites, et, comme les *tragoudia*, se transmettent de l'un à l'autre par la mémoire des hommes, mais les notes en sont très compliquées, l'harmonie très douteuse, et le musicien qui répète tant bien que mal l'air qu'il vient d'apprendre le transforme en grande partie. Passant ainsi successivement par plusieurs interprètes, la moindre complainte reçoit peu à peu tant de modifications qu'elle finit par ne plus ressembler à ce qu'elle était à l'origine, et on peut dire qu'en ce cas chaque musicien est bien plutôt compositeur qu'exécutant. N'écoutant que sa fantaisie, un jour, selon que la brise est plus fraîche ou plus lourde, selon que lui-même est triste ou joyeux, il trouve des accens dont l'harmonie orginale émeut et ravit son auditoire, tandis qu'une autre fois, s'il répète le même air une heure seulement après, et que son inspiration veuille y changer quelque chose, l'oreille ne distingue plus qu'un fracas de sons confus et criards, assourdissant et aussi désagréable à entendre que la première mélodie était charmante.

La musique de province ressemble beaucoup à la musique turque, et quand elle n'en est pas directement inspirée, lui est de beaucoup inférieure. C'est un chant plaintif, monotone, généralement triste, quelquefois joyeux et bruyant, impossible à noter dans notre musique. La mesure et le ton changent à tout instant; au début, c'est un rhythme traînant, paresseux, une sorte de long gémissement: de temps à autre, un choc de sons bizarres réveille l'attention de l'auditeur, la cadence se presse, se heurte, la note se précipite; puis la même harmonie lente, uniforme, revient sur une phrase triste répétée dix fois de suite, et le chant finit brusquement sur un accord, ou en mourant sur un trille prolongé indéfiniment, ou par une note sensible.

Il est peu de petite ville qui n'ait son orchestre; Aigion en possédait trois il y a un an. L'un, qui venait d'Athènes, se composait d'un violon et d'une flûte : c'était l'orchestre savant, près duquel les jeunes gens venaient apprendre à écorcher quelques-unes des romances italiennes qui ont envahi le Péloponèse par les îles ioniennes. Le second, plus ancien, mais non moins recherché, était l'orchestre du pays. Un violon et une guitare en faisaient les frais. Étranger aux innovations de l'opéra italien, ce dernier ne jouait que de la musique grecque ou des *amanès* turcs; c'est celui que préfèrent les Européens. — Les *tavoulia* (tambourins) forment un troisième orchestre, plus populaire que tous les autres. Trois bohémiens le composent : l'un joue d'une sorte de fifre en roseau mince et long, dont il tire par instans des sons aigus et prolongés qui semblent devoir percer le tympan; les deux autres l'accompagnent à la fois de la voix en hurlant et de leurs tambourins couverts de clo-

chettes. Cette association produit un charivari indescriptible et fait plus de bruit à elle seule que tout l'orchestre d'un régiment à Athènes. Aussi le peuple en raffole; les jeunes gens ont une véritable adoration pour les *tavoulia* et ne conçoivent pas de plaisirs sans eux. Ce sont des vagabonds sales, sordides, avares et voleurs; mais, quand on les entend, les enfans se pressent sur leur passage et les regardent avec des yeux pleins d'admiration. Les *tavoulia!* quand le cri retentit dans la ville, tous les flâneurs se précipitent et les suivent : alors ce sont des cris, des gémissemens, des sifflets, au milieu du grondement sourd des tambourins et du carillon des grelots, un bruit tel enfin que la police, si tolérante pourtant, a dû interdire à cet orchestre barbare l'entrée de la ville pendant le jour. Les jeunes gens les commandent quand ils font ensemble quelque partie de campagne. Le premier lundi du carême par exemple, ils se réunissent une trentaine, choisissent dans la campagne une petite maison isolée qu'ils ont remplie littéralement de provisions maigres, de vin et de raki. On emmène les *tavoulia*, et les trois musiciens, assis à terre sur un tapis, en face de la table, commencent leur infernal concert. Les convives hurlent à l'envi, chacun chante et crie à la fois; l'ivresse du bruit dans cette salle basse et étroite dégénère en véritable folie. On défonce les tonneaux, on crève les outres, on casse les plats et les verres, on se bat, on insulte les musiciens impassibles et en même temps sur leur fronts noirs, ruisselans de sueur, on s'amuse à appliquer des pièces d'argent les plus grosses possibles, qui restent collées et qu'on renouvelle à tout instant. On revient le soir lentement, *tavoulia* en tête; des jeunes gens se joignent à la troupe et mêlent leurs cris à ceux des convives épuisés jusqu'à ce que la bande se disperse.

Si les Grecs ont une voix pour crier, cela n'implique pas qu'elle soit faite aussi pour chanter; c'est le raisonnement qu'ils ont tort de ne pas se poser; leur musique et nos oreilles gagneraient à leur silence. Toutes les voix en Orient sont les mêmes, et chacun sait que pour un Turc le plus doux effet d'harmonie consiste à chanter du nez : les Grecs sont essentiellement orientaux à ce point de vue, et je ne me rappelle que de fort rares instans où leur chant ne m'ait été particulièrement désagréable. Celui des paysans du moins s'accorde avec le rhythme de leur musique : à des chants traînans, cadencés, il faut une voix lente et plaintive; si le voyageur n'y trouve pas le charme de l'oreille, au moins y découvre-t-il beaucoup d'originalité. Le soir, sur la montagne ou le long des routes, quand les *ergatès* (hommes et femmes de peine) reviennent en chantant, quand ce tranquille concert trouble seul le silence de l'atmosphère alourdie, ces voix grossières, cette musique

même, s'harmonisent avec la nature sauvage; il semble que le vieil écho des montagnes est fait pour répéter ces accens et les rend plus doux; on n'en souhaiterait pas d'autres. Mais quand une heure plus tard, dans un salon éclairé de deux lampes au pétrole, le voyageur entend épeler d'une voix nasillarde des romances dont on était las à Paris il y a dix ans, et qu'il lui faut subir une pluie de notes de tête et de roulades qui semblent échappées au gosier d'un perroquet dévergondé, alors il est impossible qu'il ne se bouche pas les deux oreilles et qu'il n'applique à sa triste situation ce mot d'un antimélomane : « la musique est le plus désagréable des bruits. »

Ce n'est pas non plus dans les monastères qu'il faut aller chercher la tranquillité de l'âme et le repos de l'oreille. Le chant y est en grand honneur; c'est une pieuse distraction dont chacun use d'une façon immodérée. Les moines élèvent auprès d'eux, à leur service, une pépinière d'enfans et de jeunes gens, auxquels ils apprennent en même temps l'harmonie : on leur fait un cours de chants religieux et de solfége, et quand l'heure de la leçon est sonnée, on croirait volontiers qu'une nuée de piverts ou de corbeaux vient de s'abattre sur le couvent pour donner un concert. C'est pourtant ainsi que se sont perpétués les rites de l'église et que se forment les diacres chevelus qu'on entend chanter à la messe dans les villes. Pendant longtemps les monastères sont restés seuls initiés au secret de conserver la musique en l'écrivant; ils ont inventé des caractères spéciaux, avec lesquels il serait impossible de rendre aucun effet d'harmonie, mais qui suffisent bien à exprimer leurs récitatifs.

Une coutume, un culte plutôt, est resté vivant en Grèce, dans toute la province, et offre un grand attrait aux voyageurs. Je veux parler de la danse. Si le temps et le contact de l'Europe l'ont fait oublier dans les grandes villes, les paysans y sont restés fidèles, et pas un jour de fête, pas un mariage ne se passe sans ce divertissement. Tous les Grecs savent danser, et leur taille élégante et souple s'y prête à merveille. Quelques habitans des villages et même des villes sont renommés pour la légèreté de leurs pas et pour leur habileté à conduire les chœurs. C'est un exercice qui ne paraît pas compliqué, mais qui ne laisserait pas d'embarrasser pourtant beaucoup un étranger. Des jeunes gens se réunissent au nombre de trente ou quarante, le plus souvent en plein air; ils se prennent tous par la main et forment une ligne marchant ou sautant en mesure. Il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus gracieux ou de plus beau, quand les costumes sont riches, que cette longue chaîne humaine aux couleurs éclatantes et variées,

qui s'avance, se plie, se déroule, s'étend et se resserre tour à tour, obéissant au rhythme cadencé d'un chant que tous répètent à la fois. La voix baisse et s'élève, douce ou vibrante, en même temps que le mouvement du pas se ralentit ou se précipite ; par instans, à un signal du palikare qui tient la tête de la chaîne, chacun des danseurs lâche la main de son voisin, qu'il tenait élevée au-dessus de sa tête, tourne sur lui-même et reprend en chantant plus haut la main du suivant, et toujours ainsi. Un spectateur remplace aussitôt l'acteur fatigué, qui se retire, et la danse continue animée, variée et cependant toujours égale, et cette longue file d'hommes semble bientôt ne faire qu'un seul être, tant leurs mouvemens réguliers sont les mêmes et s'accordent avec les accens de leurs voix.

Il existe encore d'autres danses en grand nombre; mais la plupart diffèrent à peine de celle que j'ai décrite ou sont beaucoup moins populaires : aucune ne s'est transmise depuis des siècles avec autant de fidélité. C'est l'antique *ormos* ou chaîne dont nous parlent tous les auteurs anciens et qu'on retrouve aujourd'hui dans toutes les parties de la Grèce. Comme ils ont dénaturé la musique, les usages européens ont aussi modifié sur ce point les coutumes classiques. La haute société ne consent que rarement et à l'occasion de fêtes exceptionnelles à se mêler aux chœurs si chers à leurs ancêtres; la valse et le quadrille ont maintenant toute la faveur de la bourgeoisie, et je dois constater que durant mon séjour on a donné à Aigion quatre ou cinq bals, de vrais bals. C'est une innovation qui désolera les voyageurs en quête d'originalité; mais on ne peut pas exiger d'un peuple qu'il se rapproche de la civilisation de ses voisins, et qu'il garde à la fois intacts tous ses anciens usages.

En revanche, aucun pays ne tient en plus religieux honneur que la Grèce ses saints et ses saintes; aucun peuple ne s'applique davantage à varier ses cérémonies et à donner à chacune de ses fêtes un caractère particulier. Le premier jour de l'an, *Protochronia* ou *Aios-Vasilios*, a la même importance que chez nous, et c'est dans chaque maison l'occasion de grandes réjouissances dont le programme est tout tracé et ne varie jamais; pendant une semaine entière, depuis la Noël, la ville est toute aux préparatifs de la fête, et la même scène se passe dans toutes les familles, les plus riches comme les plus pauvres. On confectionne à l'avance des gâteaux de toute sorte et en particulier le *Vasilo-pita* (tarte de Basile) : c'est une sorte de galette plus ou moins grande, mais qui mesure souvent un mètre de largeur, abondamment arrosée d'huile et dans laquelle on glisse une petite pièce de monnaie. Le jour de l'an venu, on découpe ce volumineux gâteau, on tire les parts au sort, et

celui qui a la bonne fortune de trouver la pièce est infailliblement heureux pendant toute l'année. Les « étrennes » n'ont encore été introduites que de nom à Aigion; c'est un des usages que les Grecs se montrent le plus rebelles à emprunter à l'Europe. L'Épiphanie ou Théophanie s'appelle communément *Phôta* (lumière), parce que c'est, selon la légende, le jour où le baptême du Christ a éclairé le monde. C'est aussi la fête célèbre de la bénédiction des eaux, scrupuleusement conservée par tous les peuples de religion greque dans les villes qui sont sur le bord de la mer : on jette en grande pompe une croix dans les flots, puis on bénit l'eau à l'église et les prêtres se rendent en procession dans toutes les maisons de la ville pour les bénir avec la nouvelle eau.

Le carnaval est fort long, il dure trois semaines; mais ce délai n'a trait qu'à la permission donnée par l'église de faire gras pendant ce temps. A Athènes, on se déguise à certains jours de la semaine, principalement le jeudi, qu'on appelle *Tzikno-pempti*, « jeudi rôti, » à cause des nombreux festins qu'on donne ce jour-là; mais à Aigion, l'usage ne le permet qu'aux trois ou quatre derniers jours qui précèdent le carême. Alors tous les jeunes gens et les jeunes filles prennent un costume quelconque et commencent ensemble ce qu'on appelle *les visites :* on se réunit en troupes nombreuses, masquées, et l'on se rend, avec ou sans musique, dans toutes les maisons qu'un des masques désigne à la bande. On entre en chantant : chacun, contrefaisant sa voix, essaie les grimaces et les contorsions les plus burlesques, et cherche à intriguer aussi plaisamment que possible les maîtres de maison. Quand un maladroit s'est fait reconnaître, la troupe tout entière se démasque et se retire gaîment pour aller, à la grande joie de tout le monde, recommencer la même scène dans une autre maison. Ce divertissement est d'autant glus goûté en Grèce qu'on en dit la coutume venue en droite ligne de Paris.

Le carnaval dure jusqu'au lundi seulement, et il serait difficile de calculer ce que pendant ces quelques jours chacun boit et mange pour se préparer au long jeûne à venir. Le carême commence avec son interminable série d'abstinences. Les Grecs font maigre tous les jours, c'est-à-dire qu'ils mangent du caviar, des olives, du riz et des légumes assaisonnés à l'huile. Les mercredis et vendredis cependant ils doivent accommoder tout à l'eau. Deux grandes fêtes permettent seules de servir à table du poisson : c'est le jour des Rameaux et le 25 mars, appelé *Évangélismos* parce qu'il correspond au jour où l'archange Gabriel annonça à la Vierge qu'elle aurait un fils. Cette fête religieuse est en même temps l'anniversaire de la délivrance de la Grèce, et, comme telle, on la célèbre avec la plus

grande pompe. C'est en effet le 25 mars 1821 que l'archevêque Germanos leva le premier à Calavryta le drapeau de la liberté.

Le premier samedi du carême est la « fête des âmes, » *Psychosabbaton*. Chacun se rend ce jour-là au cimetière, à la dernière demeure des parens ou des amis qu'il a perdus. A Aigion, la coutume est dans chaque église de distribuer aux fidèles et aux enfans qui se pressent aux portes du temple les *kollyra*, mélange de blé bouilli, de raisins secs, d'amandes et de grains de grenade qu'on envoie aussi en guise de lettre de faire part à tous les amis d'un mort la veille de son enterrement. L'usage veut qu'on en offre au mort lui-même. C'est un rite funéraire très ancien et particulier aux populations situées entre l'Adriatique et la mer Égée. M. A. Dumont, dans un mémoire *sur les bas-reliefs représentant le banquet funèbre*, s'est attaché à découvrir sur quelles superstitions reposait cette coutume, et il en donne ainsi l'explication : « Le propre de ce banquet, c'est que la nourriture est offerte au défunt, qu'elle doit refaire ses forces, qu'elle lui est nécessaire, parce que dans le tombeau il garde encore les appétits et les exigences de la vie terrestre. Son ombre réelle et tangible perdrait le peu de consistance et de force qui lui restent, si ces alimens lui manquaient. Cette croyance très précise, et qui pour nous a peu de sens, est aussi ancienne que la race grecque. » S'il en est ainsi, il est à croire qu'on envoie les *kollyra* aux amis du défunt, comme pour les convier à partager son dernier repas.

Enfin arrive la *grande semaine* (la semaine sainte); le jeûne devient plus austère encore, et tous les soirs chacun se rend à l'église; c'est un devoir sacré auquel le plus insouciant, le plus incrédule des Grecs, se ferait un scrupule de manquer. Le grand jeudi, on lit les douze évangiles, et la cérémonie se prolonge fort tard; le lendemain, jour de l'Épitaphion, tous les habitans viennent baiser la croix : l'église, froide, silencieuse, à peine éclairée, pénètre le cœur de tristesse, tandis qu'au dehors les allées et venues des fidèles qui se promènent en causant dans la ville font du vendredi saint un des jours les plus animés de l'année. Le soir, on porte en procession l'arche sainte dans les rues : les jeunes gens des premières familles de la ville se postent dans l'église pour avoir l'honneur de supporter un des bras de l'arche, et, le moment venu, c'est une véritable lutte entre eux; l'orgueil des castes et des factions politiques excite leur prétention, et je les ai vus près d'en venir aux mains et de tirer le revolver dans l'église même. Enfin les vainqueurs sortent triomphans et marchent en tête, tandis que les autres viennent ensuite humiliés, pleins de colère, et considérant cet échec comme une honteuse défaite; mais la voix des prêtres et les chants

des fidèles couvrent leurs dernières rumeurs, et le cortége s'avance éclairant tout à coup les rues sombres et irrégulières aux mille flammes des cierges que chacun tient à la main, et faisant retentir dans le silence de la nuit, au milieu des femmes et des vieillards agenouillés sur son passage, l'hymne solennel du Christ au tombeau. La procession revient ensuite à l'église où le silence se fait tout à coup : les fidèles sortent bientôt un à un, et la ville retombe peu à peu dans son sommeil paisible et sa tranquillité.

Le samedi, l'église est pleine avant minuit; la voix monotone du prêtre à l'autel arrive à peine à la foule silencieuse et perdue dans l'ombre. Tout à coup un chant d'allégresse résonne sous les voûtes; chacun le reprend à haute voix; tous les cierges s'allument et viennent embraser l'église retentissante de flammes innombrables : c'est l'heure de la résurrection. *Christos anesti ek nekrôn!* répète encore le prêtre, le Christ est ressuscité d'entre les morts! On se presse, on s'embrasse; ces deux mots sont sur toutes les lèvres : *Christos anesti, Christos anesti!* Au dehors, la fusillade éclate, les cris, les bravos retentissent, et tout ce peuple, si calme tout à l'heure, sort en foule de l'église, ivre de joie et de gaîté.

C'est le signal des fêtes de Pâques; elles vont durer trois jours pendant lesquels personne ne travaille. Déjà le samedi des bergers, descendus des montagnes et des villages, ont amené dans la ville leurs nombreux troupeaux. Chacun, même le plus pauvre, a choisi un mouton qu'il a déjà égorgé dans sa cour; c'est un vieil usage et une superstition : cette sorte de sacrifice doit porter bonheur à la maison. Le dimanche matin, on allume un grand feu dans la cour, on coupe et on taille une longue branche d'arbre bien droite qui tient lieu de broche, et l'on rôtit ainsi sur le feu vif le mouton dépouillé. La ville à cette heure-là est déserte et silencieuse comme une ville morte; chacun reste chez soi, tout est fermé, on ne rencontrerait pas un enfant dans les rues.

Le vendredi suivant, grande fête locale à Aigion, fête de Tripiti. Tripiti est le nom qu'on donne à une petite chapelle établie dans le creux d'une roche au bord de la mer, à l'ouest de la ville. Dès le matin, tous les habitans, hommes, femmes, enfans, s'y rendent en pèlerinage; puis tous reviennent ensemble au milieu des fusillades et des détonations des *varellota* (petit baril). On s'arrête sur une promenade appelée Galaxidi; les jeunes gens de la paroisse de la cathédrale, revêtus de leurs plus brillans costumes et parés de leurs plus belles armes, se réunissent en une bande nombreuse et parcourent la ville tambours en tête et portant au premier rang l'étendard de la paroisse. Toute la semaine, on a fait des quêtes dans les maisons pour se préparer à cette fête, et l'on s'est occupé à confec-

tionner dans les tribunes de l'église de petits caissons de 10 centimètres cubes environ, en carton très dur, et fortement serrés avec de la corde goudronnée; un tuyau en roseau, préservant la mèche, y est adapté; c'est là ce qu'on appelle les *varellota*.

La troupe, bien fournie de munitions, s'avance en chantant dans les rues jusqu'à ce qu'elle rencontre une seconde bande, celle de la paroisse de Saint-André. Alors le combat commence : deux camps se sont formés, et chacun, tirant de sa ceinture une *varellota*, l'allume à un tison embrasé et la lance sur les adversaires. Les *varellota* volent de tous côtés, se croisent en traçant dans l'air un léger cordon de fumée et viennent tomber comme une grêle d'obus dans chaque camp, où elles éclatent avec une détonation plus forte que celle d'un coup de fusil. C'est l'instant le plus animé de la fête. Comme on peut le croire, ce jeu barbare est la source de nombreux accidens presque toujours graves. Souvent en effet un des combattans, maladroit ou trop lent, laisse éclater la petite bombe dans la main, et c'est à peine si l'on compte à la fin de la journée les mains déchirées ou emportées et les malheureux aveuglés ou estropiés pour toute leur vie. Au reste de semblables exemples, répétés chaque année, ne corrigent personne, et je me rappelle avoir vu ce jour-là un jeune homme à qui l'on avait dû couper le bras droit à la suite d'un accident semblable, se consoler de cette disgrâce en se servant du bras qui lui restait avec plus d'ardeur qu'aucun de ses compagnons encore valides. Parfois aussi, et c'est ce qui se produisit en ma présence, la lutte dégénère en véritable bataille : les deux partis se passionnent pour leur église et leur drapeau; les *varellota* viennent à manquer, on se bat corps à corps; les plus violens tirent de leur ceinture les poignards et les pistolets, et le lendemain on apprend qu'au milieu de jeunes gens très grièvement blessés, un malheureux a été percé de vingt-deux coups de couteau. Ce sont des accidens qui se renouvellent tous les ans, et la police serait impuissante à les prévenir en face de l'enthousiasme et de la passion que tous les habitans d'Aigion apportent à ce divertissement.

Le 23 avril est encore une fête devenue nationale pour tous les Grecs. C'est la Saint-George, le patron de leur roi. Rien de particulier ne la signale à Aigion, si ce n'est que toute une partie de la ville rend visite à l'autre. C'est la coutume à Aigion, comme dans toutes les provinces grecques, d'aller saluer le jour de leur fête tous les amis qu'on peut avoir. Le prénom de George est avec ceux de Demitri et de Constantin le plus répandu en Grèce, et il est vraiment curieux d'assister ce jour-là, dans la maison d'un personnage connu, aux nombreuses visites qu'on vient lui faire. Dès le matin, tous les George de la ville font préparer sur de grands plateaux

d'argent des confitures, des tasses de café et d'énormes cigarettes. Le salon, généralement planchéié en bois blanc, a été lavé la veille à grande eau, et des siéges nombreux y ont été symétriquement rangés le long des murs. Quand l'heure est venue, les amis arrivent en bande, entrent gravement dans la salle, et, passant devant le maître de maison ou sa femme, s'il est lui-même en visite, lui serrent la main en répétant ces seuls mots : *eis eti polla*, « vivez longtemps, » puis vont s'asseoir sans ajouter une parole, tous à côté les uns des autres. C'est alors qu'entrent les trois plateaux : sur le premier, chacun prend à son tour une cuillerée de confitures et un verre d'eau, une tasse de café sur le second, une cigarette sur le dernier. Cette cérémonie dure en moyenne trois minutes, après quoi toute la bande se lève en même temps, salue encore avec l'éternel *eis eti polla*, et sort pour aller recommencer ainsi dans toutes les maisons où il existe un George.

Le 1er mai, jour des fleurs, on se rend aux « jardins. » On appelle ainsi les enclos que possèdent tous les propriétaires de vignes au milieu de leurs champs, et où ils s'installent en été pour surveiller la récolte. On part de bon matin et l'on revient chargé de fleurs dont on orne la façade de sa maison. Ceux qui n'ont pas de propriétés partent la nuit avec les *tavoulia*, et, pénétrant dans les enclos, prennent les fleurs des autres; c'est un cas où le vol est toléré comme un vieil usage.

L'Ascension, la Pentecôte, la fête du Saint-Esprit (Trinité) n'offrent pas d'intérêt spécial. Le 21 mai, jour de la Saint-Constantin et de sa mère sainte Hélène, est plus populaire et fêté en Grèce presqu'à l'égal de la Saint-George. Quinze jours de jeûne précèdent les fêtes des saints apôtres (saint Pierre et saint Paul) et de l'Assomption. Les mêmes cérémonies que celles dont nous avons déjà parlé se répètent ces jours-là tant à l'église qu'à la ville, mais on installe pourtant en outre sur une grande place des Panégyries, sorte de foires où règne la plus libre gaîté. La Toussaint n'est qu'une fête de l'église, et n'est importante que parce qu'elle est le précurseur du long jeûne qui précède Noël : un peu moins rigoureux que le carême, il est cependant une préparation suffisante aux festins et joyeuses débauches qu'amène cette grande fête. La Noël venue, on la célèbre pendant trois jours et souvent jusqu'au premier de l'an. La semaine se passe en longs repas et en divertissemens de toute sorte; la pâtisserie et surtout le *Christopsôma*, pain de Noël, sont en grand honneur à cette époque, et toutes les maisons en sont amplement fournies.

Telles sont durant l'année les nombreuses fêtes qui distraient un peu les Grecs de leurs jeûnes et de la constante monotonie de leur

existence. C'est à ces jours-là surtout qu'il est facile de les bien juger et de les connaître : le reste du temps se passe si tranquille qu'il semble plutôt un long sommeil où l'homme s'oublie lui-même et s'engourdit sans rien penser; mais quand viennent tout d'un coup ces jours de vie et de réveil, c'est alors qu'apparaissent dans toute leur vérité les traits distinctifs de leur caractère, et que se révèlent à l'observateur étonné des instincts et des passions vraiment vivantes qu'il n'aurait jamais soupçonnées sous leur froide enveloppe.

III.

Ce n'est pas cependant aux seuls jours de fêtes qu'il est donné aux voyageurs de découvrir avec quelle vivacité les Grecs s'enthousiasment et s'enflamment. La Grèce renaît à peine, et déjà, perdue par l'exemple, elle se débat et s'épuise au milieu de troubles de toute sorte. Comme les nations puissantes et redoutées, ce pauvre peuple s'agite sous le fardeau des ambitions personnelles représentées par de nombreux partis; mais chez lui le désordre est plus grave, parce que rien n'est encore organisé, parce qu'il n'a pas au moins cette force de résistance que trouve dans les lois la société contre l'individu, parce qu'enfin chez lui les passions naissent et se développent en plein chaos. On ne songe même pas à déguiser sous le nom de patriotisme les ambitions que chacun veut faire prévaloir; on parle à cœur ouvert, et, comme la société n'a pas encore introduit en Grèce les euphémismes parlementaires qui servent à tromper avec politesse, personne ne rougit d'attribuer ses préférences politiques à son intérêt. C'est en province, au milieu des intrigues et des cabales de tous les partis, qu'il est facile de bien suivre le mécanisme électoral de la Grèce. Athènes s'est déjà polie au contact presque direct de l'Europe, et la surveillance y est d'ailleurs mieux exercée que dans les petites villes.

Le suffrage universel est admis en Grèce, direct, absolu. Une chambre des députés, formée à peu de chose près comme la nôtre, représente la nation; un cabinet ministériel responsable est l'intermédiaire entre elle et le chef de l'état, en sorte que toutes les fois qu'un désaccord survient, et c'est un fait qui se produit en moyenne tous les trois mois, il y a chute du ministère ou dissolution de l'assemblée, selon que la volonté de l'un des deux pouvoirs a prévalu auprès du roi. Au premier cas, de nouveaux ministres sont choisis, nécessairement dans le sein de la chambre; dans le second, on procède à des élections générales. C'est alors que le petit drame commence.

Deux partis, quelquefois trois, sont en présence, représentés par les plus riches propriétaires du pays. Autour de chaque groupe se pressent d'abord tous les parens, ce qui forme déjà une petite foule, puis les amis des parens et enfin les intéressés, c'est-à-dire les gens auxquels on a promis une place en cas de réussite, et qui sont encore en plus grand nombre. Les deux camps bien formés, on commence la propagande; les maisons des chefs de caste s'ouvrent pour faire des prosélytes et tiennent pendant quinze jours table dressée et abondamment servie. Tous ceux qui demandent à être convaincus, les fainéans, les vagabonds, les mendians, viennent s'y asseoir, et je n'ai pas besoin de dire qu'ils restent hésitans entre les deux tables jusqu'au jour du vote. Pendant ce temps, les plus chauds partisans de chaque camp parcourent les campagnes et cherchent dans les villages des alliés à leur cause, ou bien revoient tous les débiteurs du futur député et leur promettent d'abaisser pour eux le taux de l'intérêt s'ils votent ou font voter comme ils veulent. Ce sont les heures bénies de ces malheureux qui ont été forcés d'emprunter de petites sommes pour ensemencer leurs champs ou améliorer leurs vignes. Ils croient à un peu de clémence de la part de leurs créanciers et espèrent ainsi gagner du temps; mais tous ont le même sort : le grand propriétaire prête au plus pauvre, qui lui engage sa terre en garantie ou qui la lui vend à réméré; le jour de l'échéance arrive, le débiteur ne peut pas payer et doit abandonner au prêteur, toujours impitoyable, son droit de propriété. C'est le moyen regardé comme le plus simple et le moins coûteux d'agrandir son domaine. Les monastères, les *pappas* font aussi de la propagande par les mêmes moyens; leur influence sur les paysans est très grande, et leur appui est pour cette raison très recherché des deux partis.

Ces préliminaires durent environ quinze jours et suffisent à mettre toute la province en révolution. On attache une grande importance au succès de celui qu'on porte à la députation, et personne ne s'en étonnera. Quand la nouvelle chambre sera reconstituée, si la majorité se trouve déplacée, ce qui arrive toujours, l'ordre des choses est complétement changé dans la nation. Une réforme radicale s'opère dans toutes les branches administratives, et dans ce bouleversement général tous les fonctionnaires sont remplacés, depuis le préfet jusqu'au gratte-papier, depuis le juge de paix jusqu'au géomètre de la ville.

Enfin le jour du vote arrive; la veille et l'avant-veille, les rues de la ville sont pleines de monde, les hommes parlent vivement entre eux, et leur attitude belliqueuse intimide la gendarmerie elle-même. Chacun est aux aguets, en quête de nouvelles; on épie les *ennemis*,

comme on appelle naïvement ses adversaires politiques, et des bandes nombreuses se promènent dans les rues, narguant tous ceux qui ne sont pas des leurs et insultant les partisans du camp opposé. On pérore, on crie, on gesticule, dans les cafés, au coin des rues; les passions s'excitent par le bruit, les vieilles haines se réveillent, et il ne se fait pas d'élection que la fusillade et les coups de couteau ne troublent et qui ne laisse après elle le souvenir de quelques assassinats.

Toute famille qui a eu un jour pour un de ses membres des prétentions à la députation possède ce que nous appelons en France une urne électorale. Comme chez nous, c'est une boîte carrée en bois ou en fer; mais la prudente défiance des Grecs y a ajouté un perfectionnement qui mérite d'être noté. L'urne est intérieurement divisée en deux parties par une planche verticale; un tuyau de fer-blanc peint, évasé au sommet, est exactement placé sur le point d'intersection, en sorte qu'il communique également avec chaque côté de la boîte. Les bulletins sont remplacés par de petites boules de plomb : chaque parti fournit les siennes aux votans; mais, et c'est un excellent moyen pour soustraire l'électeur à l'influence directe de ceux qui le font voter, quand celui-ci plonge le bras dans le tuyau, nul ne peut savoir s'il a jeté la boule d'un côté ou de l'autre, et s'il a été fort sollicité avant le vote, il est du moins resté absolument libre à l'instant décisif. Des parens de chaque candidat viennent se relayer auprès de l'urne jusqu'à ce que le scrutin soit fermé. De la sorte, on est à peu près certain de la validité des élections. Quand le résultat est connu, c'est le signal d'une joie sans bornes pour une partie des habitans, et d'une véritable consternation pour les autres. Il s'agissait en effet d'une partie importante, et les vainqueurs font retentir pendant plus d'un jour la ville de leurs cris et de leurs chants, tandis que les vaincus comptent tristement chez eux les milliers de drachmes qu'ils ont dépensées inutilement, et toutes les places et les beaux traitemens qu'ils perdent à la fois.

Les maires sont aussi élus au suffrage universel, et les mêmes cabales se forment pour faire triompher les élus de chaque camp. Ces élections ont autant d'intérêt que les élections générales, parce qu'elles en assurent d'avance le résultat. Le maire a en effet dans les villes une telle influence que lorsque deux partis sont en rivalité, il fait pencher la balance du côté qu'il veut. Aussi, quand l'époque de la réélection des maires se présente, chaque faction a bien soin de présenter son candidat afin d'avoir en lui un auxiliaire tout-puissant quand viendra la dissolution.

L'influence des partis si nettement divisés dans la province s'é-

tend, comme on peut le penser, sur tout ce qui touche à l'administration; la justice n'y est pas plus soustraite qu'un autre pouvoir, et chaque ville étant divisée en deux factions puissantes autour desquelles se rangent tous les habitans, il en résulte que tous les accusés sont toujours forcément jugés par des compères ou par des ennemis. Aussi le moindre procès civil ou criminel se trouve-t-il dès le début l'occasion d'intrigues de toute sorte; comme on doit profiter et se réjouir de la fortune d'un ami, c'est également un devoir sacré de le soutenir dans le malheur. S'il s'agit d'argent à donner, le dévoûment est souvent inutile; mais, quand il faut entraver ou favoriser l'action de la justice, l'amour-propre et l'esprit de parti animent tous les cœurs, et il n'est pas une demande qu'on épargne en faveur d'un ami ou contre un adversaire. La situation des juges est embarrassante : les chefs parlent haut et menacent, il est très imprudent de les mécontenter, et les malheureux savent bien que ce n'est pas en leur parlant de devoir, mot beaucoup trop vague pour des intelligences pratiques, qu'ils leur feront entendre raison. Invoquer l'autorité serait un enfantillage, puisqu'ils sont toujours certains d'être remplacés, quoi qu'ils fassent, après les nouvelles élections; opposer des textes de lois indiscutables? c'est un bien piètre argument pour les esprits les plus rusés d'Europe. Les meilleures raisons sont impuissantes contre un parti-pris, et quand on entend dire, à l'honneur de la magistrature grecque, qu'on a vu des juges placer leur conscience au-dessus de leurs intérêts et de leur rancune, on peut demander très sincèrement comment ils font.

Cependant on juge, on acquitte, on condamne. Les Grecs ont, à peu de chose près, les mêmes institutions pénales que les nôtres, depuis la prison préventive jusqu'à la peine de mort, comme ils ont la même organisation judiciaire; mais chez eux la cour d'assises joue relativement un plus grand rôle qu'en toute autre nation, parce qu'il y a plus d'homicides que de vols en Grèce. C'est une anomalie qu'on s'explique en songeant au triste métier que ferait un voleur dans ce pauvre pays, et en se rappelant avec quelle facilité les plus honnêtes gens se laissent aller à cette extrémité de l'assassinat quand il s'agit d'une vieille haine ou d'une vengeance. Les Hellènes ont un petit bagne et quelques prisons plus souvent vides qu'encombrées. Quand un prévenu est condamné aux travaux forcés on l'envoie aux Castels : ce sont deux anciens fortins turcs convertis en maison d'arrêt et en pénitencier, bâtis en face l'un de l'autre sur deux presqu'îles étroites, Rhion et Anthirhion, qui s'avancent toutes deux également dans la mer et ferment l'entrée du golfe de Corinthe au-dessous de Patras. Quelquefois la peine capitale est pro-

noncée. On raconte à ce sujet que pendant longtemps il fut impossible de trouver un bourreau dans tout le royaume, et qu'on dut renoncer à en chercher à l'étranger parce que la population les massacrait. En présence de cet obstacle, on songeait à réviser la loi quand un malheureux se présenta, c'était, je crois, vers 1850; depuis cette époque, les exécuteurs n'ont pas fait défaut. Ce personnage est logé comme les condamnés, dans un des castels. Il se passe quelquefois un long temps sans qu'il ait à exercer son métier, tandis qu'il lui est arrivé, quand l'armée avait fait une importante capture de klephtes, de trancher jusqu'à sept têtes par jour. On se rappelle le drame encore récent de Marathon, et l'exposition sur la place d'Athènes des têtes mutilées des brigands.

J'ai assisté à une exécution près d'Aigion, dans la campagne; c'est un souvenir qui m'est resté présent. Un habitant d'un village des environs avait empoisonné sa femme pour épouser sa maîtresse. De pareils actes sont rares en Grèce et n'excitent nullement la pitié; on avait fait l'autopsie de la victime, et quand on eut reconnu qu'elle avait absorbé de fortes doses de phosphore, le prévenu fut condamné à mort. Un empoisonneur n'est pas un homme intéressant en Orient; les passions violentes du midi méprisent les moyens détournés; le fusil, le couteau, font plus prompte et plus franche justice; mais la guillotine passe rarement à Aigion, et le spectacle d'une exécution devait être pour la plupart des habitans une nouveauté, pour tous une distraction.

Quand le jour fixé fut venu, dès le matin de nombreux groupes se formèrent, inquiets de savoir quel emplacement l'autorité avait choisi, et peu à peu quand le bruit courut que la guillotine se dressait dans un champ au-dessous de la ville, le public empressé se dirigea vers la mer. Il était environ huit heures du matin, un matin d'avril; la brise de la mer semblait chanter dans les branches des platanes et faisait trembler avec un frémissement joyeux leurs feuilles encore blanches; la plaine s'étendait à l'est luxuriante et les vignes étalaient déjà leur jeune verdure au milieu des oliviers noirs; le champ du supplice était planté de serpolet que le vent agitait par longues ondulations comme les vagues de la mer. Quand les spectateurs furent las de contempler l'échafaud vide, entouré de gardes, les regards se tournèrent peu à peu vers l'ouest près du port. Une petite frégate arrivée la veille au soir se balançait légère sur le bleu du golfe à un mille environ de la côte. C'était là qu'était le condamné : depuis plus de quinze heures, il attendait l'instant de son supplice, et pendant la nuit il avait entendu les manœuvres des matelots qui débarquaient la guillotine. Tout à coup un long murmure, un cri de joie à peine étouffé s'éleva de la

foule : deux barques venaient de se détacher l'une après l'autre du navire. La dernière attendit en mer pour laisser aborder d'abord l'autre qui conduisait le bourreau et ses aides; la plage était presque plate à l'endroit où le canot vint attérir, et l'exécuteur dut marcher dans l'eau pour débarquer. Une double haie d'armatoles et de soldats venus du Castel se forma pour le dérober aux injures et aux menaces qu'on proférait sur son passage; il gagna ainsi le milieu du champ, et les curieux se mirent à le regarder essayer le couperet et la bascule. Il était vêtu d'un large pantalon fendu sur la guêtre noire et d'un gilet très long, à manches étroites, de couleur sombre. Quand il eut terminé ses préparatifs, il fit un signe de son bonnet et la seconde barque s'avança. De son banc le condamné pouvait apercevoir depuis longtemps la silhouette noire de la guillotine se détachant sur la pureté du ciel. Il portait un costume tout blanc, et il était facile de le distinguer de loin, assis au milieu du canot à côté d'un moine à robe noire, au milieu des soldats et des matelots qui ramaient. La barque plus grande que la première toucha le fond à 10 mètres environ du rivage, et comme elle dansait légèrement sur les longues vagues qui venaient se briser une à une dans le sable, les matelots sautèrent dans l'eau pour la maintenir. Quatre soldats descendirent d'abord, enjambant tant bien que mal les bancs de l'embarcation; le condamné vint ensuite, qui les franchit d'un pas ferme, seul, malgré la chaîne qui entravait ses pieds, et, suivi du moine et des autres soldats, sauta aussi légèrement que l'avaient fait les matelots.

La foule devint silencieuse; c'était un empoisonneur qu'on allait exécuter, et chacun s'attendait à voir paraître un lâche. Quand on le vit marcher sans faiblesse, tous les regards fixés sur lui changèrent d'expression, et, au lieu de se presser, on s'écarta sur son passage. Il avança sans regarder autour de lui et ne s'arrêta qu'un instant à 30 mètres de l'échafaud pour le contempler. On le laissa faire. C'était un homme de taille moyenne, très mince et admirablement proportionné; il était extrêmement pâle, et sa pâleur était rendue plus frappante par une barbe noire épaisse et de fins cheveux bouclés qui lui encadraient le visage. De longs yeux noirs animaient ses traits corrects comme ceux d'un marbre antique et ses regards semblaient doux, plus tristes que désespérés. Dans une dernière pensée de coquetterie, il avait voulu sans doute se parer pour mourir, et on lui avait laissé garder sur la tête une élégante toque noire posée sur le côté, plissée derrière par un nœud de soie d'où s'échappaient quelques plumes de coq qui tombaient jusque sur son cou. Sa démarche en cet instant solennel, au milieu des spectateurs muets, avait quelque chose de majestueux, et, quand

d'un pas lent et fier il monta les quatre marches de l'estrade, il avait l'air de commander à la multitude réunie au-dessous de lui.

Le bourreau s'avança qui lui mit la main sur l'épaule pendant qu'un aide lui liait les mains; le moine murmura quelques mots à son oreille, et le condamné, répétant sans doute une leçon apprise par cœur : « Mes frères bien-aimés, dit-il d'une voix claire, vous voyez où conduit le crime; je vais vous quitter... A ce moment, je vous en conjure, que ma mort vous serve d'enseignement. Criez avec moi : Vive le roi! » et il ajouta ces paroles, qu'on ne lui avait pas soufflées : « Défiez-vous à jamais des femmes! »

Un tonnerre d'applaudissemens lui répondit, quelques voix s'élevèrent criant : Grâce! grâce! et au même instant les deux aides, le saisissant par les deux bras, bouclèrent sur lui assez lentement les courroies de la bascule. Le condamné ne baissa pas la tête : en face de lui s'étendaient les eaux tranquilles du golfe, sous le ciel transparent du matin, des champs de vigne, des prés où des chevreaux paissaient en liberté, et, au milieu du silence solennel de toute l'assistance, à cet instant suprême il regardait cette nature si fraîche, si belle, si pleine de vie, qu'il devait comprendre, car elle semblait lui sourire. La planche retomba; on put voir le malheureux rougir et fermer les yeux : il n'avait plus devant lui que le fond du panier plein de son, et sa tête se redressa comme pour y toucher de moins près. Le couperet allait s'abattre, et les plus cruels se détournaient émus de pitié, quand sur un ordre du bourreau un des aides s'approcha du patient. Les plumes de son béret ombrageaient légèrement son col et pouvaient arrêter le couteau; le valet essaya de les écarter, mais elles se redressaient malgré lui. Alors il se pencha vers le condamné et lui dit à l'oreille ces mots, que la foule devina sans les entendre : « baisse la tête; » le malheureux comprit encore et obéit. — Deux heures après, la jolie frégate quittait le port, emportant son funèbre chargement, et les troupeaux de chèvres broutaient de nouveau le long du champ de serpolet.

C'était à l'époque où tous les Grecs commencent leurs grands travaux de culture; chacun retournait à son champ : je rejoignis de mon côté quelques propriétaires qui s'étaient fait amener leurs chevaux pour se rendre à leurs terres et diriger la taille de leurs vignes. Personne ne parla du drame de la matinée; la route que nous suivions traversait de belles plaines plantées de vignes, exposées au plein soleil : chacun supputait d'un regard inquiet ce que promettait la récolte; la conversation tomba bientôt, comme toujours, sur la culture ou le commerce des raisins, et j'entendis pour la centième fois déplorer que l'industrie nationale ne vînt pas en aide aux propriétaires producteurs.

Aigion n'a pas d'industrie spéciale; la consommation y est trop faible et ne permet pas, en face de la concurrence de l'Europe et de la Turquie, l'importation des matières premières. La soie est, comme presque partout en Grèce, le seul objet de fabrication, et c'est à peine si le sol fournit assez de chanvre et de coton pour répondre aux besoins des habitans. On élève à Aigion une grande quantité de vers à soie, et la chaleur du climat, l'abondance des mûriers, en font un excellent rapport. La soie est très épaisse, d'une belle couleur et très également filée; la plus grande partie en est expédiée aux commerçans grecs de Marseille, d'où on l'envoie à Lyon. Le reste est conservé par les propriétaires qui la font tisser dans leurs propres maisons. Chaque famille a son *ergalion* ou métier; c'est un appareil en bois, très simple et peu coûteux, dont toutes les jeunes filles savent se servir. On ne trouve pas en France les étoffes qu'elles tissent ainsi; la trame en est beaucoup plus large que celle de notre soie et se rapproche plutôt de celle de la gaze de Chambéry. Presque toujours blanches, quelquefois traversées de soies cerise, elles présentent généralement entre elles une grande variété de dessins selon que le tissu en est plus ou moins serré. C'est avec ces étoffes de soie, si légères qu'elles sont transparentes comme du tulle, qu'on fait les chemises de femmes, les rideaux et même les draps de lit. Plus souvent on tisse à cet usage, sur le même métier, des pièces de coton avec des dessins semblables, composés de longues rayures mates et écrues plus ou moins rapprochées, et qui ont un grand rapport avec ce que nous appelons à Paris les étoffes algériennes. Il y a aussi des teinturiers à Aigion qui apprêtent la soie brute et la livrent aux brodeurs. Ceux-ci s'en servent pour orner les costumes et pour tisser les jarretières et les ceintures dont nous avons parlé. On fabrique encore, mais avec du cuir importé de Turquie, — celui que nous appelons cuir de Russie, — les *tsarouchia* brodés de soie, les *shylakia* (ceintures) des palikares et les harnais des chevaux.

Le commerce a pris depuis la guerre de l'indépendance une assez grande extension à Aigion. De grands troupeaux de brebis et de moutons, qui trouvent de quoi se nourrir sur les montagnes les plus arides, suffisent amplement à la consommation de la ville, et sont l'objet de marchés importans. Leur laine et leurs peaux se vendent et s'achètent également très bien. C'est une des richesses des propriétaires campagnards, des palikares qui vivent loin des villes pour surveiller leur bétail dont on ne fait le compte que par mille têtes.

Quant à Aigion, il faut distinguer deux genres de commerce: l'un qui porte sur les différens objets de consommation quotidienne

et qui est fort restreint, l'autre au contraire qui fait les frais d'exportations considérables; ce sont les produits agricoles. Le premier a son importance, c'est lui qui constitue surtout la maigre richesse de l'état. Les Grecs paient peu d'impôts, la douane est le plus sûr moyen de perception qu'on ait adopté jusqu'à ce jour, et tous les produits importés sont frappés de droits d'entrée. L'impôt foncier existe bien en Grèce, mais l'assiette en est très difficile à fixer, et si loin d'être déterminée qu'il ne rend qu'une faible partie de ce qu'on pourrait en attendre. Pourtant, quinze siècles au moins avant le nôtre, des arpenteurs publics, relevant pas à pas le plan des immenses provinces romaines, rapportaient à Constantinople des cartes cadastrales où l'empire tout entier était divisé en des milliers de fractions qui formaient des catégories distinctes de terrains, d'après lesquelles on pouvait établir sur une base équitable la lourde répartition de l'impôt foncier. M. G. Perrot raconte qu'il a trouvé dans un village de l'Attique le souvenir très précis de l'ancien cadastre romain. Des paysans avaient entendu vanter de père en fils les merveilles de cette administration qui étonna tant la Grèce conquise, et croyaient encore fermement que les tables de marbre ou de bronze sur lesquelles avaient été dressés les plans parcellaires étaient soigneusement conservées à Constantinople. Ces tables n'ont jamais été retrouvées; si on venait à les découvrir, la Grèce se verrait tout d'un coup dotée, sans l'avoir beaucoup désiré, d'un cadastre un peu vieilli sans doute depuis quinze cents ans, mais encore exact en somme, car au milieu de toutes les décrépitudes humaines, la terre seule ne change pas.

Toute la côte septentrionale du Péloponèse est aujourd'hui relativement riche; aux environs d'Aigion, de Corinthe à Patras et à Gastouni, pas un coin de terre n'est perdu jusqu'aux montagnes, et tout ce qu'il a été possible de défricher, on en a tiré parti. Le sol est bon, et le climat presque toujours favorable seconde les efforts des agriculteurs. Au reste, on ne rencontre dans la campagne d'Aigion, comme sur tout le littoral du golfe, que trois cultures : celle des raisins *staphidès* qu'on nomme en France raisins de Corinthe, celle des vignes et des oliviers. On trouve en outre çà et là quelques champs de coton, d'avoine ou de froment, mais dans une proportion si minime que la production en passe inaperçue.

Les raisins de Corinthe forment la branche principale du commerce d'exportation. Un grand nombre d'habitans sont propriétaires de terrains bien cultivés, souvent très étendus, et c'est leur unique occupation que d'en faire valoir la récolte. Les plus riches ont au bord de la mer un magasin où ils font porter au mois de juillet d'énormes quantités de raisins qu'ils ont préalablement lais-

sés sécher pendant dix ou douze jours au soleil, sur des terrains battus ou sur des nattes spécialement préparées à cet usage. S'il survient un jour, une heure de pluie durant ce temps, la récolte est perdue; les grains déjà couverts de sucre se collent entre eux et ne forment plus qu'une pâte gluante qu'il est impossible d'utiliser. C'est du reste une catastrophe fort rare, et la constance du climat est telle qu'on peut compter sans imprudence sur trente jours consécutifs de temps sec. Un grand nombre de femmes venues des montagnes sont installées dans les magasins et commencent, au fur et à mesure qu'arrive le raisin, à en faire le triage. Elles passent au tamis tous les grains pour en séparer la poussière et les petites pierres qui s'y trouvent mêlées, puis elles procèdent à un second travail plus long encore et qui consiste à diviser le raisin en trois catégories. Les rebuts ne sont pas vendus, on les garde, et quoiqu'il soit facile d'en faire d'excellente eau-de-vie on les donne aux pourceaux. Pendant ces différens travaux, six ou huit grands bâtimens à vapeur anglais, d'un fort tonnage, ont jeté l'ancre dans le port; ce nouveau voisinage est une grande distraction pour la ville et devient pour les propriétaires de *staphidès* et leurs familles l'occasion de véritables fêtes. Une fois entassés dans des myriades de caisses soigneusement marquées, on embarque les raisins, et les paquebots quittent Aigion, emportant à Londres la récolte de l'année. L'Angleterre seule en effet traite directement avec les grands propriétaires du pays : ceux-ci achètent à leurs voisins moins riches ou aux monastères tout ce qu'ils ont de raisin, afin d'en rassembler dans leurs magasins des quantités considérables, et l'expédient à leurs commissionnaires ou à des correspondans anglais qui les vendent là-bas. On a introduit depuis quelques années plusieurs perfectionnemens dans la manière de trier les grains de raisin, et c'est un point sur lequel les Grecs ne sont pas routiniers. Ainsi ils font venir des machines à bras qui ressemblent beaucoup à celles qu'on emploie en France pour passer le blé battu et qui facilitent et abrégent le travail si long qu'on laissait auparavant aux femmes.

La campagne d'Aigion produit aussi beaucoup de vin, et j'ai dit qu'il serait très bon, si on ne le gâtait pas en y ajoutant de la résine; il ne faut donc pas songer à l'exporter et l'on se contente de le vendre pour rien (deux sous la mesure qui correspond au litre). Des propriétaires ou des entrepreneurs plus avisés ont su à Patras tirer meilleur parti des abondantes récoltes que fournissent les vignes des environs; ils ne mettent pas de résine dans les tonneaux et conservent néanmoins les vins en les expédiant sur-le-champ. C'est aujourd'hui, avec l'exportation des raisins secs, une des plus riches ressources du commerce de Patras.

Les plaines et les routes d'Achaïe sont partout plantées d'oliviers, qui sont déjà et deviendront dans peu de temps d'un excellent rapport. Moins grands que nos oliviers de Provence, ceux de Grèce sont trapus, vigoureux, et en si grand nombre qu'ils pourraient à eux seuls faire la fortune d'une province. On n'avait pas songé jusqu'à présent à Aigion à tirer parti de l'huile excellente qu'ils produisent, autrement qu'en la vendant tant bien que mal dans le pays. On n'en avait ainsi qu'une seule qualité, qu'on employait à tous les usages, et j'ai vu pour mon compte, dans des maisons aisées, recourir alternativement au même broc pour assaisonner une salade et renouveler l'huile d'une lampe. Un des grands propriétaires du pays, M. S. Messinési, a eu l'idée depuis trois ans d'exporter à Londres, en même temps que ses raisins, les tonneaux d'huile d'olive qui encombraient ses caves. L'essai réussit, et il a trouvé dès lors de nombreux imitateurs.

Il y a pourtant sur ce point bien des innovations à faire. Les machines à presser, encore adoptées dans le pays, sont très simples, mais si imparfaites qu'elles ne tirent pas des olives la moitié de l'huile qu'elles devraient en exprimer. Elles se composent de deux pièces distinctes : la première consiste en un grand bassin rond en pierre, au milieu duquel est fixée une énorme poutre mobile et verticale, à laquelle sont adaptées deux lourdes meules en granit qui tournent avec la poutre. On verse les olives dans le bassin qui tient lieu de mortier, et un cheval, attelé à côté d'une des deux meules, tourne lentement les yeux bandés. C'est le travail préparatoire; les olives sont écrasées. Le second appareil est plus simple encore : c'est la presse. Un long sac de paille et de joncs tressés en forme de cône est placé entre deux poutres; une troisième poutre plus large, placée sur les deux autres, soutient une grosse vis de bois, qui la traverse et qui porte à son extrémité inférieure une solide plaque ronde qui vient s'appliquer sur le sommet du sac; une barre de fer horizontale à poignée traverse son extrémité supérieure, et deux hommes montés sur la poutre transversale tournent alternativement la vis, qui descend avec la plaque et presse les olives écrasées; le sac alors s'abaisse et l'huile coule de tous côtés, tombant d'abord dans un canal de bois circulaire et de là, par un long tuyau, dans une cuve placée en face de la machine. On renouvelle cette opération trois ou quatre fois par jour; mais, quels que soient les efforts des ouvriers et la surveillance du propriétaire, un appareil mieux construit et perfectionné tirerait certainement des rebuts que l'on jette une quantité considérable encore d'huile, et il est à penser que, si l'exportation continue et prospère, on suivra l'exemple de Mme Panagiotopoulos, qui a compris les bénéfices de production

que lui donnerait l'achat de quelques machines et qui a fait construire au milieu de ses champs d'oliviers un grand *magasin*, où elle fait presser les olives comme on le fait dans le midi de la France. Elle obtient ainsi un rendement double et plusieurs qualités d'huile, tandis que les autres presses n'en donnent au contraire qu'une seule, l'huile verte, qui est excellente, mais qui n'est jamais aussi claire que celle qu'on vend sur les marchés d'Europe, et dont les propriétaires doivent céder une grande quantité à vil prix.

Il est cependant facile de prévoir et d'assurer à Aigion comme à toutes les villes de la côte nord du Péloponèse un avenir commercial important. Elle possède par son sol trois élémens de prospérité dont un seul suffirait à lui donner un jour la richesse. Les raisins de Corinthe sont très bien exploités et ont fait la fortune de nombreuses familles. Les vins et l'huile restent encore presque sans produire; mais le jour où les perfectionnemens nécessaires et de nouveaux modes d'exploitation seront adoptés par les propriétaires, il est hors de doute que Vostizza prendra, comme Patras, une extension considérable et contribuera aussi pour sa part à relever peu à peu la Grèce, dont le plus grand mal est la pauvreté.

Plus d'un voyageur s'est refusé à faire pressentir cette résurrection, et il est permis de sourire quand on voit combien, malgré son activité turbulente, ses aspirations au progrès et aux réformes, une société relativement nouvelle est demeurée attachée à de vieilles coutumes, à des institutions surannées, à un mode d'existence banni de toutes parts en Europe; mais, si l'on tient à bien juger et à connaître les Grecs, il ne faut pas, comme l'ont fait tant d'hommes d'esprit et de talent, se contenter de mettre en parallèle leurs mœurs rudes et primitives avec la civilisation française et la marche des idées européennes; le contraste à coup sûr est piquant, mais il mène à une conclusion injuste. Si l'on jette les yeux cinquante ans en arrière, si l'on se reporte à cette époque où la Grèce n'existait plus que de nom, asservie, anéantie plutôt sous le joug écrasant de la Turquie, si on se rappelle par quelle période sanglante ce peuple est passé pour arriver à reconquérir son indépendance, c'est là qu'il faut chercher un point de comparaison, c'est en face de cette grande date de 1821 qu'il faut placer l'état actuel de la Grèce, et ce rapprochement donnera sûrement lieu à moins de sévérité.

Considérons ce que les Grecs ont fait depuis cinquante ans et ne comptons leur existence que depuis ce temps. Ils n'avaient pour tout bien que la liberté; ils existaient en fait; — on leur avait donné un roi, un semblant de gouvernement. Ce n'était pas tout; il fallait consolider un royaume, faire renaître une société, et cela sur des ruines, presque dans un désert, dans un pays où la nature

même du sol est un obstacle à toute espèce de progrès. Il fallait une administration, une capitale avant tout, une armée, des routes, des écoles, et ce n'est qu'après ces réformes successives, ces créations, qu'il était permis d'espérer la moralisation et l'instruction d'un peuple quasi sauvage, disséminé dans des bourgades perdues, sur les montagnes ou dans les îles. Cinquante années à peine sont peu de temps pour une pareille œuvre, et l'on doit convenir en bonne foi que ce qu'on a fait est beaucoup. La Grèce n'avait rien que le désordre et l'épuisement de la lutte après la servitude; aujourd'hui, empruntant aux principaux états ses voisins, et surtout à la France, qui l'avait délivrée, leurs meilleures institutions, elle a une capitale, un port, des villes de commerce déjà florissantes, telles que Syra, Patras, Corfou. Elle a des tribunaux, un recueil de lois civiles et commerciales, des facultés, des écoles, des églises, une banque nationale, une section de chemin de fer d'Athènes à la mer et une ligne importante en construction du Pirée à Lamia. Un service de paquebots fait communiquer régulièrement entre elles toutes les villes du littoral; la poste fonctionne tant bien que mal, mais elle fonctionne, ce qui est beaucoup. Les routes, si elles sont à peine meilleures qu'autrefois, sont du moins sûres aujourd'hui, et le voyageur peut les suivre tranquille en Attique et dans tout le Péloponèse sans être attaqué par les klephtes. L'armée est régularisée; plusieurs régimens de soldats montagnards ont été spécialement formés en vue de la répression du brigandage. Des compagnies d'armatoles ou de clytires sont détachées dans les provinces. Chaque ville a son école, une succursale de la banque, un bureau télégraphique, une préfecture ou une sous-préfecture, un maire et un conseil municipal. En un mot, il ne s'agit plus maintenant de créations, il s'agit de perfectionnemens, d'améliorations, ce qui est bien différent. Sur ce point sans doute, et les Grecs sont les premiers à en convenir, il y a beaucoup à faire; mais le premier pas, le plus difficile, est fait, et quand l'instruction se sera répandue peu à peu avec les nombreuses innovations qu'on apporte chaque jour, le moral et l'intelligence de la classe moyenne s'élèveront insensiblement, et c'est alors qu'on sentira bien le fruit de ces réformes encore stériles sous certains rapports, mais non pas aussi inefficaces qu'on s'est plu à le déclarer.

PAUL D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE

EN 1778

D'APRÈS L'HISTOIRE DE BANCROFT.

Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis, par George Bancroft, traduite et annotée par le comte Adolphe de Circourt, accompagnée de documens inédits. Paris 1876.

M. Bancroft est en Amérique un des hommes qui connaissent le mieux l'Europe, où il a longtemps résidé. Historien des États-Unis, ce n'est pas lui qui sacrifierait l'ancien monde au nouveau, et qui négligerait d'étudier l'action réciproque qu'ils ont toujours exercée l'un sur l'autre. Commencé depuis vingt ans, son ouvrage se divise en périodes, dont chacune pourrait presque former une histoire séparée. Quand il aborda le dixième volume, c'est-à-dire la période de l'alliance française qui s'ouvrit en 1778, il sentit le besoin de jeter un coup d'œil sur l'état de l'Europe et d'expliquer à sa manière certains reviremens très propres à troubler la sérénité d'un historien. En effet, n'était-il pas bizarre que dans cette Europe, où la nouvelle république avait puisé les germes de la liberté civile et religieuse, la cause de l'indépendance eût pour uniques soutiens les puissances les plus catholiques et les plus monarchiques, la France et l'Espagne? Et pour un savant moderne, très enclin à faire rouler l'histoire du monde sur la théorie des races, n'est-il pas humiliant de devoir la grandeur de son pays au concours des races latines avec lesquelles on rougirait de se voir confondu? Ainsi M. Bancroft rencontrait sur son chemin les problèmes historiques les plus graves, et au premier rang celui de l'éternel désaccord entre les idées et les faits : ici, un peuple qui a enfanté la réforme et qui ferme l'o-

reille à l'appel des colonies protestantes; là, une mère patrie qui refuse aux enfans sortis de son sein l'usage de cette liberté dont elle leur a donné l'exemple, tandis qu'une nation frivole, généreuse et façonnée à la servitude, vient offrir son épée aux descendans de Penn. Quand on juge l'histoire en philosophe et qu'on distribue les siècles en périodes imposantes, il est assez facile de faire rentrer de gré ou de force les faits dans les idées : il n'en coûte rien de sacrifier quelques retardataires au triomphe définitif d'une loi providentielle; mais quand on pénètre dans le vif de l'histoire, il faut bien reconnaître que les événemens se combinent d'abord d'après les intérêts et les passions du moment. Il importe peu à l'Angleterre qu'elle serve de modèle à l'affranchissement des peuples; mais il lui importe beaucoup de faire respecter les décisions de son parlement et de conserver son empire colonial. Les princes allemands ne se demandent guère s'ils sont ici-bas les représentans de la liberté religieuse, à moins que ce rôle avantageux ne flatte leur vanité ou ne remplisse leur trésor.

Toutefois M. Bancroft pense que les intérêts d'un jour ne gouvernent pas seuls le monde. Supposez que plusieurs personnes, dans une circonstance solennelle, vous aient rendu un service : en conclurez-vous qu'elles sont toutes également généreuses, également dévouées à votre cause? L'une vous oblige par intérêt, et, comme l'intérêt est changeant, elle sera demain contre vous : l'autre suit sa fantaisie, qui passera encore plus vite; mais la troisième agit sur un principe général qui subsistera. Si vous poussez plus avant, vous découvrirez peut-être dans l'homme qui vous a nui un principe caché qui vous le ramènera plus tard, ou dans cet indifférent des velléités de sympathie sévèrement réprimées. Ce petit examen vous donnera de la froideur pour la personne qui vous a obligé, et beaucoup de goût pour votre ennemi de la veille. S'il paraît peu conforme aux notions vulgaires de la reconnaissance, on sait que cette vertu tient peu de place dans la politique, et d'ailleurs il est permis à tout historien de faire sur les peuples une espèce d'analyse qui sépare les faits passagers des sentimens durables. M. Bancroft en a usé largement, non pas en humoriste, mais en érudit, avec documens à l'appui. Il a consulté les archives des chancelleries, interrogé les mobiles des principaux acteurs; il est vrai que les sympathies de l'Américain et les opinions du philosophe nuisent singulièrement à l'impartialité du savant; mais il a le bonheur d'être complété, commenté, et finalement présenté au public français par un homme dont l'impartialité est le trait dominant. M. le comte Adolphe de Circourt a traduit ce dixième volume, en y joignant ses propres conclusions et des documens inédits. On a de la sorte un exposé très complet des rapports de l'Europe avec l'Amé-

rique pendant la dernière partie de la guerre d'indépendance. Doué d'une mémoire prodigieuse, dans laquelle les faits et les dates viennent s'ordonner sans effort, imbu de l'esprit historique et dégagé de l'esprit de système, jugeant les vivans comme s'ils étaient morts, et connaissant les morts comme s'ils étaient vivans, M. de Circourt sait par cœur les archives de l'Europe ainsi que le caractère des personnages qui contribuent à les enrichir. Il intervient donc à propos pour suivre les conséquences d'un événement sur l'échiquier du monde, et, tout en respectant les opinions de l'auteur, pour exposer les siennes de manière à redresser sans pédanterie les jugemens passionnés. Aidé de ses lumières, nous suivrons M. Bancroft dans son excursion à travers l'Europe.

I.

L'historien commence par l'Angleterre; à la vérité, il s'y arrête peu, car les affaires de la métropole sont tellement mêlées à celles des colonies qu'elles entrent dans le tissu même du récit. C'est par le cours naturel des événemens qu'on nous montrera le monde tout entier conjuré pour l'abaissement de la Grande-Bretagne: la France, sa rivale, toute prête à venger les humiliations de la guerre de sept ans, — l'Espagne, dépouillée de Gibraltar et des Baléares, — la maison d'Autriche, que l'Angleterre a combattue de concert avec la Prusse, et la Prusse, qui se plaint d'avoir été abandonnée trop tôt; bientôt l'application arbitraire du droit de visite aux navires des puissances neutres lui aliénera son plus fidèle allié, la Hollande, et mettra sur la défensive le Danemark, la Suède et la Russie. Il lui faut alors faire face de tous les côtés à la fois : entretenir des troupes dans le Hanovre, garder ses possessions espagnoles, combattre dans les Antilles, en Floride, dans les Indes-Orientales, et, bien loin de chercher à concilier l'opinion, elle semble encore exaspérer les indifférens par des mesures brutales. En Amérique, la guerre, sous le commandement de Cornwallis et de Clinton, prend un caractère d'atrocité qui ne sied guère à la nation la plus libre de l'univers. Aux Antilles, l'avidité des amiraux livre au pillage les marchandises déposées dans les entrepôts hollandais, sans distinction de nationalité. A l'endroit des faibles, l'Angleterre agit avec un sans-façon révoltant : rien ne paraît plus odieux que les procédés employés contre la Hollande. Le trafic sur les nègres confisqués pendant la guerre empêche d'armer les populations noires et déshonore les officiers anglais. A l'intérieur, l'entêtement du roi pour conserver les colonies maintient au pouvoir des hommes incapables, mal informés de l'état réel de l'Amérique, livrés aux préjugés de caste et aux instincts dominateurs,

sans esprit politique. A ce tableau un peu chargé, il convient d'opposer le jugement plus froid du traducteur : l'Europe était peut-être intéressée à l'abaissement de la Grande-Bretagne, mais elle avait tort de crier à la tyrannie quand celle-ci prétendait appliquer à ses colonies les règles du droit public en usage chez toutes les nations et qu'aucune d'elles ne songeait à réformer pour son compte. Le joug de la métropole avait pu sembler lourd aux fiers habitans de la Nouvelle-Angleterre, mais il était léger en comparaison des charges que la France ou l'Espagne imposaient à leurs propres colonies. Enfin, si les moyens employés par les généraux anglais en Amérique se ressentent de l'animosité d'une guerre civile, la plus parfaite courtoisie continuait à régler les rapports des belligérans dans les autres parties du monde, et notamment dans les Indes-Orientales.

Quoi qu'il en soit des fautes de l'Angleterre et de son obstination malencontreuse dans une guerre sans issue, M. Bancroft, pénétrant chez elle en 1778, se pose une question toute nouvelle : à qui incombe la responsabilité des événemens? Ne trouvai-je pas des frères dans nos ennemis? Ne peut-on rejeter sur une partie de la nation l'aveuglement, la colère, l'esprit de vengeance, toutes les furies déchaînées, et rencontrer dans l'autre des sympathies toujours vivaces, des sentimens de mansuétude et de paix? La vérité est qu'à cette époque la masse de la nation, fatiguée de la guerre et ne prévoyant qu'une longue suite de maux, commençait à revenir sur l'enthousiasme qu'elle avait d'abord marqué pour la conservation de l'empire, et s'avisait enfin que les Américains, comme ils réussissaient, pouvaient bien avoir raison. Dès lors on découvrait que l'on avait toujours formé des vœux secrets pour eux, que l'entêtement des ministres avait tout brouillé et prolongé ce triste malentendu. Cette découverte soulage évidemment M. Bancroft : jusque-là, il témoignait à l'Angleterre cette colère mêlée de regret qu'on éprouve pour les parens désagréables et qui est le fond des rapports entre John Bull et Jonathan. Une simple analyse politique lui permet de tout concilier, non sans profondeur : trois partis se disputent le gouvernement de l'Angleterre; celui du roi, représenté par les tories; celui du parlement, dominé par l'aristocratie des whigs, et un troisième, vaguement défini, le parti de l'avenir, celui du peuple : l'opinion publique. Le gouvernement des whigs a corrompu le régime parlementaire et faussé l'institution en la rendant moins libre au dedans, plus tyrannique au dehors. Il a soutenu contre les colonies la toute-puissance du parlement. Les fautes de celui-ci ayant rendu pendant quelques années le roi tout-puissant, il y eut un essai de gouvernement personnel qui échoua par l'incapacité des ministres, les scrupules du roi, la force de la constitution et les dé-

sastres militaires. Les tories, qui gouvernent en 1778 au profit de la prérogative royale, ne sont pas moins décidés contre l'indépendance de l'Amérique : le succès de la guerre est une espèce d'enjeu que se disputent les partis; mais alors une troisième force apparaît, l'opinion publique, qui s'est dégoûtée la première de la lutte et qui trouve avec raison qu'elle n'est plus représentée dans le gouvernement. Elle y entrera de vive force, après trois ans d'efforts : tantôt elle se fait jour au parlement par la bouche un peu vénale des grands orateurs; tantôt elle prend de l'empire sur les amis du roi, qui, comme lord Shelburne, pensent que la prérogative royale, pour se maintenir contre l'aristocratie, doit s'appuyer sur l'opinion publique; cette alliance passagère de deux forces si différentes amènera la paix, parce qu'elle arrachera le consentement de George III. Mais ce monarque aura rendu un hommage solennel à l'opinion, seul souverain véritable de la Grande-Bretagne. On voit d'ici les conséquences du système, que l'historien ne dit pas : c'est dans le corps de la nation que résident les sympathies permanentes pour la république américaine, et la guerre de l'indépendance va renouveler les principes du gouvernement de l'Angleterre. Celle-ci, jusque-là, n'avait compris la liberté que dans un sens étroit, et la considérait plutôt comme une collection de priviléges. Elle ressemblait fort à la cité romaine. Hors de son île, le sénat britannique agissait à peu près comme les princes du continent et ne songeait guère à répandre autour de lui les principes libéraux dont il vivait; cela dura jusqu'au jour où ces Romains rencontrèrent dans leurs colons d'autres Romains aussi fiers qu'eux-mêmes, aussi jaloux de leur indépendance, et qui l'appuyaient sur des principes absolument nouveaux. Par là, on explique à la fois l'hostilité passagère des deux branches de la famille saxonne et, à défaut de tendresse, les liens durables qui les enchaînent sans les unir.

En revanche, lorsqu'il passe le détroit, l'historien des États-Unis est complétement dérouté par la physionomie mobile de ses amis improvisés. Qui donc, dans cette France monarchique, aime les Américains et la liberté? Est-ce le roi, le plus catholique des hommes, qui déteste presque également les protestans et les rebelles? Il est entraîné, et le principal personnage de la pièce ne comprend pas le rôle qu'on lui fait jouer. Est-ce la jeune reine, capricieuse, fière, exigeante, n'entendant rien à la politique, quand elle ne touche pas à l'Autriche, et ne se mêlant des affaires que pour embrouiller tous les fils? Les sympathies américaines ne poussent guère de racines dans un tel caractère. Seraient-ce par hasard les ministres? mais aucun, dès le début, n'est porté pour la cause des colonies. Les ministres libéraux, comme Turgot et Necker, sont trop clairvoyans, trop alarmés de l'état des finances pour soutenir une campagne

coûteuse et stérile. Ceux de l'ancienne école ne voient pas sans appréhension cette atteinte portée à la dignité royale. Le premier ministre, le vieux Maurepas, répugne à toute initiative. Celui de la guerre, Montbarrey, se prononce nettement contre l'alliance américaine. M. de Vergennes, qui leur est supérieur à tous, est bien sollicité de combattre contre l'Angleterre, mais aucun penchant ne l'entraîne vers les insurgés. Si le cabinet se décide, ce sera par vengeance contre la Grande-Bretagne, par un intérêt bien ou mal entendu de la France, mais nullement par le principe arrêté des avantages d'un gouvernement libre. Au contraire, ils savent qu'un diplomate à la manière de Richelieu doit faire bon marché de ses principes et de ses préférences quand il s'agit de choisir un allié, et ils tendront la main aux rebelles d'Amérique comme jadis leurs devanciers aux protestans d'Allemagne. Il y a bien, derrière les ministres, une espèce d'opinion publique, ou soi-disant telle, qui pousse à aider les Américains. Mais est-ce là une force historique, ou simplement un engoûment de la mode? M. Bancroft paraît peu flatté de l'alliance des philosophes et de leur liberté spéculative. Il va dans les salons et dans les *cafés*, il y trouve des *frondeurs* qui censurent le gouvernement, des théoriciens qui attaquent l'église, une tourbe sans esprit politique et sans scrupule. Il est vrai que ces écrivains ont un pouvoir de généralisation, « dans laquelle la nation française excelle entre toutes. » Mais c'est une arme de luxe qui éclate dans les mains. D'ailleurs, comment se fier à une opinion aussi légère, qui fait une épigramme sur les Américains, le lendemain d'une bataille où le sang français a coulé pour eux? Ce qu'on remarque en France de bon et de solide, c'est la classe des petits propriétaires du sol, et voilà apparemment pourquoi nous sommes encore en vie. Or, de l'Amérique et de la guerre, les petits cultivateurs se soucient comme du Grand-Turc. Après mûre réflexion, M. Bancroft demeure convaincu qu'il est en présence d'une nation enthousiaste et folle, généreuse et légère, et, si son pays paraît lui avoir quelques obligations, il y a, dans le service rendu, un tel mélange de frivolité, d'intérêt ou de dépit contre l'Angleterre, qu'on ne peut faire aucun fonds sur cet ami d'un jour. Voilà tout ce que l'historien d'outre-mer a vu dans la grande agitation du XVIIIe siècle. Avant d'approfondir son opinion, n'est-il pas évident qu'il a été égaré par le désir d'être impartial, c'est-à-dire de ne pas trop accorder à l'entraînement de la sympathie? Autrement l'analyse lui eût montré dans la nation française, sinon des idées mûres et des principes établis, au moins des passions un peu plus énergiques que le simple engoûment. Bonnes ou mauvaises, ces passions ont eu plus de consistance et de durée que la mode, ou même que les combinaisons fortuites de l'intérêt, ou même que le désir

bien innocent de naviguer sans recevoir la visite des officiers anglais. Les passions politiques qui animaient alors la France ont fait assez d'éclat dans le monde pour que l'attention qu'elle prêtait à l'Amérique parût un épisode d'une révolution beaucoup plus vaste. Il est permis de ne les point approuver, mais non pas de les oublier parmi les forces permanentes qui préparent l'avenir à travers le conflit des intérêts moins durables ou des passions plus légères.

On va voir d'ailleurs que chez M. Bancroft cette froideur est non pas l'effet d'une inadvertance, mais la conséquence d'un système. Il passe de France en Allemagne, et découvre là des principes si étonnans, bien que cachés, des sympathies si prodigieuses, bien qu'impuissantes, qu'il éprouve le besoin d'en rechercher l'origine dans la nuit des temps. C'est à propos de l'Allemagne qu'il embrasse d'un regard le passé de toute l'Europe : tentative curieuse, venant d'un esprit très américain, qui n'a point de penchant vers les idées générales, et qui trouve que les Français en ont trop. Nous allons essayer d'en dégager les conclusions, bien que l'auteur, fidèle à ses goûts germaniques, se garde de les formuler.

Les deux idées dont il suit les traces incertaines à travers les âges, sont la liberté politique et la liberté religieuse; sur cette dernière vient se placer, comme une greffe plus récente, l'esprit philosophique, et les trois rameaux d'un développement inégal sont eux-mêmes greffés sur le vieux tronc de la race germanique. C'est dans les forêts allemandes qu'a grandi, comme chacun sait, le gouvernement constitutionnel, avec les assemblées d'hommes libres, et malgré d'assez longues éclipses. La civilisation latine nous a bien transmis le christianisme; mais un héros germain, Charles Martel, se fait l'apôtre armé de cette doctrine contre l'islam, et assure par là le triomphe du principe spiritualiste sur les appétits grossiers. Après lui, Charlemagne essaie de fondre ensemble la civilisation germanique et l'organisation romaine, et cette grande œuvre est cimentée par l'union du pape et de l'empereur. Toutefois l'instrument encore barbare qui a défendu sans le savoir les droits de la pensée humaine, les détruirait bientôt par le despotisme, si le chef spirituel de la chrétienté, le pape, devenait l'homme-lige de l'empereur. M. Bancroft indique avec beaucoup de sagacité que les papes, qui n'étaient pas Germains cependant, furent longtemps les champions de l'indépendance morale. Leur autorité dégénéra; en Allemagne, des principautés séculières sont remises aux mains des évêques, qui pèsent dans les conseils à la fois comme prélats et comme princes de l'empire. Tandis que le pouvoir universel de l'empereur n'est qu'une fiction, celui du pape s'étend sur toutes les consciences, et se joue des frontières que la force matérielle est tenue de respecter. Triste époque pour toutes

les espèces de liberté, car les successeurs de Charlemagne ne sont plus que les représentans les plus avides de l'égoïsme féodal, et l'humanité allemande se trouve prise entre l'usurpation spirituelle des uns et le despotisme séculier des autres. Où se réfugie alors la liberté politique? Dans les montagnes, comme en Suisse, ou sur les bords des fleuves commerciaux, comme dans les villes de la Hanse, mais toujours sur la terre allemande. Pour la liberté religieuse, elle va prendre un essor autrement rapide.

C'est à la fin du moyen âge que l'Allemagne enfante la réforme, et, pour comprendre l'enthousiasme des Américains, il faut se rappeler que la liberté politique est, chez eux, fille de la liberté religieuse. Ils oublient trop facilement que Luther respectait beaucoup les pouvoirs établis. Quoi qu'il en soit, ce réformateur ne se gênait pas pour tracer aux princes leur devoir, et il donna à l'église une organisation indépendante. Embarrassée dans les liens du monde féodal, la jeune religion appelait de ses vœux un sol vierge, où l'expérience pût se poursuivre sans obstacle. L'Amérique le lui donna, et, chose bizarre, ce furent des huguenots français qui s'avisèrent les premiers d'aller planter en Nouvelle-Écosse les principes de Calvin. D'où l'auteur conclut que « l'Allemagne, quoiqu'elle ne s'appropriât aucun territoire dans le Nouveau-Monde, a donné aux colonies la loi fondamentale de leur existence morale. »

Ne croyez pas cependant que M. Bancroft se contente d'une sympathie aussi vague que lointaine. Au moment même où des hommes hardis allaient chercher au delà des mers une liberté qui les fuyait, d'autres la demandaient tout simplement à une terre promise moins éloignée, et ce Chanaan, c'est, on le devine, l'électorat de Brandebourg. Ainsi la sécularisation intéressée de la Prusse, l'adhésion de l'électeur Sigismond aux principes des pèlerins, puis plus tard l'ordre admirable qui règne dans cette caserne protestante, sont présentés comme des gages donnés à la cause de la raison et de la liberté. En face de l'Autriche, Frédéric II devient une espèce d'apôtre chargé de conserver, dans un sanctuaire allemand, le dépôt sacré des vérités morales. Bientôt l'émancipation philosophique suit l'émancipation religieuse avec Kant, Lessing, Herder, Klopstock, Goethe, Schiller, et l'histoire de l'Amérique recueille avec empressement les velléités libérales de ces philosophes, qui ont presque tous témoigné de leur sympathie pour les Américains. Ainsi s'accomplit, sans sortir de l'Allemagne, la dernière évolution de l'esprit humain, à moins que les mécontens et les rêveurs, pour couronner l'œuvre, ne rappellent la liberté politique dans ces forêts où elle n'a pas beaucoup résidé depuis sa naissance.

Ne semble-t-il pas que M. Bancroft a écrit ces pages pendant son dernier séjour à Berlin, sous l'influence de savans remarqua-

bles, mais aveuglés par le patriotisme? On sait quel penchant les porte à refaire l'histoire de l'humanité sur un plan plus conforme aux bulletins des dernières victoires. Les théories sur les races rencontrent chez eux beaucoup de faveur, et la raison elle-même, dont la vieille école faisait l'attribut essentiel de tous les hommes, n'est maintenant qu'un produit du climat, une qualité infuse dans le sang, ou si l'on veut, un fruit naturel qui vient sur certains arbres, qui languit sur d'autres, et n'arrive point à maturité; d'où il suit que l'usage de cette raison, soit dans les affaires politiques, soit dans les questions religieuses, est inégal chez les différents peuples, et parfaitement inconnu à quelques-uns. Sans discuter cette grosse doctrine, deux ou trois objections suffisent à montrer combien l'application qu'on en fait ici est inexacte. La liberté religieuse n'est pas particulière à une race, car elle a été préparée en France, en Angleterre, aussi bien qu'en Allemagne, et quand elle s'est propagée en France, c'est parmi les méridionaux, c'est-à-dire parmi les populations les plus latines, qu'elle a recruté le plus d'adhérens. Il n'est pas vrai non plus que le plus court chemin de la liberté politique soit le protestantisme allemand, et si cette heureuse combinaison s'est accomplie de bonne heure en Amérique, il en a été autrement en Europe. Il peut y avoir, entre les protestans d'Allemagne et ceux d'Amérique, sympathie de religion, mais il y a divergence complète sur les principes politiques. La Prusse est protestante et n'est pas libérale. L'Amérique doit sans doute sa constance, sa fermeté et beaucoup de ses qualités actives à ses idées religieuses, mais elle doit ses institutions à la Grande-Bretagne : c'est à la chambre des communes, et non pas au prêche, qu'elle apprit à se taxer elle-même. Si la forme religieuse la plus répandue aux États-Unis est née en Allemagne, elle a dû passer par des cerveaux anglais ou même français avant de prendre le caractère colonisateur, et depuis, la variété des sectes a prouvé surabondamment que toutes les religions peuvent s'accommoder d'institutions libres, pourvu qu'elles se renferment dans le domaine spirituel. Est-il plus raisonnable de confondre, pour le plaisir de faire un système, des choses aussi différentes que la liberté toute féodale des cantons suisses, suzerains et oppresseurs de plusieurs pays, et la liberté mercantile, c'est-à-dire l'association pour le négoce, telle qu'elle a été pratiquée par les villes de la Hanse? Entre ces priviléges bourgeois et la démocratie américaine, il y a encore plus de distance qu'entre une ville libre du moyen âge et un petit tyran féodal. Liberté politique, religieuse, philosophique, liberté municipale ou civile, dans l'histoire, ne marchent pas toujours de compagnie et n'ont d'autres rapports entre elles que ceux qui existent entre les différentes manières d'exercer sa raison : il est incontestable que l'une mène à

l'autre, mais par un long circuit dont l'Allemagne, la nation-mère de tous les Germains, n'a encore parcouru que la moitié.

Enfin des mouvements aussi vastes que la réforme de Luther ou que la naissance de la philosophie moderne appartiennent non pas à un pays, mais à l'humanité toute entière; ce qui est local et spécial, c'est le mode d'application pratique, l'association lucrative des marchands de la Hanse, l'union militaire des Suisses, l'esprit de contrôle et de discipline volontaire qui sont propres à l'Anglo-Saxon. Voilà l'héritage national de chaque peuple. Quant à la civilisation générale, aucun ne peut en revendiquer le monopole; tous ceux qui contribuèrent à l'émancipation de la pensée ont ajouté une pierre à l'édifice. Tel est probablement le secret de l'étrange méprise que M. Bancroft commet sur notre histoire. Il n'aperçoit pas que la liberté d'examen a grandi, depuis Descartes, à l'ombre de nos institutions monarchiques, qu'elle a passé du domaine philosophique dans celui de la science, et de là dans la politique. Quels qu'aient été les inconvéniens d'une doctrine fondée sur des spéculations de cabinet, encore est-il qu'elle occupe une grande place dans l'histoire de la civilisation, et qu'elle devait fournir la première à l'Amérique des sympathies actives. Sans doute, il y avait beaucoup d'illusions dans cette ferveur révolutionnaire qui se forgeait des Américains de fantaisie. Sans doute, l'esprit rationnel qui célébrait les droits de l'homme, était bien différent de ce rare esprit, nourri de faits, d'expérience et de lutte, qui est celui de la société américaine. Cependant il eût été intéressant et vraiment historique de montrer, dans l'alliance des deux peuples, le mélange de deux conceptions : ici, la liberté pratique, limitée, fondée sur l'union des intérêts, — là, la liberté théorique, pleine de dangers parce qu'elle néglige les faits, mais dégageant les qualités essentielles de l'homme par-dessus le chaos des différences individuelles, et embrassant dans sa logique prématurée tous les temps et tous les lieux. Si les suites d'une conception aussi démesurée devaient, avec la révolution de 1789, troubler profondément notre histoire, elle a eu trop d'écho pour devenir, sous la plume des historiens étrangers, une pure fantaisie de salon. D'ailleurs cet esprit philosophique dont le foyer était en France a contribué au succès de l'autre liberté, non-seulement en lui suscitant des défenseurs, mais en lui conciliant l'opinion de l'Europe. Les idées de droit n'étaient pas alors fort répandues, et celles qui étaient dans la circulation portaient l'estampille française; d'où l'on peut conclure que les Américains d'alors, un Washington, un Franklin, ne traitaient pas de si haut les philosophes qui leur expédiaient des armes, et, comme leur *esprit politique* n'avait d'autre introducteur auprès des souverains que cette *raison pure* si décriée, ils croyaient bonnement qu'elle

n'était pas inconciliable avec la revendication pratique de l'indépendance.

Cette omission de l'historien produit des contrastes assez singuliers : après une préface aussi imposante sur le progrès des idées en Allemagne, quand il arrive aux faits, il ne peut recueillir, dans ce pays, que des sympathies stériles et quelquefois de l'hostilité à peine déguisée. Force lui est de s'en tenir au passé ou à l'avenir. Il est vrai qu'il ramasse avec joie une appréciation favorable, un bon conseil tombé de la bouche de Frédéric II ; mais il ne peut dissimuler que les meilleures troupes des Anglais sont fournies contre argent sonnant par les petits princes de l'empire, notamment par celui de Hesse : ô magnanime Frédéric, qui refuse à ces mercenaires le passage sur ses terres ! ô grand Goethe, qui daigne leur témoigner du mépris ! — Cependant il faut bien reconnaître que les commissaires américains sont à peu près mis à la porte par l'impératrice Marie-Thérèse. Aussi la maison d'Autriche, ce rameau flétri de l'arbre germanique, est voué à l'exécration du genre humain. Kaunitz, en résistant à la Prusse, n'a semé que des germes de mort, et l'historien, faisant un retour éloquent sur les chances de la fortune, nous montre cette maison d'Autriche humiliée par la Prusse, emportant avec elle la dépouille de la vieille Europe, c'est-à-dire « les blasons éteints, les trônes écroulés, la fiction du saint-empire romain... » En vérité, un habitant de Sirius, à cette lecture, pourrait s'imaginer que l'Allemagne forme aujourd'hui une confédération démocratique.

Malgré tous les efforts de l'historien pour donner à la figure de Frédéric vieilli je ne sais quelle grandeur mélancolique, ce prince reste à peu près tel qu'on le connaissait : clairvoyant, ferme, facile à irriter, exigeant l'obéissance passive, fort indifférent aux idées qui ne servent point ses desseins; l'esprit politique a envahi toutes ses facultés, et concentré son attention sur l'affermissement de la monarchie prussienne; mais les nouveaux documens publiés jettent une vive lumière sur ces différens traits de son caractère. On sent que l'entraînement philosophique a peu de prise sur ce véritable homme d'état. Quand il compare les avantages d'une république à ceux de la monarchie, ce qui le frappe, c'est la perpétuité des lois opposée à la succession des souverains : « la mort enlève les rois les meilleurs, tandis que les lois sages peuvent être immortelles. » Il pense toujours à l'instabilité de son œuvre, et il évoque par la pensée la suite de ses successeurs, « un ambitieux, un indolent, un dévot, puis un homme passionné pour la guerre,... » et il semble faire le compte des fautes qui peuvent compromettre ce qu'il a fondé. Le philosophe se trahit seulement quand il juge les autres par une certaine verve ironique, par des observations profondes, par

une liberté d'esprit qui l'affranchit de l'horizon un peu étroit de son Brandebourg, et qui apprécie de haut les différentes maximes de gouvernement. C'est un trait de ce génie qu'il sût rester ouvert aux idées générales sans cesser d'être très particulier et très minutieux dans la pratique. Son attitude est dans une harmonie parfaite avec ses principes : avant l'ouverture de la succession de Bavière, il est dans une sécurité relative et contemple les événemens en spectateur; seulement, comme l'Angleterre l'a abandonné à la fin de la guerre de sept ans et l'a contrecarré depuis dans ses vues sur la Pologne, il se réjouit des embarras de cette puissance, il pousse tout doucement la France dans le conflit en flattant la vanité du vieux Maurepas, auquel il fait croire qu'il le considère comme un grand politique. Cela ne l'empêche pas, portes closes, de railler la France, « ce convalescent qui veut faire le vigoureux, » et de porter des jugemens très sûrs touchant le mauvais état de nos finances. Mais au mois de janvier 1778, quand les prétentions de l'Autriche sur la succession de Bavière vont compromettre le nouvel équilibre qu'il a su imposer à l'Allemagne, il sort de son repos et change de ton. Il écrit à son ministre en France : « C'est ici le moment de vous évertuer de toute force. Il faut que les sourds entendent, que les aveugles voient et que les léthargiques ressuscitent, » c'est-à-dire, en bon français, il faut empêcher à tout prix le retour de l'alliance entre le roi très chrétien et la maison d'Autriche, système préconisé naguère par le duc de Choiseul, mais répudié par M. de Maurepas; il faut surveiller les démarches de la jeune reine, et mesurer son influence; il faut écrire si elle s'est trouvée seule avec le roi, et combien de fois, et les circonstances. Enfin on met sur le tapis une alliance entre la France, la Prusse et la Russie. Au moment où le monde entier a les yeux sur les États-Unis, pendant qu'une guerre de principes fait oublier les guerres dynastiques, la main vigoureuse de Frédéric arrête la main sournoise de Joseph II, qui s'étendait timidement du côté de la Bavière. Le cabinet de Versailles se félicite d'avoir secondé par ses bons offices l'heureuse issue de la politique de Frédéric et fondé la grandeur de la Prusse.

Cependant ces dernières affaires ont entraîné Frédéric bien loin des Américains; il se donne seulement le malin plaisir de faire des pronostics qui circulent dans les cours de l'Europe et vont exaspérer les Anglais. Le roi de Prusse a dit que nous serions battus! voilà ce que répètent les ambassadeurs de la Grande-Bretagne, et c'est quelque chose d'avoir contre soi le premier capitaine de l'Europe. La clairvoyance de Frédéric, la prédiction qu'il a faite dès le premier jour de la longueur de la lutte, les encouragemens prodigués à la cour de France pour la pousser dans une guerre qui affai-

blira tout le monde, tels sont les seuls gages donnés par ce monarque à la cause américaine. Encore la confiance de l'oracle est-elle ébranlée chaque fois que cette cause paraît compromise. On dirait presque, écrit le roi en 1780, que les Anglais reprennent l'avantage... Aussi se garde-t-il de donner contre lui des griefs qu'on ferait valoir en cas de succès; il refuse aux insurgés l'entrée du port d'Embden, dont il ne pourrait, dit-il, protéger la neutralité. Il rassure l'Angleterre sur l'établissement d'un commerce direct entre la Prusse et les colonies, et, même après la déclaration d'indépendance, il tient bon contre les commissaires américains qui sollicitent ce faible avantage; tout au plus consent-il à nouer avec eux des relations commerciales par l'intermédiaire de la France. Au demeurant, il les éconduit avec de belles paroles, et si poliment qu'ils auraient tort de se plaindre. Personne ne réussit mieux à conserver son prestige sans le compromettre, à ménager les gens sans leur prêter main-forte, et pour un peu il se ferait remercier des services qu'il n'a pas rendus, tandis qu'avec la France les Américains sont impérieux, pressans, s'impatientent du retard de la flotte ou d'un débarquement qui a manqué. Cent ans ont passé sur les événemens et refroidi les passions : un historien américain prend enfin la plume et donne plus d'éloges à Frédéric pour avoir soigné ses propres intérêts qu'à la France pour avoir adopté ceux de la république : mémorable leçon qui nous guérira peut-être des accès de générosité!

Les lettres du roi de Prusse ont un style rapide, caustique, qui fait disparate avec le ton compassé des diplomates; elles trahissent, chez cet esprit lucide et impérieux, plus d'un point de ressemblance avec Napoléon. Dans ses relations avec la Grande-Bretagne, il apporte un singulier mélange de calcul et de passion, de colère et de sagacité, de vues profondes et de petites rancunes. Le roi nourrit contre cette puissance une sourde irritation, d'autant plus vive qu'elle ne peut éclater. S'il combat, dans la maison d'Autriche, un rival dangereux, il déteste dans l'Angleterre une puissance prépondérante qui prétend tenir à sa solde les petits princes allemands. C'est presque la seule nation qui n'ait point connu à ses dépens la supériorité du grand capitaine et que la différence des institutions mette à l'abri du prestige exercé par le génie militaire. N'est-ce pas aussi le secret de la haine que Napoléon lui voua plus tard? Frédéric parle sans cesse de la morgue et de l'orgueil de la Grande-Bretagne; en réalité, c'est son orgueil qui souffre : « Fière sur sa prépondérance imaginaire, elle traite les autres puissances en subalternes, jusqu'à les brutaliser, et, à moins de lui montrer les dents, elle ne descend point de ses hauts chevaux. » Son dépit

éclate d'une façon plaisante lorsque l'Angleterre lui envoie, comme chargé d'affaires, un homme qu'il ne connaît pas et dont la naissance lui paraît obscure. Il écrit de sa main à son ambassadeur : « Si l'on nous envoie ici des polissons, je serai obligé de vous faire relever par quelqu'un de la même trempe. » La susceptibilité ombrageuse du parvenu qui perce dans ces lignes est accompagnée d'une bonne dose d'envie, telle que pouvait la ressentir un prince pauvre, économe et faisant maigre chère, en face d'une puissance prodigue, opulente, qui, par ses subsides, tenait table ouverte pour la famélique Allemagne. Aussi Frédéric goûte le plaisir des dieux chaque fois qu'elle écorne son patrimoine et que la guerre « fait une bonne saignée au trésor de la mère patrie. »

Toutefois la passion aiguise les esprits pénétrans, elle ne les aveugle pas. Frédéric juge la conduite de l'Angleterre avec une rare sagacité. Homme d'exécution, mais nullement tracassier, et plus libéral dans ses vues que scrupuleux sur le choix des moyens, il est frappé de l'ascendant que la royauté anglaise a pris pendant la guerre et du danger qu'il y aurait pour la Grande-Bretagne à dégénérer de ses institutions. Il a tort de prédire le déclin de l'astre britannique, mais il a raison de croire que la défaite des colonies amènerait à l'intérieur celle de la liberté, et montre, en cette occasion, une haute intelligence de l'histoire. Il indique enfin le défaut capital de la politique anglaise, qui est « d'agir selon ses intérêts, sans les combiner avec ceux des autres puissances. » Cette formule paraît bonne à retenir, car elle résume le vrai principe de la politique extérieure. Se faire dans le monde le champion d'une idée et poursuivre sa logique aux dépens de qui il appartiendra, prétendre régler le sort des peuples et travailler malgré eux à leur félicité, c'est un rôle présomptueux, impossible à soutenir. Le fondement de toute politique est l'intérêt bien entendu, mais à la condition de le combiner avec l'intérêt des autres et de ne point agir isolément, ce qui marque un défaut de prévoyance. En effet, la solitude se fait bientôt autour d'une pareille politique, et « il n'existe aucune puissance humaine qui ait les reins assez forts pour se défendre seule contre tous les revers possibles. » C'est encore Frédéric qui tire cette conséquence contre l'Angleterre. Le cas où elle s'était mise de ne pouvoir compter sur aucune puissance et d'en avoir indisposé plusieurs fut sans contredit l'obstacle invincible contre lequel échouèrent tous ses efforts pour ressaisir la suprématie des mers, « tant il est vrai, conclut Frédéric, qu'en politique il y a certains principes fondamentaux qu'on ne néglige jamais sans s'exposer à des pertes immanquables. » Même aujourd'hui l'Angleterre pourrait méditer cet avis d'un prince qui connaissait les retours imprévus de la fortune.

II.

M. Bancroft, après s'être attardé en Allemagne, rend visite aux cours du nord, et particulièrement à celle de la grande Catherine. Il est probable qu'il laisse derrière lui ses idées sur la liberté religieuse et politique, sur les avantages du protestantisme et sur la race germanique : tout ce bagage ne ferait que l'embarrasser auprès de cette princesse. Il lui rend d'ailleurs le même tribut d'éloges qu'à Frédéric et il use en cela des droits de l'historien, que l'habileté, la force et le génie séduisent toujours. L'attitude de Catherine a été irréprochable à l'égard des Américains, car elle a refusé son appui à la politique anglaise. Cependant, puisqu'on cherchait à discerner dans chaque peuple les causes permanentes de sympathie qui devaient régler ses rapports avec l'Amérique, il eût été bon de montrer ici, comme on faisait en France ou en Espagne, que la sympathie reposait non pas sur la conformité des principes, mais tout au plus sur la coïncidence des intérêts. M. Bancroft n'a pas cru devoir insister sur la différence des institutions, tant il se montre jaloux de ranger une si grande reine parmi les amis des Américains. C'est une maxime de sagesse pratique de ne point juger trop sévèrement ceux dont on peut avoir besoin, et l'historien-philosophe, en ressuscitant l'Europe de 1778, écrit visiblement sous l'influence des faits contemporains. Il est peu de ses compatriotes, à cette époque, qui missent à très haut prix l'alliance ou la connivence de la Moscovie, sortant à peine de ses glaces; mais aujourd'hui il n'en est plus de même : la Russie et l'Amérique ont beaucoup d'intérêts communs, mêmes ennemis, mêmes ambitions, mêmes difficultés à vaincre, au moins pour l'étendue des territoires. De plus, depuis que les États-Unis ont acheté à beaux deniers l'Amérique russe, les deux nations peuvent s'étendre à l'aise, chacune dans son hémisphère, sans trouver l'autre sur son chemin: autant de causes de rapprochement entre deux puissances dont les origines et les maximes offrent un si parfait contraste. La politique forme ainsi d'étranges amitiés, mais elle abuserait de ses droits, si elle défigurait l'histoire pour témoigner à de nouveaux alliés une sorte de tendresse rétrospective. On peut rechercher l'alliance de la Russie et pourtant condamner en principe le partage de la Pologne; or M. Bancroft, qui se donne carrière sur la politique européenne, ne touche pas un seul instant ce point délicat, qui l'obligerait à exprimer quelques réserves sur les nobles sentimens d'un Frédéric ou d'une Catherine. On ne peut donc pas dire que le portrait qu'il trace des deux cours soit faux, mais il est incomplet.

Il ressort du récit que Catherine resta très indifférente au sort

des Américains; mais le hasard tira de ce conflit l'une des plus belles occasions qui se soient offertes à la Russie de jouer un rôle dans le monde et l'impératrice sut mettre à profit le hasard, ce qui est le principal rôle d'un grand souverain. Par là, les destinées de la Russie se lièrent indirectement à celles de la république naissante. Elle était intéressée, comme toutes les puissances neutres, à entretenir des relations pacifiques avec les belligérans et à continuer le commerce qu'elle faisait soit avec la France, soit avec l'Espagne. Cependant il n'était pas encore bien établi que le pavillon couvrît la marchandise, et l'Angleterre s'arrogeait le droit d'examiner si les navires marchands ne portaient pas soit de la contrebande de guerre, soit même toute espèce de matériaux pouvant servir aux constructions navales. Cette prétention menaçait tout le commerce du nord, qui consiste principalement en bois de construction, en chanvre et matières brutes. Ce fut alors que les puissances, blessées dans leurs intérêts, songèrent à former une alliance pour défendre, même par les armes, leur neutralité. On inaugurait ainsi l'un des grands principes du droit public, qui est peut-être, dans notre partie du monde, l'aurore troublée d'une ère nouvelle. Comme il arrive souvent, cette importante conquête sortit d'une intrigue de cour et d'un mouvement de colère transformé par la réflexion. L'impératrice Catherine, toute occupée de ses vues sur la Crimée, avait montré peu de dispositions à se mêler de la guerre, malgré les efforts de l'ambassadeur anglais pour l'attirer dans l'alliance de la Grande-Bretagne. Celui-ci, que Frédéric appelle ironiquement « le cher Harris, » et qui devint plus tard lord Malmesbury, s'étant vainement adressé au ministre comte Panin, essaya d'atteindre l'oreille de l'impératrice par l'intermédiaire du favori, le prince Potemkin. Une lutte sourde s'engagea entre le parti anglais et celui du ministère, livré aux inspirations de la Prusse. Panin réussit d'abord à contre-balancer les influences qui pouvaient engager la Russie dans une alliance stérile; mais les calculs du ministre faillirent être déjoués par la maladresse de l'Espagne, qui mit la main sur deux vaisseaux russes, au mépris du droit des gens. La nouvelle, habilement exploitée par Harris, excita le courroux de l'impératrice contre toute la maison de Bourbon et l'aurait peut-être déterminée à entrer dans les vues de l'Angleterre, si l'habileté de Panin n'avait détourné le coup et donné à l'incident un dénoûment beaucoup plus digne d'un grand règne. Il représenta à sa souveraine qu'il serait glorieux d'intervenir comme arbitre de l'Europe pour la protection du commerce et la sauvegarde des états faibles; il approuva les mesures vigoureuses qu'elle avait prises pour mettre la flotte en état de guerre, mais, au lieu d'exiger par la force une réparation facile à obtenir, il lui conseilla d'employer cet armement

à protéger les puissances neutres contre toute espèce d'agression, de quelque part qu'elle vînt. Dès lors les manœuvres de l'Angleterre n'avaient abouti qu'à ruiner la suprématie maritime qu'elle s'attribuait. Le Danemark, la Suède, la Prusse, se hâtèrent d'adhérer à la ligue des neutres; la Hollande se débattit tant qu'elle put pour en partager les bienfaits. L'Angleterre dut renoncer à faire toute seule la police des mers et la Russie, dans cette circonstance, prit la plus belle initiative qui convienne à une nation civilisée. L'Europe enfin s'engagea dans un système d'assurances mutuelles dont l'avenir tirera peut-être les conséquences, et elle apprit tout au moins à circonscrire l'incendie qu'elle ne pouvait éteindre.

En revenant des cours du nord, M. Bancroft témoigne à la Hollande une sympathie moins suspecte, bien qu'elle mette trop de partialité dans ses jugemens. « Un intérêt douloureux, dit-il, s'attache au sort de cette puissance, qui, après avoir fourni le modèle de la liberté, devait perdre la sienne au moment où les États-Unis imitaient son exemple. » On sent qu'il est ici complétement à l'aise, entouré de protestans, de Germains, presque de compatriotes. Il s'écrierait volontiers, comme un des commissaires américains : « Dans nul pays je n'ai eu davantage l'illusion de la patrie! » Il rappelle comment la Hollande a été, de gré ou de force, liée à la fortune de l'Angleterre, après avoir lutté longtemps pour ses avantages maritimes; comment depuis 1688, malgré l'insigne honneur d'avoir donné un roi à la Grande-Bretagne, le petit allié souffrit maintes fois d'un accouplement inégal. Peut-être charge-t-il un peu le tableau; il n'en est pas moins vrai que ce pauvre satellite, entraîné dans l'orbite de l'Angleterre, a marché plus vite qu'il n'aurait voulu et s'est trouvé rudement secoué dans des guerres qui n'étaient pas proportionnées à sa taille. Il a payé cher la protection de son ancien antagoniste. On apercevait encore de loin en loin dans la petite planète hollandaise des élémens réfractaires qui luttaient pour l'ancienne indépendance : par exemple, chez MM. les états, sur qui l'Amérique ou la France exerçaient une attraction inégale en raison des distances, tandis que le point d'appui de l'Angleterre était dans le stathoudérat. La république était de la sorte fort tiraillée. M. Bancroft juge sévèrement le rôle du stathouder et de son parti, comme vendus à l'Angleterre; cependant, prudence ou cupidité, l'événement leur donna raison. Quant aux états, ils n'étaient pas toujours d'accord, et l'attraction vers l'Amérique était bien combattue par l'influence plus proche de la Grande-Bretagne. Sortis depuis longtemps de leur période héroïque, ils éprouvaient peut-être un entraînement moins vif vers la liberté. Ils espéraient continuer tout doucement leur train de vie sans recevoir de commotion trop violente; ils tâchaient de se faire oublier.

Cela ne fut pas possible. Leur commerce avec la France devint l'objet d'agressions multipliées. Ils voulaient se couvrir de leur neutralité; toutefois l'Angleterre comprenait à sa façon le droit des neutres, puis elle prétendait imposer à la Hollande l'exécution des traités d'alliance. Elle la somma de remplir ses obligations. Pour les autres puissances neutres qui se liguaient alors, elles ne poussèrent pas la magnanimité jusqu'à défendre un pays faible, mais glorieux, qu'on faisait mine d'attaquer sérieusement. De quelque côté que fussent la lettre et le droit, il est certain que la Hollande n'était pas en mesure de soutenir ce ton d'indépendance en face de son impérieux allié. L'Angleterre, assaillie de toutes parts et fort irritée, se retourna brutalement contre ce petit marchand qui voulait tirer son épingle du jeu, et vengea sur lui les mécomptes qu'elle éprouvait ailleurs. Elle canonna sa flotte, confisqua ses précieuses marchandises, pilla sans scrupule la colonie de Saint-Eustache, et de plus elle lui fit payer les frais de la guerre, car elle s'empara de tous les établissemens hollandais dans l'Amérique du Sud, au cap de Bonne-Espérance ou dans l'Inde. Certes le procédé n'était pas généreux; mais la résistance des Hollandais à des engagemens anciens, leur accès de fierté tardive, le rôle ambigu qu'ils essayaient de jouer, ou même la neutralité qu'ils réclamaient seulement au moment du péril, tout cela est peut-être moins intéressant que ne voudrait M. Bancroft, et à coup sûr ce n'était point d'une bonne politique. Il fallait choisir un autre moment pour braver l'orgueil anglais, déjà profondément blessé. John Bull n'a pas la main légère : d'un revers de férule, il écrasa son ancien ami.

Si la défiance envers de faux amis est un sentiment légitime, M. Bancroft a le droit de se défier des Espagnols. Jamais puissance ne témoigna plus de répugnance aux alliés que la nécessité lui imposait et ne poursuivit plus ouvertement un but incompatible avec ses engagemens. Ni les maximes de cette nation, ni ses intérêts sagement compris ne la poussaient à soutenir les Américains; aucune entente loyale ne pouvait se former entre elle et la France, malgré l'union apparente des souverains et la conformité trompeuse des institutions. L'Espagne possédait encore, au-delà de l'Océan, le vaste domaine qui avait fait sa grandeur d'un jour et son appauvrissement durable : elle devait craindre, en face des rebelles, la contagion de l'exemple. La France, descendue au dernier rang des puissances coloniales, devait désirer la destruction d'un monopole où elle n'avait plus sa part. L'Espagne, vivant sur de vieilles erreurs économiques, exploitait le Nouveau-Monde et n'avait guère de commerce réglé. La France développait le sien et gagnait beaucoup par l'établissement de relations directes avec les États-Unis. La différence des institutions n'était pas moindre que l'opposition

des intérêts. Sans doute les deux pays étaient gouvernés par des princes absolus appartenant à la maison de Bourbon; mais les rois de France, avec toutes leurs fautes, ne séparaient pas la politique extérieure des intérêts de la nation, bien ou mal compris, et sur chaque entreprise, même au XVIIe siècle, il se faisait une espèce d'opinion publique dont le murmure arrivait jusqu'à la cour. Depuis quelques années, cette opinion envahissait tout, jugeait les plans des ministres, se faisait écouter, non-seulement à la cour, mais dans toute l'Europe. En Espagne, la monarchie n'était ni inquiétée par la turbulence des uns, ni servie par la docilité des autres. Elle était héritière d'une maison qui avait poursuivi ses vues ambitieuses au détriment de la nation espagnole, étendu démesurément sa puissance au dehors, et qui en avait tari les sources par un despotisme mesquin. Ne trouvant dans l'opinion publique ni appui ni contradiction, cette monarchie dépérissait par l'isolement. Livrée aux inspirations d'un premier ministre plus ambitieux qu'habile et plus remuant qu'actif, accoutumée à mesurer sa grandeur par l'étendue de ses possessions, incapable de discerner entre plusieurs maux celui qui réclamait le remède le plus prompt, elle portait une main tremblante sur toutes les parties de son vaste domaine et s'épuisait à conserver des conquêtes lointaines et précaires.

Les vices d'une telle politique éclatèrent en 1779 : tandis que les ministres français, après de longues hésitations, se décidaient à soutenir les Américains sans arrière-pensée, le ministre espagnol, Florida Blanca, flottait encore entre des résolutions contraires : d'une part abaisser l'Angleterre, lui reprendre Gibraltar et Majorque; de l'autre étouffer ou contenir une insurrection dont il comprenait toute la portée. Ce n'était point assez que les intérêts de l'Espagne fussent douteux : il fallait encore satisfaire au pacte de famille, qui liait les deux branches de la maison de Bourbon; il fallait surtout que le ministre contentât sa propre ambition et choisît le rôle le plus fastueux, sinon le plus utile à son pays. Il essaya d'abord de se porter médiateur, soit entre les colonies et la métropole, soit entre l'Angleterre et la France; mais il manquait à cet arbitre la confiance ou le respect des parties en cause. Il offrit alors son alliance aux deux ennemis simultanément, et s'arrêta au dessein chimérique d'abaisser à la fois l'Angleterre et les colonies. Parmi toutes ces vaines finesses, qui sentaient l'ancien procureur n'ayant su se tracer aucune ligne de conduite, il s'abandonna à la routine du pacte de famille et subit l'ascendant de la France. Ce rôle effacé le servit mieux que n'avait fait l'intrigue. A la faveur d'une alliance dont il ne se soucia jamais d'exécuter les charges, sans avoir prêté aucun concours efficace aux belligérants, il put tirer de l'Angleterre la restitution de la Floride et des Baléares.

Le premier de ces avantages n'était qu'un leurre et compensait mal l'échec des armes espagnoles au pied du rocher de Gibraltar; c'était une folle politique qui aspirait à rétablir la domination de l'Espagne sur tout le golfe du Mexique. Jamais la disproportion entre les moyens et le but n'a été si choquante : une puissance qui n'était pas maîtresse chez elle prétendait enchaîner à sa destinée celle de vastes territoires, et dominer, à l'aide d'un souvenir, des mers déjà sillonnées par tout le commerce de l'Occident.

Contraire aux vrais intérêts de l'Espagne, le pacte de famille fut un embarras pour la France. L'adhésion du roi d'Espagne se fit attendre et on laissa passer l'occasion favorable pour entrer en campagne. On fit contre les côtes d'Angleterre une espèce d'*armada* qui échoua misérablement. Les amiraux ne s'entendaient pas et le temps se consumait en récriminations. La guerre se poursuit pendant trois ans sur toutes les mers, en Amérique, dans l'Inde, et l'Espagne n'appuie son allié que par de vaines démonstrations, ou bien elle le compromet par une arrogance intempestive, comme dans l'affaire des vaisseaux russes. A la paix, elle se plaindra et se dira sacrifiée, si on ne lui rend encore Gibraltar, qu'elle n'a su prendre. A quoi donc a servi le fameux pacte de famille? Ne montre-t-il pas la vanité des alliances personnelles entre souverains? La France ressemble à une corvette, remorquant le lourd galion d'Espagne et toujours gênée dans ses évolutions par un compagnon avide, soupçonneux, impuissant. Ce qui fait les alliances solides, ce n'est ni le mariage des princes, ni le voisinage des peuples, ni même la conformité des races, ce sont des intérêts communs; c'est encore, s'il s'agit d'une guerre de principes, quelque ressemblance dans les mœurs politiques des alliés. Enfin, devant cette Espagne vacillante, cette France un moment ranimée, malgré les vices de sa constitution et cette Angleterre abattue, malgré la force de la sienne, osera-t-on tirer une conclusion nouvelle, inouie, invraisemblable, à savoir que toute politique extérieure doit avoir son point d'appui dans l'opinion? La Grande-Bretagne ne succomba-t-elle pas devant le sentiment public avant de céder aux armes des alliés? Le gouvernement de la France ne dut-il pas à une conduite toute opposée une dernière lueur de popularité? Mais ceci touche au paradoxe dans notre heureux hémisphère, où le bonheur, l'activité, les sentimens, la vie de plusieurs millions d'hommes, sont encore à la merci de deux ou trois fortes têtes.

M. Bancroft a été plus équitable envers la France dans le récit des événemens militaires que dans l'examen des sentimens qui lui ont mis les armes à la main. Il rend justice au courage de nos officiers, au sang-froid de nos marins, à la persévérance de nos ministres. Nous ne savons pas trop pourquoi nous nous battons, cependant

une fois lancés nous nous battons bien, et si nous engageons légèrement notre parole, un je ne sais quel honneur nous y rend fidèles. D'ailleurs les batailles gagnées, les villes prises, la flotte ennemie tenue à l'écart, ce sont des faits, des services rendus; or un Américain peut avoir ses idées, mais il respecte les faits, et quand il en profite, il oublie de leur demander leur passeport. Il en résulte que l'historien change plusieurs fois de ton pendant le cours du récit : sévère au début pour le peuple et pour la cour, il rend ensuite à nos troupes un hommage un peu froid, et il se laisse tout à fait attendrir au siége de Yorktown. Lorsqu'on parle de l'appui donné par la France aux États-Unis, on distingue naturellement le concours volontaire des particuliers et l'alliance acceptée par le roi. Le premier, que le nom de Lafayette a immortalisé, remplit toute l'histoire de la guerre, et il égale, par la chaleur de l'enthousiasme, l'obstination des Américains. La seconde, conclue seulement en 1778, a été moins célébrée : cependant elle apportait à l'insurrection des avantages infiniment plus solides. On a discuté l'opportunité de cette alliance et M. de Circourt paraît croire que, née d'un mouvement de dépit contre l'Angleterre, elle fut désastreuse pour nos finances, funeste à la royauté ainsi qu'à l'esprit public qu'elle acheva d'égarer. On pourrait répondre que la royauté lui dut de se soutenir pendant quelques années, que l'état de nos finances tenait à des causes plus graves et plus anciennes; pour juger les résultats de la guerre, il faudrait se représenter quelle eût été la situation de la France et du monde, si l'Angleterre victorieuse avait réussi à faire prévaloir son autorité depuis la baie d'Hudson jusqu'aux Florides, envahi peu à peu les colonies espagnoles, imposé aux nations cette suprématie maritime dont elle se montrait si jalouse, et développé enfin son empire jusqu'à des proportions funestes sans doute à elle-même, mais à coup sûr menaçantes pour l'équilibre européen. Quoi qu'il en soit, la politique française, une fois engagée dans l'alliance américaine, présenta un mélange de générosité et de prudence qui doit rendre le nom de Vergennes également cher aux deux pays. M. Bancroft aurait mieux servi la vérité historique s'il avait mis en lumière le double bienfait qu'elle procura : au dehors, elle donnait aux états confédérés la consistance d'une nation et les introduisait sous son patronage dans le concert des puissances. Au dedans, elle aidait le congrès à resserrer les liens de l'Union sans cesse compromis. Si imparfaite et si troublée que fût la constitution de la France à cette époque, elle avait sur la confédération naissante un avantage décisif pour la guerre : elle pouvait concentrer rapidement des hommes et de l'argent. Au contraire, a jalousie des états confédérés refusait au congrès toute initiative et le laissait, au plus fort de la lutte, sans influence et sans moyen

d'action. Il ne pouvait de son propre chef lever un homme ni un dollar. Quand l'armée était sans pain et sans souliers, il fallait prier humblement les treize états de vouloir bien s'imposer eux-mêmes. Les soldats regagnaient leurs foyers à l'échéance de leur engagement, fût-on sur le point de décider dans une bataille le sort de l'Union. Que d'efforts et de patience dut déployer Washington pour substituer au patriotisme étroit et local l'image d'une patrie collective! La division n'était pas moindre dans les esprits que dans la distribution des pouvoirs publics : au sein du congrès, un parti actif avait gardé l'empreinte des affections anglaises et se refusait à rompre le dernier lien qui rattachait les colonies à la métropole. Ce n'est pas du premier coup qu'un pays, même accoutumé à se gouverner dans ses propres affaires, atteint le degré de conscience qui confère la nationalité.

A tous ces germes de dissolution, la France opposa des semences d'espoir et d'union. Quand les états succombaient sous un mal dont ils souffrent encore, l'abus du crédit et la dépréciation du papier-monnaie, elle les assista, malgré le délabrement de ses propres finances. On vit ce spectacle frappant d'un pays jeune, plein de ressources disponibles et de richesse acquise, qui vivait sur les subsides d'une nation déjà vieille, chez qui la mauvaise assiette de l'impôt devait produire une révolution. Les ministres du roi très chrétien eurent assez de suite dans leurs desseins pour acheter, même à ce prix, le succès de leur politique. La présence des troupes françaises sur le sol américain raffermit les volontés chancelantes et enflamma les deux armées d'une émulation qui ramena la victoire dans leur camp. Enfin, par un hommage involontaire rendu à l'influence française, le parti national fut qualifié de *gallican*, et combattit sous ce titre les sympathies anglaises. Quand on envisage, d'après la correspondance diplomatique, les rapports des deux pays, la France représente la maturité, l'esprit politique, la science exacte des relations entre les peuples, en un mot toutes les qualités qu'on lui refuse aujourd'hui, tandis que la confédération unit, à plus de séve et de vitalité cachée, des vues incohérentes et une certaine franchise d'égoïsme qui sied peut-être à la jeunesse. En se séparant de l'Angleterre, les Américains réclament tous les priviléges des sujets anglais dans les pêcheries de Terre-Neuve, et la France contient à grand'peine ces appétits contradictoires. En revanche, M. de Vergennes ne se laisse pas détourner un seul instant de son but par la tentation d'envahir le Canada. En se dérobant à une entreprise qui aurait compromis le succès de la guerre sans obtenir l'appui des Canadiens, le ministre a fait preuve d'une fermeté peu commune. Bien qu'il goûte médiocrement le projet conçu par les Américains de s'emparer des possessions anglaises au sud des grands

lacs, il restera neutre et n'ira pas sacrifier la bonne entente des alliés à un mouvement de mauvaise humeur. Il recommande à l'agent français de rester au-dessus des partis qui divisent le congrès, de manière « à soutenir avec circonspection le courage des uns, et à ramener les autres dans la bonne voie par la persuasion. » Les erreurs que l'on peut reprocher à M. de Vergennes sont celles de son temps et de son pays. Serviteur dévoué du roi, il goûte peu les principes politiques que l'Amérique va faire fructifier. Ce qui le frappe, c'est l'impuissance du pouvoir central et l'inertie du congrès; accoutumé aux armées régulières et aux batailles rangées, il parle avec trop de dédain des hardis partisans qui ne cessèrent d'inquiéter l'armée anglaise; il ne sait pas voir, dans les opérations décousues des généraux américains, l'effort toujours renaissant d'un peuple opiniâtre, et il estime un peu trop haut la coopération militaire de la France. Les préjugés du grand seigneur ne lui permettent pas d'anticiper sur l'avenir et de mesurer la force d'expansion de l'esprit démocratique uni à l'énergie saxonne; aussi croit-il pouvoir tracer sur la carte la frontière de la nouvelle république. On sourit des digues que la diplomatie essaya d'opposer à l'essor de la confédération vers l'ouest; mais ces erreurs ne devinrent jamais des fautes: un homme d'action n'est tenu de peser que les forces qui se font contre-poids dans le moment où il agit; M. de Vergennes excella dans cette tâche et fit à chacun sa part sans prétendre commander au destin, qui refait à son gré l'œuvre des politiques.

Nous ne suivrons pas M. Bancroft sur les champs de bataille ou dans l'enceinte des assemblées américaines; mais il resterait à montrer quelle fut l'influence de l'Amérique sur les nations qui ont desservi ou favorisé sa cause. Ce sujet est parfaitement traité dans les conclusions historiques que M. de Circourt ajoute à sa traduction, et en lisant ces pages si pleines, si fermes, si claires, où l'écrivain embrasse sans effort les causes et les suites d'un événement considérable, on ne peut s'empêcher de faire un retour sur cette érudition surchargée, laborieuse, emphatique et obscure que certains écrits contemporains ont mise à la mode. On se demande si la science de l'histoire consiste à énumérer les détails les plus insignifians de la vie sociale, à donner des chiffres sur le revenu d'un prince, sur de nombre de ses serviteurs, sur le prix des plats servis à sa table ou la qualité des vêtemens qu'il porte, à peindre la physionomie extérieure, l'allure, les manies, les *tics* d'un certain nombre d'hommes pris au hasard dans les différentes classes, — si au contraire le véritable savoir ne doit pas négliger ces recherches puériles ou tout au moins les subordonner, comme des accessoires, à l'étude des intérêts, des sentimens, des principes et des œuvres qui marquent le vrai caractère d'une époque. M. de Circourt, conduit par son su-

jet jusqu'au seuil de la révolution française, trop savant pour faire étalage de science et trop bien informé pour altérer l'importance relative des faits, a su, dans le cercle qu'il s'était tracé, esquisser à grands traits la marche des idées et l'influence de la politique générale sur notre destinée particulière. Il a envisagé celle-ci, non comme un produit fatal de certains élémens chimiques, mais comme un enchaînement où les résolutions libres des hommes se marient sans cesse à la nécessité des lois historiques, et laissent à un peuple la responsabilité de ses actes.

Loin de se renfermer en France, il montre dans toute l'Europe les transformations profondes qui ont suivi la guerre d'Amérique : le système colonial ruiné et la partie méridionale du nouveau continent échappant au sceptre débile de l'Espagne; la Hollande vouée pour quelque temps à des discussions intestines qui finiront dans le calme plat d'une monarchie constitutionnelle; la Russie entrant dans la politique européenne par la formation honorable de la ligue des neutres; l'Autriche elle-même essayant, avec Joseph II, de renouveler les principes de son gouvernement, mais avec incohérence et brutalité. M. de Circourt suit jusqu'en Pologne et en Grèce l'écho de la révolution américaine; il s'arrête de préférence sur les deux nations qui en ont subi le contre-coup immédiat. Grâce aux traditions de son esprit politique, l'Angleterre, une fois le dépit apaisé, est la première à profiter des enseignemens de la guerre, et la fortune lui donne un homme qui vient juste à point pour recueillir ces enseignemens : cet homme est William Pitt, qui entre à la chambre des communes au moment où celle des lords retentit encore des belles paroles de son père mourant. Après les concessions qui, dès le début des hostilités, assurent la neutralité du Canada, l'Angleterre signe en 1786 le premier traité favorable au libre-échange commercial, et change adroitement de tactique en remplaçant partout le monopole par la liberté. L'émancipation de l'Irlande protestante en 1782 et celle de l'Irlande catholique en 1801 sont des conséquences indirectes de la guerre. La Jamaïque, les Antilles, Terre-Neuve, reçoivent des assemblées représentatives. Les violences de la compagnie des Indes-Orientales excitent l'indignation publique. Enfin une campagne opiniâtre ouverte en faveur des noirs sous la protection du ministère aboutira en 1807 à l'abolition de la traite.

En France, l'état des esprits et le soulèvement des passions font de l'indépendance des États-Unis une machine de guerre contre l'ancienne société, et ne laissent apercevoir de la liberté que la forme républicaine et démocratique, indépendamment des sages tempéramens dont les Américains l'entourent. Depuis Fénelon et Vauban jusqu'à Quesnay, les réformateurs n'avaient jamais pensé à porter

la main sur la prérogative royale que pour en faire l'instrument indispensable de leurs desseins. La révolution d'Amérique donna une force immense à la politique spéculative et prouva qu'on pouvait se passer de monarque. M. de Circourt fait observer que cette manière de raisonner reposait sur une illusion, puisqu'en France la séparation des ordres et des classes, l'absence d'esprit politique et l'inégalité du caractère national ouvraient un champ d'expérience tout différent aux théories américaines. Ce qu'il fallait emprunter à nos alliés, c'est leur esprit de contrôle et de modération, la rare circonspection dont ils avaient fait preuve, le dédain des théories abstraites et le goût des solutions tempérées. Ces dernières influences persistèrent parmi les hommes qui avaient combattu à côté des Américains au lieu de les applaudir de loin, et formèrent dans la noblesse française une école américaine qui aurait pu à la longue en modifier les principes. Cette école fut emportée par le flot révolutionnaire, dont il était déjà presque impossible de changer la direction, et il ne resta aux La Fayette, aux Rochambeau, aux D'Estaing que le très grand honneur d'avoir compris et servi la cause de la liberté malgré la clairvoyance et le dégoût qui les tenaient éloignés des excès de la révolution.

Il manque à ce tableau de montrer en quelques traits la grandeur réelle qui se mêlait à tant d'illusions et l'influence durable que l'Amérique, plus ou moins transfigurée, conserva sur la France révolutionnaire. Inférieure sur le terrain politique et vouée à de longs déchiremens, la France pouvait se méprendre sur ses véritables intérêts, mais elle reprenait à ses dépens, dans l'histoire de la civilisation, cette propagande des idées que M. Bancroft voudrait réserver à l'Allemagne. On peut penser avec Tocqueville que la démocratie, dont elle tient la tête en Europe, est un fait providentiel, universel, durable et qui échappe à la puissance humaine. Les hommes sont souvent les instrumens d'une loi supérieure, et les Français particulièrement, s'ils ne savent guère adapter leurs intérêts à cette loi, sont du moins les premiers à la signaler. Il y a ainsi deux parties de l'histoire, l'une générale et abstraite, celle des idées, l'autre vivante, celle des faits. La seconde mérite d'absorber les hommes d'état; mais les historiens, qui embrassent de vastes périodes, doivent tenir compte de la première, et distinguer dans les prétendues chimères les vérités du lendemain. Il leur appartient donc de montrer que la guerre d'Amérique, si elle a suggéré aux Anglais de sages réflexions qui n'ont profité qu'à eux-mêmes, a semé chez les Français des principes généreux qui ont modifié le cours de la civilisation.

René Millet.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1876.

L'autre jour, — c'était le 8 de ce mois, — entre deux et trois heures de relevée, a expiré définitivement, officiellement, dans le salon d'Hercule au palais de Versailles, une assemblée souveraine qui pendant cinq ans a disposé des destinées de la France. Elle est morte sans bruit, avec une gravité simple, léguant à ses successeurs « les pouvoirs que la nation lui avait donnés. »

Tout s'est passé entre M. le duc d'Audiffret-Pasquier, dernier président de l'assemblée expirante, M. le garde des sceaux représentant le gouvernement et les doyens d'âge des deux chambres nouvelles, réunis pour la circonstance, pour la « cérémonie, » puisqu'on s'est servi de cette expression. Tout a fini par quelques paroles sobres échangées entre les personnages officiels au milieu d'une assistance silencieuse et par un procès-verbal. « M. le président déclare que, les bureaux provisoires du sénat et de la chambre des députés étant constitués, les pouvoirs de l'assemblée nationale sont épuisés. » A ces mots, une ombre indistincte et assez mélancolique s'est envolée à travers les fenêtres du palais, allant se réfugier dans l'histoire, dans la région des choses évanouies. C'était la fin de l'assemblée élue le 8 février 1871 entre les anxiétés de l'invasion étrangère et les menaces de la guerre civile. Dès ce moment, à la place d'une omnipotence parlementaire exceptionnelle, il n'est plus resté qu'une organisation régulière et définie; le sénat et la chambre des députés ont été les vrais pouvoirs de la France. M. le président de la république lui-même est entré dans le plein exercice de ces « prérogatives » et de ces « devoirs » dont a parlé M. Dufaure en recevant au nom de M. le maréchal de Mac-Mahon l'autorité exécutive, dont il ne doit se servir, « avec l'aide de Dieu et le concours des deux chambres, que conformément aux lois, pour l'honneur et l'intérêt de notre grand et bien-aimé pays. » En un mot, la constitution du 25 février 1875 a été

réellement et pratiquement inaugurée; il ne reste plus maintenant qu'à la respecter et à l'appliquer jusqu'au bout. C'est la situation nouvelle qui commence au lendemain et sous les auspices des élections du 30 janvier, du 20 février, complétées et corroborées par les ballottages du 5 mars. C'est ce qui est apparu l'autre jour à Versailles dans cette « cérémonie » où une assemblée près de disparaître a légué la république constitutionnelle à des pouvoirs sortis tout ardens du scrutin populaire.

Évidemment la situation est nouvelle. Ce que les élections sénatoriales du 30 janvier ont commencé, les élections des députés, les scrutins du 20 février et du 5 mars l'ont achevé en assurant la prépondérance décidée de la majorité républicaine. Entre la dernière séance publique de l'ancienne assemblée et la première réunion des nouvelles chambres, tout a singulièrement changé; l'évolution est complète, et il n'est pas étonnant que la transition soit un peu confuse, qu'il y ait des tâtonnemens, des illusions, une certaine incohérence mêlée de quelques jactances de victorieux impatiens. C'est un peu l'histoire de l'heure où nous sommes, de cette sorte de mise en mouvement d'un régime nouveau avec des pouvoirs qui se rencontrent pour la première fois, qui ont, pour ainsi dire, à lier connaissance avant de concourir ensemble à la pratique d'une constitution. La vérité est que, pour tout le monde, il y a un terrain à évaluer, une position à prendre, une ligne de conduite à se tracer. Depuis quinze jours déjà, le gouvernement, pour sa part, est en pleine réorganisation. Les deux chambres de leur côté, depuis qu'elles sont réunies, travaillent à se constituer; elles se hâtent de valider élections sur élections pour arriver aux affaires sérieuses. En attendant, les partis s'observent, s'étudient visiblement et cherchent à se classer. Cette majorité républicaine elle-même, qui existe incontestablement, qui se compose néanmoins d'élémens fort divers, cette majorité est occupée à s'interroger, à se reconnaître et à se débrouiller. Réunions séparées du centre gauche, de l'ancienne gauche, des radicaux, réunions plénières de toutes les fractions républicaines, qu'on voudrait absorber dans un vaste et confus amalgame, tout cela se succède depuis quelques jours et déguise à peine un travail d'enfantement assez incohérent. C'était inévitable, surtout dans une assemblée comme la chambre des députés, où il y a beaucoup de nouveau-venus et d'inconnus. L'essentiel est de ne point trop s'attarder dans la confusion de ces préliminaires obscurs, d'aller droit aux difficultés principales, au nœud de la situation, sans laisser à l'imprévu, aux passions, aux excentricités, aux tentatives de domination personnelle, le temps de tout compliquer et de tout aggraver.

Qu'on ne s'y trompe pas, les heures sont plus que jamais précieuses : tout peut dépendre du premier moment, de la manière dont les questions vont s'engager, de l'initiative et de l'action du gouvernement ap-

pelé à interpréter, à diriger et à régler ce mouvement d'opinion qui vient de se produire. La majorité parlementaire, dont on ne peut se passer, dépend elle-même de ce qu'on fera pour la fixer, pour l'enlever sans plus de retard aux incertitudes et aux excitations. C'est aujourd'hui l'œuvre du ministère récemment formé sous la présidence de M. Dufaure. Les négociations ont été, à ce qu'il semble, assez laborieuses, puisqu'elles ont été plusieurs fois interrompues et renouées depuis quinze jours. D'autres combinaisons ont été essayées de concert avec M. Casimir Perier, elles ont échoué, et le cabinet a fini par se constituer en réunissant quelques-uns des anciens ministres, M. le général de Cissey, M. le duc Decazes, l'heureux élu du VIIIe arrondissement de Paris, M. Léon Say et des hommes comme M. l'amiral Fourichon, M. Waddington, M. Teisserenc de Bort, M. Christophle. Le ministère de l'intérieur est confié à M. Ricard, qui dès son entrée en fonctions vient d'appeler auprès de lui comme sous-secrétaire d'état M. de Marcère, un des partisans les plus actifs, les plus intelligens de la république et de la constitution. Voilà donc le ministère formé et composé d'hommes dont le nom seul suffit pour lui donner le caractère constitutionnel le plus prononcé; ce qu'il a de mieux à faire maintenant, c'est de se hâter, de couper court à tous les commentaires, de se présenter devant les chambres avec l'exposé simple et net de sa politique et de ses intentions. Que les impatiens et les dédaigneux ne l'attendent même pas à l'œuvre pour l'attaquer, qu'ils se plaisent à triompher de cette irrégularité d'un ministre de l'intérieur qui a été un des vaincus du scrutin et qui n'aura été relevé de sa défaite que par l'élection prochaine, à laquelle il devra sans doute d'être sénateur inamovible, soit : le cabinet doit être préparé à ces hostilités dirigées contre lui, surtout par les partis extrêmes. S'il le veut, il peut les dominer, parce qu'après tout il représente ce qu'il y a de réalisable dans le mouvement d'opinion dont les élections dernières sont l'expression, parce que dans son ensemble il répond à une des plus évidentes nécessités du moment, parce qu'enfin on serait peut-être embarrassé pour le remplacer.

Ce n'est là encore qu'un ministère du centre gauche, dit-on, et le centre gauche est dépassé; il n'est plus que le groupe le moins nombreux de la majorité républicaine. Eh! sans doute, c'est un ministère du centre gauche, c'est-à-dire de la fraction parlementaire qui, plus que toute autre, a rendu la république possible, qui, seule, peut encore l'accréditer par la modération, par l'esprit de mesure dans l'application graduelle d'une politique libérale, et on tranche bien vite la question de savoir à qui appartient réellement la majorité nouvelle. Pour le moment, le ministère a un mérite qui peut être sa force devant les chambres : il est l'expression vivante, modérée, mais suffisamment nette de l'évolution qui vient de s'accomplir; il est la garantie de la paix dans

les institutions, et, puisqu'on veut la république, il représente au pouvoir l'existence incontestée de la république dans un ordre régulier. Il a mis fin à une anomalie, à une équivoque qui n'a cessé de peser sur nos affaires depuis un an. Il faut voir la question là où elle est réellement. Les chambres qui viennent de se réunir n'ont pas la mission de tout changer, de tout transformer et de rejeter encore une fois la France dans l'inconnu. Il y a une constitution, il y a des pouvoirs définis, coordonnés, qui ont leurs droits et leurs obligations. Il s'agit de vivre, de bien vivre dans ces conditions, et avant tout il s'agissait de remettre ce que nous appellerons la franchise ou la sincérité dans le jeu des institutions nouvelles.

Le malheur c'est que, pendant près d'un an, cette franchise n'a point existé ou a paru ne point exister. Il y avait sans doute une constitution faisant de la république le régime légal de la France, et en même temps il y avait dans la place, au ministère de l'intérieur, une politique visiblement hostile, acerbe, nouant alliance avec tous les ennemis de la république, déclarant même la guerre aux autres ministres disposés à se montrer trop constitutionnels. Ce qui en est résulté, on le sait; la France a vu se développer cette politique qui se mettait en lutte contre le courant des choses, qui semblait toujours menacer le régime légal du pays, et elle a fini par s'impatienter de cette situation violente et fausse obstinément maintenue jusqu'au bout. Eh bien! c'est la politique contraire que le ministère nouveau porte maintenant au pouvoir; il représente l'apaisement, il se donne hautement, publiquement, pour mission d'en finir avec les contradictions dangereuses, de remettre la politique du gouvernement d'accord avec le caractère des institutions, de ramener, avec la sincérité, l'aisance et la confiance, dans la pratique du régime républicain créé le 25 février 1875. Voilà la différence! Aujourd'hui, dans le gouvernement comme dans les chambres issues des élections dernières, la république est consacrée, acceptée et respectée, et tout revient ici à la question de vivre et de bien vivre dans des conditions que personne ne met plus en doute. Où donc est le prétexte d'une hostilité systématique contre un ministère où des hommes comme M. Dufaure, M. Ricard, M. le duc Decazes, représentent les intérêts divers de la France?

On croit vraiment avoir tout dit lorsqu'on a parlé d'une politique républicaine opposée à la politique ministérielle, lorsqu'on a invoqué une majorité qui existe d'une manière générale, mais qui n'a pas eu encore l'occasion de manifester ses tendances réelles. Il y a pourtant une chose que ne devraient pas oublier ceux qui ont la prétention de s'ériger en dictateurs parlementaires, en arbitres du gouvernement : ce ministère que les suspicions poursuivent avant qu'il ait rien fait, qui est sans doute le gardien de la république, qui est tenu d'avoir l'appui du par-

lement, ce ministère a des devoirs plus étendus, plus complexes et plus délicats qu'on ne paraît le croire. Il n'a pas seulement à consulter la majorité de la chambre des députés; le sénat, lui aussi, a une majorité peut-être d'une nuance différente, et M. le président de la république à son tour a ses prérogatives et ses droits consacrés par la constitution. C'est le rôle du ministère de tout concilier, de faire marcher ensemble ces divers pouvoirs établis par la loi constitutionnelle, et il ne le peut que par la modération, par les transactions lorsqu'elles sont nécessaires. Ni M. Dufaure ni M. Ricard n'ont assurément l'intention de courir les hasards révolutionnaires pour le bon plaisir des tacticiens radicaux, et en restant des ministres conservateurs dans la république, ils n'auront pas seulement le concours énergique du centre gauche, ils obtiendront aussi très vraisemblablement l'appui d'une partie considérable de la gauche comme ils auront l'assentiment du pays. Qu'est-ce en effet que ce double scrutin du 20 février et du 5 mars? Le pays a voté pour la république, il a envoyé à Versailles une majorité républicaine, rien de plus évident, jusque-là on ne se trompe pas; mais il est également certain que la plupart des candidats n'ont pas négligé d'attester leur adhésion à la constitution, au pouvoir de M. le maréchal de Mac-Mahon; le plus souvent ils se sont étudiés à rassurer les intérêts conservateurs, à répudier les programmes révolutionnaires, et, à y regarder de près, on verrait qu'en dehors des élections ouvertement et excentriquement radicales, c'est la politique du centre gauche qui en définitive a triomphé plus que toute autre. C'est cette politique que le pays a implicitement ratifiée en votant pour la république avec la constitution, avec le pouvoir de M. le maréchal de Mac-Mahon.

Le suffrage universel est un personnage anonyme qu'on peut faire parler comme on voudra et qui au bout du compte a ses secrets. En réalité, c'est un personnage aussi redoutable que puissant, qui n'est pas tenu d'être toujours d'accord avec lui-même, qui met dans ses votes son impression du moment, sans craindre de se contredire le lendemain. Croire qu'en sanctionnant aujourd'hui le régime républicain, qui est l'ordre légal, le pays a cessé d'être profondément conservateur par ses habitudes, par ses instincts, par tous ses intérêts, et qu'il a donné son adhésion à une politique d'agitation ou d'aventure, ce serait se préparer une déception désastreuse et aller au-devant d'une réaction inévitable. L'histoire contemporaine est remplie des méprises des partis au sujet du suffrage universel. Qu'on ne s'abuse pas sur ce point : le dernier vote a une signification, peut-être assez compliquée, au fond suffisamment distincte. La masse du pays a voté pour la république sans cesser d'être ce qu'elle est : elle ne demande qu'à vivre tranquille, à travailler en paix, à se sentir protégée dans sa sécurité, dans ses intérêts, à échapper surtout aux secousses extérieures comme aux ébranlemens intérieurs.

Non assurément, cette masse nationale qui vient de se rendre au scrutin n'a point donné un mandat d'agitation, elle a donné un mandat de paix et d'ordre dans le régime établi. Si on lui refusait ce qu'elle demande, ce qu'elle attend, on s'exposerait à travailler pour l'empire, prêt à recueillir le prix des fautes de tous les autres partis; peut-être même, par des exagérations de polémique au sujet des dernières élections, a-t-on contribué au succès relatif des bonapartistes dans le scrutin du 5 mars. Et voilà pourquoi le nouveau ministère est sûr d'être dans la vérité en se tenant en garde contre les excitations. Il se conforme au vote national en étant le ministère de la république incontestée, il ne fera que s'inspirer du sentiment intime du pays en restant conservateur. C'est là certainement sa politique, et le programme qu'il présente aujourd'hui aux chambres ne peut être que la traduction de cette pensée de libérale et prévoyante modération, qui ne se confond nullement avec une politique d'immobilité.

Ce programme, que les chambres connaissent maintenant, qui a dû être lu par M. Dufaure et M. Decazes, ce programme est naturellement indiqué par les circonstances; il résoudra quelques-unes des questions qui s'agitent depuis quelque temps, et il les résoudra dans la mesure d'une politique à la fois libérale et modérée. Ainsi le ministère n'a aucune raison de se refuser à nommer une nouvelle commission des grâces en faveur des anciens condamnés de 1871; il repoussera certainement avec énergie cette proposition d'amnistie que M. Victor Hugo, avec ce tact, avec cet art de ménager le sentiment public qui le distingue, veut porter avec pompe au sénat le 18 mars, — pour fêter l'anniversaire de la commune! M. Victor Hugo est décidément un bon avocat, qu'il faudra charger des causes qu'on veut perdre ou qu'on sait perdues d'avance. Sur ce point, le gouvernement n'a pas beaucoup à s'inquiéter. Le dernier cabinet a eu la faiblesse de laisser amoindrir les droits de la société civile dans la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur; le nouveau ministère proposera, à ce qu'il paraît, la réintégration de l'état dans son droit de collation des grades. La levée de l'état de siége dans les départemens où il existe n'est plus même une question. La disposition exceptionnelle qui avait maintenu l'état de siége à Paris, à Versailles, à Lyon et à Marseille, devait dans tous les cas cesser au 1er mai. La loi qui a donné au gouvernement la nomination des maires sera modifiée; probablement on reviendra à la loi de 1871. Quant aux remaniemens du personnel administratif, qui ont peut-être la plus grande place dans les bruyantes revendications de ces derniers jours, il en est qui sont évidemment décidés dès aujourd'hui. Les préfets ou les fonctionnaires trop compromis sont nécessairement condamnés à disparaître avec la politique dont ils ont été les mandataires passionnés et emportés. Pour ceux-là, la disgrâce sera immédiate. Les

autres remaniemens s'accompliront sans précipitation, avec mesure, de façon à concilier les intérêts administratifs et les nécessités d'une politique nouvelle. Le ministère tient sans doute à ne point paraître imiter ces brusques révolutions de personnel dont on lui a donné l'exemple, et, à vrai dire, la question est moins dans la brutalité des révocations que dans la direction libérale, vigilante et active imprimée à l'administration tout entière. En définitive, ce programme ministériel est le mot d'ordre d'une politique qui, en s'inspirant des élections dernières, en répondant sur certains points aux impatiences d'une opinion victorieuse, veut marcher sans secousse et sans violence, réalisant jour par jour ce qui est possible, identifiant la république avec un progrès régulier. Si le ministère franchit les premiers écueils, s'il sait allier une certaine hardiesse confiante et l'esprit d'initiative à la prudence d'exécution, il peut assurément rendre les plus utiles services par la manière dont il aura inauguré la période réellement pratique du régime nouveau. Il ne tardera pas à conquérir cette majorité qu'on lui dispute aujourd'hui par une opposition anticipée et irréfléchie, au nom d'une politique plus bruyante et plus intempérante que précise.

C'est là en effet la question du moment, et les hommes du centre gauche, de la gauche modérée ne peuvent s'y tromper : la lutte est engagée entre la politique possible, pratique, marchant à l'affermissement de la république par la paix, par l'ordre régulier, par l'accord maintenu entre tous les pouvoirs, et une politique de turbulence et d'entraînement qui ne sait même pas ou qui ne dit pas où elle va. Nous assistons à ce duel avoué ou dissimulé. Depuis que les élections ont créé une situation nouvelle, il est clair qu'il y a un effort désespéré pour dénaturer les derniers scrutins, pour leur donner une signification qu'ils n'ont pas, pour précipiter le mouvement, au risque de compromettre dans des aventures ce qui a été conquis depuis quelques années par une persévérante modération. On dirait que les républicains d'une certaine classe sont impatiens de faire chavirer la barque que d'autres ont mise à flot, ou, pour parler plus simplement, de ruiner la république, dont ils se prétendent les serviteurs. Ils mettent un zèle redoutable à la ruiner de toute façon. Ils la livrent d'abord au ridicule par leurs jactances, par la puérilité de leurs déclamations, par cette comédie éternelle de l'esprit de parti gonflé, enivré et infatué de ses succès. Depuis que la république a obtenu la sanction du pays dans les votes du 20 février et du 5 mars, tout a positivement changé dans l'atmosphère! Si le soleil est encore obscurci par les giboulées de mars, c'est une erreur du ciel qui n'a pas eu le temps de se faire républicain et radical! Que Paris, pour se distraire, nomme M. Floquet ou M. Barodet, Paris vient de s'illustrer, de déployer sa puissance! Que M. Raspail doive à ses quatre-vingt-deux ans de présider la première séance de la chambre des dé-

putés, le vieux conspirateur, qui du reste a dit quelques mots fort simples, apparaît avec « la majesté de l'âge! » Il n'est plus question que de « sentimens larges et profonds » débordant de toutes parts. La France ne sait plus comment exprimer sa joie et son orgueil, et l'Europe elle-même, oui, « l'Europe a senti comme un frémissement;... tous les fronts se sont relevés non-seulement chez nous, mais au-delà de nos frontières, et depuis, les regards des peuples sont tournés vers cette France magnanime dont la gloire, disait-on, était morte... » Le scrutin du 20 février devient un événement auquel « rien ne saurait être comparé dans l'histoire. »

Voilà pourtant comment on parle, et, une fois dans cette voie, il est bien juste que le meneur le plus hardi du mouvement, celui qui cherche aujourd'hui à en recueillir le bénéfice, ait sa part dans ces apothéoses. Allons, ne marchandons pas : M. Gambetta est passé « grand homme d'état! » Il est tout simplement pour la France de 1876 ce que fut Richelieu au temps de la lutte contre la féodalité, ce que fut M. de Cavour pour l'Italie, ce qu'a été pour la Prusse M. de Bismarck, à l'heure où l'empire d'Allemagne était possible! M. Gambetta est la condensation vivante « des aspirations vagues du pays,... qu'il renvoie en rayons lumineux et chauds, c'est-à-dire dégagées de leur confusion et condensées en formules nettes... » On pouvait croire M. Gambetta un homme d'esprit; depuis quelques jours, il est occupé à reproduire cette scène de comédie où le père d'une jeune actrice qui veut avoir un rôle est occupé à répéter sans cesse aux oreilles d'un vaudevilliste : « Quel grand homme! » Le vaudevilliste trouve cela naturel. Ce qui se passe aujourd'hui est tout aussi sérieux, — et on le reproduit dans le journal dont on dispose. On se dit ces choses-là à soi-même, et on enregistre soigneusement les brevets de satisfaction qu'on reçoit de Berlin et de Vienne. Que M. Gambetta passe pour un bon politique à Vienne et à Berlin, qu'il soit tenu pour Richelieu ou pour M. de Bismarck à Bruxelles, soit : nous demandons très humblement pour la France, qui a gardé jusqu'ici le renom d'un pays spirituel, le droit d'être la première à se moquer de ces baroques apothéoses de la vanité satisfaite. C'est bien le moins qu'on n'enrôle pas la France dans ces représentations burlesques données devant l'Europe.

Malheureusement ce n'est pas par le ridicule seul que les républicains, les radicaux, risquent de compromettre et de ruiner la république. Sous toutes ces exhibitions et toutes ces déclamations, il y a un plan poursuivi avec ténacité. Les radicaux ont beau faire et M. Gambetta lui-même a beau s'évertuer dans sa politique de bascule entre la modération et la violence, M. Gambetta et son parti ont un penchant invincible pour tous les procédés révolutionnaires. Dès qu'ils aperçoivent une occasion, ils sont toujours prêts à sortir de la légalité, et déjà dans l'or-

gueil du succès ils sont occupés sinon à renier la constitution, du moins à chercher comment ils pourront l'annuler ou la plier à toutes leurs volontés. C'est au fond la vraie signification de cette tentative, qui a été faite, qui n'est point abandonnée, pour rassembler tous les républicains du sénat et de la chambre des députés dans ce qu'on appelle une « réunion plénière. » Le but est évident. Jusqu'ici les divers groupes, — centre gauche, gauche modérée, union républicaine, — ont eu des réunions séparées ; ils se sont alliés dans la campagne dont la proclamation définitive de la république a été le dénoûment, ils n'ont cessé d'avoir une existence propre, une politique indépendante. En les confondant aujourd'hui, en les amenant à ne former qu'une seule et même réunion, on efface les nuances ; les modérés des deux chambres disparaissent dans le nombre, il ne reste plus qu'une masse compacte dont la direction appartient naturellement à M. Gambetta, l'inventeur de la combinaison. Il n'y a plus qu'une majorité dite républicaine dont M. Gambetta est le dictateur. Voilà les conséquences qu'on prétend tirer des dernières élections.

C'est évidemment une tentative audacieuse pour se passer de la constitution, pour dominer les délibérations régulières des deux chambres par les délibérations irrégulières d'une sorte de grand club central et supérieur. C'est créer un parlement commun et révolutionnaire à côté des assemblées constitutionnelles. C'est enfin une manière de dicter des volontés aux chambres comme au gouvernement, et déjà M. Gambetta n'a pas caché la portée de la proposition par laquelle il a tenté de s'emparer de la majorité des deux chambres. Avant même que le ministère ait parlé ou accompli un acte, la première « réunion plénière » lui a signifié ses volontés, et ces jours derniers encore M. Gambetta, sous une vaine apparence de modération, a laissé voir toute sa pensée. S'il a fait grâce de quelques jours au cabinet, c'est par pure magnanimité. S'il n'a pas signifié aux ministres leur indignité, il n'a pas moins maintenu son programme impératif, — de sorte que M. Gambetta semble placer le gouvernement entre la menace d'une opposition violente de cette majorité dont il croit disposer et l'humiliation de subir une pression extérieure. Il s'agit de rendre le jeu des institutions et le gouvernement impossibles par une sorte de convention ressuscitée à l'aide d'un subterfuge de tactique en pleine paix ! Tout cela est fort bien, il ne manque pour le succès de ce plan qu'une petite condition, c'est que tout le monde se soumettra et consentira à recevoir de si étranges mots d'ordre. Nous n'en sommes point heureusement tout à fait là. Le gouvernement n'est point disposé à se laisser placer dans ces alternatives, où il perdrait sa dignité et sa liberté ; il agira comme doit agir un gouvernement qui se respecte, et il aura la majorité que sa politique lui assurera. Le centre gauche et la gauche modérée, de leur côté, ont eu la sagesse de prévenir

le danger des fusions extra-parlementaires en gardant leur indépendance. M. Gambetta, dans ses entreprises de domination personnelle, rencontrera plus d'une résistance, et probablement d'abord celle de M. Thiers lui-même, qui n'est point resté dans la chambre des députés pour livrer aux fantaisies et aux passions aventureuses cette république conservatrice dont il a été le premier à tracer les conditions. L'ancien dictateur de Tours a l'ambition un peu impatiente; il a encore plus d'un discours à faire, plus d'une victoire à remporter sur lui-même, avant de pouvoir disposer réellement des majorités et des destinées du pays. Pour le moment, il peut se contenter d'être Richelieu, Cavour et Bismarck, — dans un journal belge! Que lui faut-il de plus? A la France, il faut une vie régulière et paisible dans l'ordre constitutionnel qu'on a proposé l'autre jour à sa sanction, qu'on ne lui a pas donné sans doute pour en faire sortir aussitôt des agitations et des conflits nouveaux.

Rien de plus curieux et de plus utile à certaines heures que de lire le présent dans le passé. C'est le sérieux attrait du nouveau volume des *Mémoires* de M. Odilon Barrot, de cet ancien chef d'opposition, qui ne fut pas toujours peut-être un politique des plus clairvoyans, mais qui a été toute sa vie un type d'honnête homme, et qui au moment voulu a su être un ministre courageux et éloquent contre tous les déchaînemens révolutionnaires. La période que raconte aujourd'hui M. Odilon Barrot est courte et saisissante; c'est la période de son ministère entre le 20 décembre 1848 et le 30 octobre 1849, entre la proclamation de la présidence du prince Louis-Napoléon Bonaparte et le jour où le futur empereur, après avoir surmonté les premières difficultés, s'émancipait de la tutelle d'un ministère honnêtement parlementaire pour s'engager dans les aventures.

Il y a sans doute et heureusement bien des différences entre ce temps-là et l'époque où nous sommes. La révolution de 1848 avait eu la fatale idée de se donner une constitution combinée de façon à enfanter des conflits qui ne pouvaient être dénoués que par la force, par la victoire d'un pouvoir sur l'autre pouvoir. La constitution de 1875 a été faite avec plus de prévoyance, elle réunit toutes les garanties conservatrices, elle assure un dénoûment pacifique et régulier à toutes les difficultés. En 1848, le président élu par le suffrage universel trouvait des excitations dans son nom même, dans son humeur aventureuse, dans les traditions dynastiques qu'il représentait, dans les passions qui l'entouraient, dans les alarmes publiques qu'il n'avait qu'à exploiter. Aujourd'hui le chef de l'état est un soldat dévoué, un fidèle et loyal serviteur du pays, offrant cette garantie que la pensée d'un coup d'état possible, d'un acte d'ambition ou d'emportement ne vient à personne. La différence est à l'avantage de nos ministres d'aujourd'hui. M. Odilon Barrot n'avait pas la faveur d'une situation si commode. Il se trouvait placé

entre un président prétendant à une couronne dont il pouvait sans peine démêler les passions ambitieuses, et des partis révolutionnaires qu'il avait sans cesse à réprimer, à combattre jusque dans le parlement, au risque de servir sans le vouloir, par une nécessité de paix sociale, une réaction dont il serait la première victime. Ce ministère, où M. Odilon Barrot avait pour collègue M. Dufaure, a été une lutte constante, courageuse, pour l'ordre sans doute, mais en même temps pour la liberté parlementaire, dont il était la dernière défense. Et ces révolutionnaires de 1848, eux aussi, prétendaient ne point laisser à la France le temps de respirer. Ils se faisaient un jeu d'entretenir l'agitation, cherchant à s'ériger en convention et à dominer le gouvernement, se mettant au-dessus de la constitution, qu'ils représentaient à tout instant comme violée par d'autres, et ils ne voyaient pas que par leurs tristes passions ils ne faisaient qu'ouvrir le chemin à l'empire!

Le jour où l'assemblée constituante de 1848, à bout de crises violentes, se décidait à abdiquer définitivement, le président de cette assemblée, M. Marrast, disait au doyen d'âge de l'assemblée nouvelle: « Puissiez-vous, plus heureux que nous, éviter les horreurs de la guerre civile et transmettre à vos successeurs le dépôt de la république aussi paisiblement que nous vous le remettons. » On sait ce qui en advint avec l'aide des partis révolutionnaires agitant sans cesse et alarmant la France. L'autre jour, M. le duc d'Audiffret-Pasquier disait à son tour aux doyens d'âge des deux chambres nouvelles: « Comme nous, vous voudrez rendre à vos successeurs le pays pacifié, prospère et libre. » Cette fois du moins le pronostic a plus de chances de se réaliser, à la condition pourtant qu'on ne recommence pas des fautes qui ont été cruellement expiées et que les partis modérés des assemblées s'efforcent de maintenir les garanties régulières d'une république honnête par la sécurité de tous les intérêts, par la liberté pour tous.

Voilà donc la guerre civile décidément terminée en Espagne. Elle s'est même dénouée au dernier moment plus vite qu'on ne le croyait. Les bataillons carlistes, serrés, harcelés de toutes parts, se sont dispersés; les uns se sont soumis et ont rendu leurs armes aux généraux du roi Alphonse, les autres se sont précipités vers nos frontières. Don Carlos lui-même n'a plus eu bientôt d'autre ressource que de passer en France avec ce qui lui restait de son armée. Le prétendant espagnol n'a pas manqué, selon l'usage, de faire ses adieux à ses soldats, et d'annoncer au monde par des proclamations solennelles qu'il renonçait, pour le moment, à la lutte, sans abdiquer ses droits, — qu'il voulait mettre un terme à une effusion de sang inutile. Il était bien temps! Don Carlos aurait été bien embarrassé de continuer la lutte, il n'avait plus d'armée, et, s'il ne s'était pas hâté de franchir la frontière, avant quelques jours il eût été prisonnier. C'est là même la grande différence entre la

guerre qui vient de finir et la première guerre carliste qui se terminait en 1840. Celle-ci se dénouait par un traité qui assurait aux provinces basques leurs priviléges, aux officiers carlistes le droit d'entrer avec leurs grades dans l'armée régulière. Aujourd'hui rien de semblable, il n'y a ni traité ni conditions; tout a cédé à la force des armes, la paix a été conquise, les généraux alphonsistes occupent militairement les provinces du nord; ils les occuperont sans doute pendant quelque temps jusqu'à ce que la grande question soit résolue. A vrai dire, c'est la grosse difficulté. L'Espagne ne doit plus rien, il est vrai, aux provinces basques, et il est probable que, dans tous les cas, elle prendra des mesures pour empêcher par une unification militaire et politique plus complète le renouvellement des guerres civiles. Il reste à savoir si c'est absolument de l'intérêt de l'Espagne de détruire une certaine autonomie locale qui a fait longtemps du pays basque la contrée la mieux administrée de la Péninsule. C'est une question de mesure, que M. Canovas del Castillo saura sans doute résoudre comme il a résolu la question de la guerre contre les carlistes, comme il a résolu la question constitutionnelle, comme il défend en ce moment dans les chambres la liberté religieuse contre les emportemens de réaction.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

UN NOUVEAU LIVRE SUR MICHEL-ANGE.

L'Œuvre et la Vie de Michel-Ange. Paris 1876.

Les fêtes récemment célébrées à Florence pour le quatrième centenaire de la naissance de Michel-Ange ont provoqué en Italie la recherche et la publication de documens tendant à compléter ce qu'on savait de la vie du grand artiste et des événemens successifs auxquels elle a été mêlée. La *Vita di Michel-Angelo Buonarotti* par M. Aurelio Gotti, les *Lettres,* inédites jusqu'ici pour la plupart, qu'a recueillies M. Gaëtano Milanesi, d'autres publications très intéressantes encore, ont achevé de renseigner le public sur tout ce qui tient à la personne même de Michel-Ange, aux particularités de son existence, à sa biographie proprement dite. L'hommage rendu aujourd'hui à cette noble mémoire par un groupe d'artistes et d'écrivains français a une signification et une utilité différentes. Il consiste dans une série d'études consacrées chacune à l'examen d'une des faces sous lesquelles on peut envisager le génie de l'incomparable maître, de cet homme illustre entre les illustres, robuste entre les plus forts, qui avec la même volonté intraitable s'est servi

tour à tour du ciseau et du pinceau, du crayon de l'architecte et de la plume du poëte, pour nous livrer les secrets de son âme et donner un corps, quel qu'il fût, à l'idéal qui la tourmentait.

Rien de moins facile assurément que la tâche qu'il s'agissait ici d'entreprendre. Non-seulement ceux qui la tentaient couraient le risque, après tant de travaux accomplis à toutes les époques sur le même sujet, de ne faire que répéter en d'autres termes ce que depuis Vasari et Condivi jusqu'à Quatremère de Quincy, jusqu'à M. Charles Clément, cent écrivains avaient dit avant eux; mais pour quelques-uns des nouveaux panégyristes le danger était encore de tomber dans leurs propres redites. Déjà par exemple M. Paul Mantz, dans son livre sur *les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne,* plus récemment M. Charles Blanc, dans une importante notice écrite pour l'*Histoire des peintres,* avaient rappelé les titres de Michel-Ange à l'admiration universelle avec une abondance d'aperçus et des développemens qui semblaient devoir leur interdire tout essai d'appendice à des travaux aussi complets. Et néanmoins en traitant, l'un *du Génie de Michel-Ange dans le dessin,* l'autre de *Michel-Ange peintre,* tous deux ont trouvé le moyen de revenir utilement sur des questions qu'ils croyaient peut-être eux-mêmes avoir épuisées.

De son côté, sans être aussi étroitement lié par ses antécédens personnels, M. Mézières trouvait pour apprécier les poésies de Michel-Ange plutôt des embarras que des ressources dans le nombre infini de commentaires, d'explications romanesques, de conjectures de toute sorte, auxquelles les *Rime* n'ont cessé de donner lieu à partir de l'année où elles furent publiées pour la première fois (1623) par un des neveux de l'artiste-poète. En outre, dès cette époque comme depuis lors, le texte original avait subi tant d'additions ou de suppressions, tant de vers de source apocryphe ou suspecte étaient venus le compliquer que, pour séparer ici l'ivraie du bon grain ou pour reconquérir quelque partie de la moisson perdue, il fallait une sûreté de coup d'œil et de goût égale à la patience dans les informations. M. Mézières s'est acquitté à souhait de cette besogne délicate. Tout en reconnaissant avec lui ce qu'il doit à l'excellente édition des *Rime* donnée, il y a quelques années, par M. Cesare Guasti, on ne saurait lui contester le mérite d'avoir à la fois achevé de porter la lumière sur plus d'un point historique encore incomplétement éclairci, et, pour les caractères mêmes des œuvres dont il s'était fait juge, d'avoir réussi à dégager le sens des sévères beautés qu'elles comportent, des pensées en quelque sorte passionnément austères qui les ont inspirées.

Ce qui distingue en effet les *Sonnets* de Michel-Ange des plus célèbres compositions du même genre en Italie, ce n'est pas seulement la fermeté tout individuelle de l'accent et du tour, c'est au fond chez celui qui les a écrits un sentiment de mélancolie saine, de mâle soumission

aux plus rudes devoirs de la vie morale et à la volonté de Dieu. Sans doute, jusque dans l'expression de l'amour, la langue que parle Michel-Ange est, — sauf quelques rares concessions à la rhétorique de l'époque, — aussi inflexible, aussi farouche, on dirait presque aussi terrible que le style accoutumé du peintre de la *Sixtine* ou du sculpteur des *Tombeaux des Médicis*, et pourtant sous cette indépendance énergique jusqu'à la violence, fière à ce qu'il semble jusqu'aux emportemens de l'orgueil, se révèlent, en même temps que la foi docile d'un cœur chrétien, le désintéressement et la raison d'une intelligence disciplinée par la philosophie.

La vie tout entière de Michel-Ange confirmerait au besoin les impressions que nous laissent l'éloquence souveraine des œuvres qui l'ont remplie et l'élévation des pensées qui en ont occupé la fin. Il suffit de parcourir dans l'exact résumé qu'en a donné M. de Montaiglon les détails de cette vie si foncièrement simple malgré l'éclat dont elle est environnée, si invariablement maîtresse d'elle-même malgré les agitations extérieures; il suffit de voir ce que fut Michel-Ange dans ses rapports avec sa famille aussi bien qu'avec les papes ou les princes qui l'employaient, pour reconnaître que jamais homme ne sut allier plus de droiture et de dignité dans le caractère à plus de puissance dans l'imagination. Nulle part moins que chez lui le désir de se ménager des protecteurs ou de recruter des partisans ne dégénéra en lâche complaisance, comme jamais non plus, quoi qu'on en ait dit, la confiance de Michel-Ange en lui-même ne l'empêcha de rendre justice aux mérites des efforts tentés avant lui.

Un des témoignages les plus significatifs de cet esprit d'équité est la lettre que, à l'époque où il venait d'être chargé des travaux de reconstruction de Saint-Pierre de Rome, Michel-Ange écrivait à son neveu, Leonardo Buonarotti, à Florence, pour lui enjoindre de faire prendre et de lui envoyer les mesures de la coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs, « car, ajoutait-il, on peut s'écarter d'un pareil modèle, mais on ne peut faire mieux. » J'ignore si le savant architecte à qui la tâche était échue de nous parler dans le nouveau volume des édifices bâtis par Michel-Ange, j'ignore si M. Garnier s'est souvenu de cette lettre. Toujours résulte-t-il du fait que si, comme le pense M. Garnier, « Michel-Ange ignorait la langue de l'architecture, » ce n'était pas, on en conviendra, qu'il n'eût essayé de l'apprendre en bon lieu. On peut croire après tout qu'il l'avait apprise, sauf à la parler ensuite à sa manière. Lors même qu'il faudrait admettre avec M. Garnier que « la courbe donnée à la coupole de Saint-Pierre n'est pas de Michel-Ange, » Michel-Ange ne serait pour cela ni justement déchu de ses priviléges, ni dépossédé de ses droits. En concevant l'idée première d'un aussi admirable couronnement et en indiquant les moyens de le construire, il aurait encore assez bien

fait ses preuves pour mériter la place que le consentement universel et une tradition séculaire lui ont attribuée parmi les grands architectes.

Quelque considérable que soit en elle-même l'autorité qui lui appartient, M. Garnier nous semble donc avoir poussé bien loin la sévérité en déclarant absolument usurpée, ou peu s'en faut, la renommée de Michel-Ange dans le domaine de l'architecture. En tout cas, n'eût-il pas mieux servi la cause qu'il entendait soutenir s'il se fût appliqué à confirmer par des témoignages plus précis la légitimité de ses accusations? Que l'architecte du nouvel Opéra de Paris,— tout en confessant d'ailleurs certains emprunts qu'il n'a pas dédaigné de faire à l'architecte du Capitole,— reproche à celui-ci d'avoir manqué de « charme et de finesse » dans l'étude des détails, qu'il l'accuse d'avoir « amené l'architecture à une période de décadence, » il n'y a rien là qui ne fasse honneur aux exigences de son propre goût, rien à quoi l'on ne puisse à la rigueur souscrire; mais il devient au moins difficile de croire M. Garnier sur parole quand il va jusqu'à dire que « Michel-Ange ne sait pas la grammaire, » — il dit à un autre moment « l'orthographe, » — et qu'il « a fait de l'architecture sans paraître se douter que c'était un art. »

L'indépendance des opinions et l'entière franchise du langage ont sans doute leur prix en matière d'esthétique comme ailleurs. Toutefois il ne suffit pas toujours pour convaincre les gens de leur dire résolûment qu'ils se trompent; il ne suffit pas d'être hardi pour être persuasif; il faut encore appuyer sur des démonstrations les vérités qu'on veut faire prévaloir, et, — surtout quand on s'attaque à une gloire aussi unanimement respectée, — préciser ses griefs autrement que par quelques lestes paroles de blâme ou par des vivacités de style qui ne sauraient équivaloir à des raisons. A quoi bon insister? Les regrets que peut à certains égards inspirer le travail de M. Garnier, lui-même, avant de déposer la plume, ne les a-t-il pas éprouvés? Ne semble-t-il pas qu'il ait senti le danger ou tout au moins l'inopportunité de ses efforts pour démentir la tradition reçue? « Il est vraiment maladroit, dit-il en terminant, de chercher les taches du soleil, au lieu de se laisser tout bonnement éclairer et réchauffer par lui... Laissons-nous donc entraîner par le génie de Michel-Ange, laissons subsister la légende qui le représente comme le maître des trois grands arts. » Soit, mais alors n'eût-il pas été plus sage de commencer par cet acte de résignation et de s'accommoder tout d'abord d'une « légende » dont on devait arriver en dernière analyse à reconnaître ainsi la convenance et les bienfaits?

Quelle que soit au surplus dans l'ensemble des travaux de Michel-Ange l'importance relative des œuvres qu'il a produites comme architecte et même comme peintre, celles qui sont sorties de son ciseau suffiraient de reste pour caractériser son génie et pour en révéler la prodigieuse vigueur. Non-seulement Michel-Ange est le plus grand sculp-

teur des temps modernes, mais à le considérer en dehors des comparaisons avec autrui, dans ses aptitudes essentielles et dans ses coutumes dominantes, on peut dire qu'il est avant tout un sculpteur. Dans un livre dédié à Michel-Ange, une part principale revenait donc naturellement aux œuvres sculptées par lui et aux souvenirs qu'elles perpétuent. Or, puisque M. Guillaume s'était chargé de cette partie du livre, on devait prévoir qu'il apporterait dans l'accomplissement d'une pareille tâche les habitudes élevées et la rare netteté de son esprit aussi sûrement que son expérience technique.

On sait en effet que l'éminent statuaire est aussi, pour tout ce qui tient à la théorie de l'art, un des penseurs les plus solides et les plus érudits de notre temps. Les articles si substantiels qu'il a fournis depuis treize ans au *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* et dont la plupart constituent de véritables traités, — quelques dissertations isolées, parmi lesquelles un excellent travail publié en 1866 sous ce titre : *Idée générale d'un enseignement élémentaire des beaux-arts*, — plusieurs autres écrits encore montrent assez la portée de cet esprit profondément philosophique jusque dans les plus arides questions de terminologie ou de métier. A plus forte raison, là où il s'agissait non plus de spéculations abstraites sur les conditions ou les procédés de l'art, mais d'observations formelles sur le génie et les travaux d'un grand artiste, M. Guillaume était en mesure de prononcer des jugemens sans appel. Aussi la critique ne saurait-elle guère où se prendre pour relever dans les pages qu'il vient de nous donner une proposition contestable ou seulement une explication incomplète. A peine se croirait-on autorisé à noter çà et là quelque apparence d'uniformité dans l'éloge ; à peine pourrait-on quelque peu s'étonner de voir parfois le judicieux écrivain accorder, au moins dans les termes, la même part d'admiration aux chefs-d'œuvre absolus du maître et à ceux de ses ouvrages qui ne laisseraient pas de permettre des réserves ; mais à côté de ces craintes peut-être exagérées d'irrévérence, à côté, si l'on veut, de cet excès de respect qui ne serait tout au plus qu'un péché bien véniel, que de témoignages sans équivoque d'une doctrine fondée à la fois sur la pratique personnelle et sur l'étude assidue des principes théoriques de l'art, de ses ressorts secrets, de sa raison d'être et de sa fin !

Aux yeux de bien des gens, la sculpture telle que l'a traitée Michel-Ange et malgré l'éclat des succès obtenus, cette sculpture grandiose, mais suivant eux grandiose à outrance, ce style vaillant jusqu'à l'extrême impétuosité, impliquent un démenti aux idées d'ordre et de calme que le ciseau a la fonction expresse et le devoir impérieux de traduire. De là cette admiration exclusive qu'on se croit obligé de professer pour les monumens quels qu'ils soient de la statuaire antique, et, sous prétexte de bon goût, cette intolérance traditionnelle pour tout ce qui n'est

as grec ou romain; de là, en réalité, un préjugé aussi contraire aux sentimens que doit inspirer l'art antique lui-même qu'à la saine intelligence des intentions conçues ou des beautés découvertes par Michel-Ange. Si les marbres anciens n'avaient dû et ne devaient être pour les sculpteurs modernes que des exemples tout matériels, « qu'un répertoire de contours, » suivant l'expression de M. Guillaume, si l'art n'avait d'autre objet que de reproduire avec une fidélité imperturbable des formes irrévocablement définies, nul doute qu'il ne fallût reprocher au sculpteur du *Pensieroso* et du *Moïse* de s'être, quant à la manière extérieure, singulièrement affranchi des obligations imposées; mais si, au lieu de résulter uniquement de la sérénité des dehors, au lieu de consister tout entière dans une sorte de perfection muette, « l'excellence plastique des œuvres des anciens vient d'un sens caché dont les formes ne sont que le voile, » M. Guillaume a raison de louer Michel-Ange d'avoir mieux que personne réussi à pénétrer ce sens intime en appropriant à son tour les apparences dont il entendait revêtir sa pensée aux croyances, aux mœurs, aux besoins particuliers de son temps.

Dira-t-on qu'en renouvelant ainsi la sculpture dans le pays de Donatello et de Ghiberti, Michel-Ange n'arrivait en fait à opérer qu'une révolution stérile, puisqu'elle dépendait strictement de ses forces et de sa volonté personnelles, puisque le progrès ne pouvait en dehors de lui s'accomplir, ni après lui se continuer? Sans doute l'événement a prouvé que l'apparition de ce génie extraordinaire ne devait, en éveillant partout l'esprit d'imitation, qu'entraîner pour un temps le règne de la convention et du pédantisme; mais de ce que les élèves ou les successeurs de Michel-Ange n'ont su être qu'emphatiques là où il avait été éloquent, qu'artisans là où il s'était montré si ouvertement artiste, s'ensuit-il que leurs torts puissent lui être équitablement imputés? Autant vaudrait s'en prendre à Racine de toutes les médiocres tragédies taillées, à partir de la fin du règne de Louis XIV, sur le patron de *Britannicus* ou d'*Andromaque,* ou rendre Léonard de Vinci responsable du style affecté et des fausses grâces qui, après avoir affadi l'art lombard au XVIe siècle, l'ont ruiné dans le siècle suivant.

Non, comme Léonard, comme Corrége, pour ne parler que des Italiens, comme Raphaël lui-même, malgré l'influence bienfaisante qu'il a plus qu'aucun autre exercée, Michel-Ange doit être étudié en face, dans les œuvres directement issues de son imagination et de sa main, et non dans les contrefaçons qu'en ont données tant de fâcheux copistes. Ainsi envisagé, au point de vue de ses conceptions propres et de sa poétique personnelle, il cesse d'être le répréhensible précurseur de la décadence pour demeurer l'apôtre le plus fortement convaincu, le représentant le plus énergique de l'idéal nouveau, de cet idéal en quelque sorte militant, qui, contrairement à la tranquille majesté de l'art an-

tique, a pour moyen d'expression l'effort passionné, et pour objet l'image des luttes, des douleurs, de toutes les émotions de la vie.

Par là s'explique le caractère complexe des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et le sentiment de sympathie qu'inspire, à notre époque surtout, celui qui nous les a légués. « Les premiers modèles du *Tombeau de Jules II*, les *Sépultures des Médicis*, sont des monumens politiques, philosophiques et religieux, » dit très bien M. Guillaume, mais il ajoute avec plus d'à-propos encore : « Plusieurs générations se sont reconnues dans Michel-Ange, aujourd'hui on se plaît à voir en lui ce que nous appelons l'homme moderne... La vérité est qu'au milieu de toutes les agitations de la vie du grand artiste nous voyons paraître sa conscience, nous avons le spectacle d'un homme, et d'un homme supérieur, abreuvé d'amertumes... On avait toujours admiré en lui la fierté, la grandeur indomptable du talent et du caractère; maintenant un autre sentiment s'ajoute à l'admiration : nous aimons dans Michel-Ange un génie souffrant. »

Grâce au beau travail de M. Guillaume et à plusieurs des études qui l'accompagnent, l'hommage rendu en France à la mémoire du maître immortel est le plus digne d'un aussi grand sujet, le plus sérieux dans le fond et dans les formes, qu'aient jamais obtenu cette mémoire tant de fois célébrée pourtant, ces œuvres si souvent décrites. Ajoutons que ces instructives considérations esthétiques ou littéraires ont un précieux complément dans les nombreuses estampes qui reproduisent, en regard du texte, des statues, des peintures, des dessins, conservés dans les édifices religieux ou dans les diverses galeries de l'Europe, comme les très consciencieux relevés faits par M. Duplessis et par M. Louis Gonse de tout ce qui a été gravé d'après Michel-Ange ou publié sur lui achèvent de nous fournir tous les renseignemens désirables. Ce volume, consacré à *l'Œuvre* et à *la Vie de Michel-Ange*, tient donc pleinement ce que promettait le titre. Il était depuis longtemps déjà bien glorieux pour nous de posséder au musée du Louvre deux des plus admirables marbres qu'ait laissés le sculpteur du *Moïse*, ces pathétiques *Esclaves* destinés primitivement, comme le *Moïse* lui-même, au *Tombeau de Jules II*. Aujourd'hui, toute proportion gardée, c'est un honneur aussi pour notre pays d'avoir vu se produire le meilleur livre que l'on ait écrit sur Michel-Ange et de se trouver ainsi, par ce temps de petites idées et de petites œuvres, directement associé aux plus grands souvenirs qui puissent être évoqués de l'art et du génie humain.

HENRI DELABORDE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.